

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

FRANÇOIS RIO

*SA PLACE DANS LE RENOUVEAU
CATHOLIQUE EN EUROPE*

(1797-1874)

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

SISTER MARY CAMILLE BOWE O.S.F.

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie} ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE. — PARIS

1939

FRANÇOIS RIO

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
(Imprimé en France.)*



Digitized by the Internet Archive
in 2026



FRANÇOIS RIO
à l'âge de quarante ans.

FRANÇOIS RIO

SA PLACE DANS LE RENOUVEAU
CATHOLIQUE EN EUROPE
(1797-1874)

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

SISTER MARY CAMILLE BOWE O.S.F.

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie} ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE. — PARIS



AVANT-PROPOS

Nous tenons à exprimer ici nos sincères remerciements à toutes les personnes qui nous ont prêté leur concours dans les recherches nécessaires à la composition de notre travail.

Notre reconnaissance va tout d'abord à M. Fortunat Strowski, qui nous a suggéré le sujet de notre thèse, nous a dirigée dans notre effort et encouragée par ses témoignages de sympathie pour notre patrie lointaine où sa présence est toujours si appréciée.

A Dom Gougaud tous nos respectueux remerciements pour la confiance qu'il nous a témoignée en mettant à notre disposition les précieux documents, pour la plupart inédits, qu'il tenait de Mrs Gurdon, la seconde fille de Rio.

C'est en Angleterre, où sont fixés les descendants de notre auteur, que nous avons eu le plaisir de faire connaissance avec Mrs Pirie, sa petite-fille, qui nous a fait part de ses souvenirs et de la correspondance de son grand-père.

Nous avons respiré une atmosphère tout imprégnée des grands souvenirs de Montalembert et de Rio à la Roche-en-Brenil, où le Comte et la Comtesse de Montalembert nous ont accueillie avec une délicate bienveillance. Nous avons pu puiser abondamment dans les trésors de famille qu'ils nous ont si généreusement livrés.

Grâce à l'aimable hospitalité de M^{me} Geoffroy de Grandmaison nous avons recueilli dans les archives de famille de précieux documents sur les La Ferronnays et leurs rapports avec Rio.

A Lord Crew nous devons la communication des lettres de l'auteur de l'Art Chrétien adressées à son père, Richard Milnes, plus tard Lord Houghton.

Comment oublier l'hospitière Bretagne, particulièrement Port-Louis où M. le Chanoine Le Bihan nous a si cordialement mise en contact avec l'âme bretonne et avec les souvenirs de Rio. Sarzeau, Vannes, l'Ile d'Arz : les paysages pleins de charme se mêlent sans cesse au souvenir d'un accueil partout sympathique, qui nous fut infiniment profitable.

Il n'est pas possible dans un avant-propos de rappeler tous les dévouements pleins de bienveillance que nous avons rencontrés au cours de nos études en France. Nous nous permettons cependant d'adresser encore nos vifs remerciements à MM. Georges Goyau de l'Académie Française et Paul Hazard, Professeur au Collège de France, au Révérend Père de la Brière, à M. le Chanoine Le Veux, à M. Bernard Berenson, à M^{lle} M. Lamy, à M^{lle} Pauline de Lallemant, à M^{me} la Comtesse du Saillant, à M^{me} d'Abbadie d'Arrast. Que tous soient assurés de notre reconnaissance.

N. B. — Pour faciliter la lecture du texte nous avons donné la traduction des documents en langue anglaise. Ceux-ci seront reproduits intégralement en note.

Nous donnons ici les principales abréviations :

<i>Epil.</i>	Rio, <i>Épilogue à l'Art Chrétien.</i>
<i>P. Ch.</i>	Rio, <i>la Petite Chouannerie.</i>
<i>J. inédit de M.</i>	Journal inédit de Montalembert.
<i>J. de Rio.</i>	Dom L. GUGAUD, <i>La Société lettrée de Londres observée par un écrivain français en 1839. Journal inédit de François Rio.</i>
<i>M.</i>	Montalembert.
<i>G.</i>	Cornudet.
<i>A. de La F.</i>	Albert de La Ferronnays.

FRANÇOIS RIO

CHAPITRE PREMIER

LE JEUNE CHOUAN

(1797-1815)

*Enfance. — Port-Louis. — L'Île d'Arz. — Le Collège de Vannes.
La Petite Chouannerie.*

Dans le petit cimetière qui entoure l'église de l'Île d'Arz, presque au seuil de la porte, se trouve un tombeau, surmonté d'une croix, avec ces simples mots : *M. Rio, auteur de l'Art Chrétien* ; trop bref résumé d'une longue vie consacrée au service de l'art et de la foi. Ce n'est pas à l'Île d'Arz cependant que Rio vit le jour¹. Il naquit à Port-Louis, le 20 mai 1797 et,

1. Une erreur a été généralement commise concernant le lieu et la date de naissance de Rio. Elle doit sans doute son origine à une poésie de Brizeux, *Les Ecoliers de Vannes*, où il chante les prouesses des collégiens :

« Et l'éloquent Rio, l'enfant de l'Île d'Arz. »

(Œuvres d'Auguste BRIZEUX, éd. Dorchain, Paris, s. d., t. IV, p. 41.)

L'acte de naissance de Rio se trouve aux Archives départementales du Morbihan, Série E c.

« Ce jour deux prairial, an cinq de la république française, une et indivisible, après midy, étant dans une des salles de la maison commune, s'est présenté devant moi Jean-Patrice Perron, adjoint municipal faisant les fonctions d'officier public de la municipalité du Port Liberté, département du Morbihan, sous-signé, le citoyen Marc Rio, marchand, natif de Landol, département du Morbihan, majeur domicilié en cette commune, lequel m'a présenté un enfant mâle né hier environ une heure du matin, issu de son légitime mariage avec la citoyenne Marie-Anne Dréan, sans état, native de l'isle d'Arz, département du Morbihan et domiciliée en cette commune.

Ont été donnés pour prénoms au dit enfant ceux de François-Alexis. Ont été témoins le citoyen François Tasset, notaire public domicilié à Lorient, et la citoyenne Anne Thébault, femme du citoyen Alexis Le Sant, ayeule mater-

comme il le dit lui-même, « dans un temps et dans un pays où le berceau de la plupart des enfants était taché du sang de leurs proches ¹ ».

Du côté maternel, ses ancêtres étaient originaires de l'Île d'Arz, d'une vigoureuse race de marins, nourris par la mer mais souvent victimes de ses caprices comme le fut son grand-père, Joseph Dréan, capitaine au long cours, emporté dans une tempête. La femme de ce dernier quitta l'Île d'Arz pour épouser en secondes noces le capitaine Alexis Le Sant, qui avait obtenu à Port-Louis un poste pour le compte de la Compagnie des Indes. De son premier mariage lui était née une fille, Marie-Anne Dréan, mère de notre auteur.

Du côté paternel, Rio appartenait à une famille de paysans de Landol, fortement attachés à la terre et fidèles aux principes royalistes. Son grand-père, victime de la fureur républicaine, avait été massacré au Champ des Martyrs après la capitulation de Quiberon. Son père, Marc Rio, fut un chouan intrépide, mais qui cependant, en 1796, ne laissa pas de résister aux ordres de Cadoudal au moment où le chef vendéen « promulgua la loi qui défendait le mariage à la jeunesse bretonne, appelée, selon lui, à d'autres devoirs plus pressants et plus sacrés ² ». Cette résistance s'expliquait : Marc Rio venait de faire la connaissance de la charmante Marie-Anne Dréan.

La nuit du quatre prairial, an IV, les fiancés recevaient clandestinement à Port-Liberté ³, la bénédiction nuptiale, mettant pareillement en danger la vie du prêtre et la leur. Traqués pendant les premières années de leur mariage par les « bleus » pour leur fidélité royaliste, ils ne furent pas moins pourchassés par les chouans, exécuteurs du décret de Cadoudal, et très soucieux de présenter au nouveau marié « une bonne cartouche

nelle du dit enfant, sans état, domiciliée en cette commune ; les deux majeurs.

De laquelle déclaration j'ai rapporté sous mon seing, ceux du déclarant et du citoyen Tasset. La citoyenne femme Le Sant ayant dit ne savoir signer.

Fait double les dits jour, mois, et an, devant :

[Suivent les trois signatures de M. Rio, Tasset, Perron.]

1. F. Rio, *Epilogue à l'Art Chrétien*, t. I, p. 2.

2. F. Rio, *La Petite Chouannerie, ou Histoire d'un collègue breton sous l'Empire*, p. 149

3. Port-Louis, 23 mai 1796. — Cf. L'excellente monographie de Henri-François Buffet, *Le vieux Port-Louis*, Mâcon, Protat frères, 1938.

comme cadeau de nocces ¹ ». Ils se réfugièrent enfin à l'île d'Arz, mais la haine dont ils étaient l'objet prit un caractère si acharné que Marc Rio, las de cette double persécution, s'enrôla sur un navire en partance. Son absence dura de longs mois. A la pacification définitive il put rentrer en France, mais à l'état d'infirme. Il avait un jour exposé héroïquement sa vie pour sauver le navire en perdition, il s'était, au cours d'une manœuvre, brisé les membres en tombant d'un mât. Réconcilié, par l'entremise du général Brune, avec le gouvernement consulaire il avait même accepté, en vue du bien à faire, les fonctions, pour lui très pénibles, d'officier municipal. Ces fonctions s'étaient terminées en 1803. Il avait, l'avant-veille de sa mort, fait un dernier acte de magistrat en signant une lettre écrite par sa femme « pour supplier encore une fois les autorités départementales d'envoyer un prêtre dans la paroisse ² ». Marc Rio laissait sa jeune femme et ses trois enfants, François, Joseph, Marie, sans ressources ; du moins avait-il eu le temps de leur transmettre les fortes traditions chrétiennes dont lui et ses pères avaient vécu.

Pendant la maladie de son père, le petit François fut recueilli par sa grand'mère à Port-Louis. « Cette séparation, triste en elle-même », dit Rio, « eut pour moi des résultats heureux ; car non seulement l'île d'Arz était encore sans pasteur, mais ce veuvage devait durer encore plusieurs années, avec toutes ses conséquences, ce qui eût produit une lacune irréparable dans l'éducation de ma première enfance, éducation que l'indulgence affectueuse de mon aïeule maternelle jointe à son ineffable piété rendit, presque jusqu'à la fin, aussi douce pour elle que pour moi ³. » Cette pieuse grand'mère joua un rôle considérable dans la formation religieuse de François. Il eut en elle une première révélation de l'idéal chrétien.

Les plus lointains souvenirs de Rio remontent à 1803, au temps

1. *P. Ch.*, p. 149.

2. *Epil*, t. I, p. 73.

3. *Ibid.*, p. 11.

de la reprise officielle du culte ¹. A mesure que la liturgie retrouvait son ancienne splendeur, l'âme de l'enfant s'épanouissait comme une fleur aux premiers rayons du soleil printanier. Il se sentit irrésistiblement attiré vers les cérémonies de l'Eglise qu'il cherchait naïvement à reproduire dans ses jeux enfantins. Mais un jour vint où le jeune François, entraîné par son enthousiasme de néophyte, s'appropriâ pour en parer sa minuscule chapelle, les cravates d'un officier de douane et une sculpture en bois doré appartenant à son maître d'école, l'abbé Jacques Hédoux, curé de Port-Louis. Le lendemain, pris de remords, François avoua son larcin à sa grand'mère. On se représente la consternation de cette vieille Bretonne, qui, écrit Rio, « savait bien aimer mais qui avait horreur de punir, même par des paroles tant soit peu sévères ; qu'on se figure, avec cela, une conscience délicate jusqu'au scrupule, se reprochant comme des péchés à sa charge, non seulement les méfaits graves, mais les moindres peccadilles d'un enfant qui commençait à discerner le bien du mal, et dont on aurait à répondre devant Dieu et devant les hommes ; qu'on se figure ce conflit entre le cœur et la conscience, devenant chaque jour plus douloureux, et l'on concevra l'espèce de désespoir dans lequel tomba ma grand'mère, en voyant ses plus chères espérances de plus en plus compromises ² ». Comme elle doutait de son aptitude à corriger les déviations du caractère de son petit-fils, spécialement « la concupiscence des yeux, du moins par rapport aux objets sacrés ³, elle prit le parti de le rendre à sa mère. Le petit Breton quitta « La Grande Terre », comme l'appellent encore les paysans qu'on aime à rencontrer là-bas, et gagna l'Ile d'Arz.

1. Nous savons gré à Rio de nous avoir relaté ses impressions d'enfance. Elles nous renseignent sur les dispositions de la jeune génération bretonne, qui, après les heures sombres de la Révolution, voyait avec enthousiasme restaurer les cérémonies du culte. Il suffit de lire les premiers chapitres de ses mémoires pour constater que le *Génie du Christianisme* était déjà instinctivement senti et vécu par cette âme d'enfant qui s'ouvrait alors à toutes les beautés de la nature et de l'idéal chrétien. Avant même qu'il pût soupçonner l'existence du livre fameux de son illustre compatriote, Rio, à l'Ile d'Arz, se sentait enveloppé d'une atmosphère nouvelle. Tout autour de lui chantait l'allégresse de la foi reconquise, et la renaissance d'un idéal religieux d'autant plus fort qu'il avait été longtemps comprimé et proscrit.

2. *Epil.*, t. I. p. 15-16.

3. *Ibid.*, p. 16.

L'Ile d'Arz est un des grains innombrables de ce chapelet d'ilots que la mer couvre d'écume les jours de tempête. L'Ile aux Moines, gracieusement nichée dans la verdure, en fait par contraste ressortir l'âpreté. La pureté de ses lignes, la parfaite harmonie de sa structure en composent toute la beauté : elle doit peu à la parure des arbres. Seuls quelques petits sapins tordus résistent aux vents de l'ouest qui battent sans cesse les flancs de l'île ; une herbe courte et parfois couleur de sable que parfument les fleurs sauvages la couvre comme d'un sombre manteau. De petites maisons, anciennes pour la plupart, blanchies à la chaux, se blotissent contre l'église comme pour mieux s'assurer de sa protection. Le clocher, svelte mais simple, s'élève surer de sa protection. Le clocher, svelte mais simple, s'élève vers le ciel semblable à un berger de haute stature gardant son troupeau. Tout autour de l'île s'étend le golfe du Morbihan, parfois calme comme un miroir d'azur et d'émeraude, reflétant les blanches voiles des petites embarcations qui le sillonnent, parfois perfide, entraînant dans de terribles tourbillons les noirs « sinagots ¹ » qui se hasardent sur ses flots tourmentés. C'est dans ce cadre tout à la fois ravissant et sauvage que se passa la seconde partie de l'enfance de Rio.

Ses premiers pas dans un milieu hostile aux chouans et tout autre que celui de Port-Louis ne furent pas des plus heureux. Il faut se rappeler qu'une durable hostilité régnait depuis longtemps entre la population de l'Ile d'Arz et celle du continent voisin. Cette antipathie remontait au Moyen Age et avait pour cause d'anciennes vexations féodales dont le souvenir était demeuré vivace. Du reste ces vexations se traduisaient principalement par l'exercice de droits seigneuriaux qui persistèrent jusqu'au XVIII^e siècle. En conséquence, « la révolution française trouva des partisans et même des partisans fanatiques dans la population de l'Ile d'Arz, tandis que la chouannerie ne put y lever ni soldats ni contributions ² ». François, on le comprend, ne fut accueilli qu'avec suspicion par les « ilois ³ » compagnons

1. Nom en usage dans le Morbihan pour désigner les barques des pêcheurs, aux voiles teintes avec l'écorce de sapin. Ce nom tire son origine de Séné, petit port où se rassemblent les barques avant le départ pour les grandes pêches

2. *Epil.*, t. I, p. 33.

3. Locution du pays.

de son âge qui se montrèrent jaloux de « la supériorité d'éducation du petit aristocrate ¹ ». Il fit vaillamment ses preuves et sortit victorieux de la guerre d'indépendance qu'il avait entreprise contre ses camarades.

Ces enfantines déceptions n'avaient rien fait perdre à François de son goût pour les cérémonies religieuses : il revint promptement à ses jeux préférés d'autrefois, et nous le voyons, petit prédicateur juché sur une chaire improvisée, s'exerçant à cette éloquence qui devait plus tard rendre ses conversations si pleines de charme. Nous assistons avec lui à la Fête-Dieu, solennité qui frappa entre toutes son imagination poétique. Celle de 1805 lui causa « une sorte d'enivrement », et il résolut de construire et de décorer une chapelle en dehors de la maison.

« J'allai, pendant la nuit, décrocher quatre gouttières qui, au lieu d'être en métal, étaient faites avec des roseaux d'Amérique découpés et creusés dans toute leur longueur, et je les plantai en terre comme quatre trophées, en attendant que j'eusse obtenu par la prière ou conquis par la ruse de quoi les revêtir. Quant à la décoration intérieure, que j'avais le plus à cœur, j'étais décidé à y pourvoir *per fas et nefas* ; et quand je sus que les fleurs de notre jardin étaient destinées à compléter la parure du grand autel de la paroisse, je voulus bien respecter cette destination, mais en me promettant bien de me dédommager de ce mécompte par une invasion nocturne dans les jardins les mieux pourvus. Ce fut un *tolle* général contre ma pauvre mère qui, en voyant se réveiller en moi cet instinct de déprédation qu'elle croyait assoupi, résolut d'en surveiller soigneusement les manifestations et d'imposer silence à sa tendresse, pour ne plus écouter que la voix sévère du devoir ². »

La ferveur de François n'en fut pas diminuée. Il rêvait d'obtenir la place d'enfant de chœur dès qu'elle serait vacante, résolu à la conquérir « à quelque prix que ce fût ³ ». Hélas ! ses pieux méfaits venaient sans cesse entraver son rêve. A la veille de la voir se réaliser n'avait-il pas plongé le petit chien de sa sœur

1. *Epil.*, t. I, p. 17.

2. *Ibid.*, p. 20-21.

3. *Ibid.*, p. 48.

dans le bénitier pour le « préserver des maladies de son âge ¹ » ? Tant d'incartades mettaient sa mère au supplice. Elle confia ses inquiétudes sur l'avenir de son incorrigible fils au curé de l'île d'Arz. Celui-ci la calma et dissipa ses craintes en disant : « Rassurez-vous, ma pauvre veuve, ce fils qui vous alarme tant aujourd'hui sera un jour votre consolation ². »

Parole prophétique. L'abbé Bouquet est signalé par Rio comme ayant exercé une influence considérable sur ses premières années. Saint prêtre de la lignée « fénelonique ³ », il déposa dans l'âme de l'enfant « des germes que les circonstances de plus en plus favorables devaient développer un jour ⁴ ». Du bon curé, Rio reçut l'éducation *cléricale*, ainsi qu'il la nomma, cette éducation qui « s'appliquait à toutes les facultés de l'intelligence et du cœur, et avait, sur la plupart des autres, l'immense avantage de faire marcher de front les devoirs et les jouissances, en prenant ce dernier mot dans son acception la plus pure et la plus idéale ⁵. »

« Je ne dirai pas que c'était un père qui m'était donné pour remplacer le mien ; non, le sentiment que j'avais pour lui, tenait bien plus de la vénération que de l'affection filiale. Je n'ambitionnais pas ses caresses, mais j'ambitionnais son sourire et surtout son regard que je trouvais si doux, quand il se fixait sur moi. Dans toutes les saisons de l'année, même au cœur de l'hiver, le son de la cloche matinale qui me faisait secouer mon sommeil pour aller servir la messe, était pour moi ce qu'est pour des élèves emprisonnés dans une salle d'étude, le son de la cloche de récréation ⁶. »

Mais il ne faut pas croire que l'éducation de Rio fût uniquement religieuse. Deux autres professeurs de tendances directement opposées, il est vrai, au point de vue des idées politiques, contribuèrent à la formation de l'enfant. C'étaient deux amis du

1. *Epil.*, t. I, p. 48.

2. *Ibid.*, p. 23.

3. Le Dr Duc, ami de jeunesse de Rio, employa cette expression à propos de l'abbé Bouquet dans une lettre inédite à Rio qu'on peut situer entre les mois de mai et juillet 1869.

4. *Epil.*, t. I, p. 3.

5. *Ibid.*, p. 49.

6. *Ibid.*, p. 56.

curé, « une espèce de ligue du bien public ¹ », comme les qualifie Rio dans son *Epilogue à l'Art Chrétien* : le colonel Vincent Hervé, ancien chef de chouans, et le capitaine Dréano, austère républicain.

Le premier, homme sévère et terrible d'aspect, ayant beaucoup de ressemblance avec certains personnages des contes fantastiques d'Hoffmann, dirigeait une école supérieure à l'Ile d'Arz. Rio fréquentait cet établissement, avec les autres enfants de son âge. La matière de l'enseignement était plus que variée et l'on passait des examens qui « ne roulaient pas exclusivement sur des notions élémentaires ² ». Le « chouan des plus mauvais jours ³ » oubliait souvent, selon Rio, « la portée intellectuelle de ses élèves, et dominé d'ailleurs par ses souvenirs de collège et de bivouac, faisait les excursions les plus imprévues et les plus hasardées dans le domaine de la science et de l'histoire, sans oublier celui de la poésie ; car il nous faisait traduire en vers bretons certains poèmes de Gresset que nous avions d'abord appris par cœur, afin de nous mieux pénétrer de leurs beautés ⁴ ».

Le second, le capitaine Dréano, esprit cultivé et cœur généreux, avait été captif à Alger, chez les corsaires barbaresques. Devenu officier de la marine royale pendant la guerre de l'Indépendance américaine et, corsaire lui-même, il se montra redoutable aux Anglais. Quoique foncièrement républicain d'âme, et approuvant la constitution civile du clergé, il avait réagi contre les mesures de persécution et transporté en Espagne des prêtres insermentés. En même temps il lançait fièrement aux chouans qui criaient « Vive le Roi » son « Vive la République ». Enfin il prit sa retraite à l'Ile d'Arz, désabusé de la République et ayant perdu toute foi dans la constitution civile du clergé. « Personne, affirme Rio, ne vit avec plus de satisfaction le retour du pasteur légitime dans la paroisse ⁵. »

François profita beaucoup de l'enseignement de ce maître qui

1. *Epil.*, t. I, p. 44.

2. *Ibid.*, p. 26.

3. *Ibid.*, p. 44.

4. *Ibid.*, p. 26.

5. *Ibid.*, p. 44.

avait fait de fortes études classiques et qui savait l'anglais et l'espagnol. Il l'écoutait avidement parler des « Grecs et des Romains et particulièrement de la querelle entre César et Pompée sur laquelle il [Dréano] bâtissait des thèses politiques¹ ». D'ailleurs, l'influence de Dréano à ce point de vue ne l'emportait pas, comme nous le verrons, sur celle de l'abbé Bouquet, sur celle du colonel Hervé, et sur les souvenirs de famille. Quant aux longs récits de ses aventures lointaines ils émerveillaient le jeune François qui les revivait avec bonheur dans son imagination, domaine merveilleusement fécond chez un enfant breton.

Elevé, comme tous ses compatriotes, dans un milieu pénétré des accents tantôt plaintifs et songeurs, tantôt impérieux, des dialogues incessants du vent et de la mer, son âme était saturée de la poésie mystique de la nature et des vieilles légendes celtiques. Cette atmosphère de rêve dont fut imprégnée l'enfance de Rio ne fut pas non plus sans importance dans la formation de son esprit. Il nous la décrit comme la « puissance mystérieuse qui subjugue plus ou moins ceux-là même qui se vantent d'en avoir secoué le joug et qui laisse son empreinte indélébile non seulement sur les traditions d'un âge encore naïf et sur les chefs-d'œuvre d'un âge mûr, mais aussi sur le caractère de l'imagination des peuples² ».

L'Île d'Arz ne manquait pas de monuments druidiques qui évoquaient tout un cycle de légendes sinistres. Ici c'était le dolmen de Penn-lious que Rio visitait souvent, pendant la journée bien entendu, car « au lever d'une certaine étoile, ennemie de l'étoile qui avait guidé les rois mages, les « Borbiganned³ » sortaient de leur caverne creusée tout près de là dans les rochers de la côte et venaient périodiquement reprendre possession du dolmen par des danses profanes et des rites mystérieux⁴ ». Plus loin c'étaient deux cromlechs non moins effrayants. Près de l'un d'eux, s'étaient conclus des pactes entre certaines âmes et les puissances infernales. Dans le voisinage de l'autre apparais-

1. *Epil.*, t. I, p. 45.

2. *Ibid.*, p. 59.

3. Le vrai nom de ces nains ou lutins noirs est, selon Rio, *corriganed*. Voir *Epil.*, t. I, p. 63.

4. *Ibid.*, p. 63.

sait à la veille d'une catastrophe une sorte de fée de la mer, hostile aux navigateurs.

Outre le foisonnement des légendes sataniques, « ces légendes de terreur », Rio puisait aussi au fonds plus riche encore de « celles de l'espérance et de l'amour ¹ ».

« J'avais à ma disposition, dans une maison peu éloignée de la nôtre, un trésor caché que j'allais exploiter presque tous les soirs et qui enrichissait mon imagination autant que mes rapports avec l'homme de Dieu enrichissaient mon cœur. Ce trésor, que je n'ai apprécié qu'en vieillissant, était tout simplement la mère de mon ami René, pauvre veuve prodigieusement riche en souvenirs qu'elle avait apportés de quelque terre étrangère.... Son éloquence égalait son savoir quand elle nous racontait des histoires bibliques, et elle devenait pathétique quand elle abordait le sujet des martyrs, surtout des martyrs contemporains dont le culte clandestin avait fait partie de son éducation domestique. Autant que j'ai pu me rappeler plus tard, dans mes accès de reconnaissance rétrospective, la tendance de ses improvisations, il m'a semblé qu'après la notion élémentaire du Christ et de son église, celle qu'elle s'appliquait le plus à éclaircir et à faire entrer dans notre esprit, était la notion de la sainteté, non seulement comme objet de prédilection pour le ciel, mais aussi comme puissance imposante sur la terre... ; elle cherchait, dans l'inépuisable répertoire de ses souvenirs, les légendes les plus propres à renforcer l'impression qu'elle voulait produire ². »

Ces récits semblent avoir fait une forte impression sur l'esprit du jeune Rio.

« Après la violente secousse imprimée à mon imagination, la sainteté fut, pour mon appréciation enfantine, ce que dut être la poudre à canon pour ses premiers expérimentateurs, c'est-à-dire une force capable de renverser tous les obstacles. Ce n'était encore qu'une lueur et une lueur bien faible, mais qui, sous l'empire de circonstances heureuses pouvait devenir lumière ; et j'ai souvent été tenté de faire remonter à cet épisode ineffaçable de mon enfance, mon invincible prédilection pour les œuvres d'art exécutées sous l'influence de cet idéal ascétique,

1. *Epil.*, t. I, p. 66.

2. *Ibid.*, p. 68.

source des plus pures inspirations et si bien compris par les grands poètes et les grands artistes des siècles de foi¹. » Tel était le monde pénétré de mysticisme dans lequel François passa ses premières années ; milieu bien propre à développer l'imagination et la sensibilité, à l'âge où toutes les impressions sont neuves.

Au contact des diverses opinions politiques qui s'agitaient autour de lui avec passion, sa curiosité s'aiguissait. Avec l'enthousiasme impétueux de ses onze ans il recherchait avidement tout renseignement, tout éclaircissement sur l'histoire contemporaine. Au sein même de sa famille, Rio trouvait une source intarissable de vivants souvenirs. Sa mère, encore jeune fille, avait assisté aux massacres de Quiberon auxquels elle n'avait échappé que par miracle. Rio retrace ce tragique épisode de la vie de Marie-Anne Dréan dans *La Petite Chouannerie*, au chapitre intitulé *Une Mère Bretonne*².

Le jour même de l'affaire de Quiberon la jeune fille s'était rendue à Erdeven « chez une parente dont la maison servait souvent aux cérémonies clandestines du culte persécuté³ ». Les bleus ayant forcé les dernières lignes de chouans qui protégeaient le village, elle ne put songer à fuir vers la maison paternelle. Elle dut demeurer au milieu de cette mêlée de femmes, d'enfants et de vieillards « foulés par les chevaux ou suffoqués dans l'étroit passage qui donnait entrée dans la presqu'île ». Elle perdit sa tante à qui « elle s'était vainement accrochée. Pas une âme ne fut émue de pitié pour elle à la vue de sa jeunesse et de sa beauté. Elle courait en aveugle sans savoir où, et sa course ne changeait de direction que quand elle voyait son chemin obstrué par des cadavres. Cette vue lui faisait plus de peur que le sifflement des balles à ses oreilles. Elle passa devant les grenadiers d'Humbert qui avaient déjà mis leurs fusils en joue, et qui ne tirèrent que quand elle eut dépassé leur front... Elle vit alors tout le monde qui fuyait vers la mer doublement terrible à voir dans ce moment-là ; car, outre qu'elle était agitée par la tempête, on apercevait à sa surface houleuse des malheu-

1. *Epil.*, t. I, p. 71.

2. *P. Ch.*, p. 145-176.

3. *Ibid.*, p. 146.

reux qui criaient vainement *au secours*, des barques qui sombraient sous leur charge, d'autres assaillies par des nageurs auxquels on coupait les poignets à coups de sabre pour les forcer à lâcher prise.

« Ce spectacle fit à la pauvre fille encore plus d'horreur que les cadavres. Elle s'agenouilla un instant sur la grève, fit une courte prière à Dieu pour demander la contrition avant de mourir, et alla se placer à l'entrée d'une espèce de hangar où s'était réfugié tout ce qui était trop faible ou trop vieux pour se sauver... A genoux dans un coin, la tête contre le mur pour ne pas voir le massacre qui finira par elle, elle demande avec un redoublement de ferveur la grâce qui doit couronner toutes les autres. Bientôt les républicains se précipitèrent avec des jurements et des menaces, brandissant leurs sabres nus et se faisant livrer argent et bijoux. Quand ce fut le tour de la pauvre fille de l'île d'Arz, qui se croyait toujours à l'article de la mort, ils lui arrachèrent brutalement son chapelet qu'elle tenait fortement serré dans ses mains jointes, et la croix d'argent qu'elle portait suspendue à son cou. Un soldat ivre, qui vint après les premiers spoliateurs, fut si courroucé de trouver tout le butin enlevé, qu'il tira son sabre pour se dédommager par un meurtre ; et déjà il avait courbé sous son rude poignet la tête de sa victime, quand un officier, accouru en toute hâte pour prévenir ou arrêter le massacre, arriva juste à temps pour la sauver. Un seul fait suffira pour donner une idée de l'impression que cette terrible journée avait produite sur elle, de l'altération qu'avaient subie ses traits, c'est que sa mère, en la revoyant, ne la reconnut pas d'abord ¹. »

A cet enseignement oral le hasard vint ajouter une autre source de témoignages qui furent pour Rio une réelle initiation à l'histoire de cette époque tragique. « La moitié de l'étage supérieur de la maison maternelle était louée à la commune pour servir de salle municipale ². » Le jeune François trouva moyen d'y aller à la découverte. Cherchant un jour du papier pour faire un cerf-volant, il s'empara d'une pile de vieux documents qu'il commença à lire passionnément.

1. *P. Ch.*, p. 147-149.

2. *Epil.*, p. 77.

« Mon premier butin fut une circulaire adressée par l'administration départementale aux communes *fidèles*, pour signaler à leur zèle des prêtres réfractaires qui avaient échappé à la vengeance des lois. D'autres circulaires ordonnaient des réjouissances fratricides, ou des mesures de terreur pour déjouer les complots des ennemis intérieurs de la République. Il y avait des pièces comminatoires relatives à la levée des marins, et aux pénalités encourues par quiconque ne se conformerait pas à la loi du *Maximum* dans le trafic des denrées alimentaires. Il y avait des prescriptions, d'une teneur encore plus mystérieuse pour moi, sur l'observation des fêtes décadaires, sur la nomenclature du calendrier républicain et sur les fêtes commémoratives des héros révolutionnaires. Tout cela était déjà de l'histoire ancienne et, à ce titre, les papiers qui s'y rapportaient, avaient été jetés au rebut. Mais pour moi, avec mes naïves croyances héréditaires, c'était une nouveauté saisissante ou plutôt repoussante, et je ne me lassais pas de provoquer des explications là-dessus, tantôt auprès de ma mère et de ma grand'mère, tantôt auprès de celui dont l'influence providentielle n'était pas moins assurée sur mon intelligence que sur mon cœur ; mais je me gardais bien de lui dire à quelle source je puisais les renseignements qui motivaient mes questions... En voyant ma curiosité se porter tout à coup sur des intérêts dont l'enfance et même l'adolescence se préoccupent rarement, il me crut capable de comprendre des choses qui étaient bien au-dessus de ma portée, et il me traita dès lors, non pas avec plus de tendresse, cela était impossible, mais avec un redoublement de confiance... Il se faisait accompagner par moi dans les presbytères des paroisses voisines où, par un privilège dont nul enfant de chœur n'avait encore joui, je m'asseyais à la table du curé, revenu d'exil en même temps que le mien, et puisant, comme lui, dans cet honorable souvenir, une verve de conversation qui avait son effet sur tous les convives¹. »

Rio devait tirer encore pour sa formation le plus vif profit d'un séjour qu'il fit pendant les vacances au presbytère de Sarzeau. « La plupart des presbytères d'alors était pour la géné-

1. *Epil.*, t. I, p. 77-79.

ration nouvelle la source la plus abondante et la plus pure d'enseignements historiques dans leurs rapports avec l'appréciation du passé, les épreuves du présent et les menaces de l'avenir. Je pouvais alors comprendre les jugements sévères que j'entendais porter sur la guerre d'Espagne, que l'on qualifiait d'impie, sur le catéchisme impérial que l'on qualifiait de servile, sur la captivité du pape, que l'on ne croyait pas assez flétrir en la qualifiant de sacrilège¹ ! » Les récits des guerres de Vendée, des persécutions des martyrs et des sublimes dévouements, toutes les manifestations d'une foi monarchique et religieuse inspirèrent à François des sentiments de résistance contre la tyrannie révolutionnaire. On comprend sans peine avec quelle ardeur l'adolescent aspirait à se poser en champion de la foi bretonne. Il n'attendait qu'une occasion pour montrer son dévouement à la vieille devise de son pays : « *Potius mori quam fœdari* » ; cette occasion ne devait pas tarder à se présenter.

La mère de Rio, femme admirable de tendresse, d'énergie et de courage souhaitait depuis longtemps que son fils aîné, si apparemment attiré vers le sacerdoce, se consacrât un jour au service de Dieu. Abusée par le zèle du jeune homme, elle crut son vœu exaucé et confia ses espoirs à l'abbé Bouquet. Celui-ci « en fut aussi heureux qu'elle. Pour ne pas laisser à de si bonnes dispositions le temps de se refroidir, il conseilla d'envoyer l'enfant au collège de Vannes pour commencer son cours d'études classiques² ». Grâce à l'intervention de l'abbé Bouquet, Rio y fut admis en 1811. On s'étonne de l'y voir rester jusqu'en 1819 car il avoue dans *La Petite Chouannerie* que dès les premières années, il eut l'intime conviction de ne pas être appelé au sacerdoce³. Mais M^{me} Rio qui avait tant souffert de voir son père et son mari victimes successives de la mer accueillait avec joie le moyen d'éviter le départ de son fils comme marin ou comme soldat. Elle envisageait une vocation religieuse comme un don temporel aussi bien que spirituel. Tendrement

1. *Epil.*, t. I, p. 81.

2. *P. Ch.*, p. 157-158.

3. *Ibid.*, p. 158.

attaché à sa mère et redoutant les « scènes déchirantes de douleur maternelle ¹ », François ne se décidait pas à lui avouer son dessein et remettait toujours à plus tard son choix définitif entre « le séminaire et le bivouac ² ». Ainsi cette longue hésitation lui valut d'achever ses humanités.

Le collège de Vannes, un des plus anciens établissements d'enseignement secondaire en Bretagne, remontait au Moyen Age. Vers 1630 les Jésuites en eurent la direction et la conservèrent pendant plus de cent trente ans. La formation y était surtout littéraire ; le latin était encore la langue usuelle des élèves aussi bien que des maîtres. Le Sage y fit ses études. En 1762, année de la dissolution des Jésuites, le collège passa aux mains des prêtres du diocèse qui en continuèrent les traditions. Cadoudal reçut leur enseignement. Converti en Collège de la Marine pendant la Révolution, l'Ecole secondaire ne rouvrit ses portes qu'en 1810 pour redevenir un simple collège ³. Sa renommée était bien établie en Bretagne, non tant à cause de la supériorité de son enseignement que parce qu'il était considéré comme un petit séminaire ; les lycées impériaux au contraire ne jouissaient pas d'une aussi grande faveur, étant regardés comme annexes de la caserne, particulièrement à l'époque où Rio commença ses études.

Quand il vint prendre place parmi les fils des vaincus sur les mêmes bancs que les fils des vainqueurs ⁴, le collège comptait cinq cents jeunes Bretons, fiers et susceptibles, dont les idées politiques s'affrontaient déjà avec véhémence. Mais les royalistes l'emportaient de beaucoup par le nombre.

Qu'on se rappelle l'état d'esprit de la Bretagne pendant cette seconde période de l'Empire où Napoléon exerçait un pouvoir absolu dans tous les domaines. Les populations armoricaines, foncièrement royalistes, ne s'étaient guère montrées sympa-

1. *Epil.*, t. I, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 97.

3. Sur le Collège de Vannes, outre les ouvrages de Rio, voir : Jean-Joseph MAURICET, *Souvenirs d'un vieux collégien*, p. 42-50 ; Alphonse MAURICET, *Le Collège de Vannes* ; J. ALLANIC, *Histoire du Collège de Vannes* ; P.-M. BAINVEL, *Episode de 1815. Souvenirs d'un écolier*.

4. Rio ne précise pas la date de son entrée au Collège de Vannes. Les *palmarès* des distributions de prix du collège fournissent ce renseignement.

[Archives Départementales du Morbihan, Série E, Liasse 13.]

thiques à l'Empereur. Elles l'avaient seulement toléré et, en attendant la paix tant désirée qu'il leur avait promise, elles avaient fait preuve de bonne volonté. Mais peu à peu, les événements avaient amené une désillusion totale. Le clergé de Bretagne qui depuis le Concordat s'était rallié au pouvoir, s'en détachait maintenant, à cause de l'attitude de Napoléon envers le pape. Les prêtres émigrés revenus d'Espagne, pleins de gratitude pour l'hospitalité et la bonté des Espagnols, se sentaient blessés au cœur à la seule pensée d'une guerre dirigée contre leurs bienfaiteurs. Les luttes interminables à l'intérieur du pays, la jeunesse de la nation saignée à blanc par l'abus de la conscription, les moyens employés pour punir les réfractaires, tout cela aboutit à une résistance opiniâtre, à une lutte acharnée pour la liberté, surtout pour « la liberté des âmes ¹ ».

Cet esprit de résistance ne tarda pas à se manifester au sein du collège. La plupart des élèves appartenaient à des familles du Morbihan auxquelles « la République n'avait laissé ni père, ni patrimoine ² ». Excités par les récits des événements contemporains, particulièrement par tous les épisodes de la chouannerie, ces enfants obstinés et batailleurs donnaient de graves soucis à leurs parents et à leurs professeurs. L'effervescence atteignit bientôt son paroxysme. Les écoliers, tous externes, s'opposèrent à leurs ennemis appartenant « pour la plupart, sinon à la bourgeoisie, du moins à la populace révolutionnaire qui se recrutait d'ouvriers étrangers ³ ». Les élèves se livraient à toutes sortes de jeux nationaux, « la lutte » et « la soule ⁴ », et même prenaient parti dans des rixes fréquentes. Il y eut des blessures et, événement tragique, une mort, ce qui détermina l'intervention des autorités locales, comme en témoigne une lettre adressée par le maire de Vannes au Principal du collège, M. Géanno ⁵.

Outre ces hostilités intermittentes qui se passaient au dehors, l'agitation augmentait continuellement à l'intérieur de la maison

1. *Epil.*, t. I, p. 102.

2. *P. Ch.*, p. 5.

3. *Ibid.*, p. 46.

4. Pour une description de ces jeux voir : *P. Ch.*, p. 47-50 ; dom L. GOUGAUD, *La Soule en Bretagne*, *Annales de Bretagne*, t. XXVII, année 1911-12, p. 571.

5. Archives Départementales de Vannes, Série E, Liasse 13.

par suite de l'attitude conciliante de plusieurs professeurs envers le régime impérial. L'un d'eux donnait à ses élèves « les bulletins de la grande armée pour sujets de composition... Il traduisait en latin toutes les proclamations militaires et les faisait ensuite reproduire en français, non sans se récrier sur les sublimes beautés de l'original ¹ ». Les élèves réfractaires, loin de partager l'enthousiasme de leur maître, s'enflammaient en lisant l'*Histoire des Mochabées*. Il en tiraient des rapports de ressemblance entre les héros juifs et les leurs, voyant en Judas Machabée « un chef de la plus ancienne chouannerie dont il fût fait mention dans l'histoire ² ».

La Jérusalem délivrée du Tasse lue en cachette, pendant force nuits blanches, surexcitait l'imagination, exaltait l'esprit chevaleresque. Nos jeunes royalistes brûlaient de mourir à la manière des croisés pour le triomphe de la foi et du drapeau blanc. L'influence de trois prêtres âgés, professeurs d'expérience, parvint à opposer momentanément une digue à leur effervescence.

Au printemps de 1814 la nouvelle « du retour inopiné des Bourbons ³ » fut accueillie par les transports de joie des collégiens. Ce fut alors un véritable épanouissement de cocardes blanches. Les cris de « Vive le Roi » jaillissaient de toutes les poitrines, l'enthousiasme était à son comble. A l'occasion de la visite du duc d'Angoulême à Vannes, les enfants eurent pour la première fois l'idée de s'organiser quasi militairement. Ils se formèrent en autant de compagnies que de classes, choisissant leurs officiers parmi les écoliers. Le Principal lui-même offrit un drapeau de satin blanc portant la devise « Pour Dieu et le Roi ». Ils paradèrent désormais à toutes les manifestations de la ville, fiers de se montrer ainsi triomphants.

Le calme rentra bientôt dans le collège et le premier semestre de l'année scolaire 1815 put s'écouler paisiblement. Le Principal M. Géanno, reprit ses traductions du français en latin, changeant seulement ses textes pour les mettre mieux en conformité avec le régime. Les écoliers travaillèrent, et travaillèrent fort bien. Rio nous confie qu'il prit à cette époque non seulement le goût

1. *Epil.*, t. I, p. 100.

2. *Ibid.*, p. 101.

3. *Ibid.*, t. I, p. 111.

du travail, mais la *passion du travail*¹ sous la discipline du savant abbé Gayet.

Soudain au milieu de ce recueillement éclata la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Juan. Les collégiens, au comble de l'émoi, s'assemblèrent aussitôt et adressèrent au Préfet, le comte de Floriac, la demande d'être équipés et envoyés pour défendre la France contre l'usurpateur, requête qui fut courtoisement écoutée... et oubliée. Du reste, il était trop tard. Louis XVIII s'était déjà retiré à l'étranger. Le drapeau tricolore remplaça le drapeau blanc. Une conscription générale fut ordonnée, qui ne se fit pas sans opposition en Bretagne : une nouvelle chouannerie se préparait.

Dans le monde des Collégiens on sentait gronder l'orage. Les incidents se multipliaient, dans la rue, entre eux et la police impériale. Les vexations continuelles qu'une nouvelle réglementation du collège imposait à leur amour-propre royaliste, ne faisaient que les échauffer davantage. Aussi ne laissaient-ils échapper aucune occasion de manifester leur hostilité envers le nouveau régime. M. Géanno essaya en vain d'apaiser ses élèves. « Notre vénérable professeur, qui était en même temps Principal du collège et sur qui pesait, à ce titre, la plus grave responsabilité, s'imposa courageusement la tâche la plus ingrate, celle de médiateur entre nous, frondeurs intraitables, et les autorités locales nouvellement installées. Deux ou trois incidents qui survinrent lui eurent bientôt prouvé qu'il n'y avait pas de conciliation possible² »

Les jeunes gens s'obstinèrent, refusant d'écouter toute remontrance. Finalement leur insubordination ne connut plus de bornes. Lorsque le Principal intima à ses élèves l'ordre de supprimer les fleurs de lis qui servaient à la décoration des classes, et de les remplacer par l'aigle impériale, Rio, un des plus jeunes, qui portait alors la décoration de Rhétorique, se leva, et de toute la force de ses convictions royalistes apostropha ainsi son professeur :

« Monsieur, j'ai à vous dire, au nom de tous mes camarades, que vous gardiez vos aigles pour vous, si vous ne voulez pas

1. *Epil.*, t. I, p. 110.

2. *P. Ch.*, p. 72-73.

que nous les foulions aux pieds. Nous ne voulons pas changer de décoration aussi souvent que d'autres changent de cocarde, et nos poitrines ne sont pas faites pour être souillées par ce que nous regardons comme un emblème d'apostasie ¹. »

Ces mutineries répétées faisaient du bruit dans la ville. Instruites des derniers incidents, les autorités locales exigèrent « une espèce d'amende honorable comme réparation de l'insulte qui avait été faite à l'aigle impériale. Il fallait donc, dit Rio, imaginer quelque expédient, qui, sans heurter trop rudement notre farouche susceptibilité, nous extorquât l'apparence d'un hommage au moins tacite à leur idole.

« Des ouvriers, armés d'une échelle et de leurs instruments de barbouillage, vinrent pendant la nuit peindre, à la hâte, au-dessus de la porte du collège, un aigle de dimensions tellement colossales qu'elle remplissait de l'envergure de ses ailes tout le panneau supérieur ; et le lendemain, quand les écoliers, qui demeuraient tous en ville, accoururent à l'appel de la cloche matinale, le premier objet qui frappa leurs regards fut l'oiseau-monstre... L'emblème et le choix du lieu étaient trop significatifs pour permettre un moment de doute ou d'hésitation. La grande place et les fenêtres des maisons qui l'entouraient étaient remplies de spectateurs curieux de voir si nous *passerions sous le joug* de bonne ou de mauvaise grâce. Il était clair qu'on avait eu l'intention de nous donner en spectacle, et surtout de bien rire à nos dépens.

« Cependant des groupes d'écoliers se formaient sur plusieurs points et délibéraient en breton sur le parti qu'il convenait de prendre, de sorte que le mot d'ordre circula d'un bout à l'autre sans être compris par les bourgeois, qui restèrent tout ébahis de la rapidité de nos évolutions. »

... A un signal donné, tous les écoliers s'accroupirent à terre... « Il y avait eu dans la nuit une pluie assez abondante, qui jointe au piétinement de quatre cents écoliers fort remuants, avait changé la place en une grande mare de boue. C'était cette boue fraîchement délayée qu'ils ramassaient à l'envi en pous-

1. *P. Ch.*, p. 76 et p. 64-65. Le poème intitulé *The Eagle and the Dove* (L'aigle et la colombe) fut inspiré à Wordsworth par le récit émouvant de cet épisode qu'il entendit de la bouche de Rio pendant un de ses séjours en Angleterre.

sant des cris confus de joie et de vengeance ; les uns s'en chargeaient les deux mains, et laissaient tomber à droite et à gauche leurs cahiers et leurs livres ; les autres en mettaient des provisions dans leurs poches. En moins de cinq minutes, l'aigle impériale se trouva tellement criblée de cette nouvelle espèce de mitraille, qu'il était impossible de distinguer quel oiseau ou même quel animal on avait voulu représenter ; puis nous entrâmes dans nos classes respectives en vrais triomphateurs, tout fiers de la saleté de nos habits et de nos mains, et trouvant que nous aussi nous pouvions nous vanter d'être :

*Non indecoro pulvere sordidi*¹.

L'affaire était plaisante, mais tout le pays était en émoi. Les autorités locales ne pouvaient fléchir. Les rancunes des Impérialistes envers les collégiens aidant, il fut décidé « qu'on enverrait sur les lieux une expédition moitié civile et moitié militaire, les uns armés d'éponges et d'eau chaude pour débarbouiller l'oiseau impérial et lui rendre à l'aide d'un vernis toute sa splendeur primitive, les autres armés de fusils et de baïonnettes pour repousser quiconque s'aviserait de troubler cette intéressante opération. Tout cela se fit bravement en plein jour, un jeudi, pendant que nous courions les campagnes. Les ouvriers descendirent de leurs échelles aux applaudissements de quelques gamins qui s'étaient réunis sur la place. Un corps de garde composé de vingt hommes bien avertis fut établi tout auprès, avec ordre d'avoir nuit et jour deux sentinelles en faction, une de chaque côté de la porte, pour empêcher, par tous les moyens possibles, le renouvellement des insultes dont cette image sacrée avait été l'objet.

« Après tant et de si fortes précautions, qu'on se figure la stupefaction des soldats du poste, qui, pendant la nuit, avaient crié *qui vive* à tous les passants, quand le lendemain matin ils aperçurent une large bande noire passée autour du cou de l'aigle comme pour la pendre, et d'autres lignes irrégulières tracées avec la même matière noirâtre dans toute l'étendue du panneau, de manière à faire comprendre, au premier coup d'œil, que

1. *P. Ch.*, p. 86-87.

l'arme dont on s'était servi venait de la boutique d'un apothicaire. On appliqua bien vite une échelle pour faire cesser le scandale ; mais l'encre se trouva tellement indélébile, qu'il fut impossible de l'enlever sans faire au pauvre oiseau des écorchures encore plus hideuses.

« Quant à nous, qui avons définitivement vaincu la bête, nous bondissions de joie ¹... »

Cependant la situation de la France s'aggravait. Il n'était plus question de réprimer de simples boutades d'écoliers. Le général Rousseau eut le bon esprit de mettre fin à ces tracasseries. Ce ne fut que pour un moment. Au plus fort de cette « trompeuse sécurité ² » un nouvel orage éclata. La police impériale se montrait d'ailleurs particulièrement brutale à l'égard des turbulents collégiens. Une gaminerie, qui fut réprimée comme la plus violente provocation contre le Régime eut un grand retentissement dans la ville. M. Géanno crut devoir exhorter ses élèves à agir avec plus de prudence :

« Jeunes élèves du Collège de Vannes,

« Quand je vous représentais que l'effervescence de vos têtes pouvait avoir des suites fâcheuses, ou vous ne m'avez pas cru, ou vous avez paru ne pas me croire ; l'événement pour lequel je vous ai rassemblés vous prouve si j'avais raison ou tort.

« Hier, trois de vos camarades ayant paru sur la place de cette ville avec des bouquets de fleurs qui figuraient des cocardes blanches, l'affectation de leur contenance a excité un mouvement parmi les militaires qui en ont été témoins. On les a poursuivis ; deux se sont échappés, Le Manach a été saisi, mis à la maison d'arrêt et les trois cependant devraient être poursuivis selon la rigueur des lois.

« M. le Comte, Préfet du Morbihan, voulant concilier par un exemple qui puisse être salutaire à votre jeunesse, et l'indulgence paternelle de son administration, et le devoir de sa place, et le respect du gouvernement, a voulu rendre la liberté à Le Manach et faire cesser toute poursuite contre les deux autres. Mais il m'ordonne de déclarer devant toutes les classes assemblées que les trois individus, Hervy, Guehenec et Le Manach

1. *P. Ch.*, p. 89-90.

2. *Ibid.*, p. 96.

sont renvoyés du collège et auront à se rendre dans leurs foyers. Profitez de cette leçon pour être plus sages que vous ne l'avez été jusqu'ici et apprenez à respecter les lois du gouvernement sous lequel la Providence vous a placés ¹. »

Pour intimider les jeunes gens, le renvoi de leur camarade Le Manach se fit avec une certaine solennité. « Une bonne partie de la garnison était rangée sous les armes en face de la porte du collège, et formait une avenue de baïonnettes entre lesquelles on fit passer le prisonnier pour entrer dans la cour... On nous ordonna de sortir de nos classes respectives et de nous ranger le long des murs de manière à tout voir et à tout entendre. En effet, nous vîmes et nous entendîmes tout : nous vîmes notre camarade, l'air souffrant et le visage défait, promener un regard de triste adieu sur nous tous, puis essuyer les larmes de ses yeux pour mieux distinguer dans la foule ses amis qu'il croyait voir pour la dernière fois ; et nous entendîmes notre Principal lire la sentence par laquelle Le Manach était expulsé du collège de Vannes, exclu à jamais de l'Université impériale, et condamné à sortir de la ville dans les vingt-quatre heures ². »

Tout cet appareil, loin de produire l'effet attendu, porta la rage et l'indignation des collégiens au paroxysme. Le Manach devenait à leurs yeux un martyr de la cause. Ils échangeaient à mi-voix leurs impressions, et on ne parlait de « rien moins que d'une insurrection à main armée ³ ». En manière de protestation et de représailles, bon nombre d'élèves s'abstinrent de rentrer au collège les jours suivants. M. Géanno dut de nouveau intervenir en vue d'un apaisement :

« Jeunes gens,

« Des bruits qui n'ont pas de sens commun et qui sont destinés de fondement ont jeté la crainte et le désordre parmi vous, au point de détourner un très grand nombre d'élèves de se rendre à leur devoir. Tranquillisez-vous et revenez à vos classes. Je suis chargé par les membres du bureau qui sont les protecteurs de cet établissement, de vous donner l'assurance qu'il ne

1. Voir les allocutions de M. Géanno, conservées aux Archives Départementales du Morbihan, Série E, Liasse 13.

2. *P. Ch.*, p. 104.

3. *Ibid.*, p. 110.

vous sera pas fait la moindre égratignure et que tous les écoliers sont sous la protection spéciale des autorités tant civiles que militaires. Portez cette assurance à ceux de vos camarades qui sont absents et déterminez-les à revenir de suite en classe¹. »

Changeant de tactique, les élèves feignirent de se soumettre. Ils rentrèrent dans leurs classes respectives mais leur décision était prise. « Il fut... résolu qu'à dater de ce jour, nous aurions l'air d'être parfaitement résignés à notre sort, et que nous resterions au collège pendant deux ou trois semaines de plus, c'est-à-dire tout le temps nécessaire à l'organisation de notre complot, lequel fut confié à un comité de trois ou quatre membres choisis parmi les élèves des classes supérieures². »

« A la barbe des Bourgeois et des sentinelles³ », les collégiens se procurèrent des armes, mais ce ne fut pas la moindre difficulté. « Nous décidâmes qu'à défaut de fusils de munition, nous nous contenterions de fusils de chasse et même de pistolets d'arçon ou de poche, et que nous ne dédaignerions aucune espèce d'arme offensive, quelque rouillée ou surannée qu'elle pût être, sauf à la remplacer par une meilleure quand l'occasion s'en présenterait⁴. »

Tout en montant clandestinement leur petit arsenal, ils s'exerçaient au maniement des armes sous les ordres de Rio, l'âme de la conspiration. Pour écarter tout soupçon, le Comité devait changer continuellement l'endroit de ses réunions. Les séances avaient lieu parfois au milieu d'une lande, dans un renforcement de terrain ou derrière quelque buisson, parfois dans quelque chambre basse ou quelque grenier poussiéreux et mal éclairé, toujours à la nuit ou dès l'aube.

Sentant tout le danger d'une pareille aventure, ils se résolurent à attendre le départ des régiments destinés à rejoindre la Grande Armée. Il leur fallait d'ailleurs trouver un chef capable de se mettre à leur tête. « Nous comprîmes instinctivement que la réussite dépendait au moins autant de l'unité de direction que

1. Allocution de M. Géanno, 17 avril 1815. Archives Départementales du Morbihan, Série E, Liasse 13.

2. *P. Ch.*, p. 113.

3. *Ibid.*, p. 118.

4. *Ibid.*, p. 118.

de la vigueur de l'exécution... Mais aucun de ceux à qui le commandement fut offert n'eut le courage de l'accepter ; tous insistaient sur la nécessité d'avoir un homme spécial, qui sût mettre en pratique nos théories d'insurrection. Nous voulions qu'il fût à la fois enthousiaste et expérimenté, qu'il eût le cœur ardent et la tête froide, et surtout qu'il eût l'âme assez belle pour deviner par notre seul accent que nous n'étions pas des traîtres.

« Un homme se rencontra cependant qui remplissait, et au delà, toutes ces conditions, et nous n'eûmes pas à l'aller chercher bien loin, car le chevalier de Margadel occupait un château que nous pouvions apercevoir du lieu même où se tenaient nos délibérations. C'était un gentilhomme lorrain, qui avait servi avec distinction dans les guerres de la Vendée, et qui avait conquis sur le champ de bataille tous ses grades, jusqu'à celui de major de division qu'il occupait au moment de la dernière pacification

... Il nous mit au courant des préparatifs d'insurrection qui se poursuivaient avec activité sur plusieurs points du département, et il nous démontra la nécessité de lier nos opérations avec celles du conseil supérieur dont il était membre, et auprès duquel il offrit de nous servir d'intermédiaire ; ce qui fut subi plutôt qu'accepté par nous, car déjà la patience de nos camarades était à bout, et leurs murmures contre le comité directeur n'avaient été apaisés tout récemment que par la promesse d'un très prochain départ ¹. »

Réconfortés par l'accueil sympathique de l'ancien chef de chouans, les collégiens eurent vite retrouvé leur élan juvénile. Tous attendaient fiévreusement le moment d'affronter l'ennemi. Leur attente ne fut pas longue. Les autorités dressaient une liste de conscription portant les noms d'une cinquantaine d'élèves. « Le parti était pris, disait-on, de les garrotter deux à deux comme des forçats, et de les faire partir sous bonne escorte pour Belle-Isle, où ils seraient tous, sans distinction d'âge, incorporés dans les bataillons coloniaux ². »

1. *P. Ch.*, p. 125-129.

2. *Ibid.*, p. 133.

Ces bruits hâtèrent l'heure du départ. Il fut fixé au jeudi suivant, 25 mai 1815.

« Enfin l'horloge du collège sonna quatre heures, et la cloche de la chapelle donna le signal de la sortie générale, qui fut pour nous comme un signal d'affranchissement. Pendant les deux heures qui suivirent, les élèves expéditionnaires, sans autre bagage qu'un paquet imperceptible sous leur habit, traversèrent la ville en groupes plus ou moins nombreux, se succédant à des intervalles convenus d'avance, et tirant un livre de leur poche ou faisant semblant de jouer à quelque jeu d'enfant, pour mieux tromper les factionnaires qui gardaient les portes. A sept heures du soir, ils étaient presque tous hors des murs, et leur départ fut si peu remarqué que, dans la plupart des maisons, on prépara leur souper comme à l'ordinaire... Par l'entremise du chevalier de Margadel, nos premiers mouvements avaient été combinés d'avance avec ceux du corps principal placé sous les ordres du général De Sol de Grisolles, qui devait manœuvrer dans les environs d'Auray et rallier tous les chefs de chouans chargés d'organiser l'insurrection dans leurs cantons respectifs¹. »

La petite troupe de Margadel assista au combat d'Auray, à l'attaque et à la défaite de Redon. Elle n'entra vraiment en ligne qu'à Muzillac, journée la plus mémorable de cette campagne, où, surpris avant d'avoir pu rassembler leurs troupes, les chouans durent livrer un combat acharné. Les marins de Joseph Cadoudal se battirent comme des lions. Il fallait tenir à tout prix en attendant l'arrivée de Gamber. La compagnie des Ecoliers fut chargée de la défense d'une colline dominant la Vilaine. Leur tour était enfin venu de payer de leurs personnes, et leur bravoure ne fut pas inférieure à celle de leurs aînés. A peine avaient-ils pris position sur la crête rocailleuse « qu'une détonation se fit entendre, et le rauque sifflement des boulets étant encore un bruit tout nouveau pour nous, nous baissions la tête comme pour leur laisser moins de prise, ce qui nous valut une bordée de jurements et de sarcasmes de la part de notre vieux sergent². Puis, pour nous aider à prendre une attitude plus

1. *P. Ch.*, p. 177-180.

2. Le sergent Bertaud.

militaire, notre barde Le Tiec, encore tout enroué de ses exploits de la veille, se mit à chanter avec un air de défi qui nous électrisa tous :

*Si jamais le fer d'une lance
Me frappe au milieu des combats
Je chanterai...*

et son chant finit là. Un des projectiles qui déchiraient l'air autour de nous vint lui fracasser la tête et faire jaillir sa cervelle et son sang sur ses camarades. Ce spectacle, si pitoyable pour nous qui n'avions pas autour du cœur le triple airain des batailles, mit quelque désordre dans nos rangs, les uns s'arrêtant comme pétrifiés par la consternation, les autres se baissant pour relever le cadavre. Ce flagrant délit contre la discipline, en présence d'un ennemi auquel il importait d'en imposer par une sévère tenue, mit en fureur notre vieux grognard ; « Est-ce
« donc ainsi que nous entendions la guerre, et n'étions-nous
« venus là que pour nous attendre et pour avoir des attaques de
« nerfs ? Que serait-ce donc quand la mitraille nous balayerait
« par douzaines ? Allons, face en tête », cria-t-il en renforçant sa voix de tonnerre, et l'amour-propre surmontant en nous la pitié, nous nous crûmes affermis contre ce dernier sentiment pour le reste du jour.....

..... Le général Rousseau, repoussé avec perte du pont de Penesclus, se flatta de vaincre plus facilement la résistance qu'on lui opposerait de notre côté. Il est assez probable qu'il crut avoir bon marché de la troupe d'enfants rangée en première ligne sur le sommet du coteau que les assaillants auraient à gravir. Si tel fut son espoir, il dut être étrangement surpris... « A moi, mes enfants ! » nous cria Margadel, et, s'élançant le premier de tous, il ajusta un bleu qui avait devancé tous les autres, et le fit tomber raide mort sous son coup de feu ; notre capitaine, non moins brave et non moins adroit, allait en faire autant à celui qui suivait, quand une balle, le frappant droit au cœur, fit tomber sa carabine de ses mains et le fit tomber lui-même dans les bras de son frère, qui ne tarda pas à périr du même genre de mort. Cette fois-ci nous fûmes à la hauteur de notre métier, et, refoulant notre émotion au fond de nos cœurs, nous passâmes

autre sans sourciller. Le bruit des décharges, la fumée qui nous aveuglait et que nous avalions à pleine gorge, le tournoiement d'une mêlée qui se débrouillait à peine, une certaine verve d'improvisation dans notre manière de combattre, tout cela nous mettait dans un état d'ivresse impossible à décrire... Enfin le nuage qui était devant nos yeux s'éclaircit, et nous vîmes les bleus qui dégringolaient en désordre sur la pente du coteau, laissant derrière eux des morts et des blessés ¹.....

.... Le soir même du combat, on nous proclama *Compagnie d'élite*, et on nous autorisa à réclamer les privilèges attachés à cette désignation. Nous n'en dédaignâmes aucun, pas même celui de la double ration, qui nous procura le moyen de régaler à peu de frais les pauvres gens chez qui nous logions... Ce qu'il y eut de plus merveilleux, ce fut l'abnégation des marins qui avaient défendu le pont de Penesclus et qui auraient eu le droit de revendiquer... une bonne part de la gloire acquise dans cette journée. Tout au contraire, ces braves gens renchérisaient sur l'engouement général... De sorte qu'à dater de ce jour nous devînmes à la fois les héros avoués et les enfants chéris de toute l'armée ². »

La défaite des troupes impériales à Waterloo termina brusquement cette campagne. La paix fut conclue : Chouans et Bleus rentrèrent à Vannes. Ils y assistèrent tous à une messe solennelle en signe de réconciliation et « à dater de ce jour, il n'y eut plus en Bretagne qu'une armée et un drapeau ³ ».

À la rentrée scolaire d'octobre 1815, on vit un jeune sous-lieutenant se diriger vers le collège de Vannes pour y reprendre ses études de Philosophie : c'était François Rio. On peut juger de sa popularité et de la confiance qu'il inspirait à ses compagnons.

Chef incontesté de ce petit monde de collège, son attitude

1. Le poète anglais Walter Savage Landor, Théodore de la Villemarqué et Jules de Francheville ont célébré la bataille de Muzillac. Les trois poèmes écrits respectivement en anglais, breton et français, se trouvent dans *la Petite Chouannerie* de Rio, p. 233-284.

2. *P. Ch.*, p. 259-260, 264-265, 276.

3. *Ibid.*, p. 368.

Pour *la Petite Chouannerie* voir aussi : Pierre BAINVEL, *op. cit.* ; M. A. LA BOESSIÈRE, *Observations sur le livre intitulé « La Petite Chouannerie »*.

envers le Principal fut pacifique mais parfois fort exigeante. Il allait souvent réclamer impérieusement, au nom de ses camarades, des congés pour fêter les anniversaires glorieux de leur campagne de l'année précédente. Si l'abbé Gayet n'avait pas mis un frein à un amour-propre toujours croissant, cette surexcitation continuelle aurait sans doute tourné la tête de notre jeune officier qui « remettait son écharpe de soie blanche à franges d'or, pour jouer le principal rôle dans les grandes occasions ¹ ».

Le bruit des exploits des jeunes royalistes s'étant répandu jusqu'à Paris, Louis XVIII s'émut de leur loyalisme qu'il voulut reconnaître par un tribut d'admiration. Vers la fin de l'année il accorda des pensions aux blessés et, honneur suprême, il décerna aux trois officiers le titre de Chevalier de la Légion d'Honneur ². Rio reçut cette distinction dans un véritable enivrement de joie, au milieu des acclamations de ses anciens frères d'armes. On imagine sans peine l'émotion et la fierté maternelle de M^{me} Rio. Après tant de larmes et d'angoisses, l'humble et héroïque Bretonne voyait se réaliser la prédiction de l'abbé Bouquet. A dix-sept ans son fils était déjà l'honneur et la gloire des siens ; l'avenir s'annonçait désormais plein de promesses.

1. *Epil.*, t. I. p. 153.

2. Voir *Archives départementales du Morbihan*, série T, liasse 130. Enquête royale : capitaine, P.-M. Bainvel ; lieutenant, Jean-Louis Le Quellec ; sous-lieutenant, François Rio.

CHAPITRE II

LE PROFESSORAT ET LES DÉBUTS DANS LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE

(1816-1830)

Rio, professeur à Vannes. — Paris. — Le Collège Louis-le-Grand. — La Société des Bonnes-Lettres. — Rio, précepteur de Montalembert. — Contact avec le monde politique et refus de la censure. — Essai sur l'histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité (1828-1830).

Rio acheva ses études de philosophie en 1816 et pensa entrer à l'Ecole de Droit. Sur les instances de l'abbé Gayet, il resta à Vannes comme régent de quatrième. Les responsabilités ne semblaient pas trop peser sur ses jeunes épaules. L'abbé Gayet « voyait avec chagrin la difficulté qu'il avait à dépouiller non pas le vieil homme mais le jeune homme ¹ ». Rio attendait avec trop d'impatience que la classe fût finie pour prendre la clef des champs avec ses anciens compagnons d'armes, conciliant ainsi à grand'peine ses « devoirs avec ses plaisirs ² ».

L'année suivante amena des événements qui alourdirent sensiblement son fardeau. A la démission de l'abbé Gayet, il dut prendre la classe supérieure d'humanités. Comment se faire égal à sa nouvelle tâche en si peu de temps ? Problème difficile qui reçut une solution aussi profitable qu'agréable pour Rio : il passa les vacances à préparer ses cours chez l'abbé Gayet. Avec un guide aussi expérimenté, il poussa très loin l'étude d'Homère,

1. *Epil.*, t. I, p, 169.

2. *Ibid.*, p. 169.

de Xénophon et de Plutarque. Le résultat, paraît-il, fut passable, sinon brillant.

A dater de cette époque, Rio songea sérieusement à combler les lacunes de son éducation classique. Il avait compris son manque « d'orientation philosophique et chronologique » et sa « naïveté dans l'appréciation des hommes et des choses ¹ ». Son titre de professeur lui donnant libre accès à deux bibliothèques, dans l'immense confusion des livres dont il était admis à disposer, il restait « des demi-journées entières, perché sur une échelle en face des rayons les plus mystérieux, parcourant avidement les titres ² », sans aucun moyen de déterminer son choix. Son goût, alors très accentué pour l'éloquence déclamatoire, le prévint en faveur des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau dont *l'Emile* le passionna. Montesquieu vint plus tard et « il ne perdit rien pour attendre ³ ».

Avec son ami Duc, Rio s'abandonna à tout l'enthousiasme de son imagination romantique. Ensemble ils louèrent un petit pavillon « loin des regards vulgaires ⁴ ». Ils y passaient de longues heures à jouer des duos d'Haydn, qui sur son violon, qui sur son violoncelle, à échanger leurs impressions naïves sur *l'Esprit des Lois* et sur *l'Emile* ou encore à s'enivrer de poésie aux descriptions de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand. La littérature anglaise tenait aussi une place très importante dans leur programme de vie intérieure et d'activité littéraire, ils lisaient le *Paradise Lost* de Milton, *The Spectator* d'Addison, *The Vicar of Wakefield* de Goldsmith, et surtout les œuvres de Shakespeare. *The Tempest* excitait en eux une sorte de « jouissance sauvage ⁵ ». Ils goûtaient davantage les charmes du tumultueux poème en errant sur les côtes de l'île d'Arz « où les vents soufflaient avec le plus de violence et où les vagues, en se brisant, faisaient jaillir le plus d'écume ⁶ ».

C'est dans ce cadre de nature et de poésie que Rio et Duc

1. *Epil.*, t. I, p. 175.

2. *Ibid.*, p. 178.

3. *Ibid.*, p. 178.

4. *Ibid.*, p. 191.

5. *Ibid.*, p. 201.

6. *Ibid.*, p. 201.

s'exaltèrent pour chanter aux étoiles les *Nights* du poète Young, « ce Jérémie de la littérature anglaise ¹ ». Après avoir jeté aux vents ces lamentations nocturnes qu'accompagnaient les bruits lointains de la mer et le cri sinistre des oiseaux sauvages, on s'acheminait en silence vers le cimetière. Là, les deux jeunes gens mettaient entre eux « la distance nécessaire pour n'être pas troublés l'un par l'autre dans leurs lugubres méditations ² », s'asseyaient chacun sur une tombe, et restaient ainsi, le visage dans les mains jusqu'à « près de deux heures, c'est-à-dire après minuit, plongés dans des réflexions vagues et niaises qui n'avaient aucune issue praticable ni sur ce monde-ci, ni sur l'autre ³ ». Bien qu'il ne fût qu'à quelques pas du tombeau de Marc Rio, François affirme qu'il n'eut jamais alors la moindre tentation d'aller y prier pour le repos de l'âme de son père.

Heureusement ces folies furent brèves. L'été arriva et Rio, fils de marins, inaugura de gaies promenades en mer avec ses élèves pour matelots. Le soir venu, M^{me} Rio accueillait à la maison capitaine et équipage. La salle basse retentissait des joyeux propos de cette jeunesse jusqu'au moment où, épuisés par la saine fatigue d'une longue journée en plein air, maître et élèves montaient dans leur dortoir improvisé. La mère avait sans doute compris tout le danger pour son enfant des lectures inconsidérées, et elle était heureuse d'avoir trouvé un dérivatif à la crise d'exaltation morbide dont il souffrait.

Nous aimons à arrêter un instant nos regards sur cette mère clairvoyante dont Duc nous a conservé le portrait :

« Je me rappelle son front large et élevé... ses yeux expressifs où l'on observait, non sans une étrange impression, un singulier mélange de tendresse et d'inexorable sévérité, sa bouche pensive dont les très rares sourires ne semblaient être

1. Edward Young (1683-1765). Les *Night Thoughts* sont le chef-d'œuvre de Young. Quelques pages mélancoliques de sensibilité profonde et humaine inspirées par la mort de la fille du poète suffisent à préserver de l'oubli ces poétiques méditations dont l'absence de simplicité, le style déclamatoire et des longueurs infinies rendent aujourd'hui la lecture difficilement supportable.

Voir H. H. CLARK, *The Romanticism of Edward Young*. *Transactions of the Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters*, XXIV, 1929, p. 1-45.

2. *Epil.*, t. I, p. 193.

3. *Ibid.*, p. 194.

que de passagères victoires sur une tendance naturelle à de graves préoccupations... En sa présence on était pénétré du respect qu'inspire la dignité humaine dans les classes modestes de la société, où soit à cause de son extrême rareté, soit par un effet de contraste, elle revêt je ne sais quel caractère auguste qu'on ne trouve pas dans les classes élevées.

« Or il était impossible de ne pas reconnaître dans cette femme vénérable la riche individualité de son fils, non à l'état rudimentaire, mais s'il est permis de parler ainsi, à l'état féminin, et l'on peut dire qu'elle a dû se sentir revivre tout entière en lui. C'est dans cette évidente identité de type qu'il faut chercher la cause de la pieuse et ineffable tendresse que ce fils a toujours conservée pour celle qui lui donna, avec la vie, quelque chose de mieux que d'éminentes facultés intellectuelles... un cœur qui devait les féconder ¹. »

En 1818, tout en donnant ses cours, Rio s'évertua à rétablir l'ordre et le calme dans son esprit. Il y fut puissamment aidé par l'abbé Mahé ². Ce professeur de philosophie dirigea d'abord ses lectures vers les classiques français, lui fit part de sa propre méthode pour l'étude de l'histoire, méthode qui consistait essentiellement à « juger les grands faits historiques dans leurs rapports avec les besoins légitimes des peuples ³ ». Enfin avec sa lucidité coutumière et son expérience de directeur, l'abbé Mahé l'initia à la philosophie scolastique du moyen âge. Alors, comme disait Rio plus tard, « la lumière écarta les ténèbres de cette intelligence dévoyée, et l'équilibre se rétablit ⁴ ».

Au printemps de cette même année, il suivit la retraite des

1. Voir l'Appendice à l'*Epil.*, t. I, p. 394-395. Cette lettre adressée par le Dr Duc à un ami qui n'est pas nommé était en réalité destinée à Rio lui-même, et devait être insérée dans l'*Epilogue à l'Art Chrétien*. Elle fait partie de la correspondance Rio-Duc consultée.

2. L'abbé Mahé se consacra avec zèle à l'étude des monuments druidiques dans le Morbihan et publia en 1826 un essai sur les antiquités du département. Il fut le premier président de la Société Polymathique du Morbihan. Voir le *Bulletin de la Société*, Vannes, 1876, p. 10, 11, 46.

3. *Epil.*, t. I, p. 188.

4. *Ibid.*, p. 185.

séminaristes afin de trancher définitivement la question de sa vocation.

Après les succès de la campagne de 1815, Rio, enivré de toutes les ovations qu'il avait reçues, avait été un moment tenté de poursuivre sa carrière militaire. Cette passagère velléité avait été un nouveau sujet de lutte intérieure pour lui et d'inquiétude pour sa mère. « L'idée de voir son fils revêtir un costume de lieutenant pour servir n'importe quelle dynastie... était encore plus insupportable » à M^{me} Rio, « que celle de le voir monter à bord d'un navire de l'Ile d'Arz ¹. » Par respect pour les désirs maternels, Rio avait abandonné ses fonctions de capitaine instructeur pour lesquelles il avait du goût et, emportant son fusil et sa giberne comme trophées de famille, s'était résigné à reprendre ses études, remettant à plus tard sa décision.

Au commencement de son année de philosophie, il vit plusieurs de ses compagnons d'armes embrasser le sacerdoce, et se demanda s'il ne devrait pas les imiter. Le vœu persistant de sa mère, les tendances jansénistes de certains de ses maîtres de Vannes, l'atmosphère un peu confinée du collège avaient fini par raviver ses hésitations. Toujours idéaliste, il se représentait l'héroïque exemple d'abnégation qu'il donnerait en abandonnant les brillantes perspectives d'une vie mondaine pour se vouer à l'apostolat.

La parole fervente d'un de ses compagnons, Vincent le Hauton, le poussait au sublime sacrifice. « Vous seul entre nous tous, s'écria un jour celui-ci en saisissant vivement la croix de la Légion d'Honneur qui décorait la poitrine de Rio, vous seul avez là quelque chose qui vaille la peine d'être offert en sacrifice, et c'est à ce titre seul que je vous l'envie. Quel mérite peut-il y avoir pour nous autres déshérités comme nous sommes des biens de la fortune, à entrer dans une carrière où tout est bénéfice pour nous, même humainement parlant ². »

Malgré ces ardentés obsécrationes Rio n'était pas parvenu à triompher de ses irrésolutions. Il était ébranlé mais non con-

1. *Epil.*, t. I, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 167.

vaincu. Pour mettre un terme à sa douloureuse incertitude, il demanda à la retraite de 1818 le calme nécessaire pour une si grave décision. « Je chercherais en vain, dit-il, à donner une idée de la force, de la douceur et de la variété des émotions qui pénétrèrent dans tous les replis de mon âme pendant cette délicieuse semaine qui fut trop bien remplie pour me paraître courte ; car il me semblait impossible que tant d'émotions diverses et qui n'étaient pas toutes superficielles, pussent être éprouvées en si peu de temps ¹. »

Rio s'examina à fond. Malgré la douceur d'une enfance profondément religieuse, malgré le souvenir du bon abbé Bouquet qui avait guidé ses premiers pas dans la bonne voie, et qui lui avait rendu possible son entrée au séminaire en lui remettant une bourse contenant toutes ses économies, malgré les larmes qu'il allait causer à sa mère, il sentait clairement et profondément qu'il n'était pas fait pour la vie sacerdotale... La question de sa vocation était résolue. Il ne serait pas prêtre. Il sortit de sa retraite, affermi dans sa foi et plein d'ardeur pour continuer ses études en vue d'une carrière de professeur.

Depuis quelque temps Rio se rendait compte que sa classe d'humanités ne lui fournissait qu'un médiocre stimulant intellectuel. Il se sentait à l'avance écrasé par la perspective de la perpétuelle répétition d'un programme fixe et monotone, qui le limitait, qui l'exaspérait. Son activité spirituelle cherchait de nouveaux horizons. Il conçut le dessein de postuler pour obtenir une chaire d'histoire dans la capitale ; idée vague qui prit corps au point de sembler presque une réalité. Il savourait par avance la flatteuse vision d'un auditoire frémissant, qui l'acclamerait comme un maître. Il pouvait d'autant plus compter sur un brillant avenir que le Comte d'Artois, futur successeur du roi Louis XVIII, avait été très favorablement disposé par l'affaire de la Petite Chouannerie et avait même exprimé le désir d'en récompenser les initiateurs. Pourtant son cœur oscillait entre un tel avenir et le poignant regret de quitter sa mère, ainsi que l'Ile d'Arz. Toutes deux lui étaient plus chères que jamais. Mais sur les conseils de l'abbé Priol, recteur de l'Aca-

1. *Epil.*, t. I. p. 171.

démie de Rennes, il fit ses adieux à la Bretagne et prit le chemin de Paris.

Huit jours durant, Rio s'achemina vers la capitale, tantôt à pied, tantôt profitant à l'occasion des chariots découverts qu'il rencontrait sur la route. Dès Versailles, il ne tint plus d'impatience. Il allait enfin contempler ce dôme des Invalides dont on lui avait fait des descriptions merveilleuses. Monté sur le siège d'un « coucou » il pria le cocher de le lui montrer « du plus loin qu'il serait possible ¹ ». Quelle déception ! Le monument parut bien médiocre à des yeux accoutumés aux spectacles grandioses de la mer. « Il me semblait, constate Rio, qu'un vaisseau de ligne avec ses agrès et ses canons était plus beau que tout cela ². »

Le surlendemain de son arrivée, le 25 août, les fêtes de la Saint-Louis firent heureusement diversion à la nostalgie et aux désappointements du premier jour. Louis XVIII se montra au balcon des Tuileries. Pour la première fois l'enfant de la vieille Armorique put saluer avec émotion le représentant de la dynastie pour laquelle il avait pris les armes.

Comme il l'avait résolu, Rio, plein d'espoir, écrivit une lettre naïvement présomptueuse au Comte d'Artois. Il ne sollicitait rien de moins qu'une chaire d'histoire au collège Louis-le-Grand. Les jours succédèrent aux jours, les semaines aux semaines sans apporter aucune réponse. C'est alors que Rio apprit que les royalistes de la Bretagne et de la Vendée étaient l'objet de la défiance de Decazes, Ministre de l'Intérieur, et favori du Roi. Cette ingratitude, qui fut d'ailleurs dénoncée plus tard par Chateaubriand ³, enleva à Rio toute espérance du côté du Comte d'Artois.

Dès lors il ne pouvait plus compter que sur les droits attachés à la possession de titres universitaires. Il se mit aussitôt en devoir de les conquérir et se résigna, en attendant, à pro-

1. *Epil.*, t. I, p. 211.

2. *Ibid.*, p. 211.

3. *Ibid.*, p. 214 : « *Ce que les Vendéens ont fait pour les Bourbons et ce que les Bourbons ont fait pour les Vendéens.* »

fesser en province, d'abord à Tours, puis à Douai¹. Avec un acharnement fiévreux et au détriment de sa santé il travailla sans relâche. Ses nuits, ses heures de loisir, ses moindres moments de liberté étaient employés à l'étude de l'histoire. Un effort aussi énergique ne pouvait demeurer sans résultat. En novembre 1822, muni de son titre d'Agrégé de l'Université et, cette fois, fort de l'appui de Corbière², son compatriote, il prenait possession de la chaire d'histoire au collège Louis-le-Grand³.

Son enthousiasme si fervent au commencement de l'année scolaire se refroidit bien vite. Gêné par le statut des études historiques qui prescrivait aux professeurs de se limiter à l'exposition des faits sans aucun commentaire, il se sentit paralysé. Il continua cependant ses cours sans se décourager jusqu'en 1828, faisant tous ses efforts pour développer chez ses auditeurs le goût de l'histoire⁴. En même temps, il se plongeait dans la philosophie allemande, qu'il avait déjà quelque peu effleurée chez l'abbé Priol. « Je lui dus, dit Rio, un commencement d'initiation au mouvement philosophique de l'Allemagne et quelques notions élémentaires sur les rapports entre la philosophie et l'histoire, ce qui donna un tout autre intérêt à mes études historiques, et redoubla mon impatience de sortir de l'ornière dans laquelle je me traînais sans aucun profit pour mon intelligence⁵. »

Ce fut à cette époque que Rio fit la connaissance de deux hommes qui contribuèrent à orienter ses goûts vers l'esthétique et la philosophie. Le premier en date fut « le mélancolique Jouffroy qui, par une exception probablement unique parmi les candidats au doctorat, avait pris pour sujet de ses deux thèses

1. LEFÉBURE, *Portraits de Croyants au XIX^e siècle*, p. 187.

2. Président du Conseil Royal de l'Instruction Publique.

Dans l'Almanach Royal de 1822, le nom de Rio figure sur la liste des professeurs du collège Louis-le-Grand avec cette mention : Agrégé.

3. DUPONT-FERRIER, *Du collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand*. Au sujet de Rio, voir t. II, p. 35, 41, 44, 286, 294 ; t. III, p. 134, 283.

4. *Ibid.*, t. II, p. 286. « De 1801 à 1818 l'histoire à Louis-le-Grand comptait à peine ; de 1818 à 1851 elle eut enfin ses professeurs. » En 1826 Rio prononça le discours à la distribution des prix du Collège. C'est un plaidoyer éloquent en faveur de l'étude de l'histoire. Voir : *Discours prononcé à la distribution des prix du Collège Royal de Louis-le-Grand par M. Rio, professeur d'histoire*.

5. *Epil.*, t. I, p. 220.

le *Beau* et le *Sublime*, comme s'il avait voulu signaler aux arbitres de sa destinée universitaire la voie dans laquelle un instinct secret lui disait d'entrer... Il y eut donc, grâce à lui, dans la capitale de France, un vrai cours d'esthétique, mais suivi seulement par une douzaine d'auditeurs qui se réunissaient, à jour fixe, dans une petite chambre de la rue du Four, comme s'il s'était agi de l'enseignement de quelque science occulte¹ ». Mais la Révolution de 1830 vint contrarier ces premiers essais. « Le maître lui-même se laissa gagner par la contagion des discussions parlementaires, et il perdit si bien de vue cette science qui avait été, pour ainsi dire, son premier amour, qu'il ne paraît pas avoir songé à user de son influence ou de celle de ses amis pour lui faire accorder droit de cité dans la république universitaire². »

L'influence de Jouffroy sur Rio fut donc assez courte mais peut-être suffit-elle à faire germer dans l'esprit du jeune homme l'idée qui allait orienter son activité et devenir l'œuvre de toute sa vie : faire établir en France un enseignement officiel de l'histoire de l'art.

Avec Laromiguière il entretint « pendant plusieurs années consécutives³ » des relations d'un ordre plutôt philosophique. Ce « champion du spiritualisme, infatigable démolisseur du lourd édifice construit par Condorcet⁴ » lui confiait aussi les déceptions qui avaient attristé sa carrière. De ces expériences le chouan déçu pouvait tirer une leçon de philosophie pratique.

Les griefs de Rio s'évanouirent d'ailleurs lorsqu'en 1824 il devint membre de la Société des Bonnes-Lettres. Cette société avait été fondée en 1821 sous le haut patronage du Comte d'Artois, président honoraire, et de Fontanes, président effectif⁵. Elle avait pour but d'entretenir le goût des sciences et des « saines doctrines littéraires » et de combattre l'influence de l'Athénée, lieu de réunion de la jeunesse libérale du Quartier

1. *Epil.*, t. II, p. 472.

2. *Ibid.*, t. II, p. 472.

3. *Ibid.*, t. I, p. 220.

4. *Ibid.*, t. I, p. 221.

5. Chateaubriand remplaça Fontanes dans ces fonctions peu de temps après la fondation de la Société.

Latin où fréquentait Sainte-Beuve. Les royalistes conservateurs y coudoyaient les jeunes royalistes libéraux, chaque parti comprenant d'une manière différente le *romanticisme* qui faisait alors l'objet de discussions passionnées. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny et Charles Nodier étaient assidus aux séances. Ils collaboraient aussi à la rédaction de l'organe de la société, *Les Annales de la Littérature et des Arts*, qui disparut en 1829 en même temps que la société elle-même ¹.

Rio fut invité à y donner des conférences d'histoire en 1824. C'était pour lui l'occasion attendue de sortir de l'obscurité. Le jeune professeur la saisit avec d'autant plus d'empressement qu'elle lui donnait le pouvoir de mettre en valeur, devant un auditoire nombreux et choisi ses idées très favorables à l'émancipation des Grecs dont la cause était à ses yeux aussi sacrée que « celles des Vendéens et des Bretons dans les jours de la terreur ² ». Son intention était d'aborder cette question, alors actuelle entre toutes, indirectement au moyen d'une série de conférences où seraient produits les résultats d'une enquête sur les causes du progrès et de la décadence des Beaux-Arts en Grèce et dans l'Empire Romain. Ce projet échoua à cause de son ampleur même. Rio dut se contenter de présenter des considérations sur le génie et la civilisation grecs.

Ses discours qui révélaient non seulement de brillantes qualités oratoires, mais aussi un esprit critique pénétrant ³ furent goûtés par l'élite du monde parisien. Il comptait parmi son auditoire des Académiciens tels que Villemain, Roger, Michaud et Lacretelle, tous dévoués à la dynastie régnante et beaucoup d'autres personnages de marque. Mais surtout il y avait un petit assistant, intelligent et sérieux, qui, bien qu'il eût pas plus de quatorze ans, suivait les conférences, prenait des notes, et résumait dans son journal les « excellents discours » de son « ancien professeur ⁴ »... C'était Charles de Montalembert, qui devait contrac-

1. Voir : MARGARET H. PEOPLES, *La Société des Bonnes-Lettres*.

2. *Epil.*, t. I, p. 227.

3. *Annales de la Littérature et des Arts*, 1821, vol. II, p. 236 ; *Le Globe*, 30 décembre 1824.

4. MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 24 janvier 1825.

ter plus tard une étroite amitié avec Rio, amitié qui ne fut point, comme on le verra, exempte de vicissitudes ¹.

Il est difficile de préciser la date où débuta cette liaison. Mais il est avéré que Rio entra en relations avec la famille de Montalembert dès 1824. Le 19 novembre le jeune Charles nota dans son journal : « Jour néfaste pour moi. M. Rio, professeur d'histoire, qui m'avait enseigné le Latin depuis six mois, m'a quitté. M. Rio est un homme des plus grands talents et les soins qu'il m'a donnés ont fait quelque distraction à mon ennui ². »

Ils se rencontrèrent souvent chez M^{me} Davidoff ³, leur amie commune. Aux vacances de 1826 elle les réunit pendant six semaines à sa maison de campagne de Saint-Germain. Tous les matins Rio donnait à son jeune ami de « charmantes leçons sur l'établissement de l'Islamisme ⁴ ». Tous les soirs ils se promenaient ensemble en se livrant à de « délicieuses conversations ⁵ ». C'était l'heure des épanchements de l'adolescent : « Je lui ai ouvert mon cœur, écrit Montalembert vers la fin de ce séjour. Il m'a compris ⁶. »

Malgré la différence d'âge et d'opinions politiques, les deux amis se comprenaient car ils partageaient la même foi religieuse et le même enthousiasme pour une liberté fondée sur la dignité de l'homme. Rio, comme nous l'avons vu, était royaliste de stricte observance par tradition de famille et recevait le mot d'ordre de la Société des Bonnes-Lettres. Montalembert était d'un royalisme à tendances beaucoup plus libérales. Il avait hérité de son grand-père maternel, Anglais de naissance, une admiration passionnée pour les institutions politiques de la

1. Dans sa *Vie de Montalembert*, t. I. p. 22, LECANUET déclare que Montalembert assista aux conférences de Rio à la Société des Bonnes Etudes. L'auteur confond, sans doute, la Société des Bonnes-Lettres et la Société des Bonnes Etudes. Pour la dernière voir : GEOFFROY DE GRANDMAISON, *La Congrégation (1801-1830)*, p. 215-225. Ni Rio ni Montalembert ne firent partie de la Congrégation. Jamais Rio ne fut membre de la Société des Bonnes Etudes. Voir : VICTOR BUCAILLE, *Quelques années de la jeunesse de Montalembert*, p. 111.

2. *J. inéd. de M.*, 19 nov. 1824.

3. Aglaé-Angélique-Gabrielle de Gramont (1787-1842), veuve du comte Davidoff, général russe, était la nièce du Prince de Polignac.

4. *J. inéd. de M.*, 27 août 1826.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, 28 août 1826.

Grande-Bretagne. Il puisa les principes de son libéralisme aux sources les plus fécondes : les discours des grands champions de la liberté : Burke en Angleterre, Grattan et O'Connell en Irlande. Défenseurs convaincus des opprimés et des faibles, Rio et Montalembert rendaient hommage à la cause du droit et de la justice, que cette cause fût celle des vieux républicains de Rome luttant contre le despotisme, ou celle des chouans réfractaires, des Irlandais persécutés pour la foi, ou des Grecs subjugués par les Musulmans.

Cette communauté d'aspirations rapprocha de plus en plus les deux amis. Ils suivirent avec un vif intérêt les événements politiques, particulièrement la lutte pour la liberté de la presse déjà bien compromise sous le Ministère de Villèle. Afin de mettre un terme à l'ardeur des journaux hostiles au gouvernement, il fut question, au mois de juin 1827, du rétablissement de la censure. Quelle ne fut pas la stupeur de Montalembert quand il lut dans le *Moniteur* du 25 juin, l'ordonnance royale annonçant le fait accompli et qui plus est, la nomination comme censeurs du Baron Cuvier et de Rio ! « J'avoue, écrivit-il, que jamais je n'ai été plus étonné, plus affligé que par la nomination de M. Rio. Je croyais être sûr de lui, de son indépendance¹ ! »

Quelques jours après, il reçut le billet suivant de M^{me} Davidoff :

« Saint-Germain, ce 23 juillet.

« Je dois, pour la justification de M. Rio, vous dire, mon cher Charles, qu'il n'a point accepté la place de censeur malgré la perspective la plus brillante qu'on lui offrait. J'admire une conduite aussi désintéressée, et aussi noble. Il est beau de savoir sacrifier sa fortune et peut-être son bonheur à ses opinions². »

Montalembert reprit aussitôt foi dans le loyalisme de Rio. Il lui écrivit sur-le-champ une lettre de chaleureuses félicitations³. Ils passèrent ensuite une matinée ensemble et Montalembert, heureux et fier de son ami nota dans son journal avec

1. *J. inéd. de M.*, 25 juin 1827.

2. Lettre inédite. En refusant d'être membre de la censure, Rio renonça à la place de Maître des Requêtes au Conseil d'Etat qu'on lui avait assurée. Voir : *Epil.*, t. I p. 234.

3. *Epil.*, t. I, p. 238.

satisfaction que Rio était plus « constitutionnel » que jamais¹. Constitutionnel, oui, Rio l'était. Il marchait sous la bannière des légitimistes modérés qui croyaient fermement à la Charte et qui envisageaient dans une monarchie constitutionnelle une France parfaitement équilibrée.

Montalembert ne fut pas le seul à applaudir au geste d'indépendance de son ami. Les éloges parvinrent à Rio de toutes parts : de la presse libérale, et de ses collègues de la Société des Bonnes-Lettres, Kératry, Salvandy, Villemain. Il jouit de nouveau de la popularité que ses prouesses de chouan lui avaient attirée. Il était le héros du jour. Chateaubriand lui rendit hommage dans une des brochures qu'il multipliait pour suppléer au silence de la presse périodique. Après avoir exprimé son regret de voir nommer trois députés et trois pairs² à la censure l'illustre écrivain ajoutait :

« Il y a toutefois des consolations à ces choses effrayantes. MM. Caix et M. Rio ont donné leur démission.... Le second est.... un jeune professeur plein de talent. Une illustration très particulière le distingue. Pendant les Cent Jours, dans la terre du royalisme, apparut tout d'un coup une armée d'enfants, les vieux avoient vingt ans, les jeunes en avoient quinze.

« Tout ce qui se trouvoit entre ces deux âges parmi les élèves du collège de Vannes échangea ce qu'on peut posséder au collège de quelque valeur contre des armes, et courut au combat. Quinze ou vingt élèves furent tués : les mères apprirent le danger en apprenant la mort et la gloire.

« Une ordonnance royale constate ces faits : cette gloire de l'enfance est rappelée chaque année, selon le dispositif de cette ordonnance, dans une enceinte où l'on ne célèbre ordinairement que des triomphes paisibles : ce n'est pas loin du monument de Quiberon. Les trois officiers de cette singulière armée ont reçu la croix de la Légion d'Honneur, M. Rio est un de ces

1. *J. inéd.* de M., 29 juillet 1827.

2. *Le Moniteur*, 25 juin 1827 : 1° *Vicomte de Bonald*, Ministre d'Etat, pair de France, président du conseil de surveillance. — 2° *Marquis d'Herbouville*, pair de France, vice-président. — 3° *Comte de Breteuil*, pair de France, maître de requêtes honoraire. — 4° *De Frenilly*, Membre de la Chambre des Députés, et conseiller d'Etat. — 5° *Olivier* (de la Seine), membre de la Chambre. — 6° *De Maquillé*, membre de la Chambre.

trois officiers. C'est à un pareil homme que le ministère a proposé la honte : il l'a refusée.

« La conduite de ce jeune professeur est une preuve de plus qu'on peut être fidèle à son prince, royaliste jusqu'au plus grand dévouement, religieux jusqu'au martyre sans cesser d'aimer les libertés publiques ¹ ».

Jugeant le moment propice pour réaliser ses ambitions littéraires, Rio décida de se consacrer à l'œuvre où il condenserait le résultat de ses recherches historiques. La jeunesse ne craint pas les tâches gigantesques. Rio, enthousiaste, impétueux, entreprit de composer un « tableau synthétique ² » de la marche de l'esprit humain à travers les siècles. Travail formidable qui aurait exigé un ensemble de connaissances très vastes et une longue préparation. Il ne savait rien de la civilisation orientale, peu étudiée jusqu'alors ; il dut faire appel au concours de ses savants amis, Abel Rémusat et Eugène Burnouf pour en obtenir les matériaux nécessaires. Pendant l'été de 1828 dans une villégiature à Margency chez « les Renaudière ³ » il mit enfin la main à l'œuvre. Il passa dans ce coin ravissant de la vallée de Montmorency des heures délicieuses de travail. Entre temps il recevait ses amis : Montalembert, Cornudet ⁴, Lemarcis ⁵, et d'Herbelot ⁶ qui formaient avec lui « le noyau du parti religieux libéral ⁷ ».

En octobre 1828 il fit paraître un volume intitulé *Essai sur l'histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité*. La dédicace à Chateaubriand, ainsi que la préface où il exprimait sa gratitude envers Rémusat et Burnouf, ses collaborateurs, devaient, croyait-

1. CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 416.

2. *Epil*, t. I, p. 239.

3. Probablement le poète Vigor Renaudière, chantre peu connu des Journées de Juillet. Voir : Alphonse d'HERBELOT, *La jeunesse libérale de 1830, Lettres à Charles de Montalembert et à Léon Cornudet* (1828-1830), p. 235.

4. Léon Cornudet (1806-1876), Maître des requêtes au Conseil d'Etat, fut l'ami fidèle de Montalembert. Voir : *Lettres à un ami de collège* (1827-1830). LÉON CORNUDET, *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet* (1831-1870).

5. Gustave Lemarcis (1804-1830), ami de jeunesse de Montalembert.

6. Alphonse d'Herbelot (1808-1832). Ce fut par l'entremise de Rio que d'Herbelot, qui avait fait ses études au collège Louis-le-Grand, entra en relations avec Montalembert.

7. *J. inéd. de M.*, 15 nov. 1827.

il, lui assurer le suffrage de tous ceux qui auraient le courage de commencer avec lui une exploration rétrospective dans les pays orientaux pour en étudier les antiques civilisations. Le succès ne répondit nullement à son attente. L'ouvrage ne fut pas plus goûté de ses amis aristocrates que de ses amis libéraux. On reprochait à l'auteur ses vues superficielles, un style déclamatoire et emphatique, et surtout la mise en œuvre d'idées empruntées et insuffisamment originales sur la Chine et les Indes. Rio perdit courage, convaincu que la France, peu à même d'apprécier de telles études était, elle aussi, dans un état de décadence comparable à celle des pays dont il avait l'intention d'écrire l'histoire dans un second volume ¹.

Son ami d'Herbelot, ardent libéral, faisait part à Montalembert des craintes qu'il éprouvait pour leur ami commun :

« Il y a chez lui, depuis quelque temps et surtout depuis la publication de son livre, tendance manifeste à se rapprocher davantage chaque jour des opinions royalistes pures. Je crois que certaines parties de son livre, ses doctrines philosophiques, lui auront attiré des éloges exagérés de la part de l'ancien régime, d'autre part quelques critiques et plusieurs, je crois, bien fondées de la part des libéraux... L'influence du faubourg Saint-Germain lui a été funeste ; avec son enthousiasme et son âme ardente, je crains qu'il ne se jette une fois de plus dans un parti dont le catholicisme est intolérant et le royalisme menaçant pour notre avenir, et ne devienne un fervent prôneur des anciennes institutions et de ce Moyen Age pour lequel il a peut-être, un peu de trop de partialité ². »

Quelques semaines plus tard d'Herbelot attribue les inconsistances politiques de Rio à son ressentiment contre le parti libéral :

« Il est ennuyé, découragé, rêvant parfois pour asile une justice de paix dans le Morbihan. Il dit qu'il a été mal servi par les constitutionnels qui l'ont mal récompensé du refus de la censure ; d'autre part, les absolutistes voudraient bien l'attirer

1. Voir : *Revue Française*, nov. 1828, t. V-VI, p. 299-301 et mai 1830, t. XV, p. 243-245.

2. Alphonse d'HERBELOT, *op. cit.*, p. 37-38, d'Herbelot à Montalembert, 13 décembre 1828.

à eux sous le prétexte de catholicisme... Voilà le malheur d'avoir eu opinions et sociétés diverses, d'avoir pensé avec le côté gauche et vécu avec le faubourg Saint-Germain ¹. »

L'avènement du Ministère Martignac dissipa les sombres sentiments qui avaient envahi l'esprit de Rio. La Ferronnays, alors ministre des Affaires Etrangères, attacha Rio à sa personne. « La fortune, dit-il dans ses *Mémoires*, par une faveur dont j'étais loin de soupçonner tout le prix, vint tout à coup me placer sous le patronage d'un homme dont l'influence, prépondérante à plusieurs titres, devait dépasser de beaucoup, en ce qui me concernait, toutes les influences antérieures ou postérieures à la sienne. Cet homme, dont le nom est aujourd'hui familier à tous mes lecteurs, depuis la publication du *Récit d'une sœur*, était le comte de La Ferronnays.

« Mon principal titre de recommandation à ses yeux n'était ni mon refus de censure qui pouvait être un calcul de ma part, ni ma récente notoriété littéraire qui pouvait être factice ; c'était ma petite expédition de 1815 et surtout le rôle que j'y avais joué, rôle qu'il regardait comme incompatible avec le genre de faiblesse qu'il redoutait le plus dans ceux qui étaient investis de sa confiance ². »

Dans l'*Épilogue à l'Art Chrétien*, Rio se plaît à retracer la noble figure du comte de La Ferronnays. Celui-ci se flattait de descendre d'un compagnon d'armes de Bertrand Duguesclin. Son adolescence n'avait pas échappé au septicisme du XVIII^e siècle, mais il gardait dans son cœur les germes de foi qu'une mère très chère y avait semés. « Germes latents, dit Rio, qui après avoir été préservés intacts à travers les vicissitudes les plus orageuses d'esprit, de cœur, et de destinée personnelle, devaient enfin produire, pour l'édification de ceux qui étaient dignes de la comprendre l'une des plus magnifiques floraisons spirituelles qu'on ait jamais vues ³. »

Familier du duc de Berry, comblé de faveurs après la Restauration, surtout en 1816, La Ferronnays se vit disgracié à la suite d'un conflit avec son protecteur. Quelques temps après

1. Alph. d'HERBELOT, *op. cit.* Le même au même, 20 février 1829.

2. *Epil.*, t. I, p. 246.

3 *Ibid.*, p. 249.

le duc de Berry en souvenir du passé et d'accord avec le duc de Richelieu le fit entrer dans la carrière diplomatique. Il reçut la mission délicate de représenter la France comme ambassadeur en Russie où la situation n'était pas exempte de difficultés.

Pendant les huit années consécutives où il exerça ses fonctions, le comte de La Ferronnays demeura en excellentes relations avec l'Empereur Alexandre, alors si bien disposé envers la France. Il entretint de bons rapports avec le comte Capo d'Istria, représentant de la Grèce en Russie, dont il admirait les hautes qualités morales.

La grave question de l'émancipation de la Grèce était à l'ordre du jour ; La Ferronnays soutenait la cause de la liberté et jugeait le moment propice pour la France de jouer le rôle d'arbitre dans les affaires internationales. Aussi favorisa-t-il une entente cordiale avec la Russie, et l'intervention en faveur des Grecs. Programme politique qui fut rejeté par l'Angleterre et l'Autriche, et mis en échec par Metternich, alors à l'apogée de son influence. Devenu ministre des Affaires Etrangères, La Ferronnays refusa de céder à la politique et aux intrigues de ses adversaires. La lutte diplomatique continua ainsi pendant des années. Elle s'acheva par les armes en 1828. Les efforts de La Ferronnays combinés avec ceux de son ami Capo d'Istria triomphaient.

Il n'est donc pas étonnant que, lorsque Rio fut créé secrétaire d'ambassade, le comte de La Ferronnays ait été pour lui l'objet d'une profonde admiration. Par les grandes qualités de son esprit et sa noblesse de cœur le ministre des Affaires Etrangères représentait à ses yeux le modèle achevé de la grandeur morale.

A la fin de 1828, à la suite d'une attaque de paralysie, le comte de La Ferronnays dut prendre une retraite prématurée. Peu de temps après, Martignac fut remplacé au Ministère par le Prince de Polignac qui traita Rio avec une courtoisie bienveillante bien que celui-ci montrât son indépendance de caractère en refusant d'adhérer aux idées politiques du Prince. Le conflit se termina par la démission de Rio, démission que Polignac refusa d'accepter, tant il avait apprécié la franchise des explications du jeune secrétaire. « Monsieur, lui répondit-il, je

suis heureux de trouver ici un homme capable de me faire une pareille réponse. Si nous ne nous comprenons pas maintenant, j'ai la ferme conviction que nous nous comprendrons plus tard. En attendant, poursuivez vos travaux historiques et si, pour leur donner plus de valeur, vous jugez que des voyages vous soient nécessaires, je vous autorise à vous absenter aussi longtemps que le permettront certaines convenances dont je suis obligé de tenir compte¹. »

Le baron Cuvier qui avait témoigné à Rio un intérêt tout particulier depuis qu'ils avaient ensemble refusé la Censure, avoir lu le premier volume de *l'Essai sur l'histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité*, Cuvier avait invité Rio à lui fournir l'explication de certains passages de son livre dont la phraséologie alambiquée lui avait paru manquer un peu trop de rigueur. Il avait constaté que la formation scientifique de son jeune ami était trop élémentaire. Rio comprit qu'il ne serait pas en possession, à lui seul, de mener à bonne fin la partie de son livre qui traitait du « progrès des sciences depuis Aristote jusqu'à l'ère chrétienne² ». C'est alors que Cuvier poussa le dévouement jusqu'à assumer pendant six mois la direction des études de Rio relatives à la composition du livre et accepta ensuite la responsabilité de la correction des épreuves. Ce fut sans aucun doute à l'école de Cuvier que Rio apprit l'usage de la méthode synthétique qu'il devait appliquer plus tard dans ses recherches sur l'art chrétien. Il avoua lui-même qu'avant ce moment « son intelligence était peu exercée aux opérations synthétiques³ ».

Cuvier se fit connaître à Rio jusqu'au fond le plus intime de sa vie intérieure. Il ne cacha pas à son élève « l'importance qu'il attachait aux dogmes fondamentaux du christianisme et à l'autorité des livres saints⁴ ». Il croyait fermement qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la religion et la science. « Il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard, constate Rio, pour quiconque a lu ses *Recherches sur les ossements fossiles* et son *Discours*

1. *Epil.*, t. I. p. 320.

2. *Ibid.*, p. 245.

3. *Ibid.*, p. 318.

4. *Ibid.*, p. 323.

sur les révolutions du globe. Ici la date est importante ; car ces deux protestations non équivoques contre les tendances anti-chrétiennes de la science contemporaine sont de 1824, et on peut justement les regarder comme un acte de foi servant de couronnement à une carrière si utilement et si glorieusement remplie... Il y avait donc un travail mystérieux dans le puissant cerveau de cet homme extraordinaire, quand il eut dépassé sa cinquantième année, et ce travail avait eu pour résultat de lui suggérer un désaveu, non pas de la science elle-même qui fut son idole jusqu'à la fin, mais des interprétations arbitraires et sauvages par lesquelles on avait, depuis un siècle, dénaturé son rôle... Il (Cuvier) avait souvent à la bouche, en y changeant un seul mot, cette belle pensée de Pascal : « la dernière démarche de la science ¹ c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut ² ».

C'est avec Cuvier que Rio traça un tableau comparé du contraste entre le progrès des sciences au siècle d'Alexandre et la décadence des arts dans le même temps. En traitant cette dernière partie de son sujet Rio reconnut la nécessité d'étudier à fond l'esthétique, la science du *Beau*. Son ami Montalembert mit à sa disposition tout ce que lui-même avait acquis dans ce domaine pendant son récent séjour en Suède et l'initia à l'activité philosophique de l'école allemande dont les chefs étaient Schelling et Baader et qui tendait à réaliser, comme l'explique Montalembert, « l'union de la foi et de la science, de la théologie et de la philosophie ³ ».

Le petit cercle d'amis se réunissait souvent chez Rio pour étudier ce que Montalembert appelait son *théologo-scholastico-mysticisme* ⁴. Il lisait de sa voix mélodieuse son journal riche de pensées d'un grand prix, et les philosophes en germe l'écoutaient gravement pour discuter ensuite pendant des heures

1. *Raison* dans Pascal.

2. *Epil.*, t. I, p. 325.

3. Montalembert à Lemarcis, 12 déc. 1828. Lettre inédite.

4. Du même au même, 29 février 1830. Lettre inédite.

entières. Rio oubliait ses trente ans pour « s'enthousiasmer, s'agiter, se tourmenter comme à dix-huit ¹ », et les autres, mis en train par ses propos pleins d'exubérance, prenaient un vif plaisir à ces réunions qui, sans leur jeune et franche gaieté, auraient parfois pu sembler trop austères.

Rio conservait sa pleine foi dans l'avenir. En 1830 il publia le second volume de son *Essai sur l'histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité*. Il en escomptait un grand succès mais le moment était peu favorable à la spéculation philosophique. Les journées de Juillet approchaient, le trouble régnait dans les esprits préoccupés des intérêts les plus immédiats. Le livre passa presque inaperçu.

1. M. à Lemarais, 2 décembre 1829. Lettre inédite.

CHAPITRE III

LE PÈLERIN DE L'ART CHRÉTIEN

(1831-1836)

1830, *Premier voyage en Italie et en Allemagne*. — *Vocation esthétique*. — *Amitiés romantiques : Montalembert, Albert de La Ferronnays*. — 1832, *Séjour à Rome et à Munich en compagnie de Montalembert et de La Mennais*. — *Relations avec les Philosophes allemands : Schelling, Baader, Gœrres, etc.* — *Voyage en Angleterre*. — *Rupture avec La Mennais*. — *Brouilles et réconciliations avec Montalembert et Albert de La Ferronnays*. — *Mariage de Rio avec Miss Jones*. — *Publication du premier volume de l'Art Chrétien sous le titre De la Poésie Chrétienne* (1836). — *Echec et découragement*. — *Mort d'Albert de La Ferronnays*.

Une heureuse circonstance vint adoucir pour Rio la déception éprouvée devant l'insuccès de son œuvre.

Le comte de La Ferronnays, revenu à la santé, avait succédé à Chateaubriand comme ambassadeur à Rome. Par l'entremise de son fils Albert, il invita Rio à l'accompagner en Italie. Perspective enivrante si nous en jugeons par cette lettre de Pauline de La Ferronnays, qui devait être du voyage, à son père¹ :

« De tout cet hyver (*sic*) je n'ai de souvenirs agréables que ceux que je dois aux occupations que M. Rio a si heureusement

1. M^{me} de la Ferronnays partait aussi pour Rome avec sa famille qui nous est connue par le *Récit d'une sœur*. Cette histoire romancée, écrite par Pauline, la fille aînée de M. de la Ferronnays, mariée plus tard avec un Anglais, Auguste Craven, est surtout le récit des circonstances qui mirent en présence son frère, Albert, et sa jeune femme, Alexandrine d'Alopeus. Ses sœurs Eugénie, Olga et Albertine y figurent ainsi que les deux autres frères, Charles et Fernand. Voir : M^{me} CRAVEN, *Récit d'une sœur*.

trouvées pour remplir et occuper mon temps et mon *imagination*. Je lui ai une véritable obligation et je lui en garderai une reconnaissance durable... Je suis maintenant bien autrement préparée à un voyage d'Italie que je ne l'étais il y a un an. Nous avons fait en détail l'histoire de la peinture en Italie à laquelle se mêle tout ce que l'histoire a d'intéressant au xv^e siècle, enfin il s'est développé en moi des facultés qui peuvent contribuer à me procurer bien des jouissances ¹. »

De son côté Eugénie de La Ferrounays qui devint plus tard la comtesse de Mun, écrivait à son père :

« Nous voyons toujours M. Rio. Je l'aime de tout mon cœur... ses leçons sont délicieuses. Il nous fait travailler dans la perfection ². »

Montalembert dont les relations avec Rio étaient de plus en plus intimes et fréquentes suivait d'un œil malicieux les leçons sur l'art qu'il donnait avec tant de ferveur. Lui aussi faisait des visites aux Musées, « pour faire enrager Rio qui y était avec M^{lle} de La F. ³ ».

Montalembert regrettait certainement le départ de cet ami « qui s'identifiait avec ses peines et ses émotions ⁴ ». « M. Rio part avec les La Ferrounays pour l'Italie et l'Allemagne, écrit-il avec mélancolie... Adieu donc gaieté qui me consolait un moment ! Fou rire que m'inspirait l'oubli et le mépris de mes ennuis ! Momens ravissans de sympathies littéraires en philosophie et en politique ⁵. »

Enfin le 15 avril 1830 les voyageurs se mirent en route. Cheminant lentement ils s'arrêtèrent à Pise pour voir le Campo Santo, et à Florence pour visiter la galerie des Uffizi et le palais Pitti où, dit Rio « on m'avait annoncé d'ineffables jouissances... devant la Judith de Christofano Allori ⁶. »

1. Lettre inédite, 25 mars 1830.

2. Lettre inédite, 12 mars 1830.

3. *J. inéd. de M.*, 23 mars 1830.

4. *Ibid.*, 1^{er} janv. 1830.

5. *J. de M.*, 15 avril 1830. Extrait déjà cité. Voir : P. de Lallemand, *Montalembert et ses amis dans le Romantisme*, 1830-1840.

6. *Epil.*, t. I, p. 335.

« J'avoue que je fus déconcerté par mon inintelligence en présence de tous les chefs-d'œuvre étalés devant mes yeux sans aucun ordre chronologique ou générique. Aucun des livres que j'avais lus ne me donnait un fil pour me guider dans ce labyrinthe. L'ouvrage de Valéry ¹ sur l'Italie n'existait pas encore et je n'avais même pas entendu parler de celui par lequel l'allemand Rumohr ² venait d'inaugurer une ère nouvelle dans cette branche de littérature qui forme la base et l'aliment de la science esthétique.

« Mais ce désappointement très passager était compensé par une foule d'émotions dont la vivacité n'était pas toujours en rapport avec l'importance des objets ou des spectacles qui les produisaient. C'était un délicieux mélange d'admiration puériles et d'admiration sérieuses dont le point culminant devait se trouver à Rome ³. »

Le 1^{er} mai 1830, ils entrèrent dans la Ville Eternelle « au milieu d'un silence qui avait quelque chose de solennel et qui n'était interrompu que par le sourd roulement de leur voiture et par les jets d'eau de la place du Peuple ⁴ ».

Rio ne fit qu'un court séjour à Rome, allant avec ses amis « du tombeau des martyrs aux monuments antiques de la Rome païenne ». « J'étais transporté tour à tour, écrit-il, par les souvenirs du christianisme naissant et par la magnificence et la tristesse des ruines... La poésie de la campagne romaine, la beauté des horizons et des grands espaces solitaires ne me grisaient pas moins que les merveilles de l'art ⁵. »

Mais il avait l'esprit troublé, car loin d'éprouver une sincère admiration pour les peintures des Carraches considérées comme des chefs-d'œuvre par Poussin et son école, il se sentait instinctivement attiré vers celles de Botticelli, de Fra Angelico et de la première manière de Raphaël, dédaignées alors par la plupart des critiques ⁶.

1. VALÉRY, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

2. RUMOHR (Frédéric), *Italianische Forschungen*, Berlin et Stettin, Nicolai, 1827-1831, 3 vol. in-8°.

3. *Epil.*, t. I, p. 335-336.

4. *Ibid.*, t. I, p. 336.

5. L. LEFÉBURE, *op. cit.*, p. 204.

6. *Epil.*, t. I, p. 339.

La préférence accordée aux Carraches par Chateaubriand lui paraissait peu justifiée, mais comment oser s'écarter, sur le point majeur, du maître qui « avait donné le signal pour la restauration du culte et qui avait presque entrevu les conditions de l'esthétique ¹ » ?... de celui qui plus tard dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* devait proclamer son peu d'estime pour ceux qui « prétendaient faire remonter la peinture à Pérugin et préféraient la première manière de Raphaël à la dernière » ?... Comment ceux qui se faisaient gloire d'être pour ainsi dire ses disciples auraient-ils le courage de sentir et surtout de parler autrement que lui ² ?

Petit à petit cependant l'horizon artistique de Rio s'éclaircit. Un sûr instinct le portait vers la critique des Maîtres et surtout des Primitifs. Guidé par l'inspiration de son cœur et de sa foi, il entrevit enfin les sommets lointains et sublimes, la région supérieure où régnaient les maîtres souverains du sentiment et de l'idéal chrétien dans l'art. Dès lors il résolut de secouer le joug de l'autorité critique de Le Sueur et de Poussin, de se séparer même de Chateaubriand et « d'étudier les œuvres d'art comme on étudierait une langue nouvelle dont on ignorerait les combinaisons grammaticales et dont malgré cette ignorance, on aurait l'ambition d'apprécier le génie ³ ». En effet Rio devait être fidèle pendant toute sa vie à cette méthode qui consistait essentiellement à demander à l'étude des origines de l'art chrétien le secret de l'inspiration des Maîtres.

Mais que de voyages, que d'études préliminaires lui eussent été nécessaires pour compléter son éducation esthétique ! Rio pensa alors à un séjour en Allemagne que Montalembert lui avait représenté comme indispensable à son initiation à la science du Beau ⁴. Il confia son projet à M. de La Ferronnays, qui l'approuva et il se mit en route pour Munich afin d'y étudier la philosophie mystique. La Lombardie, les Romagnes, la Vénétie qu'il traversa le retinrent peu, pressé qu'il était d'arriver à Munich. Il se promettait bien d'ailleurs de revenir en Italie

1. *Epil.*, t. I, p. 338.

2. *Ibid.*, t. I, p. 338.

3. *Ibid.*, t. II, p. 1.

4. *Ibid.*, t. I, p. 233.

pour y recevoir dans un don total de lui-même, la leçon incomparable des Maîtres qui surent le mieux et les premiers rendre sensible aux yeux du corps la lumière de l'esprit, et exprimer l'ineffable.

Toutefois son impatience de gagner l'Allemagne au plus vite ne l'empêchait pas de « jouir avec une sorte d'ivresse de la beauté des sites qui s'offraient à lui tout le long de la route ¹ ». Le Tyrol gagna son cœur. Rio nous fait partager la vive jouissance qu'il éprouvait en contemplant l'aspect pittoresque d'un coucher de soleil sur un petit lac près du village de Kochel-See, où il devait passer la nuit :

« Vers la chute du jour, la lumière du soleil couchant venant à éclairer tout à coup le pic des montagnes qui bornaient notre horizon, je voulus être seul pour mieux jouir de la magnificence de ce spectacle tout nouveau pour moi, et je descendis de voiture en laissant aux deux artistes allemands qui étaient mes compagnons de voyage, le soin de faire préparer notre gîte et notre repas du soir. Je m'oubliai si bien dans ma délectation contemplative, qu'au lieu de mettre deux heures à franchir la distance qui me séparait du rendez-vous convenu, j'en mis plus de quatre, qui me parurent très courtes, tant j'étais dominé à la fois par les impressions du présent et par les souvenirs du passé. Je venais de profiter des derniers rayons du jour pour relire, dans un volume de Schiller, dont je ne me séparais jamais, celui de ses poèmes qui exprime le mieux les objections involontaires que nous nous faisons à nous-mêmes sur ce qu'il peut y avoir de chimérique dans ces aspirations ²... Il était impossible de trouver des paroles mieux appropriées à la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais alors. C'était plus

1. *Epil.*, t. I, p. 351.

2. Il s'agit du poème, *Thecla und die Geisterstimme*. Rio cite les vers suivants :

« Wort gehalten wird in jenen Räumen,
« Jedem schönen gläubigen Gefühl,
« Wage du zu irren und zu träumen.
« Hoher Sinn liegt oft im kind'schen Spiel. »

Il les traduit ainsi :

« Il y a des régions supérieures où toutes les belles aspirations d'ici-bas, les aspirations du sentiment aussi bien que celles de la foi, seront un jour réalisées. Ne crains pas de te livrer à tes rêves et à tes chimères; car souvent il y a une très haute signification dans ce qui semble un jeu d'enfants. »

Epil., t. I, p. 354.

qu'il n'en fallait pour réveiller, dans toute leur énergie, les bonnes impressions que j'avais emportées de Rome et pour leur donner une sorte de consécration poétique à laquelle tous les objets environnants et même les astres qui brillaient au ciel, semblaient concourir ¹. »

A peine arrivé à Munich, Rio se vit, de ces hautes régions de l'âme, brutalement ramené à la plus décevante réalité. Il apprit les graves événements qui se passaient en France. Sa carrière diplomatique semblait compromise par l'établissement du nouveau régime. M. de La Ferronnays donna immédiatement sa démission, et Rio, fidèle au serment solennel qu'il avait prêté aux Bourbons devant tous ses camarades de collège, refusa de se parjurer en faveur du nouveau gouvernement.

Il se décida à rester en Allemagne et entra en relations avec Schelling, Baader et Gœrres qui se montrèrent à l'envi prodiges de « prédictions sinistres sur l'avenir de la France ² », inspirées par les concessions faites à l'esprit révolutionnaire. Gœrres, le plus véhément de ces contempteurs de la Révolution, lui dit un jour :

« Les insensés ! Il s'imaginent pouvoir créer un monde en n'y mettant que des forces centrifuges ! Celui qu'ils viennent de créer si pompeusement à Paris ne saurait avoir une longue durée, et quand son heure sera venue, on fera ce qu'on a fait après la Révolution ; on créera un autre monde en n'y mettant que des forces centripètes ³ ! »

Ces paroles, écho des principes du journal de Gœrres, le *Mercur du Rhin*, exerçaient un grand empire sur Rio déjà si opposé aux idées révolutionnaires. Il professait pour ce champion de la plume une ardente admiration :

« On peut dire que jamais figure humaine ne ressembla davantage à une figure de lion pour l'expression, le regard et la chevelure ; à quoi il faut ajouter une voix qui pouvait être alternativement terrible comme un tonnerre et douce comme une prière d'enfant. C'était une nature très riche en contrastes ; mais je n'étais pas mûr pour ce genre d'études ⁴. »

1. *Epil.*, t. I, p. 354.

2. *Ibid.*, t. I, p. 362.

3. *Ibid.*, t. I, p. 362-363.

4. *Ibid.*, t. I, p. 364.

Quoiqu'il s'intéressât passionnément aux thèses de ce cénacle de philosophes, Rio se sentait incapable d'en comprendre toute la portée. C'est alors qu'intervint l'abbé Döllinger, professeur de philosophie à l'Université de Munich, esprit pénétrant qui l'initia à la rigueur des méthodes positives, en particulier dans le domaine esthétique. Il dirigea les lectures du jeune homme, lui fit connaître les lettres de Goethe sur l'Italie et les œuvres idéalistes de Claudius, Jacobi, Klopstock, Stolberg et surtout celles de « l'incomparable Jean-Paul Richter ¹ ». Il se fit pour lui l'interprète des idées de Schelling sur l'importance de l'esthétique dans la spéculation philosophique et sur la place que cette science tenait désormais dans l'enseignement en Allemagne. En France on l'ignorait encore. Pour préparer les esprits à l'accepter dans les programmes officiels, Rio résolut de composer une œuvre sur la genèse des différentes écoles d'art.

Pendant qu'en Allemagne Rio continuait sa course à l'étoile, Montalembert en Irlande poursuivait la quête de son Graal, « Dieu et la Liberté ² ». Il s'enthousiasmait pour « la sainte cause qui avait déjà fait battre son jeune cœur et à laquelle il devait consacrer toute l'énergie de ses grandes facultés ³ ».

« De Belfast, d'où il m'écrivait le 20 octobre, dit Rio, il poussait déjà son cri de guerre qui allait avoir un si prompt retentissement dans toute la France catholique : « Ne faites pas la folie

1. *Epil.*, t. II, p. 206.

2. Montalembert qui en 1828 avait conçu l'idée d'écrire une histoire de l'Irlande, fut encouragé par Rio qui lui conseilla « fortement d'embrasser le sujet tout entier avec toute la poésie, avec les traditions du Moyen Age et toutes les révolutions de ce merveilleux peuple ». [Montalembert à Lemarcis, 10 déc. 1829, Lettre inédite.]

En 1830 Montalembert visita « la verte Erin » pour y puiser les inspirations à leur source. Daniel O'Connell le reçut cordialement à sa maison de campagne mais Montalembert, apôtre enthousiaste des idées du grand « Libérateur », fut très déçu par son air de paternelle condescendance. Au lieu d'exposer ses opinions politiques devant ce jeune homme de vingt ans, et d'en discuter avec lui, O'Connell, avant de se retirer après le dîner en famille pour lire son abondante correspondance, indiqua d'un geste de la main le groupe bruyant de jeunes gens en disant : « Young man, go and play » (Jeune homme, allez jouer).

[Anecdote recueillie dans la famille de Montalembert.]

3. *Epil.*, t. I, p. 369.

de rester en Allemagne, revenez parmi nous, parmi vos amis : une bannière sacrée est levée parmi nous ; la main même de nos ennemis l'a plantée. Rallions-nous autour d'elle, heureux de pouvoir le faire aujourd'hui sans restriction et sans crainte de soupçon injurieux. La pensée de la sainte et sublime destinée du catholicisme me console de tout, me rassure et me fortifie sur tout... Que devient M. de La Ferronnays et sa famille ? Encore une fois soyez, je ne dirai pas prudent, mais fidèle à vos devoirs, à ceux que vous imposent vos vieilles et chères croyances¹, »

Ah, certes, Rio n'oubliait pas ses amis ! Il était au contraire très alarmé des angoisses dont M. de La Ferronnays lui avait maintes fois fait part. La principale était sans contredit la faible santé de son fils, Albert, qui n'avait pas permis au jeune homme de faire des études complètes. Pour remédier aux lacunes de l'instruction de son ami, Rio crut devoir conseiller à Albert de venir le rejoindre, mais le comte de La Ferronnays jugea son fils trop délicat pour affronter le rude climat des pays du Nord. Le projet fut remis à plus tard.

Le séjour prolongé de Rio en Allemagne surprenait et mécontentait ses amis. Montalembert, lui-même rentré à Paris, le pressait de revenir en France. « Rio, se permit-il d'écrire un jour, reste comme un imbécile à Munich². »

Enfin, estimant que son devoir était de reprendre le chemin de son pays, Rio se décida à quitter la Bavière. « Le 1^{er} janvier 1831, écrit-il, j'aperçus le drapeau tricolore qui flottait à l'extrémité du pont de Kehl... Drapeau lugubre pour un Breton qui ne l'avait vu arborer pendant longtemps que comme un signal de détresse ou de guerre civile³. »

Après les premières effusions et les « longues causeries sur le passé et le présent » avec Montalembert qui l'accueillit comme un « enfant prodigue⁴ », Rio se rendit compte que l'avenir ne lui offrait que des perspectives fort peu rassurantes.

1. *Epil.*, t. I, p. 369. Pour le voyage de Montalembert en Irlande, voir P. de LALLEMAND, *Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger*.

2. *J. inéd. de M.*, 5 novembre 1830.

3. *Epil.*, t. I, p. 379.

4. *J. inéd. de M.*, 8 janvier 1831.

Manœuvre suprême : il fit une visite à M. Guizot qu'il trouva contre son attente « plus gracieux qu'à l'ordinaire¹ ». Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que le Ministre, au courant de ses antécédents religieux et politiques, avait compris son refus de prêter serment et avait même fait des démarches en sa faveur près du Ministre des Affaires Etrangères, démarches qui furent couronnées de succès. Guizot poussa la bienveillance jusqu'à lui accorder tout congé nécessaire pour composer un ouvrage littéraire en France ou à l'Etranger.

Ce fut un tournant décisif dans la vie de Rio... Il allait pouvoir commencer cette carrière esthétique où il pressentait obscurément sa véritable vocation.

Le 15. juillet 1831, jour de son second départ pour l'Italie, marque pour Rio le début d'une longue série de pérégrinations à l'étranger. On peut dire qu'à partir de cette époque la France lui parut un champ d'études trop étroit. Fils de marins, il rêvait toujours aux horizons lointains. La nostalgie décevante de l'espace le poussait d'une force inéluctable vers une terre de promesse idéale et inconnue qui lui échappait toujours au moment où il croyait en toucher les bords.

Parcourant l'Europe dans tous les sens pendant trente ans, s'arrêtant dans les villes d'art pour y étudier les œuvres des peintres dans leur cadre historique et religieux, Rio devint un véritable et incomparable pèlerin de l'art chrétien.

Sa science livresque était, il faut le reconnaître, assez restreinte : des critiques d'art français il ne connaît guère que Cochin qui considérait les Carraches comme la plus haute expression du génie italien et qui lui semble offrir la « quintessence de la science esthétique du XVIII^e siècle² ». Il paraît avoir ignoré Seroux d'Agincourt³ et son *Histoire de l'Art d'après les Monuments* et n'avoir jamais ouï parler de la collection de tableaux des *Peintres des trois siècles qui ont précédé Raphaël*

1. *Epil.*, t. I, p. 381.

2. *Epil.*, t. II, p. 81.

3. Voir M. LAMY, *La découverte des Primitifs Italiens au XIX^e siècle : Seroux d'Agincourt et son influence sur les collectionneurs, critiques et artistes français*, in *Revue de l'Art ancien et moderne*, mars 1931.

qu'Artaud de Montor, disciple de Seroux d'Agincourt avait exposés à Paris en 1811¹. Ces deux Français avaient pressenti que Raphaël, alors considéré comme le plus haut sommet de l'art ne devait pas tout à lui-même et à son siècle, mais aussi et surtout, pour la pensée et le sentiment comme pour la technique du métier, aux vieux maîtres qui l'avaient précédé, à ceux que nous appelons les Primitifs. Il est douteux que Rio ait lu *Rome, Naples et Florence* de Stendhal² ; il n'en fait pas mention. Stendhal écrivait : « Je sens que mon cœur déserte les arts de Bologne. » Rio aurait pu déclarer pareillement : « Je sens que mon cœur n'aurait jamais pu consentir à l'apothéose des Carraches. »

Parmi les critiques étrangers, Rio paraît avoir fait usage des *Recherches Italiennes* du baron Rumohr, œuvre sur laquelle nous aurons à revenir. A ce très petit nombre d'ouvrages se réduisent à peu près les lectures de Rio sur l'histoire de l'Art : combien il est difficile pour nous qui disposons d'une foule de travaux d'ensemble et de détail sur l'art italien des hautes époques de juger à sa valeur le courage critique et l'audacieuse initiative de Rio qui ne craignait pas de rompre avec le goût officiel de son temps et de s'affranchir des préjugés classiques des deux siècles précédents pour revenir aux vieux maîtres, rendre une justice éclatante à leur incomparable originalité et en restaurer le culte.

La vie d'éternels voyages d'études, nous l'avons dit, recommença sérieusement pour Rio en juillet 1831. Cette fois ce fut vers ses « chères lagunes³ » qu'il se dirigea pour recueillir dans la ville des Doges les premiers matériaux de son histoire de l'art. Au lieu de s'en rapporter aveuglément aux jugements des interprètes et des guides, de « puiser à des sources suspectes une instruction superficielle et non assimilée⁴ », Rio résolut de

1. Le premier catalogue parut en 1806. Voir : M. LAMY, *Dante, guide des romantiques français en Italie* in *Revue de l'Art ancien et moderne*, décembre 1924. Note p. 380.

Sur Artaud de Montor voir M. LAMY *Bulletin du Jubilé de Dante*, avril 1921 (éd. de l'Art Catholique), p. 115-124.

2. 3^e éd. Paris, 1826, t. II, p. 123.

3. *Epil.*, t. I, p. 351.

4. *Ibid.*, t. II, p. 2.

s'en remettre à ses propres impressions, pures de tout alliage.

A vrai dire, il allait un peu à l'aventure, livré à son seul instinct, ne comptant que sur ses observations et son sentiment personnels et se réservant de corriger un jugement trop précipité par un nouvel examen plus approfondi. Méthode dangereuse sans doute, mais Rio était prémuni contre ce qu'elle suppose de présomption par son absolue sincérité, par son amour de la vérité et par sa volonté de ne livrer au public le résultat de ses recherches qu'après avoir, dans un lent et patient effort, épuisé le sujet. Ayant remarqué « le parallélisme entre l'éclosion des œuvres d'art et les chroniques contemporaines ¹ » il consacrait le meilleur de son temps à la recherche, dans les bibliothèques de la Péninsule, des textes les mieux propres à lui révéler le secret du caractère national du peuple.

A Venise, sa bonne étoile lui valut l'aide bienveillante d'un certain Gamba chargé de la bibliothèque du palais ducal, lequel lui ouvrit une véritable mine de documents particulièrement précieux.

Peu soucieux de sa santé, Rio travailla sans répit pendant toute la saison malsaine des chaleurs caniculaires. Enivré par l'abondance et la richesse des documents, il entreprit de se les procurer tous et de les annoter ². L'effort était trop grand : atteint du choléra qui désolait alors l'Europe, il fut au point de succomber mais les soins du fidèle Gamba triomphèrent du mal et la santé de Rio se rétablit peu à peu. Pour dissiper la tristesse du convalescent, Gamba l'introduisit dans une société d'élite et en particulier le fit inviter à de gaies réunions du soir dans « l'élégante demeure d'une Mademoiselle Parolini, la femme la plus spirituelle qu'il y eût alors à Venise ³ ».

Quels souvenirs délicieux Rio gardait des soirées passées avec

1. *Epil.*, t. II, p. 3.

2. Parmi les matériaux réunis à cette époque nous rencontrons ceux dont Rio se servit plus tard pour ses biographies de Sarah Sulham et de Helena Cornara, dans un volume intitulé *Les Quatre Martyrs*. Rio se considérait sans doute comme un second Chateaubriand car il avoue son intention formulée en 1830 de placer dans un ouvrage (peut-être un autre *Génie du Christianisme*) les deux héroïnes en leur donnant un rôle analogue à celui que « l'épisode de René occupa à titre de fiction » dans l'œuvre de Chateaubriand. *Epil.*, t. II, p. 7.

3. *Epil.*, t. II, p. 8.

ses nouveaux amis en face de la mer sur le quai de la Piazzetta, des repas pris dans une gondole sous la voûte étoilée, des « excursions capricieuses jusqu'au coucher des étoiles de manière à n'arriver au pont du Rialto qu'avec les barques qui, après leur navigation nocturne, venaient à cette heure aborder au quai voisin avec leurs provisions de légumes et de fruits ¹ ».

Petit à petit Rio put reprendre ses études d'art. Accompagné par ses amis qui le plaisantaient sans cesse sur son « Don Quichottisme en faveur des chevaliers de la triste peinture ² », notre explorateur faisait d'innombrables voyages à Vérone et à Padoue. Certains jours il fit l'étonnement et presque le scandale de ses compagnons par son enthousiasme spontané devant deux tableaux de Lorenzo Lotto qu'il découvrit dans l'église de Sainte-Catherine, près de Trévise. « Images surannées, répudiées par le bon sens comme par le goût », proclamaient ses amis ³.

En septembre il se hâta de retourner à Venise pour y poursuivre ses recherches d'histoire qui devaient lui livrer la clef des hautes inspirations religieuses et patriotiques des vieux Maîtres et pour tenter d'y « exhumer quelques-uns des joyaux tombés de la couronne de cette reine détrônée de l'Adriatique ⁴ ». A force de lire et de relire les vies des saints primitifs, objet de la dévotion des Vénitiens, et de dévorer pareillement les légendes populaires qui avaient inspiré les artistes, Rio créa autour de lui une atmosphère qui le fit « vivre avec les morts bien plus qu'avec les vivants, et bien plus avec les morts des siècles de décadence ⁵ ».

Son imagination évoquait les siècles passés et reconstituait la vie locale et les événements historiques racontés dans les chroniques manuscrites. Il repeuplait les églises et les monuments publics de la foule pittoresque d'autrefois et ressuscitait dans toute la splendeur de leur costume les spectateurs des grandes fêtes nationales aux balcons et aux fenêtres des palais. Quel spectacle aussi offrait à ses yeux de poète et de visionnaire

1. *Epil.*, t. II, p. 9.

2. *Ibid.*, t. II, p. 8.

3. *Ibid.*, t. II, p. 11.

4. *Ibid.*, t. II, p. 74.

5. *Ibid.*, t. II, p. 5.

la Place Saint-Marc, toute pavoisée — merveille de couleur et de tumultueuse et grouillante activité. De préférence son imagination le transportait dans la basilique elle-même. Il se perdait dans l'immense foule baletante devant le déploiement magnifique d'une grande cérémonie pour l'élévation des Doges à la plus haute magistrature de Venise. Notre Français du XIX^e siècle ne songeait-il pas, en évoquant ces grandes scènes historiques, au sacre des Rois de France ?

Serons-nous donc étonnés si Rio, doué d'une imagination si vive et si prompte se figurait être en possession de voir les œuvres d'art telles que les avaient vues les contemporains ? Les merveilles qui d'abord l'éblouissaient lui devenaient chaque jour mieux intelligibles. Chercheur infatigable, il visitait toutes les églises, puis fixait ses préférences artistiques.

« Par une conséquence naturelle, affirme-t-il, l'image de dévotion, contemporaine ou promotrice de quelque grand acte de foi nationale, avait à mes yeux plus de valeur intrinsèque que le chef-d'œuvre le plus admiré pour sa perfection technique ; mais il fallait que cette image n'eût pas changé de place et que je pusse voir, en quelque sorte, l'empreinte des lèvres sur ses pieds, si c'était une statue, ou si c'était une peinture, l'empreinte des genoux qui s'étaient courbés devant elle. Du moment où elle avait passé de sa niche ou de son sanctuaire dans une galerie publique ou privée, elle me faisait l'effet d'une noble orpheline condamnée par le malheur des temps à se réfugier dans un asile ouvert à la mauvaise compagnie et à vivre dans un milieu où elle ne peut plus valoir tout son prix, tout en valant mieux que ses compagnes ¹. »

Une lettre d'Albert de La Ferronnays vint rappeler à Rio l'invitation qu'il lui avait faite de le rejoindre à Florence. Albert, qui sentait plus que jamais le besoin de « remplir son âme et son esprit de choses sérieuses et élevées ² », comptait sur Rio pour compléter son éducation :

« Je ne puis pas vous dire tout le bien que j'augure de notre réunion... Il faut que je m'éloigne de Naples... Il y a ici trop pour les sens, pas assez pour le caractère et l'intelligence ; c'est

1. *Epil.*, t. II, p. 5.

2. M^{me} CRAVEN, *Récit d'une sœur*, t. I, p. 21.

donc Florence où je voudrais que nous puissions passer l'hiver. Indépendamment de toutes les ressources qu'on y trouve, et qui manquent ici, en livres et en hommes, j'aurai l'avantage très grand d'y arriver sans connaître personne et, par conséquent, sans avoir de liaisons qui puissent me distraire des études auxquelles, sous votre direction, je veux me livrer avec autant d'ardeur que mes forces et ma santé me le permettront¹. »

Rio avant de gagner Florence s'arrêta à Ferrare où il admira par-dessus tout Francia, déjà entrevu à Munich ; puis à Bologne où il apprit à goûter « l'école bolonaise, celle qui avait précédé les Carraches et avait rivalisé, pendant quelque temps, avec les écoles voisines² ».

Mais il ne rencontra pas à Bologne l'unité d'inspiration et l'unité de traditions qui l'avait frappé à Venise et qu'il devait retrouver en Toscane et en Ombrie.

C'est à Florence que les deux amis se revirent avec une joie égale et profonde. Rio encouragea son jeune disciple et dressa pour lui un plan d'études en vue de remédier au préjudice que la santé délicate d'Albert de La Ferronnays avait causé à sa formation générale. Il rendit à Albert sa confiance en lui-même et tous deux, maître et élève, se mirent à l'œuvre avec ardeur. Ils s'imposaient une vie laborieuse, une sorte de retraite, et Albert, en dehors de ses études classiques, s'associa aux recherches de Rio sur les origines de l'école florentine. Comme guide ils prirent *les Recherches Italiennes*, où Rumohr avait condensé le fruit de sa longue expérience des chefs-d'œuvre de l'art toscan et des documents de l'histoire de Florence.

Rumohr, converti au catholicisme devant la Madone de Saint-Sixte fut, selon Rio, converti en même temps à l'art chrétien. Disciple de Schlegel qui dès 1809 avait donné le signal de la réaction qui commençait en Allemagne en faveur des œuvres artistiques des ^{xiv}e et ^{xv}e siècles, Rumohr devint un vrai missionnaire de l'art. Il se dressa contre le mauvais goût du ^{xviii}e siècle et, avec une ferveur d'apôtre, consacra le plus

1. *Epil.*, t. II, p. 89.

2. *Epil.*, t. II, p. 78.

ardent effort à la résurrection de l'art chrétien. Quelques articles dans le *Kuntsblatt* de Munich, organe de la nouvelle école romantique et pré-raphaélite faisaient prévoir ses *Recherches Italiennes* qu'il publiait en 1828.

Rio fut, nous dit-il, « l'admirateur et presque le disciple de Rumohr ¹ » mais quoiqu'il fût le visiteur assidu des mêmes galeries de peinture que lui et à peu près dans le même temps, il n'eut jamais la joie de rencontrer le Maître et de se dire son obligé.

« Je puis dire que Rumohr fut mon véritable initiateur, a écrit Rio, et qu'à lui seul revient le mérite de ce qu'il peut y avoir d'original dans certaines appréciations qui, sans lui avoir été directement empruntées, me furent ou inspirées ou facilitées par ses ouvrages... Il [Rumohr] n'avait pas seulement étudié l'art en lui-même, comme manifestation spéciale du génie des peuples, il l'avait aussi étudié dans ses rapports avec les autres manifestations surtout avec la philosophie et la poésie ². »

A la suite de Rumohr tout un chœur d'artistes allemands, connus sous le sobriquet de Nazaréens, faisaient avec leur pinceau l'application des théories qu'il défendait avec sa plume. Prenant Overbeck comme chef, il s'établirent à Rome, s'évertuant à restaurer la peinture à fresque telle qu'elle avait été pratiquée par les artistes du Moyen Age ³. Ils répudiaient toute inspiration païenne : « Les dieux d'antan qui n'avaient cessé d'être propriétaires de l'Olympe que pour devenir locataires des ateliers des peintres devaient recevoir leur congé ⁴. » Négligeant la technique des anciens ils comptaient avant tout sur le souffle puissant de l'âme et sur la sainteté personnelle pour produire des chefs-d'œuvre. « L'art chrétien, expliquait Overbeck, ne veut rien dire autre chose que l'expression pleine et appropriée, par les formes, les couleurs ou les tons, d'une foi vivante dont l'artiste doit être rempli ; et le but de l'art chrétien

1. *Epil.*, t. II, p. 120.

2. *Epil.*, t. II, p. 121.

3. On sait qu'Overbeck à cette époque s'appliquait à la décoration de l'église de la Portioncule avec plus de bonne volonté que de succès.

4. Georges GOYAU, *L'Allemagne religieuse : le catholicisme, 1800-1870*, t. I, p. 236.

ne peut être que d'éveiller ou d'entretenir cette foi chez d'autres, ou de gagner des cœurs à la vérité par la beauté¹. »

Rio voyait avec ferveur cette école pré-raphaélite qui s'inspirait tant bien que mal des Primitifs. Pour lui comme pour eux l'art et la religion procédaient du même rayon de lumière mais, et c'est en quoi il différait des Nazaréens, il attachait le plus grand prix aux règles établies par les anciens ainsi que nous pourrions en juger par la lecture de *l'Art Chrétien*.

Albert de La Ferronnays, par la hauteur de ses aspirations, par la pureté de son âme se sentait pareillement porté vers les Primitifs. Rio développa en lui ce goût inné et tous deux se lancèrent dans l'étude de la philosophie idéaliste si parfaitement en harmonie avec leur état d'exaltation. Non seulement Albert adoptait les idées de son ami sur l'art mais encore ses opinions politiques fort absolues. Tout à son enthousiasme, il écrivait des lettres où se retrouve la ferveur de cette contagion spirituelle.

M. de La Ferronnays, homme mûr, possédant une grande expérience de la nature humaine, s'inquiéta bientôt du langage de son fils « trop empreint de mysticisme et d'intolérance au point de vue politique² » et se mit en devoir de combattre la double tendance qui semblait s'affirmer sous l'influence de Rio, grand idéaliste et sans indulgence pour le régime de Louis-Philippe. Sachant que son fils, sans fortune, serait obligé de tenir compte des exigences de la vie, M. de La Ferronnays exhorta le jeune homme à concilier le réel avec l'idéal, à juger et à agir toujours avec modération, et à considérer la tolérance comme une vertu chevaleresque, indispensable à un vrai gentilhomme.

M. de La Ferronnays avait déjà entretenu Rio de cette question pendant un bref séjour à Livourne où il l'avait rencontré, et lui avait écrit plusieurs fois à ce sujet :

« Je veux, en un mot, que vous preniez le monde comme il est, que vous soyez moins ours, moins bas-breton, et que, conservant pour vos seuls amis les trésors de votre âme, ceux de votre imagination, vous sachiez vous faire aimer de ceux mêmes

1. G. GUYAU, *op. cit.*, t. I, p. 238.

2. *Epil.*, t. II, p. 139.

qui sont hors d'état de vous comprendre et de vous apprécier. Oui, mon cher ami, l'habitude de vivre dans un monde idéal rapetisse trop, à vos yeux, le monde réel dans lequel vous êtes bon gré mal gré forcé d'user les rares facultés, les nobles sentiments dont le ciel vous a doué¹. »

Sur ces entrefaites Montalembert et La Mennais arrivèrent à Florence. Ces deux « pèlerins de Dieu et de la Liberté », pleins de généreuses illusions se rendaient à Rome pour soumettre à Grégoire XVI le programme religieux, politique et social de leur journal. Le premier soir, Montalembert, heureux de retrouver Rio, se promena en compagnie de son ami « le long des quais de la belle Florence », et eut avec lui « une bonne, gaie et confiante conversation au clair de lune² ». Pendant les trois jours suivants passés à visiter les œuvres d'art, il eut maintes occasions de rencontrer Albert et se lia intimement avec lui :

« Trois journées passées à Florence ! Rio qui me sert de *cicerone* et de professeur dans mes études esthétiques me rend le séjour à Florence plein d'agrément. Je me propose bien de ne voir Rome, quant aux arts, que sous ses auspices. Il m'a fait connaître son compagnon de voyage. Charmant garçon sous tous les rapports, Albert de La Ferronnays. Avec ces deux amis nous avons été reçus à Florence par toutes les personnes que nous avons eu l'occasion de voir, avec le plus vif et le plus touchant empressement. Je dois surtout citer M^{re} Brignole, le jeune nonce apostolique qui nous a comblés, je ne dirai pas seulement de bontés, mais d'amitiés³. »

Trois jours de parfait bonheur ! Puis sur l'insistance de La Mennais, impatient de son but, Montalembert quitta ses amis après avoir obtenu d'eux la promesse d'une prochaine rencontre à Rome. Nouvelle cause d'alarme pour M. de La Ferronnays qui ne goûtait guère ce projet. S'il avait pu craindre l'ascendant que Rio avait pris sur l'esprit d'Albert, il redoutait encore davantage l'influence de Montalembert et surtout celle de La Mennais. Il céda cependant aux instances

1. *Epil.*, t. II, p. 100-101.

2. *J. inéd. de M.*, 20 déc. 1832.

3. *Ibid.*, 21, 22, 23 déc. 1832.

de son fils et lui donna la liberté de rejoindre Montalembert à Rome.

Les deux amis partirent de Florence vers la fin de décembre, faisant la plus grande partie du voyage à pied. Malgré les mauvaises routes et les gîtes peu confortables ils gardaient leur bonne humeur et faisaient l'étonnement de leurs hôtes en récitant tous les soirs, avec plus de verve que d'intelligence du texte, des passages de *La Divine Comédie*.

A Rome, Rio et Albert, au grand mécontentement de M. de La Ferronnays, s'installèrent sous le même toit que La Mennais et Montalembert. En dehors de leurs heures d'étude personnelle, ils visitèrent ensemble la Rome païenne et la Rome chrétienne, admirant les palais, les basiliques et en particulier les catacombes¹, et passèrent des heures délicieuses dans la lecture des plus belles pages de Dante. Cette fois, Montalembert tenait le dé de ces réunions intellectuelles et expliquait « les problèmes politiques ou historiques qui, même dans les plus beaux chants de *l'Enfer* et du *Purgatoire*, troublent les jouissances du lecteur² ».

A ces jours de calme et de tranquillité succéda une période plus tourmentée ; les idées de La Mennais, surtout en politique, s'insinuaient dans l'esprit d'Albert, ce qui n'allait pas sans inquiéter de plus en plus M. de La Ferronnays. Rio, alors atteint par la contagion des passions politiques, semblait peu désigné pour réfréner l'intolérance d'Albert à l'égard des « apostats politiques³ » qui, refusant l'exemple donné par M. de La Ferronnays, avaient abandonné la dynastie déchue pour des perspectives plus fructueuses. Certaines remontrances adressées par M. de La Ferronnays à Rio permettent de soupçonner combien était profond le dissentiment entre le père et le fils :

1. Pour avoir une idée de l'état des catacombes à cette époque voir : Th. FOISSET, *Montalembert*, p. 116. « Les prêtres qui les [Rio et Montalembert] conduisaient dans les catacombes ne savaient rien leur dire, rien leur montrer, hormis des tombeaux vides et croulants. C'est par hasard que les deux amis découvrirent l'escalier de marbre usé par les pas des chrétiens qui le montaient pour aller au martyre ».

2. *Epil.*, t. II, p. 126.

3. *Ibid.*, t. II, p. 130.

« Je vois, mon cher ami, à l'espèce d'irritation avec laquelle vous parlez des *défections*, que vous n'en êtes pas encore arrivé à avoir autant d'indulgence que moi. Je conçois et je partage vos indignations contre les hommes qui font défaut à l'honneur, à la loyauté, à la délicatesse ou à la probité ; mais de ces hommes-là, mon cher Rio, on en trouve aussi, malheureusement, dans tous les partis. S'il s'agit uniquement de *défections* politiques, je vous demanderai sur qui vous faites tomber votre colère ? Serait-ce sur ceux qui, abjurant ou désertant le principe monarchique, se sont déclarés ses adversaires ? Mais alors rappelez-vous que l'abbé de La Mennais a salué la révolution de juillet, la souveraineté du peuple... Cette grande défection n'en a-t-elle pas entraîné et n'en justifie-t-elle pas bien d'autres ?... Vous-même, mon cher Rio, ne généralisez-vous pas un peu trop vos mépris pour l'aristocratie contemporaine et ne vous rapprochez-vous pas ainsi du principe de l'égalité absolue ? C'est celui de nos ultra-républicains, et cependant vous êtes royaliste. Chateaubriand, Hyde de Neuville, Fitzjames, et moi qui vous écris et vous sermonne, n'avons-nous pas tous été accusés d'avoir fait *défection* ¹ ? »

Les lettres d'Albert à son père laissent entrevoir l'effet que produisait sur lui la « verve sarcastique » déployée par La Mennais contre l'aristocratie contemporaine :

« Quand je compare notre classe à celle des paysans, je me sens disposé à descendre et à lui laisser prendre un rang que nous ne méritons pas. Là je ne vois pas de corruption remuée par la civilisation. Je vois une plante jeune, vigoureuse, qui a droit de remplacer cette mauvaise herbe dont la racine est enfoncée dans la boue ². »

Albert de La Ferronnays subissait aussi l'influence des réfugiés polonais qu'il fréquentait et qui nourrissaient une rancune amère contre Louis-Philippe et ses ministres dont l'attitude passive envers la Russie dans l'affaire de la Pologne les avait cruellement déçus.

Une correspondance parfois orageuse s'échangea entre Rio et M. de La Ferronnays. Ce dernier se voyait obligé de mettre

1. *Epil.*, t. II, p. 132-133.

2. *Ibid.*, t. II, p. 130.

en garde Rio et Albert contre l'exaltation politique de La Mennais, et Rio ne savait comment s'y résoudre. Dans cette correspondance M. de La Ferronnays faisait preuve d'une compréhension saisissante du présent et d'une prescience d'une hardiesse étonnante de l'avenir. Après avoir décrit le chaos dans lequel s'agitait la société de 1832, il termine une lettre à Rio par cette conclusion pessimiste et désabusée :

« Je m'isole tous les jours davantage de ce qu'on nomme la société, non point par humeur ou par misanthropie, mais tout simplement parce que j'en ai assez, que je m'y ennuie, que je n'ai plus rien à lui demander, que ses plaisirs me fatiguent, ses intolérances politiques me révoltent, et comme je ne trouve plus deux hommes qui soient d'accord et de la même opinion, je m'écarte et je vis seul autant que je le puis, afin d'éviter des disputes inutiles ou des contradictions irritantes¹. »

Attitude qui ne pouvait évidemment être adoptée ni par Rio, ni par Albert dont les relations se resserraient toujours davantage. La situation devenait de plus en plus délicate. Rio se sentait impuissant à modifier ses propres convictions politiques et encore moins celles d'Albert. Quant à l'exquise amitié entre celui-ci et Montalembert, il ne pouvait pas songer à briser des liens dont le bienfait était pour les deux amis et plus particulièrement pour Albert pareillement inestimable. M. de La Ferronnays lui-même reconnaissait le caractère ferme et élevé de Montalembert sur lequel les idées de La Mennais auraient certainement moins de prise que sur Albert :

« M. de Montalembert est un homme hors de ligne, écrivait-il à Rio, une véritable exception. Sa forte tête, sa raison éclairée, sa rare intelligence, la supériorité de son esprit, tout cela peut l'aider et le préserver des écueils contre lesquels viendrait se briser bien promptement une raison moins forte que la sienne ; il peut, sans danger peut-être, voguer sur une mer où notre pauvre Albert ferait promptement naufrage... je craindrais pour lui [Albert] la société de l'abbé de La Mennais qui, je vous le confesse, me fait à moi l'effet d'être un fanatique². »

Une autre circonstance importante vint contribuer à déve-

1. *Epil.*, t. II, p. 136.

2. *Ibid.*, t. II, p. 137-138.

lopper en Albert ce sentiment d'idéal déjà si marqué — l'arrivée à Rome d'Alexandrine d'Alopeus dont les parents avaient été liés avec M. de La Ferronnays en Russie. Albert avait fait la connaissance de cette jeune fille, toute grâce et tout charme, à Florence, et elle lui avait inspiré une sympathie profonde. Il laissait paraître ce sentiment de jour en jour plus vif dans ses lettres à son père avec une sorte d'exaltation qui mettait celui-ci au supplice et le pauvre Rio supportait le contre-coup de cette irritation.

Voyant que le désaccord moral augmentait entre Albert et son père, Rio prit le parti de se rendre à Naples afin de régler des questions devenues trop délicates pour être traitées par correspondance. Finalement tous, à l'exception de La Mennais, se retrouvèrent dans cette ville, même Alexandrine, qui, à la joie d'Albert, y séjourna pendant quelque temps avec sa mère.

Mais nous ne pouvons pas laisser Rio quitter Rome sans dire un mot des agréables relations mondaines qu'il avait su se créer dans la Ville Eternelle. L'accueil réservé à La Mennais fut essentiellement différent. Ce dernier se vit considéré dans beaucoup de salons comme suspect en raison de ses opinions extrêmes tandis que ses jeunes amis furent regardés comme de simples comparses dans le drame de conscience qui marchait sourdement à son dénouement inéluctable.

Le Dr Wiseman, le futur Cardinal, alors supérieur du séminaire anglais, éprouvait pour Rio et ses compagnons la plus vive sympathie. « Il leur offrit une hospitalité généreuse qui fut acceptée avec gratitude. La constitution grêle et l'état maladif de La Mennais ne lui permettaient pas de remplir un rôle important dans la société ; mais le charme et le sérieux de Montalembert, si français dans ses émotions, si anglais dans ses pensées, rivalisaient avec la spontanéité simple et audacieuse de son collègue breton, Rio, — un chrétien en politique et un artiste en religion — pour rendre la conversation du digne séminaire, aussi brillante et colorée que celle du salon le plus animé de Paris ¹. »

1. Wilfred WARD, *The Life and Times of Cardinal Wiseman*, t. I, p. 96.

« Dr Wiseman proffered a generous hospitality, which was thankfully received. The minute frame and phthisical constitution of La Mennais did not permit him to take any important part in general society ; but the charm and earnest-

Il est incontestable que Rio dont Gladstone disait : « Il est le Français le plus remarquable que j'aie jamais connu ¹ », possédait une personnalité extraordinairement attrayante.

Physiquement il était d'une taille élancée, mince, distingué. Sur son large front à l'ombre de sourcils finement dessinés, ses yeux d'un bleu foncé trahissant la soif de l'Infini, semblaient parfois chercher les points extrêmes de l'horizon et parfois, d'un regard direct et clair, s'arrêter sur les dures réalités de la vie... et les défier. Sa bouche volontaire au-dessus d'un menton saillant, exprimait tout l'atavisme d'une ascendance de Bretons et de fiers paysans. « Dans ses mouvements, parfois fréquents et nerveux, on ne sentait pas la vigueur physique mais la force morale, ses gestes étaient comme le ressort qui faisait mouvoir la pensée... Tout son être était dominé par l'esprit, et l'esprit par l'imagination ². »

Son esprit vif et primesautier en faisait naturellement un orateur. Plein de verve et de feu, il avait l'art de nuancer sa conversation de finesses et de subtilités. « Aucun de ses amis n'échappa à la fascination et au charme de sa parole pittoresque, brillante, servie par la mémoire la plus heureuse, par d'innombrables lectures, et par sa connaissance des langues étrangères ³. »

« D'une nature délicate et choisie, fier et sensible, Rio avait plus de charme que de puissance, arrivant à la puissance par l'énergie de ses opinions et la vivacité de son enthousiasme ⁴. » L'enthousiasme, c'était tout Rio. Il en débordait, communiquant à tous ceux qui le fréquentaient son ardeur et ses élans. Montalembert dans les dernières années de sa vie, n'a-t-il pas dit à un ami commun : « N'oublions jamais que Rio, dans notre jeunesse, a cultivé en nous l'enthousiasme, et gardons-lui

ness of Montalembert, so French in his emotions, so English in his thoughts, competed with the simple audacious spontaneity of his Breton colleague, Rio, a Christian in politics and an artist in religion, to make the conversation of the decorous seminary as bright and coloured as that of the gayest Paris drawing room ».

1. « The most striking Frenchman I ever knew » W. WARD, *op. cit.*, t. I, p. 96.

2. M. M. d'HENRIEUR, *Les Contemporains*, 16 mars 1897, p. 13.

3. LEFÉBURE, *op. cit.*, p. 258.

4. M. M. d'HENRIEUR, *op. cit.*, p. 13.

toujours pour ce bienfait la plus vive reconnaissance ¹. » Rio impétueux, impressionnable à l'excès, se montrait souvent assez vif avec ses amis, mais « un mot affectueux avait toujours raison avec lui, et la bonté dominait tout ² ».

Au séminaire anglais Rio et ses amis firent la connaissance du cousin du Dr Wiseman, Charles Mac-Carthy ³, dont il est souvent question dans la correspondance de La Mennais. Rio noua aussi des relations avec un autre Anglais, Richard Milnes, plus tard Lord Houghton, qui fut un ardent défenseur de la liberté religieuse à la Chambre des pairs d'Angleterre. Celui-ci rencontra fréquemment Rio au Collège anglais et aussi dans le salon de M^{me} de Bunsen, femme du Ministre de Prusse. Ce salon fut le quartier général de la jeune école romantique allemande représentée à Rome par des artistes et des écrivains qui ne mettaient pas peut-être à servir leurs doctrines un talent égal à leur bonne volonté. Rio y fut apprécié à un double titre : son origine bretonne et son admiration pour les Primitifs. Or M^{me} de Bunsen, Galloise, et Rio, Armoricain, se considéraient comme des compatriotes, ayant pareille « communauté d'origine, de traditions, et même de langage ». Ils chantaient ensemble les hymnes nationaux, et Rio sentait se réveiller en lui « la fibre celtique ⁴ ». M^{me} de Bunsen l'encouragea à visiter le Pays de Galles afin d'étudier le lien de parenté des deux langues et d'entendre les vieux bardes jouer sur la harpe les airs du pays. Elle écrit à sa mère pour qu'elle invite Rio à séjourner auprès d'elle :

« J'espère que vous recevrez aimablement, qui, pensez-vous ? — un Français ! et pas un Français quelconque. C'est M. Rio, de Vannes en Bretagne que nous avons beaucoup vu cet hiver. Il se glorifie d'être Breton, d'avoir parlé exclusivement le breton pendant les années de sa première enfance. Mais puisque cette langue est conservée en Bretagne moins parfaitement que le gallois dans le Pays de Galles, il prend pour but

1. CORNUDET, *Lettres à un ami de collège*, (1827-1830), p. IV.

2. M. M. d'HENRIAUR, *op. cit.*, p. 14.

3. Charles Mac Carthy (1810-1864). Voir : DOM L. GOUGAUD, *Un disciple de La Mennais gouverneur de Ceylan. Revue des Facultés Catholiques*, 23^e année, 1914, pp. 476-480.

4. *Epil.*, t. II, p. 150.

principal de son voyage en Grande-Bretagne, l'étude, à sa source, de la langue maternelle... Le fait qu'il [Rio] est un homme de talent éminent, d'un courage héroïque, et d'une sincère dévotion à ses opinions, facilitera pour vous toutes les circonstances, du moins je l'espère. Ultra-royaliste, ultra-catholique, il est prêt à tout moment à verser son sang pour la défense du drapeau blanc et de la souveraineté du Pape. Je n'approuve assurément ni ses croyances religieuses¹ ni ses opinions politiques ; mais sa sincérité et son caractère commandent le respect. Il parle très bien l'anglais, et aussi l'italien et l'allemand ; il est très documenté sur tous les sujets, et s'intéresse tellement aux beaux-arts qu'on peut s'entretenir avec lui sur toutes sortes de questions, sans toucher au sujet dangereux de la politique. Mais cependant j'espère que, quand vous le verrez, vous l'inviterez à raconter l'histoire remarquable de sa propre campagne à l'âge de seize ans, pendant les Cent-Jours, lorsqu'il prit part à une insurrection contre les autorités constituées par Napoléon². »

Du salon de M^{me} de Bunsen, Rio passait souvent à celui de Lady Malcolm qui, esprit cultivé et distingué, habitait alors Rome avec ses deux filles, Lady Campbell et la jeune Miss

1. M^{me} de Bunsen était protestante.

2. « I hope you will kindly receive for my sake — whom, do you think — a Frenchman! And no common Frenchman. It is M. Rio, of Vannes in Bretagne whom we have seen much of this winter : he glories in being a *Breton*, in having spoken all the years of his childhood exclusively the Breton language, but as this is preserved in Bretagne in much less perfection than the Welsh in Wales, he makes it the principle object of a journey to Great Britain to study his native language at its source. He was overjoyed and astonished at my promising him a letter of introduction on the Welsh frontier. I hope his being a man of distinguished talents, and heroic courage, and sincere devotion to his opinions, will gild over to you all the circumstances of his being an *Ultra-Royalist*, an *Ultra-Catholic*, and ready at any moment to shed his blood in defence of the *Drapeau Blanc*, and the sovereignty of the Pope: I do not most assuredly approve of his creed either religious or political, but his sincerity, and commanding character, enforce respect. He speaks English very well, and also Italian and German, is possessed of a quantity of information on all subjects, and has so much interest in the fine arts that conversation may be held with him on a variety of matters, without touching the dangerous subject of politics, but yet I hope when you see him you will set him to relate the remarkable history of his own campaign at the age of sixteen, during the *Cent-Jours* when he helped to organize an insurrection against the authorities constituted by Napoleon. »

A. J. C. HARE, *The Life and Letters of Frances Baroness Bunsen*, t. I, p. 372-373. M^{me} de Bunsen à sa mère, 10 mai 1832.

Olympia, « dont la vive intelligence et le caractère enjoué donnaient aux récréations musicales et esthétiques ¹ » un charme extrême. Rio qui avait pris un vif agrément à ces relations les quitta à regret, il devait du reste les retrouver à son retour de Naples.

Rio et Montalembert firent à pied la première partie du voyage, Montalembert désirant s'arrêter à l'Abbaye célèbre du Mont Cassin. « La première journée fut délicieuse. Le temps était beau et le paysage encore plus. Chacun de nous portait son volume de Dante, et chemin faisant, nous lisions alternativement à haute voix, en reprenant le poème à l'endroit où nous nous étions arrêtés dans notre lecture commune avec l'abbé de La Mennais, c'est-à-dire au *Purgatoire* que je lisais ce jour-là pour la première fois ². Je me souviens encore de la couleur du ciel, de la couleur qui venait de traverser notre chemin, de la perspective lointaine et du chant lointain qui venaient de frapper nos yeux et nos oreilles ³. »

A Naples les voyageurs retrouvèrent Albert ainsi qu'Alexandrine et sa mère arrivées déjà depuis quelques jours. Tous étaient donc réunis. Il ne manquait que La Mennais dont l'absence semblait à Rio devoir permettre de régler sans difficulté les questions délicates. Il n'en fut rien. La cause profonde du malentendu devait être cherchée surtout dans l'exaltation d'idées et de sentiments d'Albert, exaltation que M. de La Ferronnays avait espéré voir s'atténuer sous l'influence de Rio, mais qui au contraire, n'avait fait qu'augmenter par l'effet de son ascendant et celui de La Mennais et de Montalembert.

« On blâmait surtout, a écrit Rio, nos relations trop intimes avec l'abbé La Mennais dont nous ne parlions qu'avec enthousiasme, mais qui inspirait dès lors à M. de La Ferronnays des défiances si tristement justifiées plus tard... Ce qu'il y avait de plus pénible pour moi dans toutes ces complications, c'était de voir que M. de La Ferronnays me soupçonnait un peu d'avoir trop écouté l'abbé La Mennais, et d'avoir subi, peut-être à mon insu, l'ascendant que cet homme extraordinaire prenait sur ceux

1. *Epil.*, t. II, p. 152.

2. LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 300. *J. de M.*, 4 février 1832.

3. *Epil.*, t. II, p. 140.

qui, en l'approchant, n'étaient pas en garde contre ses tentations. Je ne peux pas dire que j'eusse entièrement échappé à cette influence contagieuse ; mais ni les convictions d'Albert, ni les miennes n'avaient été entamées sur aucun point essentiel, et si parfois nous avions l'air de fléchir sur certaines questions accessoires, c'était avec des réserves suffisamment explicites pour sauvegarder nos principes religieux aussi bien que nos principes politiques¹. »

Une autre cause de tristesse pour Rio fut l'état de santé d'Albert. Il s'était inquiété avant même que M. de La Ferronnays eût pu concevoir des craintes sérieuses. C'était en effet la dernière fois qu'il fut donné aux deux amis de voyager ensemble et de causer cœur à cœur : ils ne devaient plus se revoir que pendant de courts instants dans un hôtel de Livourne en 1834 : réunion plus triste que joyeuse, car tout faisait prévoir la mort prochaine d'Albert.

Ce fut encore pendant son séjour à Naples que Rio éprouva une très profonde déception morale dont nous avons pu soupçonner l'origine sentimentale dans la lettre de Pauline de La Ferronnays à son père que nous avons citée². Nous ne connaissons de cette idylle que les débuts mais le dénouement nous est révélé par une lettre d'Albert à Montalembert : « Son désapointement fut si grand qu'il pensait à retourner en Bretagne et redevenir paysan... Il est parti, le désespoir dans l'âme car il se figure que *l'on* est changé pour lui. P. [Pauline] éprouve pour lui ce qu'elle éprouvait à Rome, une bonne et franche amitié ; il avait les yeux fascinés et s'était figuré autre chose, maintenant qu'il voit clair il croit qu'on est changé³. »

Un peu de gêne se glissa dans les relations de Rio et d'Albert ; celui-ci écrivit à Montalembert : « Je souffre du silence de Rio ; à quoi faut-il l'attribuer, dis-le moi franchement. Quelque chose l'a-t-il froissé, il faut si peu de choses avec ses stupides craintes de différences sociales⁴. »

L'échec de Rio était-il dû uniquement à ces « différences

1. *Epil.*, t. II, p. 142-143.

2. Voir *supra* p. 50, *J. inéd. de M.*

3. Lettre inédite, 18 mai 1832.

4. Lettre inédite, 21 juillet 1832.

sociales » ? Nous n'en avons aucune preuve. Ce que nous savons, c'est que M. de La Ferronnays continua de lui témoigner un réel et sincère intérêt, et leur correspondance ne laisse entrevoir aucun refroidissement dans leurs rapports ¹.

Rio se détermina à reprendre ses recherches esthétiques et à demander à l'art l'oubli de son chagrin et de son « désenchantement complet ² » mais il redoutait cette vie solitaire si différente des six mois heureux passés avec ses amis. A ce moment Lady Malcolm qui partait pour Milan et Venise, invita Rio à l'accompagner ; voyage des plus agréables qu'il dépeint dans son journal inédit et qui fit une heureuse diversion à ses lugubres pensées.

Ce voyage fut pour Rio l'occasion de connaître davantage et d'admirer à Assise les œuvres de Giotto, de Cimabuë et de Simon Memmi ; à Pérouse, il demeura comme en extase devant les peintures du Pérugin ; à Milan, devant celles de Luini et de Léonard de Vinci. Les Malcolm le quittèrent à Venise pour regagner l'Angleterre et il forma le projet de les y rejoindre dans le courant de l'année, hanté qu'il était par l'effroi de la solitude. Il « passa huit jours d'accablement et de tristesse ³ » et songeait même à rentrer en France lorsqu'il reçut une lettre de Montalembert qui le fit abandonner ce dessein : « M. de La Mennais, disait Montalembert, est disposé à faire le voyage à Munich avec vous ⁴... » Il quitta Venise pour « trois jours de villégiature » au grand déplaisir de Montalembert... : « Rio, selon sa louable coutume, après nous avoir tourmenté incroyablement pour nous faire arriver ventre à terre, est parti pour la campagne la veille de notre arrivée. De sorte que nous avons passé trois jours sans lui ⁵... » La correspondance de Montalembert est peu explicite sur le séjour à Venise qui fut du reste assez court comme l'indique la fin d'une lettre à Albert de La

1. *Epil.*, t. II, p. 144-148.

2. Rio, *Journal inédit*, départ de Naples, mai 1832. Voir aussi *Epil.*, t. II, p. 142.

3. Rio, *J. inéd.*, 13 juillet 1832.

4. *Epil.*, t. II, p. 159.

5. *J. inéd. de M.*, 30 juillet 1832.

Ferronnays : « M. de La Mennais et Rio l'impatient m'obligent à mon grand regret à quitter Venise demain. Nous allons à Munich en sept jours par une route à travers les montagnes qui est toute neuve¹. »

En Bavière une transformation devait s'opérer dans l'esprit de La Mennais. Jusqu'alors quoique Rio, en sa qualité d'ami et de Breton, professât une grande admiration pour son compagnon, il s'affligeait de l'indifférence de celui-ci aux questions d'esthétique², indifférence qui l'avait surtout frappé pendant leur voyage d'Italie. A Munich, La Mennais, introduit dans le cercle philosophique de l'école bavaroise catholique, semblait se former à l'intelligence de l'art et au sentiment de la beauté dont il inclinait désormais à faire plus grande la part de valeur philosophique.

Schelling qui dans ses œuvres avait assigné à l'art un rôle transcendant, reconnut dans le philosophe breton le « premier dialecticien de son temps » et exprima le désir d'avoir un entretien avec lui. Tous deux s'engagèrent dans une sorte de tournoi philosophique auquel Rio seul fut admis afin de servir de « truchement pour le cas où la pensée aurait besoin d'être traduite³ ».

Il jouit intensément de cette controverse qui aboutit à une victoire incontestable pour son compatriote ; il en conserva précieusement le compte rendu que La Mennais, sur ses instances, avait rédigé et signé de sa main⁴. Le bruit de ces débats et du triomphe que remporta le dialecticien catholique sur le métaphysicien protestant se répandit parmi l'élite intellectuelle des Bavarois. La Mennais, encouragé par leur sympathie, consentit à lire devant un nombre choisi de ses admirateurs le manuscrit de son *Essai d'un système de Philosophie catholique*⁵. Il l'avait apporté en Allemagne afin d'y mettre la dernière main.

1. Montalembert à Albert de La Ferronnays. Lettre inédite, 2 août 1832.

2. Voir *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet*, p. 49.

3. *Epil.*, t. II, p. 164.

4. Nous en trouvons le texte dans l'*Epil.*, t. II, 167-170. Voir F. DUINE, *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages d'après les sources imprimées et les documents inédits*, p. 169-170.

5. La Mennais ne publia pas cet ouvrage ; l'*Esquisse d'une Philosophie* en est

Bien que cette lecture eût été accueillie favorablement par l'auditoire composé d'écrivains et de philosophes, Rio cependant reproche à l'auteur une importante lacune, « celle qui avait rapport à l'esthétique, cette *science nouvelle* alors préconisée par tous les chefs d'école ¹ », et à laquelle La Mennais en guise de réparation devait consacrer plus tard un chapitre de son *Esquisse d'une Philosophie* ². Dès lors il fit preuve d'un intérêt tout spécial pour la science du Beau et consulta minutieusement les notes manuscrites de Rio sur la philosophie de l'art ; notes qui ne lui furent sans doute pas inutiles pour la composition de son livre. Quel avantage ce serait pour les jeunes artistes français, songeait La Mennais, de venir à Munich et à Francfort afin de profiter de l'élan qu'Overbeck, Cornélius et Veith ont imprimé à la nouvelle école !

Idée un peu vague qui demeura à l'état de projet ; les circonstances étaient peu favorables ; les Français n'avaient pas encore éprouvé le besoin de cet échange de relations internationales si profitables à tous les points de vue, particulièrement pour l'art, et la fièvre des voyages ne s'était pas encore emparée d'eux. Ce n'était cependant plus le temps où l'on faisait son testament avant de partir pour Rome et même pour Paris !

Le séjour de La Mennais à Munich touchait à sa fin. Ses nouveaux amis lui offrirent comme témoignage de leur sympathie un banquet d'adieu dont Rio nous rapporte les détails émouvants. Détails émouvants, certes, et non moins tragiques, car à la joie des ovations se mêla pour celui qu'on acclamait l'humiliation de recevoir l'Encyclique « *Mirari vos* » et la lettre du Cardinal Pacca qui condamnait l'*Avenir* ³. Mais laissons parler Rio :

un remaniement. Rio remarque le « changement d'esprit et du ton qui, dans l'ouvrage de 1840 dégénère souvent en hostilité plus que latente contre les mêmes doctrines que l'auteur s'était proposé de défendre dans l'ouvrage de 1830 ». *Epil.*, t. II, p. 171-172.

1. *Epil.*, t. II, p. 172.

2. LA MENNAIS, *Esquisse d'une Philosophie*, t. III, livre VIII, *De l'Art*, p. 125 et suite.

3. L'Encyclique « *Mirari vos* », le 30 août 1832.

« ... le professeur Schlottauer... avait choisi de préférence l'un des chants nationaux les plus propres à faire vibrer à l'unisson les cœurs de tous les convives, nationaux ou étrangers. Au plus fort de notre réunion, un léger bruit se fit entendre à la porte de la salle, et M. de La Mennais sortit aussi imperceptiblement que possible, de sorte que le musicien, absorbé par son rôle, ne discontinua pas son chant.

« La commission que l'envoyé de la nonciature venait de remplir auprès du héros de la fête, avait laissé ce dernier si parfaitement maître de lui-même, qu'en le voyant rentrer avec son air dégagé et sa bouche presque souriante, aucun de nous ne soupçonna la gravité du message qui venait de lui être délivré, surtout quand nous l'entendîmes demander avec insistance qu'on répâtât les couplets qui avaient été chantés en son absence. Ce même sang-froid, inconcevable dans un homme ordinairement si peu maître de lui-même, ne se démentit pas un instant, soit pendant le temps que nous fûmes encore à table, soit pendant l'excursion assez lointaine que nous fîmes ensuite le long de l'Isar, pour aller prendre le café dans le charmant village de la Mengerschwaige.....

« Le coup était rude, et les circonstances dans lesquelles il avait été porté semblaient devoir le rendre plus rude encore ; car une blessure profonde venait d'être faite à son orgueil au moment même où ses coreligionnaires allemands lui décernaient une sorte d'ovation comme complément des félicitations que lui avaient attirées, de leur part, sa controverse avec Schelling. Qu'il dissimulât son ressentiment devant ses hôtes et qu'il parvint à refouler, pendant quelques heures, au fond de son âme l'amertume dont cette condamnation imprévue semblait devoir la remplir, c'était un effort, méritoire sans doute, mais pour lequel il ne fallait, après tout, aucune grâce surnaturelle, tandis qu'il en fallait une prodigieusement efficace pour opérer, dans un homme comme celui que nous connaissions, l'espèce de miracle par lequel se termina cette mémorable journée.

« Non seulement je n'avais aucun soupçon de ce qui s'était passé entre le messenger du nonce et l'abbé de La Mennais, mais je n'avais entendu sortir de la bouche de ce dernier

aucune parole qui pût trahir des préoccupations étrangères à la fête qu'on nous donnait. Qu'on juge de ma surprise quand, en rentrant le soir dans notre logis, il nous lut le document avec une émotion visible, mais sans le moindre symptôme de dispositions hostiles envers le Saint Siège.. « Dieu a parlé », nous dit-il en terminant, « il ne me reste plus qu'à dire : *fiat voluntas tua* et à servir ces deux causes par mes prières, puisqu'il me défend, par l'organe de son Vicaire sur la terre, de les servir par la plume ». Et il se promenait de long en large dans la chambre en reproduisant et en développant les mêmes sentiments avec une verve de résignation qui nous rendait muets de surprise et d'admiration ¹. »

Les pèlerins de l'*Avenir* regagnèrent la France ; Montalembert se dirigea sur Paris et La Mennais sur La Chênaie. Rio resta seul à Munich. La correspondance qu'il entretenait avec La Mennais ne laissait pas « entrevoir l'amertume croissante de ses [de La Mennais] sentiments envers tous ceux qui lui faisaient obstacle ou ombragé ² ». Il était encore plus discret sur les relations qu'il avait nouées, en arrivant à Paris, avec certaines notabilités littéraires qui l'attaquèrent par son côté le plus vulnérable. A force de lui répéter qu'il était une lumière envoyée du ciel, et que ni lui ni personne n'avait le droit de mettre cette lumière sous le boisseau, on avait réveillé dans son sein le serpent de l'orgueil que les magiciens de Munich n'avaient fait qu'endormir, et l'on put bientôt juger, par la nature des produits qui sortirent de sa plume, à quel point les salutaires influences de ces magiciens avaient été remplacées par des influences contraires ³.

Au centre du renouveau catholique et artistique, Rio était mieux placé que jamais pour poursuivre ses études d'art. Pendant ce séjour à Munich il est intéressant d'observer à quel point il subit chaque jour davantage l'influence germanique et se laisse entraîner peu à peu à une prédilection évidente

1. *Epil.*, t. II, p. 173-175.

2. *Ibid.*, t. II, p. 177.

3. *Ibid.*, p. 177-178.

pour tout ce qui est allemand ou plutôt bavarois. Il admirait sans réserve la façon dont les philosophes et les artistes de ce pays comprenaient l'esthétique sous toutes ses formes : peinture, sculpture et musique. Il avait voué un véritable culte non seulement à Schelling, le grand prêtre de la *science du Beau*, mais aussi à ses contemporains Baader, Gørres, et aux frères Boisserée, tous romantiques qui, passant au service du catholicisme, le réintégrèrent dans l'art et dans la science et se plongèrent en plein moyen âge chrétien, époque merveilleuse où la foi populaire fleurissait naturellement en chefs-d'œuvre et s'épanouissait dans tous les arts.

Rio subit profondément l'influence de Schelling qui s'était déjà exercée sur lui durant son premier voyage en Allemagne. Conquis par les hautes spéculations de ce philosophe, lisant ses œuvres et s'entretenant avec lui tous les jours, il s'évertua pour tenter de suivre « l'aigle dans son vol ¹ » et pour comprendre le rôle de l'idéal dans les créations du génie humain.

« Le génie, dit Schelling, n'est ni l'activité aveugle ni l'activité agissant avec conscience ; il est plus haut et les comprend toutes deux. Ce qui dans l'art appartient à cette dernière, ce qui est exercé avec connaissance et réflexion, est la partie technique, qui peut être apprise et enseignée, tandis que ce qui appartient à la première est spontané, et ne peut être enseigné ni acquis : c'est la *poésie de l'art* ². »

Les théories vertigineuses de Schelling fascinèrent Rio mais leur influence fut bientôt mise en échec par les réflexions du *théosophe* Baader qui se fit un devoir de prémunir le néophyte contre la philosophie de son collègue, philosophie qu'il désignait comme un « ragoût panthéiste avec une sauce chrétienne ³ ».

Outre que les tendances de Baader étaient en harmonie avec les « besoins intellectuels et les aspirations religieuses ⁴ » de Rio, ce rival de Schelling le captivait encore par la verve de

1. *Epil.*, t. II, p. 214.

2. *Ibid.*, t. II, p. 216. Sur Schelling, voir GUYAU, *op. cit.*, t. II, p. 76-85 ; et Charles SAINTE-FOI, *Souvenirs de Jeunesse (1828-1835)*.

3. *Epil.*, t. II, p. 236. Sur Baader (1765-1841) voir GUYAU, *op. cit.*, t. II, p. 82-85 ; et SAINTE-FOI, *op. cit.*, p. 257-266.

4. *Ibid.*, t. II, p. 236.

ses brillantes improvisations et par une sorte d'élan primesautier qui excitait sans cesse l'attention :

« En voyant le terrain que gagnait chaque jour la fausse philosophie, il entrevoyait, dans un avenir plus ou moins éloigné les résultats qui feraient payer bien cher à notre siècle la triste satisfaction de s'appeler siècle des lumières. Pour lui [Baader] il n'y avait de vraie lumière que celle qui émane directement de Dieu comme il n'y a de vraie philosophie que celle qui a pour point d'appui Dieu et sa lumière en tant qu'elle éclaire l'intelligence humaine... On comprend aussi la profonde différence qu'il devait y avoir entre l'initiation que je lui dus et celle que j'avais reçue de Schelling. Celui-ci avait assigné à l'esthétique une plus grande place dans son système philosophique et un rôle plus brillant tant dans l'éducation individuelle que dans l'éducation des peuples ; mais Baader m'avait appris à percevoir l'idéal à travers les nuages lumineux qui couronnaient les sommets de la science. Ce fut seulement alors que je compris toute l'importance du mysticisme dans l'histoire de l'art chrétien et plus particulièrement dans l'histoire de l'école ombrienne qui m'était complètement inconnue en 1830, mais dont le berceau avait été pour moi un but de pèlerinage en 1832... Je peux dire qu'à cet égard comme à beaucoup d'autres, le théosophe fut pour moi un meilleur guide que le philosophe, et si mes progrès ne furent pas aussi satisfaisants qu'ils auraient pu l'être, ce ne fut certainement pas la faute de Baader ¹. »

On devine l'état de perplexité fébrile dans lequel se trouvait Rio. Impossible pour lui de concilier l'idéal plus ou moins panthéiste de Schelling avec l'idéal mystique de Baader et celui de Baader avec son propre idéal. Pour la poésie il se sentait plus libre et, sans hésitation, donnait la prééminence à Schelling. « Plus je relisais, plus il me semblait que la poésie, jaillissant des profondeurs de son sujet ou plutôt des profondeurs de son âme, coulait à pleins bords dans toutes les directions, pénétrant dans tous les interstices et faisant disparaître toutes les délimitations artificielles ². »

1. *Epil.*, t. II, p. 237-238.

2. *Ibid.*, t. II, p. 240-241.

Prenant la poésie dans son sens le plus étendu, après être demeuré longtemps indécis, Rio en vint à concevoir un plan incroyablement présomptueux : composer un ouvrage qui, sous le titre *De la Poésie Chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes*, embrasserait la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique. « C'était une tâche que je n'aurais certainement pas entreprise, disait-il, si j'en avais soupçonné toutes les difficultés et toute l'étendue ¹. »

Incompétent en architecture et en musique, Rio accepta de se joindre à la Table Ronde de Munich. « C'est ainsi qu'on appelait le cercle Gœrres qui avait la vertu d'une institution ; littérateurs, artistes, juristes, théologiens, romantiques de la veille et parlementaires du lendemain, s'y coudoyèrent et s'y mêlèrent, pendant plus de vingt ans ². » Gœrres, admirateur passionné de l'art gothique, en fut sans contredit le principal animateur. Les frères Boisserée qui faisaient partie du cercle n'étaient pas moins en mesure d'apporter un utile appoint aux connaissances incomplètes de Rio en architecture. L'un d'eux, Sulpice, avait écrit en 1824 un ouvrage sur la cathédrale de Cologne qui avait obtenu un succès national. Il s'était justement montré scandalisé quand Rio en 1830 lui avait avoué que pendant dix ans passés à Paris il n'avait jamais visité la Sainte-Chapelle ! De là on peut juger avec quelle ardeur l'apôtre de l'architecture gothique s'efforça de « convertir » son nouveau disciple. Il réussit au delà de ses espérances, car deux ans plus tard Rio, non seulement avait appris à connaître et à goûter les trésors gothiques de l'Allemagne, mais aussi à rendre hommage aux richesses de la France et de l'Italie.

Montalembert n'était pas étranger à cette évolution. Pendant l'hiver de 1831, il avait entretenu de fréquentes relations avec Victor Hugo ; il saluait dans l'auteur de *Notre-Dame de Paris* le champion de l'art gothique et voyait en lui le premier qui eût donné le « signal de la révolution qui doit infailliblement s'opérer dans l'architecture ³ ».

1. *Epil.*, t. II, p. 243.

2. GOYAU, *op. cit.*, t. II, p. 89. Sur Gœrres, voir : GOYAU, *op. cit.*, t. I, p. 315-367 ; t. II, p. 55-76 ; et SAINTE-FOI, *op. cit.*, p. 240-254. Sur les frères Boisserée voir : GOYAU, *op. cit.*, t. I, p. 216-223.

3. MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. VI, *Notre-Dame de Paris*, p. 410.

Montalembert qui déjà avait conçu l'idée d'une croisade contre le vandalisme *destructeur* et contre cet autre vandalisme qui, sous prétexte de restaurer édifices et œuvres d'art, ne fait que du neuf en croyant faire de l'ancien, accueillit avec enthousiasme l'apparition du roman de Victor Hugo, livre « horriblement beau ¹ » auquel il consacra deux articles dans l'*Avenir*. Reprochant à Hugo de manquer à son devoir et à son passé par sa tendance à « matérialiser la pensée ² » le zèle défenseur de l'art gothique distinguait entre les deux parties essentielles du livre, « l'architecture et le roman ; l'œuvre d'art et l'œuvre de l'imagination et du sentiment ; l'œuvre de l'architecte et l'œuvre de l'écrivain ³ ». Négligeant le romancier, il s'enrôla sous la bannière de l'architecte, prêt à se mettre à la tête d'un mouvement qui aurait pour but de rendre leur prestige aux vieilles églises avec « tout leur symbolisme inépuisable et leur cortège d'inspirations célestes cachées sous un vêtement de pierre ⁴ ». Sa ferveur contagieuse se communiqua à Rio qui en 1832 visita avec son ami les vieux cloîtres de Rome devant la plupart desquels il avait passé dédaigneusement en 1830. Montalembert avait en quelque sorte fait jouer la lumière sur les splendeurs des plus merveilleux bijoux gothiques aux yeux du futur rénovateur de l'art chrétien en France ; et celui-ci avant de commencer sa croisade puisa, comme nous l'avons vu, un nouvel élan à la Table Ronde de Munich aux côtés de Sulpice Boisserée, l'admirateur passionné de la cathédrale de Cologne.

Le puissant intérêt que prenait Rio aux choses de l'architecture ne lui faisait pas négliger pour autant la musique. Séduit aux accents de Liszt et de Schubert, il revint en France avec le projet de faire connaître deux recueils de chants de Schubert et de conquérir des adeptes à une forme de l'art musical qu'il avait si fort appréciée. Il prit pour coopérateur Liszt lui-même qui commençait alors sa carrière.

L'hôtel Levayer fut le théâtre des réunions musicales qui devaient exercer une si profonde influence. Le jeune artiste

1. *J. inéd. de M.*, 2 avril 1831.

2. MONTALEMBERT, *op. cit.*, t. VI, p. 417.

3. *Ibid.*, t. VI, p. 407.

4. *Ibid.*, t. VI, *Du vandalisme en France*, p. 75.

ne dédaignait pas de composer des accompagnements pour les chants préférés des habitués du salon de la marquise Levayer ¹.

Au mois de décembre 1832, Rio traversa la Manche pour la première fois afin de passer les vacances de Noël chez les Malcolm à Saint-Léonard. Ce fut dans cette charmante « retraite » qu'il trouva pour son cœur et pour son imagination les plus délicates jouissances dues à l'accueillante hospitalité de Lady Malcolm et à la proximité de la mer « qui s'étendait à perte de vue en venant lourdement briser ses vagues à leurs pieds, de manière à en faire jaillir l'écume jusqu'aux fenêtres ² ».

La musique qu'il aimait contribuait à son enchantement ; toutes les préférences de Miss Olympia, la fille de Lady Malcolm, allaient comme celles de Rio aux compositeurs allemands. Leurs récréations musicales passaient avant tout ; à peine prenaient-ils le temps de monter les beaux chevaux arabes du général Malcolm pour faire des promenades aux monuments historiques avoisinants. Miss Olympia regrettait cependant que leur hôte négligeât la peinture et elle s'en plaignait à Montalembert :

« La musique a tout à fait remplacé la peinture pour M. Rio qui considère comme perdu chaque instant qui n'est pas consacré à la musique, et moi je suis obligée de me quereller de temps en temps avec lui afin de lui rappeler qu'on est fait pour autre chose que pour jouer du piano et chanter ³. »

Pourtant Rio n'oubliait pas son dessein. Les vacances de Noël à peine écoulées, il se rendit à Londres, puis à Cambridge afin de se mettre en relations avec les personnes les plus capables de l'aider dans la composition de son livre. Le Docteur Whewell ⁴, ami des Malcolm et maître d'archéologie à l'Univer-

1. *Epil.*, t. II, p. 259-260.

2. *Ibid.*, p. 260.

3. « Music has quite supplied the place of painting with Mr Rio who really thinks every moment wasted that is not consecrated to music, and I am obliged to quarrel with him occasionally, in order to remind him one was made for something else than to play and sing. » Olympia Malcolm à Montalembert, 14 février 1833. Lettre inédite.

4 Voir : Mrs STAIR DOUGLAS, *The Life and Selections from the Correspondance of William Whewell*.

sité de Cambridge rendit agréable et utile son séjour dans cette ville. Le savant professeur fit avec lui une revue dans l'ordre chronologique des nombreux édifices gothiques qui ornent Cambridge et ses environs. Il le conduisit même voir les monuments restaurés avec un goût à la fois parfait et très sûr.

A la même époque Montalembert commençait une campagne contre les ravages de la *Bande Noire*¹ par son article *Du vandalisme en France*² publié sous forme de lettre ouverte à Victor Hugo. Dans ses nombreuses pérégrinations à travers la France, il avait été frappé de voir avec quel mauvais goût avaient été restaurées les églises du Moyen Age ; il méditait un nouveau voyage à travers l'Allemagne pour en visiter les monuments gothiques. Redoutant comme Rio la solitude, il invita son ami à « laisser cette terre de brouillards³ » pour aller avec lui rendre visite à La Mennais à La Chênaie pour, de là, se rendre en Allemagne.

Les lettres de Montalembert atteignirent Rio à Londres au retour d'un agréable séjour à Abergavenny où l'on parlait une langue sœur de celle de l'Ile d'Arz. « Je viens de passer un mois délicieux dans le pays de Galles. J'ai trouvé dans quelques anciennes familles catholiques une hospitalité si cordiale, un enthousiasme si admirable pour leur foi que je ne peux pas m'empêcher de placer les souvenirs que j'emporte parmi les meilleurs souvenirs de ma vie⁴. »

Ce séjour à Llanarth fut un événement capital dans la vie de Rio : il rencontra la jeune fille qu'il devait plus tard associer à son existence et à ses travaux.

Miss Apollonia Jones appartenait à une famille aristocratique du pays de Galles, une de ces vieilles familles restées héroïquement catholiques en dépit de toutes les persécutions et qui avaient contribué au maintien de la foi dans cette région pendant les deux derniers siècles⁵.

1. MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. VI, p. 7.

2. Lettre insérée dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1833.

3. Rio à Montalembert, *Epil.*, t. II, p. 252.

4. Lettre citée par Dom L. GUGAUD, *Extrait des Annales de Bretagne*, t. XXIX, avril 1914, p. 15.

5. De ces familles il reste aujourd'hui seulement trois : les Herbert et Jones de Llanarth, les Mostyn de Talacre et les Vaughan de Courtfield. Le « clan »

Miss Jones n'était pas précisément jolie, mais distinguée autant qu'intelligente. Son charme émanait surtout de ses qualités d'âme. D'une grande bonté de cœur, d'un goût délicat en matière d'art chrétien, elle inspirait à Rio un attrait profond. Puisque cette jeune fille avait les mêmes croyances que lui, comprenait ses aspirations et avait de si nobles qualités, ne serait-elle pas la compagne idéale destinée à parcourir avec lui les sentiers de la vie ?... Peu à peu le rêve de Rio prit une forme plus précise et des projets d'avenir qui lui semblaient partagés par Miss Jones s'élaborèrent dans son esprit et prirent possession de son cœur. N'y aurait-il pas d'obstacles à leur réalisation ? Ses amis qui tenaient une si grande place dans sa vie les favoriseraient certainement ; les mariages à l'étranger étaient alors très en faveur ; Lamartine, Alfred de Vigny, Tocqueville, d'autres encore avaient épousé des Anglaises¹. Ne serait-ce pas sage d'agir de même ? Mais du côté des Jones, les futurs projets seraient-ils approuvés ? Dans l'incertitude il se décida à parler aux parents de la jeune fille.

Les premières ouvertures n'obtinrent pas de succès. Rio, il est vrai, avait pour lui cette foi ardente qui était aux yeux des Jones un mérite très précieux, mais il était sans fortune et sans titre de noblesse ; il ne possédait aucun des avantages matériels qui auraient pu militer en sa faveur. Les frères de Miss Apollonia mirent le plus d'obstacles qu'ils purent au mariage de leur sœur avec ce Breton qui faisait preuve d'une vivacité de sentiments extraordinaire et d'un souci de l'idéal difficilement accessible à des natures droites mais sans finesse. Gentils-hommes campagnards, peu soucieux des plaisirs intellectuels, ils s'occupaient de leurs terres ; la chasse et la pêche suffisaient à l'agrément de leurs loisirs. Ils méprisaient ce Français — un dandy, à leurs yeux — auquel il suffisait de rester des heures dans un salon à chanter, à réciter des poésies et à s'enivrer de rêveries sur l'art italien !

illustre des Herbert, seigneurs des terres entre Abergavenny et Monmouth, adopta le nom de Jones en 1857. Restés fidèles à l'Eglise depuis le temps d'Elisabeth ils étaient souvent persécutés et obligés de payer des amendes, mais ils gardaient leurs propriétés, et leur chapelle fut toujours le rendez-vous des fidèles qui s'y rassemblaient pour entendre la Messe.

(Donald ATTWATER, *The Catholic Church in Modern Wales*, p. 53-55.)

1. BOUTET DE MONVEL, *Les Anglais à Paris (1800-1850)*, p. 160-162.

Rio se sentait impuissant à vaincre de tels préjugés. Abandonnerait-il la partie ? Non certes, mais seul que pouvait-il faire ? Il temporisa, fit provisoirement une sage retraite. Malgré les remontrances des bons Malcolm, il finit par quitter l'Angleterre pour aller demander en France le conseil et l'appui de ses amis.

Miss Olympia Malcolm envoya à Montalembert le bilan des « pertes et gains » de Rio pendant son séjour en Grande-Bretagne. Nous cédon au plaisir de citer ce document original ¹ :

LOST	and	GAINED
Much poetry	.	a little prudence
much enthusiasm		a little common sense
a little touchiness		a little toleration
some vanity		a little judgment
his horror of commerce		an interest in the Funds
many foolish notions		some still more foolish
his temper often with us		lessons from our meekness
the very high opinion he had		
of himself formerly		many friends
much of his hair		a bottle of Macassar oil

When all is added and subtracted and *proved* we, the undersigned, bring in a verdict that Mr Rio is guilty of having allowed the English air and society improve his temper and understanding.

1. Miss Amelia Malcolm, sœur de Sir John Malcolm ; Olympia Malcolm était la fille de Sir J. Malcolm. Sur Sir J. Malcolm (1769-1833) voir Sir J. W. KAYE, *Life and Correspondance of Sir John Malcolm*. Olympia Malcolm à Montalembert, 14 février 1833. Lettre inédite.

PERTES	ET	PROFITS
Beaucoup de poésie.		Un peu de prudence.
Beaucoup d'enthousiasme.		Un peu de bon sens.
Un peu de susceptibilité.		Un peu de tolérance.
Un peu de vanité.		Un peu de jugement.
Son horreur du commerce.		Un intérêt aux affaires.
Beaucoup d'idées ridicules.		Quelques-unes plus ridicules encore.
La patience avec nous.		Leçons tirées de notre douceur.
L'opinion très haute qu'il avait de lui-même autrefois.		Beaucoup d'amis
Beaucoup de cheveux.		Une bouteille d'huile de Macassar.

« Après avoir additionné, soustrait et vérifié, nous les soussignées déclarons que M. Rio est coupable d'avoir permis à l'air et à la société d'Angleterre de perfectionner son caractère et son intelligence.

Olympia-Charlotte MALCOLM.
Amelia MALCOLM. »

Des événements que nous ne pouvons pas passer sous silence s'écoulèrent avant la décision finale de la famille de Miss Jones.

« Tu n'auras certainement pas manqué de dire à Rio combien il me tarde de le voir arriver ici. Arrangez-vous l'un et l'autre pour y passer le plus de temps possible. Je vous le demande en grâce ¹. » C'est ainsi que La Mennais insistait à plusieurs reprises auprès de Montalembert pour obtenir la visite du « bon Rio ² ». Vers la fin de juin ce désir fut réalisé ; les deux amis retrouvèrent à la Chênaie, Gerbet, Mickiewicz ³, le comte César Plater ⁴ et le jeune Maurice de Guérin.

On sait le programme des journées passées auprès du maître : travaux de quelques heures, lectures choisies, promenades dans les bois ou sur le bord de l'étang, discussions animées sous les chênes vénérables, surtout sur la question polonaise ; puis les soirées inoubliables : concerts improvisés où Maurice de Guérin chantait de sa voix sonore et mélodieuse les *Deux Anges* pendant que M. Féli l'accompagnait à l'accordéon ; enfin les veillées prolongées pendant lesquelles le maître lisait quelques chapitres des *Paroles d'un Croyant*, dont il achevait alors l'improvisation enflammée. L'auditoire se laissait bercer à la poésie et à l'éloquence de ces strophes tour à tour brûlantes et tendres sans en pressentir les prochains et redoutables prolongements ⁵.

« Malgré la discrétion que l'auteur avait apportée dans le choix de ces chapitres, il était difficile qu'une certaine inquiétude ne se mêlât pas à l'enthousiasme que cette lecture excitait dans nos âmes. Mais ce dernier sentiment dominait tellement tous les autres que la critique était impossible ⁶.

1 Eugène FORGUES, *Lettres inédites de La Mennais à Montalembert*, La M. à Montalembert, 8 juin 1833.

2. *Ibid*, p. 23, 75, 142.

3. Le poète Adam Mickiewicz (1799-1855), réfugié en France en 1831, devint plus tard professeur au Collège de France. Voir : L. MICKIEWICZ, *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre*.

4. Le comte César Plater (1810-1869) quitta la Pologne après la Révolution de 1830 ; il devint alors l'ami fidèle de Montalembert.

5. Voir : Pierre HARISPE, *Lamennais, drame de sa vie sacerdotale*, p. 74-98.

6. *Epil.*, t. II, p. 185.

Rio ne voulait pas céder à son angoisse. D'ailleurs il semblait rester assez étranger à ce drame qui se concentrait particulièrement autour de M. Féli, Gerbet et Montalembert. Pour lui les questions d'art, le projet formé à Munich d'envoyer de jeunes Bretons en Allemagne pour y étudier l'art chrétien faisait le principal sujet de ses conversations avec La Mennais. On sait avec quelle ardeur passionnée il avait entrevu cette perspective et cette ardeur était encore loin d'être éteinte. « Pendant les quinze jours que je restai encore à La Chênaie après le départ des autres pèlerins il ne fut pas question une seule fois entre mon hôte et moi des *Paroles d'un Croyant*. Ignorant les tempêtes successives qui avaient bouleversé son âme depuis son départ de Munich, je me figurais toujours que j'avais devant moi le vainqueur de Schelling, le philosophe chrétien résigné à son nouveau rôle et impatient de remplir les lacunes qu'on lui avait signalées dans son système philosophique. Ce qui rendait mon illusion incurable, c'est qu'il revenait sans cesse sur nos souvenirs communs de 1832, particulièrement sur ceux qui se rattachaient à l'objet spécial de mes recherches... Quand j'avais été pendant longtemps avec lui, ce qu'il y avait de sombre dans sa tristesse qui était permanente, disparaissait peu à peu pour faire place à une mélancolie douce, parfois même affectueuse, et alors son éloquence, pénétrante plutôt qu'entraînante, remuait mon âme dans ses plus intimes profondeurs ¹. »

Lent à croire que son compatriote pût un jour abandonner les principes religieux et politiques si chers aux vrais fils de la Bretagne, Rio resta en relations plus ou moins suivies avec le Maître jusqu'en 1834. La correspondance de La Mennais trahissait toujours un vif intérêt pour les études esthétiques de son ami, mais elles dévoilaient aussi une accablante tristesse, une lassitude insurmontable. « Je n'oublierai jamais les jours que nous avons passés ici ensemble dans une si douce communication de pensées et d'affection, jours écoulés trop tôt qui renaîtront s'il plaît à Dieu, à votre retour du long voyage que vous avez jugé nécessaire pour compléter vos études sur l'art... Quant à moi, je vous le répète, je me sens tellement faible et abattu, que je n'ai pas la force de lier deux idées et d'assem-

1. *Epil.*, t. II, p. 185-187.

bler quatre paroles. Il ne me reste, en vérité, de vivant que mon cœur. Ce cœur, mon cher ami, vous est et ne cessera jamais de vous être bien tendrement dévoué. Je remercie Dieu d'avoir formé entre nous une si douce et si étroite et si durable union. Elle me console de beaucoup de douleurs. Même de loin ma pauvre âme s'appuie sur la vôtre et celle de Montalembert. Vous m'êtes l'un et l'autre toujours présents, et dans mes tristesses je songe au jour où je vous reverrai. Mes regards qui fuient ce qui m'environne vous suivent dans vos courses lointaines. Quelquefois il me semble que je suis près de vous et alors je me sens soulagé. Adieu, adieu, aimez-moi et priez pour moi ¹. »

De son côté Rio répondait avec confiance à ces lettres si affectueuses s'efforçant toutefois d'éviter les questions brûlantes de religion et de politique. Ses amitiés n'avaient pu ébranler ses convictions légitimistes ; contrairement à La Mennais et à ses disciples, il ne considérait pas 1830 comme l'aube de la vraie liberté religieuse et sociale. Mais si Rio par délicatesse se taisait auprès de La Mennais, il exprimait sans détour ses vues à Eugène Boré ² ; celui-ci, dont la discrétion ne formait pas la vertu dominante, les transmettait aussitôt au maître. « L'excellent M. Rio est ici [à Paris] depuis trois semaines. Il vous a écrit et il a dû vous dire que j'étais un peu *sauvage*... Ses idées légitimistes qu'il conserve toujours et ses sorties contre la Révolution de juillet, considérée même en elle-même, m'avaient indisposé quelque peu à son égard ³... »

Les divergences d'opinion entre Rio et La Mennais ne provoquèrent d'abord aucune froideur de la part de La Mennais. Pourtant ses lettres laissèrent peu à peu percer une profonde amertume. Rio se rendit finalement compte que les tendances de son ami étaient devenues diamétralement opposées aux siennes... Après quelque temps la rupture apparut inévitable.

Il revit La Mennais pour la dernière fois immédiatement avant la publication des *Paroles d'un Croyant*. Malgré leur contrainte réciproque un certain accent de cordialité faisait

1. Lamennais à Rio. *Epil.*, t. II, p. 192-194.

2. EUGÈNE BORÉ (1809-1878) orientaliste, entra dans la Congrégation de la Mission, dont il devint supérieur général.

3. A. ROUSSEL, *Lamennais intime d'après une correspondance inédite*, E. Boré à Lamennais, 23 oct. 1833, p. 255.

espérer à Rio la probabilité d'un rapprochement... Il se trompait.

« Toutes mes tentatives pour me ménager une occasion de lui parler à cœur ouvert furent inutiles. Non seulement il éludait toutes les questions qui se rattachaient à la périlleuse controverse dans laquelle il s'était engagé, mais il évitait même de me parler des projets qui avaient été le principal aliment de notre correspondance et qui pour moi n'avaient rien perdu de leur charme. Quelques mots que je hasardai sur notre chimérique espoir de naturaliser l'art chrétien en Bretagne, ne provoquèrent de sa part qu'un sourire d'incrédulité, auquel s'associa le témoin muet, mais non pas impassible, de notre conversation. Ce témoin que je voyais alors pour la première et la dernière fois, était M. Sainte-Beuve. Malgré l'impression favorable que m'avaient laissée quelques-unes de ses compositions en vers et en prose, je ne pus me défendre d'un triste pressentiment en voyant à travers ses ricanements trop significatifs, l'ascendant déjà très prononcé qu'il avait pris sur l'esprit de celui dans lequel, pour plus de sûreté, il feignait de reconnaître un maître. La pente était donc devenue très glissante et le danger d'autant plus imminent que les anciens amis étaient obligés de se taire, sous peine d'être répudiés l'un après l'autre ¹. »

La correspondance cessa entre les deux amis, mais pendant quelque temps La Mennais demandait constamment des nouvelles de Rio. Il plaisantait même sur ses innombrables voyages : « Mille choses affectueuses à Rio. Si jamais il devient étoile, ce serait certainement une étoile errante. *Trahit sua quemque voluptas*. La mienne est de garder le coin du feu ². »

La mésintelligence morale ne tarda pas à s'affirmer entre eux de plus en plus profonde. Rio en souffrit vivement. Elle amena bientôt la fin de leurs rapports, que les événements les plus graves allaient précipiter. Rio eut la tristesse d'apprendre que cette ancienne amitié avait compromis l'avenir de son frère, ce cher « Job » auquel il était si attaché ³.

1. *Epil.*, t. II, p. 202-203.

2. FORGUES, *op. cit.*, p. 337.

3. Son frère Joseph. Voir dédicace du discours prononcé par Rio à la distribution des prix du collège Louis-le-Grand, le 17 avril 1836. « A mon frère comme au plus ancien et au meilleur de mes amis. »

Eugène Boré se chargea avec son tact ordinaire de mettre La Mennais au courant des sentiments de Rio ¹ : « Il vous reproche de calomnier le Moyen Age et d'attaquer un système si catholique que nous devrions admirer à genoux, rôle d'autant plus triste, ajoute-t-il, que les non-catholiques, comme Michelet, Ampère, etc., en font le plus grand éloge.

« Son frère s'est présenté l'autre jour au séminaire de Saint-Sulpice, parce qu'il pense à l'état ecclésiastique. On lui a fait bon accueil. Mais le lendemain on ne l'a pas aussi bien reçu. Il paraît qu'on avait été aux informations et que l'on avait appris que [Rio] ayant été en relations avec vous était par conséquent un être dangereux et que par conséquent il devait s'en ressentir. Bref on l'a refusé, ce dont M. Rio paraissait très mortifié ². »

Dans sa réponse La Mennais ne fit aucune allusion au sort du frère de Rio, mais il ne manqua pas de critiquer le goût exclusif de son ami pour le Moyen Age :

« Rio ne fera pas fortune avec ses folles idées. Je lui crois un bon cœur, mais il a une bien pauvre tête. On pourrait lui dire, je crois, ce que Guéneau disait au bonhomme qui le poursuivait de sa métaphysique : *Quand vous serez deux, complexez-moi pour le troisième*. Personne ne nie que le Moyen Age n'offre des choses très belles, mais d'en faire le type de toute perfection, et particulièrement de la perfection sociale, c'est cela qui est extravagant. Du reste j'ai remarqué que ces gens-là manquaient entièrement d'humanité. C'est là surtout ce qui me dégoûte d'eux. Leur poitrine est vide comme leur tête. Je ne parle pas de Montalembert. Celui-ci a du cœur mais malheureusement point de raison... Sa dernière lettre était de Pise où il venait de faire une sottise solennelle, en envoyant, lui laïque, son adhésion aux Encycliques que personne ne lui demandait ³. »

Quelques mois après, La Mennais signifiâ à Rio qu'avec des idées aussi incompatibles que les leurs, l'union des cœurs était impossible.... « Ainsi se terminèrent les relations qu'une admiration sincère de ma part et une sympathie non moins sincère

1. Ce malentendu se dissipa aussitôt et Boré entretint toujours des relations cordiales avec Montalembert, Gerbet, Rio, et ses autres condisciples de la Chénuaie.

2. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 307. E. Boré à Lamennais, 14 déc. 1834.

3. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 309. Lamennais à E. Boré, 31 déc. 1834.

de la sienne avaient établies entre nous à Munich et qui, ravivée par des communications encore plus intimes dans la solitude de La Chênaie, auraient pu exercer la plus heureuse influence sur mes futurs travaux, ne fût-ce qu'en m'apprenant à les consacrer ¹. »

On se souvient que Montalembert avait formé le plan de passer l'hiver de 1833 avec Rio en Allemagne. Le besoin d'une consolation après l'insuccès apparent de son projet de mariage, l'avait conduit à La Chênaie ; mais le scepticisme de La Menais n'était pas le dictame propre à panser une blessure aussi délicate. Montalembert songea à Albert de La Ferronnays qui, avec Rio, avait suivi de près, dès le commencement, toutes les péripéties de son roman sentimental. Pourquoi ne pas faire revivre cette douce intimité qui lui avait été si agréable à Rome : les joyeuses heures d'étude en commun, les promenades à trois et les épanchements du cœur surtout ? Il écrivit aussitôt à Albert pour lui demander d'être de la partie. Celui-ci conservait à l'égard de Rio une certaine acrimonie... Il accepta un voyage à *deux* mais pas à *trois* !

« Je me réjouirais de nous retrouver tous deux seuls ; un tiers quelque intime, quelque ami qu'il soit changerait tout à fait la nature de nos rapports ². » Cette lettre tomba entre les mains de Rio. On imagine combien le coup lui fut sensible.

Rio et ses amis n'appartenaient pas en vain à la génération romantique de 1830. Les crises politiques, sociales et religieuses qu'ils traversaient avaient exaspéré en eux une sensibilité rendue déjà vive par l'éducation d'alors. Ils connurent comme tous leurs contemporains, l'introspection à outrance, cette mélancolie qui se complait en elle-même et qui, faiblesse déconcertante, donne parfois à des hommes de pensée profonde une susceptibilité presque féminine.

C'était le temps où l'on se laissait aller aux mouvements d'humeur, aux désaccords passagers pour se réconcilier ensuite avec force effusions. On pleurait, on s'embrassait, puis les

1. *Epil.*, t. II, p. 203.

2. Albert de La Ferronnays à Montalembert, 16 juin 1833. Lettre inédite.

bouderies renaissaient et l'on se repliait sur soi-même avec amertume. Parfois on se donnait le rôle de médiateur quitte à tomber plus tard dans les travers condamnés chez les autres.

Albert de La Ferronnays et Montalembert échangèrent de nombreuses lettres. Celui-ci essayait de rétablir la paix entre ses deux amis :

« Je t'avouerai, mon cher bon, avec ma franchise ordinaire que je te trouve très coupable en ceci. Tu agis envers Rio non seulement avec légèreté mais avec ingratitude. Tu oublies tout ce qu'il a fait pour toi, combien il t'a aimé, toi enfant et lui homme d'un âge mûr, combien enfin il a contribué au développement de ton esprit et de ton goût — ces services-là sont inappréciables, et un homme de cœur ne doit jamais le perdre de vue ; ils doivent surtout faire pardonner bien des choses. Et puis je crois que tu es injuste envers Rio ; il n'a pas conservé l'ombre de rancune ou de froideur à ton égard ; et quant au reste de la famille, je puis t'assurer que pour ce qui touche à mon expérience personnelle, je ne l'en ai jamais entendu parler qu'avec une extrême réserve. Je crois même pouvoir répondre que le fond même de ses sentiments a changé et qu'il n'y a plus aucun danger à craindre... Je te dis tout ceci dans l'abandon de mon cœur et avec la conviction que moi du moins, j'ai le droit de te dire tout sans gêne, comme j'ai le désir sincère de m'entendre dire tout par toi. Quant à moi, cher bon ami, il me serait difficile de te dire combien cette malheureuse affaire a dérangé tous mes plans et combien elle a bouleversé toutes mes idées. Mon projet favori était de recommencer tant bien que mal et en quelque lieu que ce soit, notre ancienne vie à *trois*, qui m'a laissé de si délicieux souvenirs ; c'est pour cela et uniquement pour cela que je pensais à aller en Italie, en Sicile cet automne, afin de te laisser moins de chemin à faire pour m'y rejoindre. Maintenant tout cela est détruit. Rio comme de raison ne peut pas songer à se rapprocher de toi après ce qui s'est passé et toi-même tu exprimes assez clairement la prévention que t'inspire un *trio*. Me voilà donc obligé de choisir entre vous deux ; or tu conçois, cher bon, que ce choix

ne peut paraître douteux ; ce n'est pas une affaire d'inclination mais de devoir et de convenance. Après avoir arrêté un projet un an d'avance et l'avoir maintenu au milieu de mille obstacles, il m'est impossible de dire à Rio : « Je ne veux pas voyager avec « toi parce qu'Albert désire que tu ne sois pas en tiers avec « nous. » Me voilà donc obligé de renoncer à toute chance de te revoir, au moins pour cet automne. Je vais courir en Allemagne jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle j'irai me fixer à Munich. Je pense que Rio y restera avec moi ¹... »

La réponse d'Albert témoigna toute sa désolation devant la tournure que prenaient les événements :

« Tu comprends facilement ce que je souffre de voir mes rapports avec Rio définitivement rompus, car bien que notre intimité ne fût pas la même depuis longtemps, j'avais toujours espéré nourrir l'amitié qui existait entre nous deux. Tu sais combien nous sympathisions sur les points les plus essentiels, comme la reconnaissance que je lui devais et que je ne cesserai pas de lui conserver était venue resserrer les liens qui nous unissaient. Un moment suffit pour détruire nos bons rapports. Je redoutais cette fin depuis bien longtemps, mais pourtant j'avais toujours espéré. Maintenant mon ami, il semble que je tienne à toi plus que jamais, et juge de la peine que je ressentirais si tu cessais de me connaître et de comprendre mon cœur. Je te remercie tendrement de la franchise avec laquelle tu me parles, tu me trouves coupable, tu me blâmes, j'en suis peiné et même un peu surpris, je souffre de voir que tu aies trouvé de l'ingratitude dans ce que j'ai fait. D'abord je t'écrivais à toi seul et peut-être alors me suis-je un peu laissé emporter par l'impression d'un moment, mais pourtant ce que je t'ai dit, je l'aurais dit à Rio lui-même, s'il eût été de bonne foi il m'eût compris et m'eût donné raison. Mon cher, je n'ai pas oublié ce que Rio a fait pour moi et le temps que nous avons passé ensemble me sera toujours cher... »

« Tu connais, mon cher, le sentiment de Rio pour ma sœur, il t'a souvent ouvert son cœur, toi-même tu as souvent tenté de lui faire comprendre le langage de la raison et du *devoir* ;

1. M. à A. de la F., 14 juillet 1833. Lettre inédite.

tu sais si les tentatives de ce genre ont été infructueuses. Je ne veux pas le blâmer de ce qui peut être involontaire ; mais, mon ami, je te le demande, quelle était ma position ? Quand je contrariais sa passion comme je le *devais*, loin de reconnaître l'amitié dans mes instances, Rio n'y voyait qu'une opposition incommode à ce qu'il voulait éprouver. Mon père et ma mère souffraient pourtant de ce qu'ils avaient découvert. Ma sœur elle-même ne cessait de se reprocher de voir qu'elle avait été si mal comprise. Je n'exagère rien quand je te dis que mon père en était au désespoir. Eh bien, moi, témoin des angoisses des miens et les partageant avec eux, je me trouvais pourtant obligé de condescendre aux extravagances de Rio qui semblait s'aveugler à plaisir.

« Ce n'est pas un prétexte hors de saison, mon ami, que je prends ici ; tu me dis dans ta lettre : *quant au reste de la famille je puis t'assurer que pour ce qui touche à mon expérience personnelle, je ne l'en ai jamais entendu parler qu'avec une extrême réserve*. Eh bien, mon cher, lis sa dernière lettre que je t'envoie et que j'ai reçue dernièrement quand, moi aussi, j'avais toutes les raisons d'espérer que ce malheureux sentiment avait été toutefois détruit, effacé, par les diverses occupations qui semblaient avoir rempli son cœur depuis. M^{me} de Bunsen nous avait assuré que Rio avait enfin trouvé en Angleterre une femme qui pouvait comprendre son âme et qui devait faire tout son bonheur. J'en remerciais le ciel et éprouvais une joie qui semblait m'être personnelle quand je reçus sa dernière lettre. Lis-la de sang-froid, mets-toi à ma place et dis-moi si malgré toute mon amitié pour Rio je pouvais balancer entre lui et le repos des miens. Voilà, mon cher, pourquoi vivre avec lui me devenait impossible. Voilà, mon ami, pourquoi je t'ai écrit cette phrase : *un tiers, quelque intime, quelque ami qu'il puisse être, changerait tout à fait la nature de nos rapports*. Réponds-moi vite et de sang-froid, dis-moi si ma conduite peut être taxée d'ingratitude ¹. »

Pendant l'année 1833-1834 ce petit groupe d'amis, si fidèlement dévoués, souffrait certainement de violentes secousses

1. A. de la F. à M., 6 août 1833. Lettre inédite.

morales. Chacun d'eux, redoutant la solitude, aspirait au bonheur familial ; mais chacun demeurait dans la plus grande incertitude sur la réalisation de son rêve. Le bonheur d'Albert était entre les mains d'Alexandrine d'Alopeus ; le sort de Rio dépendait des frères irascibles de Miss Jones ; le pauvre Montalembert croyait bien avoir perdu sa cause, mais se raccrochait pourtant à l'espoir de trouver un appui pour fléchir l'exigeante mère d'Hedwige Lubomirska¹. Seul le bon Cornudet se possédait, tâchant de calmer l'effervescence produite par les susceptibilités froissées... quand celles-ci devenaient trop alarmantes.

Montalembert, impatient de commencer son voyage en Allemagne devança Rio de quelques jours et « tout seul et mortellement triste² » il se plaint à Cornudet, à Albert de La Ferronnays et même à La Mennais que l'inexact Rio ait remis son départ et arrive nonchalamment au rendez-vous quatre jours en retard. Cornudet pressent l'orage et reprend son rôle de médiateur :

« Pourquoi, cher ami, te fâcher si fort contre N. [Rio] pour les quatre jours qu'il a passés à Paris au-delà du temps convenu ? Ecoute un conseil que mon cœur te donne. Prends garde de ne pas mettre dans tes relations avec N. trop d'exigence. Il t'aime de tout son cœur, mais tu sais comme il est susceptible. Je te supplie de ménager sa susceptibilité. Du reste, vois-tu, c'est quelque chose de très pénible dans l'amitié que l'exigence et tu es horriblement exigeant. Il prétend que je t'ai gâté en te cédant toujours tout ce que tu voulais. Corrige-toi de ce défaut qui ôterait bien de la douceur à l'amitié qui est entre nous trois³. »

En octobre Montalembert apprend à Albert la divergence de leur itinéraire : « Il faut que je te raconte un événement grave et qui t'intéressera — c'est ma séparation avec Rio. Tu souriras de voir que moi qui te faisais dans ma dernière lettre un si beau sermon, je suis tombé dans la même faute. Voici comment cela s'est passé : quatre ou cinq jours après le départ de ma

1. La princesse Hedwige Lubomirska. Montalembert avait fait sa connaissance à Rome en 1832 ; ses projets de mariage avec elle ne se réalisèrent pas.

2. M. à A. de la F., 5 oct. 1833. Lettre inédite.

3. CORNUDET, *op. cit.*, p. 85. C. à M., 3 sept. 1833.

dernière lettre j'ai été rejoindre Rio à Cologne, où il était enfin arrivé. Je l'ai trouvé souffrant de la même maladie qu'il a eue à Rome, quoique à un bon moins fort degré. Il a été par eau à Bonn et moi par terre. Là nous nous sommes encore remis, mais ce n'était plus le même homme. Il s'est refusé à rien voir de ce que je voulais voir, à faire aucun détour, aucun séjour ; il s'arrangeait de manière à partir toujours au moment où j'arrivais dans un endroit, etc., de sorte que nous sommes allés de Cologne à Francfort en jouant pour ainsi dire à cache-cache — tout cela, à ce qu'il me dit, pour montrer qu'il n'était pas à mes gages ! Il s'est mis dans la tête qu'on le prenait pour mon précepteur ! qu'on faisait plus d'attention à moi qu'à lui, enfin Dieu sait quoi — si ce n'est que cette susceptibilité d'amour-propre que tu lui connais lui a mis dans la tête je ne sais quelles folles idées d'aristocratie, d'infériorité de position, etc., qui sont on ne peut plus ridicules et coupables après neuf ans d'une intimité telle que celle qui existe entre lui et moi.

« Bref, à Francfort, il s'est fondé à la fois sur sa santé et sur mon caractère qu'il dit s'être considérablement aigri, et m'a déclaré qu'il ne m'accompagnerait pas plus loin : il s'est dirigé de son côté vers Munich et moi vers Dresde, de sorte qu'après avoir arrêté ce projet de voyage commun depuis un an, après y avoir sacrifié d'abord celui que j'aurais pu faire en Italie avec toi, ensuite la société du comte Plater et de plusieurs autres amis et camarades qui m'avaient offert de faire le voyage en Allemagne avec moi, et que j'avais tous refusés pour être seul avec Rio, je me trouve condamné à achever ce long voyage dans une complète solitude ! et tu sais, tu dois concevoir ce qu'est la solitude pour moi surtout maintenant... Entre nous, cher Albert, je ne puis te cacher que cette séparation a été un des coups les plus pénibles que mon cœur ait jamais reçus. Je comptais sur Rio avec une inébranlable confiance : c'est le dernier de mes amis dont j'aurais attendu pareille conduite. Je me courbe du reste avec humilité sous la main de Dieu¹. »

Rio passa du chagrin au désespoir. Il écrivit à Cornudet qui

1. M. à A. de la F., 5 oct. 1833. Lettre inédite.

se hâta de sermonner les deux coupables : « N. [Rio] m'a écrit et m'a parlé aussi de votre séparation, pour mieux dire, il ne m'a parlé *que* de votre séparation qui me paraît lui avoir été encore plus sensible qu'à toi. Il se plaint de ton mauvais caractère, comme je m'y attendais, et de scènes violentes que tu lui as faites. Enfin il m'écrit les choses les plus désolantes sortant tout à fait d'un cœur découragé qui ne croit presque plus à l'amitié. J'ai répondu immédiatement par un sermon sur sa susceptibilité et sa rancune, ses deux défauts capitaux, comme à toi je t'avais répondu par un sermon sur tes exigences et ton caractère emporté...

« Prends des résolutions, mon Charles, et prie le bon Dieu de te donner la force de les tenir. Et puis, va-t'en auprès de N. en chrétien et en ami, l'embrasser et lui dire que tu veux vivre avec lui comme autrefois. Tu es le plus jeune, celui dans lequel il y a le plus de foi en tout ce qui est affection ; c'est à toi de faire cette démarche. Il a le cœur fait pour te comprendre, pour retrouver à l'instant tout son enthousiasme et toute sa foi en toi. Plante là tous tes travaux, s'il le faut toutes tes études. Car qu'est-ce que cela à côté de la perte d'un ami et d'un ami que tu ne retrouveras pas ¹. »

La réconciliation, au moins momentanée, se produisit d'une manière inattendue. Montalembert en fait part à Albert de La Ferronnays : « Enfin j'étais donc décidé à continuer ma route vers Munich et à m'y ensevelir dans la solitude et le travail, quand quelques heures avant de monter dans ma voiture je vois arriver chez moi, à mon immense surprise, Rio ! Rio qui avait quitté brusquement Munich pour se rendre en Angleterre où le rappelait une lettre de la nièce de M^{me} Bunsen qui lui donnait les plus fortes raisons de croire à l'heureuse réussite d'une affaire qu'il avait crue manquée, et qui le rappelait impérieusement auprès d'elle. Juge de ma surprise ! J'ai eu au moins la consolation de retrouver en lui toute son ancienne affection et une sincère et véritable sympathie pour mes maux ²... Le

1. CORNUDET, *op. cit.*, p. 94-95. C. à M., 21 oct. 1833.

2. Montalembert venait de recevoir la nouvelle du Bref du Pape dénonçant sa traduction du *Livre de la Nation polonaise et des Pèlerins polonais*, par Mickiewicz (20 nov. 1833).

bonheur lui a rendu toutes ses bonnes qualités et toutes ses bonnes dispositions pour nous deux. Il m'a chargé de te dire mille tendresses et de te les écrire d'ailleurs. Nous avons passé ici trois jours ensemble après quoi il s'est rendu par le Rhin et la Belgique en Angleterre¹. »

Montalembert confie les détails de la visite de Rio à son journal intime. Il ne peut pas s'empêcher de noter les sentiments qui l'agitent :

« J'entends frapper à ma porte brusquement et je vois entrer Rio. Je peux à peine en croire mes yeux ! Il me raconte son bonheur. Il est appelé en Angleterre par les aveux délicieux de celle qu'il aime et qui de son côté lui donne des témoignages les plus enivrants de son retour. Un amer sentiment d'envie ou plutôt de dépit s'empare de mon cœur. Nous passons la nuit à causer. Je lui raconte en échange de son bonheur les événements récents qui le consternent aussi, et mon malheur de Prague. Quelle différence entre son sort et le mien ! ou plutôt quelle cruelle différence entre mon sort et celui de tout le monde. Pour comble de maux, il me dit qu'il ne faut pas que j'aille à Munich où tout le monde est mal disposé pour moi². »

Arrivé au Pays de Galles, Rio flotta quelque temps entre la crainte et l'espérance au sujet de son mariage. L'influence de ses amis avait puissamment servi Rio près de la famille Jones, moins pourtant que les sentiments intimes de Miss Jones ; son amour triompha de tous les obstacles et Rio, « l'homme le plus heureux au monde³ » épousa celle qui partageait son enthousiaste ferveur pour l'art et qui était prête à s'expatrier afin de le suivre dans les nombreux voyages qu'il allait encore entreprendre.

Tout dès lors à son bonheur il ne donna plus signe de vie à ses amis et, chose étonnante, il ne fit pas même part de son mariage à Montalembert. Celui-ci souffrait doublement de son isolement. Une petite note laconique de son *Journal* nous laisse

1. M. à A. de la F., 2 déc. 1833. Lettre inédite.

2. *J. inéd. de M.*, 20, 23 nov. 1833.

3. CORNUDET, *op. cit.*, p. 131, C. à M., 17 mars 1834.

deviner toute son amertume : « Lettre d'Albert qui m'annonce son mariage avec Alexandrine définitivement fixé pour Pâques ; ainsi donc Léon, Albert, Rio, tous aimés, tous aimants ¹. »

Les exigences de la vocation artistique de Rio orientèrent son voyage de noces vers l'Italie et l'Allemagne. Accompagné de sa jeune femme, il passa d'abord à Paris où il vit La Mennais et Cornudet. Ces deux derniers écrivent à Montalembert pour le rassurer sur les sentiments de son ami. Cornudet le premier s'empresse d'excuser la négligence de Rio :

« Rio est arrivé avant-hier avec sa femme. Il t'écrit par le prochain paquet. Je n'ai rien vu de plus heureux que lui. Sa femme est un ange de piété. Ah ! pauvre ami tout cela te ferait mal à voir ²... »

« Tu as bien tort d'être fâché contre Rio, écrit-il une semaine plus tard, ne connais-tu pas toute sa difficulté pour écrire ³ ? Et ne conçois-tu pas que marié, ayant été obligé de partir cinq minutes après pour Bristol, de là je ne sais où, puis pour Llanarth, puis pour Londres, puis pour Paris, il s'en soit remis à moi de t'annoncer son mariage. Je comprendrais que tu fusses blessé s'il avait manqué de t'écrire à un moment où tu aurais eu besoin d'une lettre et de preuves de tendresse de tes amis, et dans ces moments-là, il t'a rarement manqué quand il les a connus. Mais n'ayant pas eu un moment il a cru d'abord à ton amitié, puis à ton peu de sensibilité : je sais du reste qu'il veut t'écrire avant son départ pour Florence qui est fixé à vendredi prochain. Il veut aller finir son ouvrage en Italie, puis revenir à Paris pour tout à fait, où il lui paraît que la publication de son livre doit assurer sa position soit comme membre de l'Université, soit comme écrivain ⁴. »

Puis La Mennais excuse à son tour Rio :

« Revenons à toi. Je crois que tu te trompes au sujet de Rio. Nous avons naturellement beaucoup parlé de toi, et je n'ai aperçu en lui aucun changement à ton égard. Les légers nuages

1. *J. inéd. de M.*, 29 déc. 1833. Cornudet ne se maria qu'en 1839 à M^{lle} Chapatin de Saint-Laurent.

2. CORNUDET, *op. cit.*, p. 135. C. à M., 23 mars 1834.

3. A ce moment Rio souffrait d'un rhumatisme inflammatoire, comme le prouve l'écriture tourmentée de certaines lettres.

4. CORNUDET, *op. cit.*, p. 136. C. à M., 31 mars 1834.

qui un moment ont pu naître entre vous se dissiperont, je n'en doute point, à votre première entrevue. *Il a le cœur excellent*, et après d'aussi longues et aussi intimes liaisons, vous ne pouvez jamais devenir indifférents l'un à l'autre. Il me tarde donc que vous vous revoyiez, ce qui aura lieu apparemment vers l'automne en Italie ¹... »

Montalembert répond ainsi à Cornudet :

« Tu as beau prendre le parti de Rio, sa conduite envers moi est inexcusable. Le malheur tout au plus pourrait justifier tant de négligence et d'indifférence, mais je ne saurais admettre que le bonheur soit un prétexte suffisant ². »

Le 14 juin il écrit encore :

« En juillet 1832 j'avais beaucoup d'amitiés, l'*Avenir*, Rio, La Mennais — tout ce que j'ai perdu depuis ³ ! »

Rio n'était pas sans se reprocher sa négligence difficilement pardonnable envers ses amis et particulièrement envers Montalembert. Cependant ses premiers moments de loisirs pendant ce voyage de sentiment et de poésie ne lui furent pas consacrés. Tous ses souvenirs se portaient vers la Bretagne. C'est Jean Le Quellec, son ami d'enfance, qui reçoit la première lettre :

Rome, 27 juin 1834.

« Mon cher Jean-Louis,

« Si j'étais auprès de toi, je me mettrais à tes genoux, je ferais un acte de contrition parfaite avec le ferme propos de ne plus retomber, je te jurerais par nos communs souvenirs que malgré ma paresse, mon cœur ne s'est pas refroidi un instant à ton égard.

..... Oh ! mon ami, quel don le ciel vient de me faire ! J'ai trouvé tout ce qu'il m'était possible de désirer pour assurer mon bonheur ici-bas et pour me rendre facile et même délicieux l'accomplissement de tous mes devoirs envers Dieu. Je n'ai encore découvert dans la compagnie qu'il m'a donnée aucun des inconvénients qu'entraîne ordinairement une trop grande différence de fortune et de position sociale. Je l'aurais prise

1. E. FORGUES, *op. cit.*, p. 136. Lamennais à M., 16 mai 1834.

2. CORNUDET, *op. cit.*, p. 140. M. à C., 15 avril 1834.

3. J. *inéd. de M.*, 14 juin 1834.

dans un village de Bretagne, que je ne lui aurais trouvé ni plus de simplicité ni plus d'aversion pour tout ce qui sent l'étalage. Elevée depuis son enfance au milieu des champs elle se résignera difficilement à n'y pas passer au moins la moitié de sa vie. Tous les trois ans nous irons passer *six mois* au Pays de Galles et quand nous n'irons pas là nous irons probablement en Bretagne. Il m'a fallu la connaître à fond comme je la connais aujourd'hui pour oser lui communiquer ce projet. Je sais maintenant qu'elle a besoin de vivre avec des gens de cœur, et tout ce que je lui ai dit de mes compatriotes et amis a fait pencher la balance en faveur du Morbihan. Si d'ici à un an, elle trouvait à placer une centaine de mille francs à 4 ou même 3,50 p. 100, sur une propriété où l'on pût habiter et qui eût de l'eau et de beaux bois, elle prendrait bien vite son parti. Ce serait notre maison de campagne pour tous les étés. Sais-tu ce qui lui sourit principalement dans ce plan ? C'est la perspective de passer une bonne partie de sa vie avec mon frère qu'elle aime de toute son âme et avec un ami que je lui ai peint comme égal à mon frère pour l'excellence du cœur et comme supérieur à lui sous d'autres rapports.

Mon cher Jean-Louis, il ne te faudra pas vingt-quatre heures pour l'aimer comme la femme de ton meilleur ami et pour être à l'aise avec elle comme avec une sœur. Au lieu de perdre à mon mariage, tu y auras gagné ; ne crains de ma part aucun refroidissement et laisse mon bonheur jeter au moins quelques reflets sur ce qui te reste encore d'années à vivre. En t'écrivant ces lignes, j'éprouve des émotions bien douces mais un peu troublées par le remords. Comment se peut-il que moi qui t'aime certainement bien, j'aie pu te laisser douter de mes sentiments pendant six mois. Je savais cependant que le mariage était pour l'amitié une crise dangereuse qui légitime toutes les inquiétudes. Cornudet et mon frère me prêchaient de toutes leurs forces, et il se passait peu de jours que ma pauvre femme ne me fît penser à Jean-Louis... par ma faute et par ma très grande faute.

31 juin.

« J'ai eu tant à faire et tant à courir qu'il m'a été impossible d'achever ma lettre. Ma femme est à peine remise de l'impres-

sion que lui a faite la fête de Saint-Pierre. Je n'en ai pas joui autant qu'elle à cause de ma mauvaise santé. La chaleur m'abîme les nerfs, ce qui fait que nous renonçons au voyage de Naples. Ce soir à minuit nous partons pour Florence d'où, après un séjour d'environ un mois, nous nous mettrons lentement en route pour l'Allemagne ¹... »

Combien nous regrettons que les cahiers intimes de la jeune M^{me} Rio aient été perdus ! Nous tenons de M^{rs} Pirie, sa petite-fille, l'affirmation qu'elle écrivit fidèlement son journal au cours de ce voyage, commençant ainsi ses fonctions de secrétaire dévouée auprès de son mari. Elle jetait sur le papier les réflexions et appréciations qu'il lui communiquait, prenait des notes, relevait même des dessins, tâche qui parfois n'allait pas sans quelque ennui. De temps à autre elle y ajoutait une impression, un sentiment personnels. Ces annotations en marge de son travail de collaboratrice nous auraient beaucoup éclairés sur les pensées de la jeune femme et de Rio lui-même à cette époque. Témoin cette courte phrase : « I wonder if the lilacs are blooming at Llanarth ² » qui trahit un moment de nostalgie. Les merveilleux paysages d'Italie ne pouvaient effacer le souvenir des printemps au Pays de Galles ³.

Durant ce voyage Rio vit pour la dernière fois son jeune ami Albert de La Ferronnays. Peu de temps après le mariage de celui-ci, la maladie qui devait l'emporter deux ans plus tard se manifesta avec une gravité alarmante. Le médecin conseilla un séjour à Pise. Ce fut là que Rio et sa femme allèrent retrouver le jeune ménage. Mais la joie de la rencontre, la reprise de leur ancienne amitié ne purent dissiper l'oppression et un sentiment de tristesse. Rio pressentit la fin très proche de son ami ; il devina l'angoisse d'Alexandrine et son désir de voir M^{me} Rio demeurer auprès d'elle. Un mouvement instinctif le poussait à prolonger son séjour afin de voir s'établir entre leurs

1. Rio à Jean-Louis Le Quellec, Rome, 27 juin 1834. Lettre inédite.

2. « Je me demande si les lilas sont en fleur à Llanarth. »

3. Mrs Pirie a bien voulu nous confier le souvenir qu'elle a gardé de ce manuscrit.

deux ménages la même intimité qui avait existé entre Albert et lui pendant leur voyage de 1832. Il résista cependant à cette inspiration généreuse et se dirigea vers l'Allemagne avec l'espoir de retrouver plus tard Albert à Paris¹.

A Munich Montalembert fut heureux de revoir Rio et sa femme. Il oublia d'autant plus facilement ses griefs que lui-même et Rio étaient très préoccupés de la santé de leur ami. Finalement Montalembert, avec tout le désintéressement de l'amitié, abandonna les recherches qu'il faisait pour son *Histoire de Sainte Elisabeth*² et se rendit auprès du malade. Rio ne crut pas pouvoir accéder aux sollicitations d'Albert qui le pressait de revenir à Pise, car il ne voulait pas interrompre son travail. En Italie il avait achevé d'étudier les rapports entre l'école florentine et l'école ombrienne. En Allemagne il avait encore à consulter ses amis qui depuis 1832 travaillaient « avec un zèle tout fraternel à la régénération intellectuelle³ ».

Pourvu de documents, muni des plus sages conseils, Rio allait enfin pouvoir entreprendre l'œuvre qui le passionnait : l'*Art Chrétien*. Il se décide d'abord à se fixer à Paris à la grande stupéfaction de Cornudet :

« Rio me bouleverse avec ses changements perpétuels. Il y a un mois à peine il m'écrivait que sa femme ne voulait pas quitter Munich de trois mois au moins et qu'il irait de là la conduire à Llanarth. Il m'écrivait aussi que pendant que sa femme ferait ses couches en Angleterre, il viendrait en France pour acheter une maison de campagne à dix lieues de Paris où il vivrait continuellement, sauf leurs voyages en Angleterre. Et voilà que tu me parles d'un projet de vie commune à vous trois à Paris. Il faut convenir que les transitions sont brusques. Vous allez tous deux si vite, et vous changez si souvent⁴... »

1. A. de la F. à sa sœur Pauline, 5 sept. 1834. Lettre inédite « Les Rio partent à présent pour l'Allemagne dans une charmante calèche anglaise en poste. Sa femme est distinguée, elle n'est pas précisément jolie, mais à la longue je la trouve fort passable. Il est parfaitement heureux. »

2. MONTALEMBERT, *Histoire de Sainte Elisabeth* publiée en 1836. Voir : *Œuvres*, t. VII et VIII.

3. *Epil.*, t. II, p. 273.

4. CORNUDET, *op. cit.*, p. 173. C. à M., 16 oct. 1834.

Si tout d'abord l'étonnement de Cornudet fut extrême, sa joie ne fut pas moins grande. Lui aussi se sentait très seul, mais trop occupé à parer aux heurts que le moindre incident amenait entre ses amis, il ne songeait pas à se plaindre bien qu'il en souffrit aussi. La vie nouvelle fut toute cordiale. Que de bonnes soirées il passait chez les Rio « riant de bon cœur et causant avec sympathie des choses sérieuses ¹ ». « Je suis chez les Rio, comme dans ma famille. J'aime sa femme comme une sœur. Nous faisons de bons rires aux dépens les uns des autres, mais qui ne fâchent personne ². »

Au mois de janvier, Montalembert vint compléter le petit cercle. La vue du bonheur dont jouissaient les jeunes époux produisit une réaction pénible dans son âme. Il le reconnaît dans son *Journal* inédit : « Arrivée à Paris. Arrivent Léon et Rio qui me font du bien par leur accueil amical... Tous mes amis sont préoccupés, intéressés, tous ont quelque chose qui les rattache à la vie ; Rio, sa charmante et pieuse femme ; Léon, sa famille, son mariage projeté, ses devoirs judiciaires ; Lacordaire, ses nobles fonctions sacerdotales et l'enthousiasme de la jeunesse catholique qu'il a enchaînée par sa parole ; Plater, son Hortense qui l'adore : moi seul *je n'ai rien, je ne suis rien*, voilà ma vie ³. »

Il se donna bientôt avec toute son ardeur à la rédaction de l'*Histoire de Sainte Elisabeth*, « cette chère sainte ⁴ » qui avait si complètement gagné son cœur lors de son voyage à Marbourg.

Rio de son côté mettait la dernière main à la composition de son premier volume sur l'art chrétien avec « toute la ferveur d'un apôtre qui croyait bien plus à la grandeur de son rôle qu'à sa compétence pour le bien remplir ».

« Je l'écrivais à Saint-Germain, dit-il, pendant l'été de 1835, dans une charmante maison située tout près de la terrasse et dont les fenêtres, ouvertes sur un ravissant paysage, donnaient à l'œil des distractions que l'esprit ne pouvait pas toujours s'empêcher de partager. C'était là que je lisais à M. de Montalembert

1. CORNUDET, *op. cit.*, p. 173, C. à M., 13 nov. 1834.

2. *Ibid.*, p. 177. C. à M., 26 nov. 1834.

3. *J. inéd. de M.*, 27 janv. 1935.

4. Th. FOISSET, *Montalembert*, p. 164,

bert, le plus sympathique et le plus assidu de nos visiteurs, les portions de mon manuscrit que je savais être le plus en harmonie avec ses impressions personnelles qui n'étaient pas toujours l'écho des miennes. C'était là que je recevais, pour ainsi dire, à bout portant, les éloges les plus flatteurs pour le présent et les prédictions les plus encourageantes pour l'avenir ¹. »

Enfin le livre fut prêt... L'impression en fut retardée par un heureux événement de famille : la naissance d'une petite fille qui obligea Rio à passer l'hiver en Angleterre avec sa femme et la petite Elise, « l'idole de toute la famille et particulièrement de sa grand'mère ² ». Il laissa au bon Cornudet le soin de terminer les démarches nécessaires pour la publication de son ouvrage en juillet 1836.

A Llanarth Court, Rio attendait impatiemment la nouvelle du succès éclatant que ses amis lui avaient prédit. « Les jours et les mois s'écoulèrent sans que ni la presse parisienne ni la presse étrangère, bien que je comptasse des amis dans l'une et dans l'autre, rompissent le silence qu'elles semblaient être convenues de garder à mon égard. Enfin cinq mois après la mise en vente, je reçus une lettre dans laquelle on m'annonçait officiellement que le nombre d'exemplaires vendus dans cet intervalle s'élevait à douze ³ ? »

Douze exemplaires ! Quel désappointement et quelle humiliation ! Quelle déception devant l'insuccès de tant de travaux, de tant de recherches, de tant de dévotion à l'art chrétien ! Dans son optimisme il avait cru déterminer une révolution dans les idées esthétiques de son temps, porter un coup décisif aux doctrines alors souveraines en matière d'art et rendre définitivement aux primitifs italiens leur juste place ! Chrétien lui-même de toute son âme, doué d'un sens inné du *beau*, Rio avait mis toute son intelligence et tout son cœur à faire partager aux autres son enthousiasme pour l'inspiration chrétienne ; en révéler toute la force et toute la beauté avait été le but de son œuvre. Echouer au moment de l'atteindre, lui parut l'anéantissement de toutes ses espérances.

1. *Epil.*, t. II, p. 273-274.

2. *Rio à J.-L. Le Quellec*, 7 avril (?) 1836. Lettre inédite.

3. *Epil.*, t. II, p. 275.

Mais quelle était la cause de cet insuccès ? Le livre était-il réellement sans aucun mérite ? Nous ne le croyons pas. L'œuvre vaut d'abord par l'emploi d'une méthode synthétique et philosophique qui procède des enseignements de Cuvier. Elle apparaît comme le fruit naturel des fortes études historiques du professeur du collège Louis-le-Grand. Rio replace les artistes et les écoles d'artistes dans leur époque, étudie leur inspiration à la lumière des événements religieux et politiques et des conditions sociales du temps, entre dans leurs pensées, vit avec eux et, qui plus est, nous fait vivre de leur vie. Ses récits empruntent un charme et une séduction extrêmes aux légendes pieuses et aux manifestations de la foi et de la dévotion populaire des siècles antérieurs à la Renaissance.

Quand il s'agit des œuvres de l'art, Rio attache la plus grande importance à l'inspiration, sans négliger toutefois la technique. En peinture, il place au-dessus de la correction des lignes la grandeur et la pureté de la conception ; il donne aux sentiments la primauté sur la forme. Ce fils de paysans ne craint pas de contredire en cette matière les pontifes de l'art officiel de son temps. Son horreur du naturalisme tient en partie à l'influence allemande, mais surtout son instinct du *beau* le dresse contre le matérialisme néfaste à l'art réduit à n'être plus que le résultat d'une opération mécanique.

Dans son étude des diverses écoles de l'art chrétien depuis sa naissance dans l'obscurité des catacombes « au sein des inspirations les plus grandes qui furent jamais » jusqu'à l'époque où « la poésie chrétienne va revêtir la forme nouvelle et progressive de l'art moderne¹ », c'est toujours l'inspiration qui tient le premier rang.

L'indépendance de jugement de Rio qui n'hésite pas à réagir contre les théories généralement acceptées alors est extrêmement remarquable. Il condamne le naturalisme et le paganisme de la seconde période de l'école florentine, époque où le patronage des Médicis exerçait une influence décisive sur les arts. Il blâme les artistes qui se sont efforcés de satisfaire les exigences de leurs protecteurs « en multipliant toujours le nombre des

1. Rio, *De la Poésie Chrétienne, Forme de l'Art, Seconde partie, Peinture*. Paris, Debécourt, 1836, in-8°, p. 45.

portraits dans les tableaux religieux », introduisant ainsi « dans cette branche supérieure de l'art un élément réel de décadence ¹ ». Il s'élève particulièrement contre ceux qui se laissaient aller à « badiner légèrement avec le pinceau, à friser les cheveux de leurs personnages, à les affubler de draperies maniérées et à tourner contre l'art lui-même les moyens techniques qui n'auraient dû servir qu'à son perfectionnement ² ».

Mais quand ces mêmes moyens concourent au progrès de la peinture, Rio approuve les artistes qui les emploient. Il fait remarquer que pour passer des fresques de Lorenzo Bicci à celles de Ghirlandajo, « il a fallu que Paulo Uccello, avec le secours d'Euclide, découvrit et appliquât les lois de la perspective linéaire, que Masaccio, par une combinaison plus habile de la lumière et des ombres, apprit à donner de la rondeur et du relief aux formes et empruntât des bas-reliefs antiques le bon goût de son ordonnance et de ses draperies ; que des tableaux de van Eyck vinssent donner aux artistes florentins l'idée d'un coloris plus vigoureux et plus brillant et leur montrer le beau côté du naturalisme ; que Lippi charmât les yeux de ses contemporains par la fraîcheur et la variété des paysages qui servent de fond au plus grand nombre de ses tableaux ³ ». Rio loue Pollaiuo « d'avoir introduit dans la peinture un élément nouveau, celui des études anatomiques ou des formes du corps humain dans leurs plus minutieux détails ⁴ ». Nous le voyons : la technique tient sa place dans les appréciations de Rio.

La Poésie Chrétienne n'est qu'une esquisse des quatre volumes de *l'Art Chrétien* qui parurent quelque trente ans plus tard. Esquisse délicieuse, qui trahit, il est vrai, le parti pris et l'intransigeance de Rio, mais d'une manière si fraîche et si naïve qu'elle nous charme quand même. Elle a l'ambition, cette esquisse, d'embrasser dans toutes leurs richesses les productions du génie chrétien, de s'engager hardiment dans une critique presque universelle et d'ouvrir la route vers un monde presque inconnu !... Ne peut-on dans ces conditions excuser les inexac-

1. *De la Poés. Chrét.*, p. 96.

2. *Ibid.*, p. 140.

3. *Ibid.*, p. 144-145.

4. *Ibid.*, p. 145.

titudes d'un initiateur, ses appréciations insuffisamment fondées, et ses erreurs de jugement dont il conviendra plus tard sans peine ?

L'insuccès de *La Poésie Chrétienne* peut être en partie attribué à un titre « mal choisi ¹ » comme Rio s'en rendra compte avec le temps. Montalembert montre clairement qu'il répond mal au sujet. « Ce titre s'applique à un vaste ensemble de travaux, où l'auteur embrasse la partie la plus séduisante et la plus féconde du domaine de la pensée chrétienne et dont ce volume n'est qu'un fragment ; mais M. Rio a eu le tort de ne pas nous montrer comment le fragment se rattachait à l'ensemble. Aucun préambule, aucune conclusion ne nous apprend pourquoi, dans un livre qui annonce devoir traiter de la poésie chrétienne, la première page du texte commence ainsi : *De la Peinture chrétienne d'abord dans les catacombes*, etc... On ne sait ce que veulent dire ces mots : *Forme de l'art* qui font partie du titre ; et ces autres : *Seconde partie*, tandis qu'on cherche en vain de quoi il peut être question dans la première, et si elle existe ou non, achèvent de jeter la confusion dans l'esprit du lecteur. Il est vrai que sur la couverture brochée du volume on lit : *De l'Art Chrétien* et cette addition met sur la voie de la pensée fondamentale de l'auteur, savoir : que l'art est identique avec la poésie, surtout dans l'ordre religieux, qu'il n'est autre chose qu'une des formes de la poésie, et qu'on ne saurait isoler l'histoire, l'étude, l'intelligence de l'un et de l'autre. C'est là une vérité incontestable à nos yeux : mais l'auteur n'aurait pas dû oublier que cette identité de la poésie et de l'art n'a jamais été proclamée en France et qu'elle n'est rien moins que constatée, ni même soupçonnée par l'immense majorité des lecteurs français. Il était donc nécessaire de bien établir préalablement ce point de départ. M. Rio ne pouvant ou ne voulant nous présenter en ce moment cette base fondamentale de ses travaux, aurait dû se borner à prendre pour titre les premiers mots de son premier chapitre : *De la Peinture Chrétienne* et en y ajoutant ceux-ci : *en Italie*, il aurait donné à chacun une notion claire et complète du beau volume que nous allons passer en revue,

1. *Epil.*, t. II, p. 402.

heureux de pouvoir, grâce à lui, donner à nos lecteurs une esquisse historique des produits de cette admirable branche de l'art chrétien dans le temps où elle a été la plus féconde et la plus brillante.

« Il est donc sous-entendu pour M. Rio, que la peinture comme tous les autres arts, n'est qu'une des formes de la poésie ; or, comme la poésie religieuse est nécessairement la plus haute, sinon la seule, il s'en suit que la peinture religieuse occupe nécessairement aussi le premier rang dans le développement de la peinture. Cette primauté est d'ailleurs suffisamment démontrée par le fait en Italie : c'est ce qui explique pourquoi l'étude de cet art touche de si près à la religion ¹. »

Une des principales causes de l'échec doit être aussi sans doute cherchée dans le fait que la publication du livre eut lieu à une heure où le public français n'était pas encore préparé à abjurer ses préjugés trois fois séculaires et à rompre avec le rationalisme et l'empirisme du XVIII^e siècle. Comment aurait-il été sensible à la voix de celui qui s'élevait contre le goût de son temps, qui proclamait que l'école bolonaise occupait une place usurpée et que la Renaissance n'avait pas été favorable à l'art chrétien ?

Il est incontestable que le terrain n'avait pas été déblayé pour ces nouveautés dont nous admirons l'originalité et la hardiesse. Ceux qui voyageaient à cette époque en Italie se vantaient, il est vrai, de professer le culte de l'art italien ; mais ils délaissaient à l'ordinaire les vrais chefs-d'œuvre de l'art religieux, alors dédaignés, pour aller offrir le tribut de leur admiration aux peintures de l'école bolonaise. Le livre de Cochin leur était un « trésor inappréciable ² ».

« C'est par cette école (bolonaise) que la peinture est arrivée au plus haut degré de perfection. L'école romaine se bornait à l'imitation de Raphaël qui n'est pas le plus grand peintre qui ait existé.... C'est aux Carraches que l'on doit l'art de la peinture, complet dans toutes ses parties... Raphaël n'avait point

1. MONTALEMBERT, *De la peinture chrétienne en Italie à l'occasion du livre de M. Rio*, août 1837. (Université catholique, 20^e livraison.) *Œuvres*, t. VI, p. 72-73.

2. *Epil.*, t. II, p. 80.

connu les grands effets, ni l'art d'agencer une grande composition, ni celui de faire des tableaux dont le tout ensemble fit le même plaisir que chacune de ses parties.... Aussi Bologne l'emporte sur Rome à certains égards ; car c'est dans son sein que se sont élevés les maîtres les plus célèbres de l'Italie '... »

Quelques Français, après maints tâtonnements, avaient osé s'écarter de Cochin. Artaud de Montor², secrétaire à l'ambassade de Rome avant Chateaubriand, s'intéressait vivement aux Primitifs italiens. Il avait même exposé à Paris quelques tableaux des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. L'archéologue Seroux d'Agincourt avait publié en 1823 son *Histoire de l'Art par les Monuments*, ouvrage où il ne cachait pas ses préférences pour les Primitifs³.

Des groupes de jeunes artistes, parmi lesquels des élèves d'Ingres⁴, séjournaient aussi en Italie afin d'étudier de près les

1. *Epil.*, t. II, p. 81-82. Citation relevée par Rio.

2. Voir : ARTAUD DE MONTOR, *Considérations sur l'état de la peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël*.

3. M. LAMY, *Dante, guide des Romantiques français en Italie. Revue de l'ancien et moderne*, déc. 1924, p. 381.

Pour mieux pénétrer le sens de la *Divine Comédie*, Stendhal, J.-J. Ampère, E. Quinet, Auguste Barbier, Jules Janin, Ozanam faisaient tous « des voyages dantesques » mais s'ils subissaient l'ascendant et comme la fascination de l'art de Giotto et de ses contemporains, ce n'était que par « amour pour Dante ».

En 1818 Stendhal en lisant Dante « ne pense plus qu'aux hommes du XII^e siècle, simples et sublimes, du moins par la force des passions et par l'esprit... L'élégance de l'école de Bologne, poursuit-il, la beauté grecque et non italienne des têtes du Guide commencent à me choquer comme une sorte de profanation. Je ne puis me le dissimuler, j'ai de l'amour pour le Moyen Age italien. » *Rome, Naples et Florence* (3^e éd., Paris 1826), t. II, p. 123. Voir M. LAMY, *op. cit.*, p. 381-382, et SEROUX D'AGINCOURT, *Histoire de l'Art par les Monuments depuis sa décadence au IV^e siècle jusqu'à son renouvellement au XVI^e*. Paris, Treuttel et Wurtz. 6 vol., 1823.

4. « En 1832 lorsque J.-J. Ampère entreprend son voyage... une phalange de peintres français, presque tous des élèves d'Ingres, vit en Italie, admirant, comprenant l'art primitif ; les uns cherchent avec Mottez à ressusciter l'art de la fresque, les autres se contentent de copier avec intelligence les grands cycles d'Assise, Pise, et Florence... Victor Orsel, le Lyonnais mystique, élève de Guérin, fut le premier Français qui vint étudier avec ferveur les fresques du Campo Santo. Cette nouveauté date de 1820 ; elle scandalisait les élèves de la Villa Médicis.

« Lorsque Barbier, Quinet ou Ampère promenaient leurs rêveries sous les « arceaux gothiques », ils y retrouvaient tout un groupe d'artistes français : c'était, avec Mottez, Amaury-Duval, Sturler, Joseph Guichard, Edouard Bertin, Janmot, pour ne citer que les plus connus. » M. LAMY, article cité, p. 380-382. Voir E. QUINET, *Allemagne et Italie*, J. JANIN, *Voyage en Italie* ; A. JAL, *De Paris à Naples* ; J.-J. AMPÈRE, *Voyage dantesque*, *Revue des Deux Mondes*,

œuvres d'art, d'en proposer la connaissance et d'en développer le goût. Ces influences commençaient à se faire sentir, mais n'étaient pas encore parvenues à modifier les idées qui prévalaient à cette époque. Le public suivait aveuglément les oracles du jour qui, sans véritable compétence en matière d'art, n'en formulaient pas moins des jugements péremptaires : un Chateaubriand parle, sans paraître faire de différence entre eux, de Michel-Ange, de Raphaël, des Carraches, de Lebrun et de Bouchardon¹ ; un Cousin désigne les œuvres de Fra Angelico sous le nom de « mystiques ébauches² ».

Les doctrines originales et fécondes des Seroux d'Agincourt et des Artaud de Montor semblaient alors comme étouffées par l'autorité routinière et incontestée des Valéry et des Simond. Le premier en 1832 traite la cathédrale de Milan « d'énorme colifichet³ » tandis que le second trouve profitable de considérer longuement une verrue sur le nez d'un des Apôtres !

Est-il étonnant que Montalembert, si Français de cœur, déplorât en 1833, lors de sa violente attaque contre le vandalisme, que la France eût « la honte d'être moins avancée en fait d'art que tout le reste de l'Europe » et qu'à part quelques artistes proscrits par les académies et méconnus du public, « Paris n'offrit nul espoir de régénération⁵ ».

A l'apparition du livre de Rio, Montalembert renaît à l'espérance ! Avec une fierté bien légitime, il prévoit que, dans un avenir plus ou moins lointain, la France regagnera le terrain perdu et prendra une des premières places dans le renouveau de l'art chrétien. Malgré l'insuccès de la première tentative de Rio, il le félicite « d'avoir posé la première pierre d'une esthétique nouvelle, de cette science du beau aussi inconnue de nom

5 nov. 1839 ; *La Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature*. Auguste BARBIER. *Il Pianto. Le Campo Santo*,

1. CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes, Génie du Christianisme*, III^e partie. Livre I, ch. III, p. 285.

2. *Epil.*, t. II, p. 462.

3. Citation relevée par Montalembert. Voir *op. cit.*, *De la peinture chrétienne en Italie*. p. 84.

4. L. SIMOND, *Voyage en Italie et en Sicile*, p. 262.

5. MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. VI, *Du vandalisme en France*, p. 72.

que de fait dans la France moderne ¹ ». Il invite ses compatriotes à lire « un livre de faits, un livre d'érudition et d'observations personnelles ² ».

La seconde édition de *l'Art Chrétien* « entièrement refondue et considérablement augmentée ³ » qui paraîtra en 1861 nous donnera l'occasion de revenir sur cette question.

L'écrivain dont l'œuvre est couronnée de succès oublie vite les labeurs qu'elle lui a coûtés et s'il lui est donné de voir le triomphe de la cause qu'il a défendue, il est au comble de ses vœux ! Comment exprimer en revanche la déception de celui qui n'arrive pas à se concilier les suffrages du public et doit constater avec amertume l'insuccès des travaux auxquels il a consacré toutes les ressources de son esprit et de son cœur ! Tel fut le cas de Rio ! Il avait rêvé d'ouvrir des perspectives lumineuses sur les avenues de l'art chrétien et sa voix n'était pas même écoutée ! Il tomba dans une tristesse d'autant plus profonde et durable qu'il était atteint d'une sorte de mélancolie qui s'accroît avec le temps, d'une certaine tendance à voir les choses par leur côté le plus noir. Le contraste de l'échec de son livre avec le succès de *l'Histoire de Sainte Elisabeth* par Montalembert, publiée vers la même époque l'affligeait involontairement. Sa foi dans sa propre compétence et même dans sa vocation esthétique fut momentanément ébranlée. Il résolut de ne plus penser à son ouvrage et de « s'enfermer dans sa tente même s'il devait s'y enfermer seul ⁴ ».

La mort d'Albert de La Ferronnays, survenue dans l'été de 1836, contribua encore à accroître cet état de sombre tristesse. A la douleur qu'il ressentit, se mêlaient des remords tardifs pour la fin de non recevoir qu'il avait jadis opposée aux appels pressants d'Albert, pour son refus de rester à Pise en 1834, et de rejoindre le malade errant de ville en ville à la recherche d'un climat favorable à sa santé.

1. MONTALEMBERT, *Œuv. compl.*, t. VI, *De la peinture chrétienne en Italie*, p. 143.

2. *Ibid.*, p. 84.

3. Rio, *De l'Art Chrétien*, Paris. Hachette, 1861-1867, 4 vol. in-8°.

4. *Epil.*, t. II, p. 395.

Sans doute quand le danger était devenu imminent, Rio n'avait plus eu qu'un désir : partir immédiatement, mais lui-même était tombé gravement malade, et avait dû abandonner tout projet de voyage. C'est alors qu'il avait reçu d'Albert une lettre pleine de franchise et d'affection. Elle devait être la dernière. « Il m'y parlait de ses deux grand griefs, ma froideur envers sa famille depuis mon mariage et mon injustice envers Alexandrine ; mais il m'en parlait pour me prédire que cette même Alexandrine serait pour moi *l'ange de la réconciliation*¹ et que je ne tarderais pas à regretter amèrement d'avoir négligé les occasions de la connaître plus tôt. C'était là sa prophétie favorite toutes les fois qu'il m'écrivait ; mais ici elle avait quelque chose de plus solennel, comme si un instinct secret l'avait averti qu'il m'adressait son dernier adieu², »

C'était en effet le dernier adieu car au commencement de juillet, Montalembert annonçait à Rio la fin chrétienne d'Albert.

« Il s'est éteint beaucoup plus doucement qu'on ne pouvait se le figurer après sa souffrance quotidienne, entre les bras de son père et d'Alexandrine. Il avait reçu l'Extrême-Onction l'avant-veille au soir de la manière la plus édifiante ; il ne se faisait aucune illusion sur son état et avait dit les choses du monde les plus touchantes et les plus pieuses. Quelle perte pour nous tous ! Quel cœur admirable, quelle surabondance d'amour et de charité envers tout le monde !

« Pauline était retournée depuis dix jours à Londres. Elle l'aura sans doute informé de l'abjuration d'Alexandrine et de cette scène si touchante et si sublime lorsque l'abbé Gerbet a dit la messe à *minuit* à côté du lit de mort et a donné la *première* communion à Alexandrine et la *dernière* à Albert. Ceux qui ont eu le bonheur d'assister à un si grand et si glorieux spectacle peuvent bien se figurer qu'ils ont eu quelque part à ce que voient les Anges dans le ciel... La veille de sa mort je lui ai parlé de toi et de ta dernière lettre où tu t'exprimais sur lui avec tant de tendresse ; il m'a serré la main avec émotion et

1. La prophétie d'Albert se réalisa dans la suite, et Alexandrine se montra une fidèle ami des Rio. Mrs Pirie conserve précieusement un petit livre de prières à monture d'argent avec la dédicace d'Alexandrine de la Ferronnays : « A notre frère, Rio. »

2. *Epil.*, II, p. 286.

m'a dit : Rio, *ce bon garçon, je l'aime bien*. Il ne parlait déjà plus, du moins à moi ¹. »

Rio ne sortit même pas de sa tristesse à la nouvelle du prochain mariage de Montalembert avec la fille du grand catholique belge, le comte Félix de Mérode. Dans sa lettre de félicitation, une allusion à Steinmetz ², leur ami commun, révèle son état d'abattement et de dépression :

« Il [Steinmetz] semble avoir dit adieu aux joies les plus légitimes de ce bas monde. *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab eo*. Quelques idées du même genre ont aussi traversé mon esprit comme des nuages ou comme des éclairs, au plus fort de mes souffrances pendant que ma femme pleurait à chaudes larmes à côté de moi. Jamais ma vie passée ne m'avait apparu si effrayante, si complètement vide de Dieu. J'ai pris quelques bonnes résolutions qui s'affaibliront sans doute avec le temps, mais qui, j'espère, laisseront au moins quelques traces dans ma mémoire et dans les habitudes de ma vie. »

Rio reconnaît que son orgueil a été la cause des heurts et des dissentiments de naguère et en exprime ainsi ses regrets :

« Cet orgueil satanique qui m'a souvent rendu si soupçonneux, si dur et si injuste envers toi et envers d'autres, a beaucoup perdu de son empire sur moi. J'ai besoin, mon bon ami, de te demander encore une fois pardon de mes torts passés. Le jour où tu communieras avec ta chère Marie, pense à mes misères spirituelles autant qu'à mon amitié, et demande à Dieu pour moi, non pas une longue vie ou le rétablissement de ma santé, mais la grâce de persévérer dans mes bonnes résolutions et d'acquérir la vertu d'humilité, pour moi la plus nécessaire de toutes. »

Incompris en France, il a une faible lueur d'espoir de voir son livre mieux apprécié en Italie et en Allemagne :

« Rends-moi le service de prendre avec toi deux exemplaires de mon ouvrage, l'un pour Manzoni, l'autre pour Cornélius ³. »

1. *M.* à Rio, Paris, 1^{er} juillet 1836, lettre déjà citée en partie dans l'*Epil.*, t. II, p. 287.

2. Steinmetz, Anglais converti, ami de Montalembert et de Rio. Il résida à Bruges.

3. Rio à *M.*, Llanarth Court, 21 juillet 1836. Lettre inédite.

Montalembert commence à s'inquiéter du pessimisme de son ami et de sa détermination d'abandonner cette cause de l'art chrétien qu'il a lui-même tellement à cœur. N'avait-il pas conçu le plan de former une sorte de sainte ligue vouée « à la défense ou plutôt à la réhabilitation des croyances religieuses et esthétiques ¹ ». Ne s'était-il pas enrôlé sous la même bannière que Rio en déclarant la guerre au vandalisme ? N'avait-il pas publié son *Histoire de Sainte Elisabeth* dont l'introduction était un plaidoyer en faveur de l'art chrétien ? Dès lors ses efforts tendirent à empêcher la défection de son ami. Il le rappelle fréquemment au devoir d'achever l'œuvre entreprise. Même pendant son voyage de noces, il l'exhorte à reprendre courage et essaye de réveiller son amour-propre d'auteur en lui adressant le compliment le plus délicat... « Je lui [à sa femme] fais lire ton livre pour faire son éducation esthétique : elle le dévore avec le plus vif intérêt et le baise souvent avec transport, en disant qu'il lui ouvre un nouveau monde ². »

La correspondance de Montalembert avec Rio à cette époque est des plus intéressantes. En voici un fragment qui touche à des questions qui occupaient alors tous les esprits :

« ... Nous avons passé deux mois à Rome bien trop courts ! mais suffisants pour bien voir et apprécier les beautés chrétiennes. Je ne saurais te rendre la bonté tendre et paternelle avec laquelle le Pape nous a reçus ; je lui avais écrit de Venise à l'occasion du scandaleux livre de l'abbé de La Mennais, une lettre qui l'avait enchanté. Il y a répondu par un bref admirable que tu as peut-être vu dans quelque journal. Il nous a comblés de grâces et de faveurs spirituelles, et dans les trois audiences que j'ai eues de lui, m'a dit les choses les plus agréables sur les de Mérode, la Belgique, la Pologne même, et surtout la France, disant *qu'il était on ne peut plus content de Louis-Philippe et qu'il voudrait que tous les rois de l'Europe lui ressemblassent !!* Voilà de quoi démentir ton Henriquinquisme ! Lacordaire qui est établi à Rome avait fait une admirable réfutation du livre de La Mennais. Le Pape l'avait lu et approuvé, mais l'archevêque de Paris n'a pas voulu que cela parût dans

1. *Epil.*, t. II, p. 394.

2. *Ibid.*, p. 396.

son diocèse, parce que l'auteur y parlait en termes convenables de la Révolution de Juillet et de la Pologne, et que, selon Mgr de Quélen, cela *froisserait des opinions respectables* et *pourrait compromettre la France avec la Russie* ! C'est textuel dans la note qu'il a envoyée à Rome à ce sujet.

« Tu n'as pas idée du sens merveilleux de ma femme pour l'art chrétien dans toutes ses formes. C'est un tact, une pénétration et un enthousiasme de si bon aloi à dix-huit ans que je n'en reviens pas. Elle doit certes beaucoup à ton livre, mais ne te pardonne point ton goût pour André del Sarto ¹. »

Rio persiste dans son découragement. Il veut se retirer de la lutte, tellement il est désillusionné, épuisé et meurtri. A ce moment de terribles incertitudes s'emparent de son esprit ; il souffre cruellement du contraste entre l'idéal et le réel. « L'idéal serait-il donc une chimère ? me disais-je avec une sorte de désespoir ; car il me semblait que, s'il fallait renoncer à l'idéal tel que j'en avais conçu et développé la notion, toutes les autres formes sous lesquelles il avait ravi ou subjugué les imaginations, me deviendraient suspectes et finiraient par perdre au moins une partie de leur empire sur la mienne... La seule consolation qui me restait, si j'avais eu assez d'abnégation pour y recourir, c'était d'imputer à ma seule incompétence l'échec que venait de subir, dans ma personne, la sainte cause à laquelle je m'étais prématurément dévoué ². »

1. M. à Rio. Florence, mars 1837. Lettre reproduite en partie par P. DE LALLEMAND, *Montalembert et ses amis dans le romantisme*, p. 268.

2. *Epil.*, t. II, p. 275.

CHAPITRE IV.

RIO ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE

(1837-1841)

Rio projette d'écrire un ouvrage sur les destinées du catholicisme en Angleterre. — Prise de contact avec le Mouvement d'Oxford et relations avec le monde littéraire anglais. — Richard Milnes introduit Rio dans les cercles mondains. — The Athenaeum Club. — Rogers, Hallam, Macaulay, Carlyle, Sheil, Gladstone, Manning, Moore, Campbell, Tennyson, Wordsworth, Bulwer Lytton, Disraeli, le Prince Louis Napoléon, Walter Savage Landor, Alfred de Vigny, et... — Une pléiade d'Anglaises, M^{rs} Norton, Lady Blessington, M^{rs} Jameson, Charlotte Wynn, etc., conquises aux idées de Rio sur l'art. — Rio initiateur du mouvement pré-Raphaélite en Angleterre. — Rio, Breton et Gallois. — Reprise des rapports avec La Ferrounays. — Montalembert et l'Univers. — Voyage avec Montalembert en Bretagne. — Publication de La Petite Chouannerie (1842).

Renonçant à poursuivre ses recherches sur la poésie chrétienne, Rio projette pour donner libre cours à la foi si vivante qui l'anime, de composer un ouvrage sur la question catholique en Angleterre. Alors commence une des phases les plus intéressantes de sa longue carrière : une dizaine d'années passées, sauf quelques brefs séjours en France, sur la scène du grand mouvement d'Oxford.

Rio ne prit pas une part active à ce mouvement de renouveau catholique, mais il exerça une influence assez considérable sur les cercles protestants qui l'accueillaient avec bienveillance.

Ses relations avec les grands hommes du temps étaient préparées et justifiées non seulement par l'étendue et la précision de ses connaissances historiques et religieuses, mais encore par les informations très exactes qu'il possédait sur le grand drame religieux qui se déroulait depuis des siècles en Angleterre. Il les avait puisées dans la famille de sa femme. Les Jones depuis le temps de Henri VIII avaient été inébranlablement fidèles à la foi catholique, malgré l'oppression du pouvoir, la spoliation et les persécutions. L'érudition spéciale et livresque de Rio avait été complétée par des séjours à Londres et au pays de Galles « richement pourvu de bibliothèques particulières ¹ ».

Il ne faut pas oublier qu'en Angleterre à cette époque il n'y avait qu'un nombre bien faible de catholiques et que ces catholiques avaient le sentiment de leur néant dans la société. « A force d'avoir été, pendant des siècles, mis hors la loi, d'être demeurés étrangers à la vie publique et privée de leurs compatriotes, d'avoir subi une proscription sociale plus sensible encore que légale, ils s'étaient habitués à une situation de parias ; on eût dit une autre race, sans mélange ni relations avec l'autre, résignée à son infériorité, et en ayant gardé je ne sais quoi de déprimé, ainsi qu'il arrive aux peuples depuis longtemps vaincus et dominés ². »

Rio entreprenant, plein de feu et d'enthousiasme n'avait aucune de ces timidités qu'avait engendrées une longue persécution. Mêlé à la société protestante, il était armé de toutes pièces pour répondre aux objections que ne pouvaient manquer de susciter sa présence et pour remettre au point bon nombre de faits erronés dans le domaine de la religion comme dans celui de l'histoire.

C'est par l'effet d'une amitié remontant à 1832, lors de son voyage à Rome, que Rio eut accès aux cercles politiques et littéraires de l'Angleterre. Richard Milnes, plus tard Lord Houghton ³, poète, en possession d'une assez grande renommée

1. *Epil.*, t. II, p. 276.

2. Paul THUREAU-DANGIN, *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*. t. I, *Newman et le mouvement d'Oxford*, p. XIV-XV.

3. Richard Monckton Milnes (1809-1885), créé Baron Houghton en 1863. Voir : Sir T. WEMYSS REID, *Life, Letters and Friendships of Richard Milnes, first Lord*

et représentant du Comté d'York à la Chambre des Communes était recherché dans tous les salons de Londres. Quoique fils d'un gentilhomme conservateur et protestant, il avait des tendances libérales et professait une sympathie profonde pour l'Eglise catholique, due à ses rapports avec le D^r Wiseman. Plein de cœur, il devait faire sienne la cause des catholiques en Angleterre. Esprit vif et original, causeur alerte, véritable « oiseau de paradoxe », comme l'appelait Mrs Norton, Milnes avait une personnalité étincelante. Il était semblable à un prisme qui eût renvoyé en mille feux différents chaque rayon spirituel émané des plus hautes intelligences de son temps. De grands écrivains tels que Wordsworth, Landor, Tennyson, Hallam, Macaulay, Carlyle, Thackeray, Swinburne et d'autres encore, des hommes d'Etat comme Holland, Melbourne, Peel, Palmerston, Disraeli et Gladstone s'accordaient dans leur commune admiration pour ce jeune homme.

Ses séjours en France et en Italie lui avaient donné une grande aisance de manières. Par ses rapports fréquents avec les hommes les plus éminents de l'Europe, il s'était familiarisé avec les mouvements de la pensée à l'étranger, si peu connus alors en Angleterre, et sa présence était désirée partout. Milnes, dit Rio, « semblait s'être donné pour mission d'aplanir, autant qu'il était en lui, toutes les difficultés que pouvaient me susciter, dans la société anglaise, mon inexpérience et ma qualité d'étranger. Grâce à ce patronage, exercé avec non moins de délicatesse que de dévouement, je me trouvai, de prime abord, en rapports presque intimes avec les hommes que j'étais le plus curieux de connaître, et si parfois cette curiosité ne se trouvait pas complètement satisfaite, il me suffisait d'exprimer un vœu, pour qu'il fût immédiatement exaucé. Ce fut ainsi que je fis successivement, toujours sous les auspices du même patron, la connaissance de presque tous les personnages qui étaient à la fois des notabilités littéraires et des notabilités politiques, connaissance qui serait certainement restée stérile si le zèle de mon hôte n'y avait pourvu ¹ ».

Houghton, Londres, et *SISTER MARY PIERRE BOUCHER O. S. F.*, *Richard Monckton Milnes, First Lord Houghton, Friend of Genius and Patron of Letters.*

1. *Epil.*, t. II, p. 341.

Le premier service que Milnes rendit à Rio fut de l'introduire dans le célèbre Athenaeum dont Kipling a laissé une description humoristique : « L'Athenaeum, jusqu'à ce qu'on arrive à le bien connaître, était plutôt comme une cathédrale en dehors des offices... Bientôt je me suis rendu compte que si l'on désirait savoir faire n'importe quoi, depuis *forger* une ancre jusqu'à *forger* des antiquités, on y trouverait à déjeuner l'homme le plus expert du monde dans la matière ¹. »

Ce fut de ce fameux cercle que Rio écrivit dès le lendemain de son arrivée à Londres la première d'une série de lettres à sa femme qui, avec son *Journal* de 1839 publié par Dom Gougaud ² nous donne une vue générale de la société lettrée d'Angleterre et forme une galerie de portraits fort agréables :

« Ma première visite fut pour Milnes avec qui j'ai déjeuné et causé avec abandon pendant deux heures... La première chose qu'il a faite fut d'écrire à Rogers pour le prévenir de mon arrivée en ville et pour lui dire que nous avions l'intention de déjeuner avec lui, ce qui fut fait, et le Barde, un bon et aimable vieillard, me reçut comme un ami. Je pense vraiment que j'ai joui du plaisir même davantage que l'année dernière. Nous sommes restés à causer jusqu'à deux heures et demain nous recommencerons ³. »

Rio esquisse les traits de la physionomie de Samuel Rogers ⁴, poète, collectionneur d'œuvres d'art, bel esprit alors très en vue :

« C'était un vieillard plus que septuagénaire dont le dos

1. Rudyard KIPLING. *Something of Myself*, p. 143. « The Athenaeum 'till one got to know it was rather like a cathedral between services... before long I realized that if one wanted to know anything from forging an anchor to forging antiquities one would find the world's ultimate expert in the matter at lunch. »

2. J. de R., p. 297-333; 559-586.

3. *Rio à sa femme*, Londres, 1838. Lettre inédite. « My first visit was to Milnes with whom I breakfasted and talked at random full two hours... The first thing he did was to write a note to Rogers, to let him know that I was in town and that we intended breakfasting with him yesterday, which was done accordingly; and the kind old Bard received me like a friend. I really think I enjoyed the treat even more than last year; we sat and talked 'till 2 o'clock; and to-morrow we are to begin again. »

4. Samuel ROGERS (1763-1855). Voir : R. ELLIS ROBERTS, *Samuel Rogers and his Circle*; Alix DŮCE, *Recollections of the Table Talk of Samuel Rogers*; P. W. CLAYDEN, *Early Life of Samuel Rogers*; P. W. CLAYDEN, *Rogers and his Contemporaries*.

voûté, le visage presque livide et la tête presque entièrement chauve semblait au premier abord annoncer une décadence qui n'était pas purement physique ; mais il suffisait de quelques paroles accompagnées d'un regard toujours scrutateur, même quand il était bienveillant, pour rendre au vieux barde tout son prestige et pour donner l'envie de recueillir avec respect toutes les paroles qui tombaient de sa bouche ¹. »

Rio gagna immédiatement la sympathie de « Memory » Rogers, appelé ainsi d'après son principal ouvrage : *Plaisirs de la Mémoire...* Il fut bientôt invité aux fameux *breakfasts* de la splendide résidence de l'écrivain à Saint James'Place. Ces déjeuners étaient renommés pour les saillies d'esprit et les gais propos de table. Le Français plein de spontanéité qu'était Rio ne tarda pas à se distinguer parmi les autres invités, et se fit promptement remarquer de Samuel Rogers par sa compétence en matière d'art. Le poète devinait en lui un futur admirateur de la splendide galerie de tableaux dont il était légitimement fier ².

Ce fut chez Rogers que Rio fit la connaissance de Hallam et de Macaulay dont il admirait l'érudition sans toujours partager leurs points de vue. On sait que Rio plein d'enthousiasme, préparait alors l'ouvrage sur les « destinées du catholicisme en Angleterre ³ » qu'il avait médité dans la retraite de Llanarth.

« Quelle moisson pour un écrivain catholique qui aime avec passion la religion et la liberté ⁴ ! » écrivait-il à Montalembert.

C'était une rare fortune pour lui que la rencontre des écrivains qui faisaient loi en Angleterre dans la science historique.

« J'arrivais à Londres après une étude consciencieuse et approfondie d'une ou plusieurs questions partielles qui se rattachaient à la question générale, et j'avais bien soin de déterminer d'avance en moi-même les points obscurs sur lesquels je ferais projeter les rayons lumineux, quand je trouve-

1 *Epil.*, t. II, p. 347.

2. Ces tableaux figurent maintenant pour la plupart dans la National Gallery de Londres. Voir : *Catalogue of Works of Art : Collection of Samuel Rogers*.

3. *Epil.*, t. II, p. 346.

4. Rio à M., Llanarth, 27 déc. 1838. Lettre citée en partie par Dom L. Gougaud, *op. cit.*, *J. de Rio*. Note p. 321.

rais des lumières accidentelles à exploiter. Celles que me fournissait, pour les époques plus éloignées de nous, la science historique de Hallam et de Macaulay, étaient inappréciables, sauf les ingrédients inévitables des préjugés de tempérament et d'éducation auxquels il faut joindre, en ce qui concerne le dernier, d'autres préjugés plus intraitables puisés à une autre source. Mais je trouvais dans tous les deux un empressement plein de cordialité à éclaircir mes doutes et à corriger mes appréciations, et la différence même qu'il y avait entre leurs points de vue respectifs était pour moi un avantage de plus ¹. »

A la lecture des œuvres de Hallam, et avant de le connaître, Rio avait formé un jugement un peu superficiel sur les mérites de l'écrivain. Il devait bientôt revenir de cette manière de voir. Invité à la table de l'historien, Rio profita de toutes les occasions pour s'entretenir avec lui « de sa thèse favorite qui impliquait nécessairement la négation de plusieurs inductions qu'Hallam avait tirées des mêmes faits ».

« C'était assurément bien hardi de la part d'un débutant qui, en matière de critique historique, n'avait pas même fait ses premières armes ; mais outre que j'avais à faire à un interlocuteur en qui le sentiment même de sa supériorité ne faisait que renforcer la courtoisie, je puisais une certaine confiance dans les études préparatoires auxquelles je m'étais livré depuis trois ans et qui m'avaient conduit, le plus souvent sans préméditation de ma part, à passer en revue toutes les chroniques et la plupart des ouvrages de controverse qui avaient été publiés en Angleterre, depuis le grand schisme qui avait mis fin à son unité religieuse ². »

Hallam, aussi sérieux que consciencieux, respectant les convictions religieuses de Rio, se montra prêt à corriger ses propres jugements et à modifier ses points de vue :

« Il semble être plus incliné à sympathiser avec mes vues historiques. Je suis tout à fait content du résultat de notre conversation de ce matin et Hallam a fait quelques concessions auxquelles je ne m'attendais pas ³. »

1. *Epil.*, t. II, p. 323.

2. *Ibid.*, p. 324.

3. *Rio à sa femme*, Londres, 29 mai 1838. Lettre inédite. « He seems to be

Mais si Rio aimait à engager la controverse avec Hallam¹ il préférerait observer le grand historien aux prises avec Lord Macaulay². La première impression produite par le maître ou plutôt le « despote³ » de la conversation ne fut rien moins que favorable, mais Rio ne tarda pas à changer d'avis et c'est dans une sorte d'extase qu'il écoutait Macaulay discuter avec Hallam.

« Ce matin déjeuner chez Rogers avec Hallam, Macaulay et Haliburton le spirituel auteur de *Sam Slick*. Ça a été presque tout le temps un feu croisé entre Hallam et Macaulay. C'était à qui prononcerait le plus de paroles dans un temps donné. Leur volubilité était effrayante, tous deux étant doués d'une prodigieuse mémoire et d'une facilité non moins prodigieuse d'élocution. Le dialogue a pu très difficilement dégénérer en conversation générale. Pendant la première heure les deux interlocuteurs ont semblé vouloir nous prouver qu'ils étaient inépuisables même sur les sujets les plus étrangers à un homme de lettres : marine, uniforme, police, code civil, etc... Enfin Rogers est parvenu à les tirer de ces chemins de traverse et peu à peu la séance est devenue très intéressante⁴... »

Rio conclut son récit en traçant dans son journal ce portrait de Macaulay :

« Il me semble que la mémoire de Macaulay est surchargée au point de nuire à son esprit qui est, sans doute, à la fois vif et sain, mais qui n'a de tendances ni à planer ni à creuser, et qui se meut toujours dans une direction horizontale. Son ton et ses manières sentent un peu l'homme du barreau. Sa fatuité se montre dans l'habitude qu'il a prise de s'arrêter court s'il n'est écouté que par une partie de l'auditoire, et on le voit se promener d'un bout à l'autre du salon, tenant le fil de la

more inclined to sympathise with my historical views. I am quite pleased with the result of our conversation this morning and Hallam has made some concessions which I did not expect. »

1. Henry HALLAM, historien (1777-1859). Voir *Epil.*, t. II, p. 328-335, 330, 333.

2. Thomas Babington Macaulay (1800-1859), premier Baron Macaulay. Voir : George Trevelyan, *Life and Letters of Lord Macaulay* ; J. C. MORISON, *Macaulay*.

3. *Epil.*, t. II, p. 328.

4. *J. de Rio*, p. 326-327, 25 février 1839.

conversation et bien convaincu que personne n'osera le lui enlever ¹. »

A côté de ces deux whigs, chacun représentant une nuance différente du parti libéral, il y avait un autre historien qui présentait avec eux le plus grand contraste : c'était Thomas Carlyle « alors parfaitement inconnu en France et qui devait l'être encore longtemps à cause de l'incompatibilité de ses âpres formules avec les exigences trop classiques de l'esprit français ² ».

Rio avait lu son livre sur la Révolution française dont il fait en quelques mots la critique :

« L'impression qu'il avait faite sur moi n'était pas de nature à m'inspirer le désir de cultiver la connaissance de l'auteur, bien que je ne pusse pas m'empêcher d'admirer en lui le grand artiste. Mais j'étais révolté de la facilité avec laquelle il absolvait les grands crimes, en les imputant à je ne sais quelle fatalité aveugle qui entraînait malgré eux et presque à leur insu ceux qui les commettaient ; et mon indignation était portée à son comble quand, avec mes souvenirs de famille, je lisais la page où il est dit *qu'on ne saurait citer aucune période de l'Histoire de France où la masse de la nation ait moins souffert que pendant la période appelée le règne de la Terreur* ! Cette appréciation arbitraire et tant soit peu insultante pour les victimes m'avait laissé, contre celui qui se l'était permise, une rancune que je croyais incurable et qui l'eût été en effet, si nous ne nous étions pas rencontrés ³. »

Carlyle apparaît sous un jour tout différent dans l'intimité

1. Voir la traduction de Rio, *Epil.*, p. 301 : « I should say that his overloaded memory stands very much in the way of his mind, which I allow to be quick and sound but as no tendency either to soar or to dig, all his motions being as it were horizontal. His manners and tone savour a little of the bar ; he has got the conceited trick of breaking off his speech if only a part of the audience are listening to him, and he would walk to the other end of the room holding the thread of the conversation in his mouth and perfectly confident that no one will dare snatch it from him. » *J. de Rio*, p. 327-328, 25 février 1839.

2. Rio, *Epil.*, t. II, p. 332. THOMAS CARLYLE (1795-1881). Voir : J. A. FROUDE, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London (1834-1881)* ; CHARLES H. NORTON, *Reminiscences of Carlyle* ; A. C. TAYLOR, *Carlyle, sa première fortune littéraire en France*.

3. *Epil.*, t. II, p. 333.

de son « home » à Chelsea : « Au lieu du républicain féroce que je m'étais figuré, écrit Rio, je trouvais un homme simple, au regard doux et caressant et qui, à travers les aspérités de son aspect calédonien, laissait entrevoir une âme ouverte à des émotions bien différentes de celles que laissait pressentir le livre que j'avais lu ! Plus nous abordions les questions vitales, soit en religion, soit en politique, plus j'étais surpris de ne pas me trouver plus en désaccord avec mon interlocuteur qu'on m'avait présenté comme un partisan forcené des doctrines les plus subversives et comme l'ami déclaré des hommes qui les professaient avec le plus d'audace ¹ ».

Cavaignac et « le terrible Mazzini ² » lui-même furent souvent les hôtes de Carlyle. Celui-ci prenait un malin plaisir à mettre en présence les défenseurs de la révolution et le héros de la petite Chouannerie ³.

Maintes fois après de longues soirées passées dans l'intimité de Carlyle, Rio confie à son journal ses souvenirs et réflexions :

Dimanche de Pâques 1839

« Hier je suis enfin allé faire une visite à Carlyle dans sa retraite à Chelsea, et je suis revenu le cœur vraiment ému de l'accueil cordial qu'on m'a fait. Il m'a raconté ses tribulations d'auteur, ses souffrances nerveuses et ses insomnies quand il compose, le *swim or sink* ⁴ de l'improvisation, la destruction de son premier volume qu'il fut obligé de récrire d'un bout à l'autre, et sur tous ces points il a eu mon entière sympathie. »

1. *Epil.* t. II, p. 333-334. Sur Carlyle voir *Epil.* t. II, p. 332-340 et une lettre inédite de Rio à sa femme, 29 mai 1838 : « Vous me demandez qui est Carlyle. J'ai posé la même question il y a une quinzaine de jours, mais maintenant que je l'ai entendu parler et que j'ai lu son livre sur la Révolution Française, je le place au-dessus de tous les écrivains contemporains pour la richesse de sa pensée. Malheureusement son style est terriblement incorrect et son point de vue sur les affaires humaines est plutôt panthéiste. »

« You ask who Carlyle is ; I did ask the same question a fortnight ago ; but now that I have heard him and read his book on the French Revolution, I place him above all contemporary writers for pregnancy of thought. Unfortunately his style is wildly incorrect, and he takes rather a pantheistic view of human affairs. »

2. *Epil.*, t. II, p. 334.

3. Voir : *J. de Rio*, p. 578.

4. Réussir ou échouer (nager ou s'enfoncer).

Lundi soir 8 avril.

« Je voudrais pouvoir fixer les impressions de ma soirée chez Carlyle, tandis qu'elles sont encore fraîches. Les quatre heures que je viens de passer avec lui sont certainement parmi les meilleures que j'aie passées à Londres. Nous avons traité plusieurs grands sujets à fond, les Croisades, le Dante, la Révolution Française, l'avenir religieux de l'Europe, qu'il voit plus en beau que je ne le fais, à cause de sa foi au progrès de l'humanité et à l'inaliénabilité du christianisme. Mes objections, tirées du déclin de la plus haute des vertus chrétiennes, l'humilité, l'ont un peu embarrassé, précisément à cause du grand cas qu'il fait de cette vertu, qu'il avoue avoir été plus pratiquée et moins comprise au Moyen Age que dans aucun autre temps. Il professe la plus vive admiration pour les Croisades et pour Pierre L'Hermite, qu'il met en contraste curieux avec Démosthène, celui-ci travaillant ses discours au point qu'on disait qu'ils sentaient l'huile et allant les déclamer au bord de la mer avec des cailloux dans la bouche et laissant à la postérité pour grand précepte oratoire : l'action, l'action et toujours l'action ! Celui-là sortant du cloître sans s'être préparé à son rôle autrement que par le jeûne et la prière et venant substituer au précepte favori de l'orateur athénien ce précepte bien autrement efficace : la foi, la foi et encore la foi ! Ce premier condamné à voir son éloquence vaincue et Philippe maître de la Grèce ; le second entraînant l'Europe à sa voix et marchant à la délivrance de la Terre Sainte.

« Le court parallèle qu'il a tracé entre le Satan de Milton et le Méphistophélès de Goethe ne m'a pas moins frappé. Dans Milton, le diable est un personnage grandiose et intéressant, le plus intéressant de tous les personnages du poème, un personnage qui aurait des admirateurs s'il paraissait sur une place publique. Dans *Faust*, il est ce qu'il doit être, répugnant au suprême degré.

« Carlyle est plus juste que Landor envers le Dante, qu'il n'hésite pas à placer au-dessus de Milton et dont le portrait lui fait l'effet d'une âme emprisonnée dans la glace. *La Divine Comédie* est, à ses yeux, comme une magnifique cristallisation

du catholicisme, un monument plus glorieux et plus durable que les plus belles cathédrales gothiques, produites par la même inspiration. C'est au *Purgatoire* qu'il semble donner la préférence. Nul poète, selon lui, n'est entré si avant et si systématiquement dans les entrailles de l'humanité, nul n'a saisi si spasmodiquement son sujet.

« Je pourrais signaler plus d'un rapport entre l'âme du Dante et celle de Carlyle, qui chemine, lui aussi, dans ce monde comme une âme en peine douée de toutes les susceptibilités les plus douloureuses. Il n'a aucune sympathie pour ceux qui veulent faire de la vie humaine une fête et un enchaînement de jouissances. Lui qui n'y voit qu'une lutte dont il a la conscience à toutes les heures de son existence, il bourre quiconque l'arrête pour lui parler des joies de ce monde, qui pèsent si lourdement sur les âmes dignes.

« Il m'a décrit en poète l'effet que produit sur lui la vue de son village natal et la cloche qui a tinté jadis à ses oreilles enfantines. Quand j'ai voulu lui décrire mes impressions personnelles dans des circonstances analogues, j'ai admiré le bonheur avec lequel il a achevé ma pensée. Je lui parlais de mes compagnons d'enfance, aujourd'hui marins robustes et sans nul souci des vicissitudes qui m'ont blasé. « C'est bien cela, » m'a-t-il dit, ceux-là sont des êtres sains, concrets, et vous, vous « venez errer au milieu d'eux comme un spectre. »

« Je n'ai pas osé lui demander l'histoire de son mariage¹ qu'on m'a dit être tout à fait romanesque. Il paraît que Carlyle était précepteur chez le père de sa femme et que leur union fut combattue fortement par l'autorité maternelle. Le contraste dans les manières et dans l'extérieur des deux époux, et surtout dans leur accent, indique en effet une disparité de naissance. Mais quand la conversation s'anime, cet homme à la mine si vulgaire, grandit comme un géant et prouve qu'il

1. Mrs Carlyle semble partager l'estime de son mari pour celui qu'il appelait « le pieux historien de l'art chrétien ». Dans ses lettres à sa mère elle parle de cet homme imposant [striking man] et désigne le brillant causeur comme une sorte de French John Sterling. [John Sterling français.] *New Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle*, t. I, p. 73-74. Voir aussi : *Letters and Memorials of J. W. Carlyle*, éd. J. A. FROUDE, t. I, p. 111 et Alan CAREY TAYLOR, *Carlyle, sa première fortune littéraire en France*, p. 20-23.

appartient *to the very first quality of Nature's noblemen*¹. »

« Même après avoir vu Macaulay, je persiste à penser que Sheil n'a pas d'égal pour la conversation². » C'est ainsi que Rio décerne la palme au jeune député irlandais et catholique, « moins populaire que O'Connell, mais passant pour être plus tolérant et plus lettré que lui³ ».

Lundi 18 (février).

« Hier charmant dîner et charmante soirée chez Milnes. Sheil y a été encore plus brillant que l'autre jour. On a parlé de religion et d'art, et sa réplique à Charles Buller qui nous a reproché notre adoration des images et notre polythéisme a été on ne peut plus heureuse. « The English cannot be accused « of polytheism or worshipping many gods, they worship but « one and that is Mammon », a répondu Sheil. C'était vraiment amusant de les entendre parler sur l'art ; chaque mot était une preuve de grossière ignorance ou de mauvais goût. Après dîner Sheil les a tous mis au défi sur la question irlandaise ; il leur a prouvé que, quoi qu'il arrive, l'Irlande ne peut plus être foulée aux pieds ; il leur a demandé pourquoi ils ne font pas entendre leur cri de *No popery* dans la Chambre des Communes, au lieu de le faire dans leurs orgies et leurs clubs ; que là ils trouveraient leurs adversaires face à face et sur un terrain neutre⁴. »

Rio rencontrait souvent Sheil dans le salon de Lady Fingall. Celle-ci représentait dans la société de Londres l'aristocratie irlandaise, dont son mari était l'interprète à la Chambre des Pairs. Dans ce salon célèbre Thomas Moore « le consolateur inspiré des grandes douleurs patrotiques⁵ » de la verte Erin

1. *J. de Rio*, p. 575-576, 582-585. Sur Carlyle et Goethe, voir : Jean-Marie Carré, *Goethe en Angleterre*, p. 101-188.

2. *J. de Rio*, p. 528, 25 février 1839. Richard Lalor SHEIL (1791-1851) homme politique irlandais.

3. *Epil.*, t. II, p. 342.

4. *J. de Rio*, p. 319. « On ne peut pas accuser les Anglais de polythéisme. c'est-à-dire d'adorer plusieurs dieux, car ils n'en adorent qu'un seul qui est Mammon. »

Charles BULLER (1806-1848), ami de Milnes. Voir : T. W. REID, *op. cit.*, t. II, p. 189.

5. *Rio, Epil.*, t. II, p. 357. THOMAS MOORE (1779-1852), le poète irlandais.

chantait ses *Mélodies irlandaises*. « Si j'étais de meilleure humeur ¹, je vous aurais fait un récit enthousiaste d'une soirée où j'ai rencontré beaucoup d'Irlandais et d'Irlandaises... Sheil entre autres. Thomas Moore chanta quelques-unes de ses mélodies nationales avec un tel succès et une telle exaltation, que je ne pouvais pas y résister. J'étais tout à fait ému et je n'ai pas pu m'empêcher de lui serrer fortement la main en lui disant que c'était de beaucoup la plus délicieuse soirée que j'eusse passée à Londres ². »

Plus tard il eut l'occasion de causer à cœur ouvert avec Moore chez Samuel Rogers, mais non sans en éprouver une impression de mélancolie. « Je ne trouve dans Thomas Moore ni le coreligionnaire ni le poète que j'avais rêvés et je n'emportai de cette triste entrevue que de lugubres pressentiments trop bien justifiés par les circonstances de sa mort ³. »

Un autre poète pour lequel Rio professait avant de le connaître une dilection particulière était Thomas Campbell, « le chante inspiré de l'insurrection polonaise », ce qui constituait à ses yeux « un double titre à la sympathie des âmes chrétiennes ⁴ ».

Rogers n'avait pas pour Campbell les mêmes sentiments que Rio, mais il consentait parfois à recevoir les notabilités du temps, même alors qu'elles lui étaient peu sympathiques, afin d'éclairer son ami sur la valeur vraie de ses premiers jugements. Il invita Campbell et Rio à dîner pour le samedi 30 mars 1839. Ce dernier accepta l'invitation avec empressement mais ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que Campbell répondait peu à l'idée qu'il s'en était formée :

1. Sa femme lui avait exprimé son mécontentement de ce qu'il avait invité Moore à passer quelques jours à Llanarth. Elle trouvait l'invitation un peu osée. Lettres inédites, juin 1839.

2. Rio à sa femme juin 1839. Lettre inédite. « If I was in a better mood I would have given you a flourishing account of a *Soirée irlandaise* where I met quantities of Irish, male and female... Sheil amongst others and Thomas Moore sang some of his national melodies with such success and high wrought feeling that there was no standing it ; I was quite overcome and I could not help squeezing his hand and telling him that it was by far the most delightful evening I had spent in London. »

3. *Epil.*, t. II, p. 355.

4. *Ibid.*, p. 353. THOMAS CAMPBELL (1777-1844).

Samedi 30 mars.

« Hier il m'a fallu céder aux instances de Rogers qui a voulu absolument me faire dîner chez lui et passer la soirée avec Campbell que j'avais grande envie de connaître. Je ne peux pas dire que mon attente ait été remplie. Campbell a plutôt l'air méchant qu'inspiré. L'expression de ses lèvres est particulièrement désagréable. Quoiqu'il soit resté près de trois heures avec nous, il n'est pas sorti une seule parole de sa bouche qui eût pu me faire soupçonner que j'avais devant moi un homme de génie, si je n'en avais pas été instruit d'avance. Mais j'aurais facilement deviné que je parlais à un libertin, à un *Christophobe* de l'école de Voltaire. Il a parlé avec mépris de l'affectation que mettent les Anglais à fermer leurs boutiques le vendredi-saint, et il a soutenu que cela était pure hypocrisie ; que pas un sur mille ne croyait à la divinité du Christ ; qu'il n'y avait pas quatre vrais croyants dans la Chambre des Communes ni davantage dans la Chambre des Lords ; que, du reste, il se réjouissait du progrès de la raison publique. Et, quand j'ai voulu en appeler du rationaliste au poète, en lui faisant observer que la poésie déclinait nécessairement avec la foi, il a positivement nié cette nécessité. J'ai vu que la continuation de ce sujet mettrait notre auditoire mal à l'aise, et j'ai laissé à Rogers le soin de donner un autre cours à la conversation ¹. »

Rio fut dédommagé de cette dernière déception par la rencontre du poète Kenyon ² et de ses amis Robinson ³ et Coleridge ⁴ avec lesquels il eut de fréquents et très intéressants rapports.

« Le déjeuner chez le poète Kenyon a été on ne peut plus intéressant, aussi la séance a-t-elle duré de 9 heures et demie à 1 heure. Kenyon ayant vécu longtemps dans l'intimité de Coleridge ⁵ avait la mémoire bien fournie d'anecdotes curieuses.

1. *J. de Rio*, p. 574-575. 30 mars 1839.

2. JOHN KENYON (1784-1856).

3. HENRY CRABB ROBINSON (1775-1867). Voir : THOMAS SADLER, *Diary, Reminiscences and Correspondance of H. Crabb Robinson*.

4. HENRY NELSON COLERIDGE (1789-1843), neveu de Samuel Taylor Coleridge.

5. SAMUEL TAYLOR COLERIDGE (1772-1834).

Celle qui m'a le plus frappé est la déclaration que fit un jour Coleridge devant lui et d'autres que, s'il était juge et que quel-qu'un vint réclamer une propriété sans meilleures preuves que celles par lesquelles on démontre les miracles de l'Evangile il le mettrait hors de cour sans hésiter. Un révérend qui était présent se leva pour sortir ; Coleridge le retint pour s'expliquer jusqu'au bout : l'*internal evidence* ¹ lui tenait lieu de tout le reste, et sa foi reposait sur cette base aussi sûrement que sur l'autre. Il disait souvent qu'il était arrivé au christianisme par le platonisme. *Science is his fort, and omniscience is his foible* ², j'en connais plusieurs à qui je pourrais appliquer ce bon mot.

« Un Américain nommé Sumner ³, qui a été très choyé dans le grand monde d'Angleterre était à ce déjeuner, et j'avoue que si je rencontrais beaucoup d'Américains comme lui mes pré-jugés contre ses compatriotes seraient fortement ébranlés.

« Kenyon est un homme aimable, hospitalier, d'un esprit fin et pénétrant, mais sans cette légère teinte de mélancolie que je m'attendais à trouver dans un poète qui a éprouvé de grandes douleurs comme celle que lui causa la mort de sa femme. Il y a fait allusion une ou deux fois, sans changer de ton ou de visage. Peut-être était-ce du stoïcisme anglais qui aspire à ressembler non pas aux plus nobles animaux comme le cheval ou le chien, qui pleurent quelquefois, mais au lapin ou au cochon qui ne pleurent jamais ⁴. »

Lundi 18 mars.

« Hier a été une délicieuse journée depuis le commencement jusqu'à la fin. Le déjeuner chez Robinson s'est prolongé jusqu'à deux heures. Il nous a lu quelques poèmes que Wordsworth ⁵ lui a dernièrement envoyés et qui ne sont pas encore imprimés. Un sonnet sur le Dante m'a paru admirable. Puis Kenyon, avec un désintéressement plus admirable encore, nous a récité ses

1. L'intuition.

2. « La science est son fort et l'omniscience est son faible ».

3. Charles SUMNER (1811-1874). Voir : W. G. SHOTWELL, *Life of Charles Sumner* et L. E. PIERCE, *Memoirs and Letters of Charles Sumner*.

4. J. de Rio, p. 324-325, 22 février 1839.

5. William WORDSWORTH (1770-1850).

«égrets poétiques, un peu obscurément exprimés, sur l'abolition du Purgatoire dans l'église anglicane.

« Robinson est inépuisable en anecdotes à cause de ses longues et intimes relations avec Lamb, Southey, Wordsworth, Gœthe, Schiller, Blake, Flaxman, etc. Mais il n'a pas une manière agréable de raconter. Il a montré un tableau qui sera vendu le 27 avril. C'est une ravissante copie de l'ouvrage sans pareil que Van Eyck fit pour l'église de Gand. Cette copie est si parfaite que sa possession me procurerait des jouissances tout aussi vives que l'original. Si j'osais proposer à ma femme de faire cette extravagance à condition que ce soit la dernière de ce genre ¹ !...

« Le dîner chez Kenyon, avant-hier, m'a infiniment intéressé, plus peut-être qu'aucun des dîners que j'ai eus à Londres. Il y avait là un brave capitaine Jones, enthousiaste comme patriote et comme chrétien, espèce de nature mixte que j'exprimerais mieux en anglais : *The fiery Welshman grafted upon the steady John Bull* ². Il y avait un M. Raymon, « *quite Addisonian* » comme dit Kenyon, plein d'originalité et de finesse, ayant des idées à lui sur tout, particulièrement sur les beaux-arts, dont il a un sentiment exquis. Mais le héros de la soirée pour moi a été Coleridge, neveu du fameux [Coleridge] et éditeur de ses œuvres ³. »

Mercredi 27 mars.

« Il y aurait un volume à écrire sur les nouvelles connaissances que j'ai faites hier soir chez Henry Coleridge. Je savais qu'il était neveu du grand homme, mais j'ignorais qu'il fût en même temps son gendre et qu'il eût épousé sa cousine germaine. La veuve du fameux Coleridge était aussi du dîner ⁴ ; mais je lui ai à peine adressé la parole. Toute mon attention, — je pourrais presque dire tout mon culte, — a été pour la maîtresse de la maison, auprès de laquelle tous les bas-bleus de Londres ne sont, à mon avis, que d'insignifiantes poupées.

1. *J. de Rio*, p. 565, 16 mars 1839.

2. « Le fougueux Gallois greffé sur le posé John Bull. » Voir : *J. de Rio*, note 15, de Dom L. GOUGAUD, p. 569.

3. *J. de Rio*, p. 569.

4. Sara FRICKER (1802-1834) épousa Coleridge en 1795.

D'abord il serait impossible de voir une physionomie à la fois plus fine et plus enthousiaste. C'est celle de son père mais adoucie et transfigurée. Jamais statuaire n'a donné une si belle expression à la bouche d'une Sapho ou d'une Muse. La lèvre supérieure surtout en dit plus que toutes les paroles ; et avec cela il y a tant de délicatesse dans les traits, dans les mouvements et dans les formes, le regard à la fois pénétrant et voilé, la voix si douce et tous les symptômes d'un bouillonnement intérieur, qui est comprimé par la modestie ! Je me sentais parfaitement à l'aise auprès d'elle, car je pouvais lui parler de son père avec admiration et avec un accent de sincérité auquel j'étais sûr qu'elle ne se méprendrait pas.

« On a beaucoup parlé d'art, et sur ce point nous nous sommes parfaitement entendus. Mais elle n'a commencé à briller de tout son éclat que quand j'ai voulu signaler Kant comme le chef de l'école rationaliste qui empoisonne aujourd'hui l'Allemagne. Elle n'a pas absolument combattu cette thèse comme fausse, mais elle a soutenu avec infiniment d'esprit que la philosophie kantienne n'avait pas nécessairement produit ce résultat et qu'il était possible d'en tirer, ainsi que l'avait fait son père, des corollaires extrêmement favorables au christianisme. Ce qu'elle a dit de Shelley m'a beaucoup frappé et m'a presque fait prendre la résolution de le lire. Elle trouve que Lucrèce est bien loin d'être un joyeux épicurien et qu'il y a dans son poème un ton de tristesse qui montre assez qu'il ne jouissait pas de son scepticisme comme d'une victoire sur ses préjugés.

« Quand on a parlé des nouveaux catholiques d'Oxford, j'ai été un peu surpris de la trouver en opposition avec eux et d'accord avec mon interlocuteur Errol, qui les accusait d'être exclusifs et de s'attacher beaucoup moins au fond des choses qu'à la forme. Puis nous avons parlé de catholicisme et de superstition, et j'ai réussi à transporter la discussion sur un terrain où je pouvais lutter avec avantage, sur celui de l'art. Errol disait que la superstition occupait dans l'esprit de l'homme une place qui appartenait à la vérité et moi je soutenais que c'était un symptôme de forte vitalité comme la mousse d'un vin généreux qui s'échappe du vase, inconvénient que ne présente jamais une religion froide et rationaliste.

« J'ai été surpris d'apprendre que Coleridge regardait les romans de Richardson comme immoraux et leur préférait de beaucoup ceux de Fielding. J'avais pensé précisément l'inverse.

« Que n'ai-je fait la connaissance de cette famille il y a deux ans ! Elle m'eût été plus utile et plus agréable que les neuf-dixièmes des relations que j'ai eues avec le monde littéraire de Londres. Malgré la supériorité des personnes avec qui j'étais, je n'ai pas éprouvé un moment d'embarras, pas plus que chez Montalembert et Kenyon, ce qui me prouve que, dans la République des Lettres, il vaut mieux rechercher la société des sénateurs et des consuls que celle des dictateurs ¹. »

Ce n'est que vers la fin de 1839 que Rio vit Tennyson ² pour la première fois :

« Avant-hier, j'ai fait la connaissance d'Alfred Tennyson, dont les poésies m'avaient semblé inintelligibles la première fois qu'on me les eut mises entre les mains. Aussitôt que je l'ai vu, je me suis rétracté en moi-même et je me suis dit que c'était là véritablement une physionomie de poète et que si je n'avais pas compris ses ouvrages, ce devait être de ma faute. Je regrette maintenant d'avoir négligé les fréquentes occasions que j'ai eues de faire plus tôt sa connaissance ³. »

Rio ne parle du « grand Wordsworth lui-même ⁴ » que beaucoup plus tard, peu de temps avant la publication de son livre *La Petite Chouannerie*.

« Je dois vous donner une petite esquisse de Wordsworth. Son extérieur m'a d'abord désappointé. Son visage est rude et rouge, particulièrement le nez qui est de dimensions considérables et s'avance comme un promontoire. Son front est extraordinairement bas et donne un démenti à la théorie de Gall. Mais il y a une merveilleuse symétrie dans les traits ; les yeux sont remarquablement impérieux et expriment mieux l'élévation de la pensée que la tendresse des sentiments. Sa voix profonde et persuasive est en lui la chose la plus frappante,

1. *J. de Rio*, 27 mars 1839, p. 572-573.

2. Alfred TENNYSON (1809-1892).

3. *J. de Rio*, 25 mars 1839, p. 571.

4. *Epil.*, t. II, p. 352.

et la douceur de son sourire expansif forme un contraste avec la rudesse de son teint¹...

« Wordsworth a une remarquable facilité de conversation, quoiqu'il soit rarement profond et capable de frapper. Nous avons parlé de la littérature française et de la littérature anglaise, du mouvement intellectuel dans les deux pays, de la Révolution Française, de la guerre péninsulaire, ce qui m'a donné une excellente occasion de glisser un mot sur la Bretagne. Il a avoué sa complète ignorance de tous les événements auxquels je faisais allusion, et a déclaré que s'il les avait connus, il aurait payé son tribut à ce pays comme il l'avait fait à l'Espagne et au Tyrol. Vous devinez facilement ce qui est arrivé ensuite, pour finir il me promit un poème². »

La religion et l'art étaient les deux thèmes favoris de Rio. Il excellait pareillement à provoquer la sympathie des grands hommes du temps pour la Bretagne en leur faisant le récit animé et vécu de la petite Chouannerie de 1815.

Mrs Norton³, une des trois filles de Mrs Sheridan toutes également célèbres pour leur beauté, faisait appel à son patriotisme breton et le pressait de publier un livre sur cette chevaleresque campagne, de préférence à tout autre sujet. Rio ne pouvait pas demeurer insensible à un tel plaidoyer. Il se rendit en Bretagne pour recueillir les documents nécessaires et se

1. « I must give you a little sketch of Wordsworth : his appearance at first disappointed me. His face is rough and red, particularly the nose which is of considerable dimensions and jets out like a promontory. His forehead is unusually low and gives the lie to Gall's theory, but there is a wonderful symmetry in the outlines, and the eyes are remarkably commanding and more expressive of loftiness of thought than of softness of feeling. His deep-toned and melting voice is the most striking thing about him, and the sweetness of his expansive smile, forms a contrast with the coarseness of his complexion. » Rio à sa femme, 7 juin 1841. Lettre inédite.

2. « Wordsworth is remarkably fluent in conversation, though but seldom deep and striking. We spoke of French and English Literature, of the intellectual tone in both countries, of the French Revolution and of the peninsular war which gave me a capital opportunity of slipping in a word about Brittany. He confessed his utter ignorance of all the events I was alluding to, and declared that if he had known them, he would have paid his tribute to that country as he had done to Spain and the Tyrol. You will easily guess what came next : in fine he promised me a poem. » Rio à sa femme, 9 juin 1841. Lettre déjà citée en partie par Dom L. GUGAUD, *J. de Rio*, note 2, p. 565.

3. Caroline NORTON, née SHERIDAN (1808-1877), poétesse. Voir : Jane G. PERKINS, *Life of Mrs Norton*.

mit à l'œuvre. Mrs Norton encouragea son zèle, mettant en vers un des chapitres les plus touchants du livre, intitulé : *Une Mère Bretonne*¹. Les poètes Milnes, Kenyon et Landor² suivirent son exemple et le « vénérable Wordsworth » paya lui-même son tribut à ce qu'il appelait *La Croisade d'Enfants*³. Le livre de Rio publié en Angleterre en 1842 y fut accueilli avec enthousiasme. Il n'eut pas le même succès en France, très probablement en raison du peu d'indulgence que Rio témoignait pour quelques vieux chouans peu flattés de se voir accusés de n'avoir peut-être pas fait preuve, à l'heure du péril, d'un héroïsme égal à leur bonne volonté. Ce fut donc de la Bretagne que provinrent les plus âpres critiques⁴.

La première édition du livre épuisée, Rio n'en fit pas paraître une seconde⁵. Il est intéressant de lire la critique anonyme publiée dans *The British Critic and Quarterly Review* d'octobre 1842, et d'y voir les curieux motifs qu'elle attribue à l'auteur.

« Nous l'avons choisi [Rio] afin de donner au lecteur l'idée de la littérature catholique en France parce que son livre est fait pour s'opposer à ce qui constitue actuellement un danger spécial pour l'Eglise française, c'est-à-dire à l'asservissement au pouvoir civil... Si le livre de M. Rio sert à rappeler à ses compatriotes que sous Napoléon l'Eglise ne gagna par ses concessions que d'être opprimée davantage, il leur aura rendu un bien plus grand service que celui qu'on pouvait attendre du simple récit des aventures de ses jeunes héros⁶. »

1. Voir : *La Petite Chouannerie* de Rio, p. 163-176, le poème intitulé *The Breton Mother*.

2. Ces poèmes sont tous réunis dans la première édition de *La Petite Chouannerie*, 1842. Voir : *P. Ch.*, p. 294-299, le poème de Walter Savage Landor, et p. 396-398, celui de Richard Milnes.

3. Voir *P. Ch.*, p. 62-63, le poème de Wordsworth intitulé *The Eagle and the Dove*.

4. Bainvel, son compagnon d'armes de 1815, pour atténuer l'effet du récit de Rio entreprit d'en écrire un autre du même genre. Voir : *P. BAINVEL*, *op. cit.*

5. Ce fut seulement en 1881 que parut une édition abrégée qui n'a pas le charme de l'originale. Voir : *La Petite Chouannerie* par A. F. Rio, éd. abrégée et annotée par H. de D.

6. *The British Critic and Quarterly Review*, London, oct. 1842, t. XXXII, p. 261-299. A. F. Rio, *La Petite Chouannerie, ou Histoire d'un Collège Breton sous l'Empire*.

« We have chosen him [Rio] to give the reader a notion of the Catholic

La bienveillance de M^{rs} Norton pour Rio ne se borna pas à encourager la publication de *La Petite Chouannerie*. Elle le mit en rapport avec Mrs Sheridan¹ que le monde se plaisait à nommer « la mère des trois grâces ». Elle était l'ornement des salons et recevait tout ce que l'Angleterre comptait de notabilités. « Le grand événement de la semaine a été le dîner chez Mrs Sheridan où j'ai rencontré un groupe nombreux et intéressant d'hommes et de femmes. L'invité le plus distingué parmi eux était Lord Mulgrave qui ne m'est pas sympathique, quoiqu'il ait été très poli pour moi. Son frère qui était là aussi lui est infiniment supérieur. Je n'ai jamais vu une telle réunion de jolies femmes. Lady Harriet d'Orsay² est venue dans la soirée et nous avons eu de la musique. Mrs Norton et Mrs Blackwood ont chanté toutes deux des mélodies de leur composition, admirablement d'ailleurs ! Bien entendu, je n'ai pu me plaindre de rien, car on m'y a montré plus d'égards que dans n'importe quelle autre société où j'ai été invité. On m'a donné la meilleure place à dîner et j'ai remarqué que personne ne m'était présenté sans savoir déjà quelque chose de moi³. »

Mrs Sheridan fit inviter Rio à ces merveilleuses soirées de

literature in France, because his book is calculated to oppose that which forms the especial danger of the French Church at this moment that is a servile dependance on the civil power... If Mr Rio's book serves to remind his countrymen that, under Napoleon, the Church gained nothing but oppression by her concessions, he will have done them a far greater service than the mere detail of the adventures of his young heroes would seem to promise. » Article cit. p. 269 et 299. On ne serait pas éloigné de croire que cette critique est le reflet des pensées de Newman. Celui-ci contribuait souvent à la direction de la revue en question.

1. La mère de Mrs Norton.

2. Lady Harriet d'Orsay, fille de Lady Blessington, femme du célèbre dandy, le comte Alfred d'Orsay.

3. « The grand event of the week was the dinner at Sheridan's where I met a numerous and interesting party of men and women. The most distinguished guest was Lord Mulgrave whom I do not fancy at all, although he was very civil to me. His brother who was there also, is infinitely superior to him. I never saw such a collection of beautiful ladies. Lady Harriet d'Orsay came in the evening and we had music, both Mrs Norton and Mrs Blackwood singing their own songs and admirably too. Of course I could find fault with nothing, as I had more regard shown to me there than at any other party where I have been. I had the best place given me at dinner and I found that nobody was introduced to me without already knowing much about my concerns. » *Rio à sa femme*, juin 1838. Lettre inédite.

l'Angleterre du XIX^e siècle dont l'éclat et le luxe inouïs sont demeurés légendaires :

« J'ai pris part, presque tous les jours, aux soirées de ce genre qui durent de 9 heures à 3 heures. Elles sont dix fois plus intéressantes que les diners, mais une terrible pierre d'achoppement pour mes recherches historiques, quoique j'y aie appris beaucoup de choses tout à la fois utiles et agréables... Il y a une personne parmi mes admirateurs dont le nom vous fera ouvrir de grands yeux, une dame très à la mode et auteur, par-dessus le marché, enfin Lady Blessington elle-même en qui je n'ai pas trouvé la femme superficielle et affectée à laquelle je m'attendais et je dois dire la même chose du comte d'Orsay qui est un homme extraordinairement intelligent et qui m'a traité avec toute l'amabilité imaginable. J'y retourne tout à l'heure en soirée ¹. »

Rio fut en effet fort bien accueilli à Gore House, Kensington, un des salons alors les plus fameux de Londres. Lady Blessington ², d'origine irlandaise, belle, intelligente et surtout douée d'un rare talent pour l'épigramme, attirait les hommes de génie qui préféraient les soirées de Gore House à celles que leur offraient d'autres salons plus distingués peut-être, mais d'un charme plus austère. Elle réunissait tous ceux que Lady Holland, sa rivale déclarée, ne pouvait recevoir à cause des traditions « Whig » de la famille de son mari. On rencontrait chez elle aussi des radicaux qui ne voulaient se ranger ni avec les *Whigs*, ni avec les *Tories*. Lord Durham, le jeune Disraeli, d'autres encore cherchaient à Gore House un lieu de refuge et d'accueil pour leurs vues politiques. Les dandys tels que

1. « Parties of that kind which last from 9'till 3 o'clock, I have had almost every day; they are ten times more entertaining than dinners, but dreadful stumbling blocks in the way of my historical researches, although I learn a good deal that is both useful and agreeable... There is a person among my admirers whose name will make you stare with astonishment, a very fashionable lady and an authoress into the bargain, in fine, Lady Blessington herself, whom I did not find the affected superficial woman that I expected; and I must say the same of Comte d'Orsay who is an uncommonly clever man and treated me with all imaginable civility I am going to a soirée there to-night. » Rio à sa femme, 21 mai 1838. Lettre inédite.

2. Marguerite, comtesse Blessington (1789-1849). Voir : Michael SADLEIR, *Blessington-d'Orsay, a Masquerade*; R. R. MADDEN, *Literary Life and Correspondance of Lady Blessington*; J. NICOLL and WISE, *Landor Blessington Papers*.

d'Orsay¹ et Bulwer Lytton² y trouvaient mainte occasion de faire admirer leurs talents artistiques et poétiques, prétexte ingénieux pour faire valoir la richesse élégante de leurs costumes de velours et de dentelles !

Société en somme très ouverte, où ne manquaient ni les esprits pénétrants et observateurs ni les gens d'expérience et de sang-froid. « Il y avait des Français qui s'impatientsaient de leur inaptitude à parler la langue anglaise, mais il y en avait un autre qui ne s'impatientsait de rien, qui comprenait tout et promenait tranquillement autour de lui son regard finement observateur... C'était un petit homme de mine assez peu héroïque, le Prince Louis Bonaparte³. »

Lady Blessington, parfaite maîtresse de maison, savait engager ses invités dans des discussions intéressantes qu'elle avait l'art, par quelque saillie spirituelle, d'arrêter dès qu'elles menaçaient de devenir irritantes et de dégénérer en querelles. Une contestation s'était, certain soir, élevée entre le poète sceptique Walter Savage Landor⁴ et Rio qui soutenait la valeur poétique des Psaumes. « Un soir il [Landor] était particulièrement en train, et engagé dans une conversation avec un catholique fervent qui est l'auteur d'un livre bien connu sur l'art chrétien, il commença à tourner en dérision d'une manière extravagante la beauté et la signification des Psaumes. Le malheureux invité se sentait très mal à l'aise. Lady Blessington avec son sourire radieux intervint : « Ecrivez donc quelque chose de mieux, Monsieur Landor⁵ ! »

1. Alfred d'ORSAY (1801-1852). Voir SADLEIR, MADDEN, *op. cit.* et Jacques BOULENGER, *Sous Louis-Philippe : les Dandys*.

2. Edward George BULWER, premier baron LYTTON (1803-1852), romancier, Voir Michael SADLEIR, *Bulwer : a Panorama. Edward and Rosina*; EARL of LYTTON, *The Life of Edward Bulwer, first Lord Lytton*; André MAUROIS, *Disraeli, a Picture of the Victorian Age*.

3. Rio, *Epil.*, t. II, p. 341-342, et *J. de Rio*, 14 février 1839, p. 317.

4. Walter SAVAGE LANDOR (1775-1864). Voir S. WHEELER, *Letters of W. S. Landor*.

5. « One evening at dinner he [Landor] was particularly petulant and in conversation with a devout Catholic who was the author of a well known book on Christian Art and began extravagantly to depreciate the beauty and the significance of the Psalms. The unfortunate visitor became very uncomfortable. Lady Blessington with her brilliant smile intervened, « Do write something better, Mr Landor », she begged. » SADLEIR, *op. cit.*, p. 260.

Malgré leurs fréquentes divergences d'idées, Landor et Rio témoignent d'une mutuelle estime. « Si vous rencontrez encore Rio, écrit Landor, faites-lui mes compliments. C'est un homme de grand talent, courage et intégrité, il était sur le point de publier un ouvrage intéressant que j'ai longtemps attendu ¹. »

Rio n'est point en reste !

« Qui pensez-vous que j'aie rencontré hier à déjeuner chez Mrs Hare ? Walter Savage Landor, un des hommes le plus formidablement intelligents que j'aie jamais vus ; mais je ne peux pas dire que je ne l'aime pas quoique je me sois bientôt aperçu que ce n'est pas un homme qu'on puisse aimer complètement. Cependant il a été presque un ange pour moi, comparé à une chaude tête puritaine, profondément au courant de toutes les branches de l'histoire religieuse et politique et impudent admirateur des expositions d'Exeter-hall. Il [Landor] parle avec une si extraordinaire facilité et se tient si fermement sur ses positions que plus d'une fois j'ai regretté d'avoir commencé la discussion en anglais ². »

« L'autre jour je sortis victorieux après une chaude discussion sur les avantages et les inconvénients de la confession. Je fis une profession de foi qui mit fin au débat et qui fit dire à Landor qu'il n'avait jamais vu un Français qu'il aimât tant. Les détails de la mémorable séance vous intéresseraient s'ils venaient d'une autre plume, mais venant de moi, ils terrifieraient votre nature scrupuleuse. « Hum ! vous récrieriez-vous avec un regard malin du coin gauche de votre œil ³. »

1. WHEELER, *op. cit.*, p. 85. Lettre de Landor à Miss Rose Paynter, 14 oct. 1841. Landor fait allusion à la *Petite Chouannerie* pour laquelle nous savons qu'il avait composé un poème. Voici son appréciation dans une lettre à Rio. « Il y a plus de gloire dans votre petite guerre que dans cinquante cinquante fois plus grandes. » (There is more glory in your little war than in fifty fifty times greater), *Lettre inédite de Landor à Rio, 1842*.

2. « Whom do you think I met at breakfast yesterday at Mr Hare's ? Walter Savage Landor, one of the most tremendously clever men I ever saw, but I cannot say that I disliked him, although I soon perceived that he is not a man to be thoroughly loved. However he was almost an angel to me, compared with another red-hot puritanical fellow, deeply conversant with every branch of religious and political history, and an impudent admirer of the Exeter-Hall exhibitions. He spoke with such uncommon fluency and stood so firm upon his ground, that I more than once regretted having begun the discussion in English. » *Rio à sa femme, 17 mai 1833. Lettre inédite*.

3. « The other day I came off with flying colours after a warm discussion

Deux circonstances contribuèrent à arrêter les visites de Rio à Gore House : le temps du carême, et l'orgueil de Lady Blessington offensée d'une contradiction et qui lui tenait rigueur :

« Ne soyez pas si alarmée au sujet de mes relations mondaines, je vais mener une vie plus chrétienne et je pense à me préparer à la fête de Pâques. Il n'est pas probable que Lady Blessington m'invite encore à ses soirées, car j'ai contredit carrément toutes ses insinuations calomnieuses au sujet de Rogers, un crime qu'elle ne pardonne jamais, me dit-on. Pour dire la vérité, je suis aussi fatigué des vanités de Londres que vous pouvez le désirer et je suis vraiment très désireux de retourner au dernier et meilleur don du ciel, mes délices toujours nouvelles ¹. »

Alfred de Vigny fréquentait pareillement Gore House lors de son séjour à Londres et Rio l'y rencontra sans doute, mais son journal ne fait allusion qu'à des entrevues avec le poète chez Milnes et à l'Athenæum Club dont Rio fut reçu membre le 23 janvier 1839, peu de jours après Vigny lui-même ².

30 janvier 1839.

« Dans la matinée j'ai eu une très longue causerie avec de Vigny, qui m'a mis de plus en plus au courant de la nouvelle ère poétique en France. Il dit comme tout le monde que Lamartine a fait une grande chute. Il avoue que c'est un poète qui a un beau jeu d'orgues, dont il tire parfois des sons magnifiques ; qu'alors ce sont comme des cataractes de poésie qui s'ouvrent ; mais il n'est ni dramatique ni épique : il est élégiaque, *subjectif*, et voilà tout.

upon the inconveniences and advantages of confession : I made a profession of faith which put an end to the debate and which made Landor say that he never saw a Frenchman whom he liked so well. The details of the *memorable séance* would interest you if they came from another pen ; but from mine they would horrify your scrupulosity ; « Humph ! » you would exclaim with a devilish look from the left corner of your eye ! » *Rio à sa femme*, 21 mai 1838. Lettre inédite.

1. « Don't be so much alarmed about my worldliness. I am going to lead a more christian life and to think of preparing for Easter. Lady Blessington is not likely to invite me to any more of her parties, as I flatly contradicted all her slanderous insinuations about Rogers, a sin which, I am told, she never forgives. To speak the truth, I am as tired of the vanities of London as you can wish, and am *truly* most anxious to return to heaven's last best gift, my ever new delight. » *Rio à sa femme*, 11 mars 1839. Lettre inédite.

2. *Lettre inédite de Rio à sa femme*, 22 janvier 1839.

« Sur l'école républicaine il m'a dit des choses curieuses. Il a connu familièrement plusieurs meneurs. Armand Carrel lui a fait proposer d'écrire des articles littéraires dans *le National* ; mais il a trouvé que, dans des temps si critiques, ce serait jouer de la guitare sous le canon d'une forteresse, tandis que les soldats veillent, la mèche allumée. Il m'a dit des choses amusantes sur les acteurs qui aspiraient au consulat, chaque candidat ayant ses partisans parmi les étudiants en droit et en médecine.

« Je lui ai parlé de ses travaux ; là-dessus il n'a pas été moins communicatif que sur le reste. C'est toujours l'idée de son *Moïse*, la douloureuse mission du génie inspiré, prophète ou poète. Il croit que la haine leur est aussi assurée que l'admiration, que ce qui plaît aux hommes, c'est la médiocrité de première qualité, et dans son *Stello*, où il dit avoir mis son âme entière, il a voulu montrer dans Gilbert, Chatterton et André Chénier, le génie persécuté par le pouvoir sous ses trois formes, monarchie absolue, monarchie constitutionnelle et républicque. Je veux lire cet ouvrage dès que je pourrai mettre la main dessus ¹. »

Dimanche 17 (février).

« Hier, samedi, matinée charmante chez Milnes où j'ai entendu Alfred de Vigny parler politique en poète. Sa manière de juger les événements depuis 1830 est celle d'une belle âme qui n'est souillée par aucune rouerie politique. Ce qu'il examine le plus volontiers, c'est le beau côté des choses ; il parle sans passion pour aucun parti, mais avec une profonde sympathie pour tout ce qui en mérite... Il [Disraeli] était assez en train, et son jugement sur Carlyle, sur Thierry, sur l'école historique d'aujourd'hui comparée avec la vieille école à laquelle appartiennent son père, Southey et Hallam, ses remarques sur plusieurs productions contemporaines, son admiration pour les scolastiques du moyen âge m'ont prouvé qu'il est plus qu'un romancier et (qu') un membre du Parlement. Mais il a dans l'ensemble de la physionomie quelque chose qui indique le

1. *J. de Rio*, p. 303, 30 janvier 1839.

Atkinson - club Wednesday

My very dear Lily,

I wish I had kept a journal these last two or three days; I have so many interesting things to write down which I am in great danger of utterly forgetting. Last Monday, I spent my evening at Carlyle's, or rather my afternoon; for at 9 o'clock, I was at Mr. Jadinson's, with whom I sympathize more and more upon all sorts of subjects, and whom you will like very much, I am sure, when you come to know her; for she insists upon seeing you when you pass through London yesterday, I breakfasted at Mr. Milman's with Hallam, Lord Mahon, Lord Northampton and Macaulay who was more brilliant than ever and for the first time took some notice of me, he not only gave me some valuable information upon the way that the Quiberon-expedition was resolved upon in England, but he promised to try to refute all the objections that Lord Palmerston

LETRE DE RIO A SA FEMME (9 juin 1841).

sensualiste prématurément blasé : aucune trace d'inspiration poétique ni dans les yeux, ni dans les lèvres ¹. »

« *Dimanche 3 mars.*

« Longue conversation avec Alfred de Vigny que je n'avais pas vu depuis huit jours. Il ne pense pas qu'il y ait, dans toute la France, quatre croyants comme Montalembert, et il est persuadé que tous ceux qui ont la tête bien pensante et le cœur bien sentant sont plus ou moins comme Pascal, c'est-à-dire engagés dans une lutte douloureuse contre le scepticisme qui les enveloppe comme une atmosphère. Il me semble un peu trop épris du rationalisme de la religion anglicane que tout homme éclairé, dit-il, peut avouer et pratiquer sans rougir, et là-dessus nous avons discuté pendant deux heures ². »

Lady Cork ³, « Corky », dernière survivante du cercle de Johnson, âgée et excentrique, de petite taille, mais forte, resplendissait sous les lustres de son salon, grâce à un épais maquillage et à des toilettes multicolores. Elle remarqua le Français si pétillant d'esprit et l'invita chez elle. Soirée intéressante, s'il en fut ! Rio se félicite d'avoir joui de la société de Bulwer Lytton qui vivait et s'habillait comme un dandy, mais surtout de celle de Lord Holland ⁴ :

« La personne à laquelle j'ai parlé le plus était Lord Holland, un très aimable vieillard, au sac plein d'anecdotes, qui n'a rien de la dignité hautaine de John Bull. Je l'ai complètement accaparé après le dîner et j'ai l'intention de faire de même quand je le rencontrerai chez Miss Rogers ⁵. »

1. *J. de Rio*, p. 317-318, 18 février 1839.

2. *Ibid.*, p. 331, 3 mars 1839.

3. Lady Cork. Voir SADLEIR, *op. cit.*, p. 148.

4. Lord HOLLAND (1773-1840), neveu de Charles James Fox. Voir Margery E. ELKINGTON, *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration*, p. 130-132. Voir aussi SADLEIR, *op. cit.*, p. 147.

5. « The person to whom I talked most was Lord Holland, an uncommonly nice, amiable old man with none of the dignified superciliousness of John Bull about him, and with his pocket full of anecdotes respecting the Catholic question. I completely monopolized him after dinner and intend to do the same next Sunday when I am to meet him again at Miss Roger's » *Rio à sa femme*, 7 mai 1838. Lettre inédite.

Dès lors Rio se sent tout à fait à son aise dans la haute société de Londres. « Je fais des progrès de la même manière qu'il y a sept ans à Vienne, montant les degrés jusqu'au sommet de l'échelle et nageant la tête élevée au-dessus des vagues. Milnes est certainement un excellent ami, ne laissant jamais passer une occasion de disposer les gens en ma faveur, et comme Rogers est aussi empressé à faire de même, je trouve leurs amis excessivement charmants dès le premier moment où je leur suis présenté. J'en ai eu un exemple flatteur hier soir : Lord Lansdowne, que j'ai rencontré chez Miss Rogers, m'a montré autant de considération qu'un étranger peut en attendre ; auprès de Lord et Lady Holland j'ai avancé d'un pas, il m'ont invité à leurs soirées à Holland House qui commencent la semaine prochaine. Il est très probable que Lord Lansdowne fera la même chose, du moins Rogers le pense ¹. »

Holland House ! C'était un grand privilège pour un jeune homme de franchir la porte de la magnifique Kensington Mansion où Lord Holland maintenait les traditions « Whig » de son oncle, Charles James Fox. Vrai gentilhomme, aimable et cordial, grand causeur, sage et spirituel comme Charles Lamb, il recevait une société cosmopolite. La plupart des hommes éminents de l'Angleterre se réunissaient chez lui et les étrangers distingués considéraient une invitation à Holland House comme le plus grand honneur auquel ils pussent aspirer. Sidney Smith ², Lord Melbourne, Lord Palmerston, Rogers, Macaulay, tous étaient aux pieds de l'impérieuse et hautaine Lady Holland « cette femme hardie et forte qui a les restes d'une belle personne et l'air de la reine Elisabeth ³ ». Habile à diriger les

1. « I am getting on in the same way that I was seven years ago in Vienna, ascending by degrees to the very top of the ladder and swimming with erected crest upon the waves. Milnes is certainly a most excellent friend, never letting slip an opportunity of prepossessing people in my favour, and as Rogers is quite as anxious to do the same, I find their friends unusually kind from the first moment I am introduced to them. I had a very flattering instance of it last night with Lord Lansdowne whom I met at Miss Roger's, where he showed me as much regard as a foreigner could possibly expect ; with Lord and Lady Holland I got a step further as they invited to me the parties and soirées at Holland House, which are to begin next week. It is very probable that Lord Lansdowne will do the same, at least Rogers thinks so. » *Rio à sa femme*, 21 mai 1838. Lettre inédite déjà citée en partie plus haut.

2. Sydney SMITH (1771-1845). Voir Hesketh PEARSON, *The Smith of Smiths*.

3. « A large bold looking woman with the remains of a fine person and the

conversations, bonne pour ceux qu'elle aimait, mais inexorable pour ceux qui n'avaient pas l'heur de lui plaire, elle faisait un continuel usage de son arme favorite : l'ironie la plus sarcastique. Elle s'entêta pendant un certain temps à ne pas inviter Milnes, probablement à cause de ses tendances trop libérales, mais « In-I-go-Jones ¹ » triompha enfin de son obstination.

« A 2 heures, Milnes et moi nous sommes allés faire une visite à Lord et Lady Holland à Kensington. Nous y sommes restés une longue heure et nous y avons trouvé le colonel Fox, l'ainé de leurs fils, mais bâtard, avec sa femme, Lady Mary Fitzclarence, fille naturelle de Guillaume IV. C'était un ensemble de souvenirs tout-à-fait édifiants ². »

Lansdowne House, un autre centre du parti Whig, était pareillement le rendez-vous de la société littéraire. Rio dans une lettre à sa femme décrit de façon fort amusante une des soirées où il avait été invité :

« Toutes les statues étaient éclairées dans la grande salle de concert qui est aussi vaste qu'une église de second ordre. Toutes les beautés de Londres étaient assises en rangées de chaque côté et outre cette exquise fête pour les yeux, il y avait une non moins exquise fête pour les oreilles : Lablache, Rubini, Tamburini et Grisi. Maintenant vous raconterai-je mes aventures de la soirée?... Je rencontrai Mrs Norton ; je m'assis et je causai avec elle pendant quelque temps tout à l'extrémité de la salle. Pendant la pause entre la première et la seconde partie du concert, elle insista pour que nous allassions jusqu'en haut de la salle à travers la foule qui se tenait alors debout et parlait, afin de pouvoir me présenter à Mrs Blackwood qui était assise près des musiciens. Nous étions arrivés sans difficulté et sans être remarqués, au milieu de la salle, son bras sous le

air of Queen Elizabeth ». Mot de Macaulay. Voir HOLLAND, *The Journal of Elizabeth, Lady Holland*.

1. Un sobriquet donné à Milnes, Jones-qui-va-partout. Ce n'était pas le seul des sobriquets que Milnes eût reçu dans les salons. Nous avons vu qu'on le surnommait agréablement *l'oiseau du paradoxe* « bird of paradox », mais sa confiance en lui-même et son aisance dans le monde lui avait valu d'être appelé *l'aplomb de Londres*, « London assurance » et l'agrément de son commerce le faisait comparer à *la brise fraîche du soir*, « cool of the evening ».

2. *J. de Rio*, p. 318, 17 février 1839.

mien, quand le signal fut donné. Là nous restâmes debout, terriblement en vue, au sein de la foule alors assise et silencieuse, tous les yeux et les monocles rivés sur nous, et ma pauvre compagne rouge écarlate, ne sachant pas quoi faire d'elle-même. La crise dura quelques minutes et enfin je lui trouvai une place entre sa sœur et Lady Charlotte Guest ¹. »

Henry Reeve ², un des principaux rédacteurs du *Times* recevait l'élite de la société littéraire et artistique de France et d'Angleterre. Lors de ses fréquents séjours à Paris, il se lia avec Guizot, Thiers, Tocqueville et fit la connaissance de Lamartine, de Vigny, de Montalembert et de Lacordaire. Il y rencontra aussi Rio chez Kenelm Digby ³.

« Mes derniers regards (à Paris), écrivit Reeve, se tournent vers le petit nombre de vrais catholiques qui entretiennent dans leurs loisirs intellectuels les traditions de l'aristocratie, de la monarchie et du christianisme. Rio et Digby appartiennent à ce groupe ⁴. »

Les travaux de Rio offraient un grand intérêt pour Reeve qui, lui-même, avait écrit des essais sur la philosophie chrétienne du Moyen Age.

« J'ai fait la connaissance de M. Rio dont j'ai lu à Genève

1. « All the statues were lighted in the large concert hall which is large as a second rate church, all the beauties in London sat in rows on each side, and besides such an exquisite treat for the eyes, there was a no less exquisite treat for the ears : Lablache, Rubini, Tamburini, and Grisi. Now shall I tell you my adventures of the night... I met Mrs Norton and sat talking to her for some time at the lower end of the room, and in the interval between the first and the second part of the concert, she insisted upon our walking up to the other end through the then standing and talking crowd that she might introduce me to Mrs Blackwood who sat near the performers. We had got safe and unnoticed half way up, her arm in mine, when the signal was given, and there we stood awfully conspicuous in the very middle of the then *sitting and silent* crowd, all the eyes and eye-glasses leveled at us, and my poor companion as red as scarlet not knowing what to do with herself The crisis lasted several minutes and I at last placed her between her sister and Lady Charlotte Guest. » *Rio à sa femme*, 11 juin 1838. Lettre inédite.

2. Henry REEVE (1813-1895). Voir J. K. LAUGHTON, *Memoirs of the Life and Correspondance of Henry Reeve*; VALBERT, *Un anglais qui aimait la France, Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1898.

3. Kenelm DIGBY (1800-1880), auteur de *The Broadstone of Honour*.

4. « My last lookout turns to the Catholic and untainted few who cherish, in their learned leisure, the traditions of aristocracy, monarchy and Christianity. To these Rio and Digby belong. » LAUGHTON, *op. cit.*, t. I, p. 44. *Reeve à Mr E. H. Handley*, 2 mars 1835.

l'Histoire de l'Esprit Humain... et j'ai rarement rencontré une personne plus engagée sur la même voie et sur les mêmes sujets que moi-même. Il a un livre sous presse qui contient presque tout ce que j'ai exprimé dans mes *Essays on the Christian Philosophy of the Middle Ages...* Si je perds le mérite qui aurait pu être attaché à la nouveauté de quelques-unes de mes élucubrations, je suis amplement dédommagé par la certitude que la voie que j'ai choisie a été parcourue par des hommes de valeur. Dans un pays où je me croyais le premier explorateur, je rencontre non seulement le poteau indicateur montrant que le point que j'ai atteint est noté dans l'esprit des hommes et sur leurs cartes, mais encore le voyageur lui-même plus âgé et plus fort que moi, que j'ai été assez heureux de rattraper et qui désormais sera mon guide, ou mon compagnon¹. »

L'amitié qui fait le plus honneur à Rio est sans contredit celle du grand homme d'Etat, William Ewart Gladstone².

« Je dois avouer que je suis tout à fait ravi des spécimens de jeunes Tories dont j'ai fait la connaissance ici. Le jeune Gladstone que j'ai rencontré à déjeuner chez Rogers a pris un intérêt tout particulier à mes travaux... je ne serais pas surpris si Gladstone et moi, nous devenions amis³. »

Dès le début les circonstances favorisèrent cette liaison.

1. « I have become acquainted with M. Rio, whose *Histoire de l'Esprit Humain* I read at Geneva... and I have seldom met with a person more bent on the same path and errands as myself. He has a book now in the press which will, I imagine, contain pretty nearly all that I had expressed in my *Essays on the Christian Philosophy of the Middle Ages...* if I hereby lose the credit which might have been attached to the novelty of some of my lucubrations, I am amply compensated by the assurance that the road I have chosen is one trodden by a few good men. In a country which I believed myself to be exploring for the first time, I meet not only with a sign that the point I have reached is noted in the minds and charts of men but I meet with the traveller himself, older and stronger than I am, whom I have been fortunate enough to overtake, and who may henceforth be my guide or my companion. » LAUGHTON, *op. cit.*, p. 45. *Revue à sa femme*, 29 mars 1835.

2. Voir J. MORLEY, *Life of Gladstone*.

3. « I must own I am quite delighted with the specimens of young Tories with whom I have become acquainted here. Young Gladstone, whom I met at breakfast at Rogers'... has taken a particular interest in my pursuits... I should not be surprised if Gladstone and myself were to become friends. »

Rio a sa femme, 11 juin 1838. Lettre inédite déjà citée en partie plus haut.

Encore conservateur, jeune membre de la Chambre des Communes, dévoué aux idées de la Haute Eglise, Gladstone préparait alors son livre *Church Principles in their Results* : une attaque contre le rationalisme de son temps. Profondément sincère dans la pratique de sa propre religion, il manifestait une grande sympathie pour la foi catholique. Ami de Newman, il suivait attentivement le mouvement d'Oxford, alors à son apogée, et aimait à s'entretenir sur des sujets religieux avec un catholique fervent et éclairé.

Rio n'était pas moins heureux de passer des heures entières en conversation avec le jeune Gladstone et avec son père qui lui inspirait « autant de vénération que le fils lui inspirait de sympathie ¹ ».

Les relations de Rio avec ces hommes d'Etat ne furent pas sans influence sur ses idées politiques. Sa correspondance traduisit évidemment cette évolution puisque Montalembert à cette époque lui reproche une trop grande sympathie pour les Tories :

« Ce qui m'étonne beaucoup dans ta lettre c'est ce que tu me maudes sur tes relations et tes sympathies avec les Tories. En général je ne comprends rien à l'inconséquence de tes opinions politiques. Toi qui as toutes les passions et tous les instincts de la démocratie, toi qui es pour moi le type pratique et christianisé du plébéien romain, tu as trouvé moyen de te mettre en France dans le parti du pouvoir absolu et des courtisans ; tu passes en Angleterre, et là, toi, si catholique de cœur, de pensée et de parole, tu vas te ranger dans les rangs des oppresseurs implacables du Catholicisme. Pour moi, je l'avoue sans détour, je suis aristocrate d'inclination et même de conviction ; je crois qu'il n'y a pas de bon gouvernement sans patriciat politique (chose bien distincte d'une gentilhommerie d'antichambre comme ce que la royauté légitime avait fait de la noblesse française), par conséquent j'admire par-dessus tout la vieille institution anglaise, comme fondée sur l'indépendance de l'aristocratie, l'expulsion du prétendu droit divin des rois et l'intervention réelle et hiérarchique du pays dans ses affaires ; si j'étais Anglais je serais donc conservateur enragé, mais alors

1. *Epil.*, t. II, p. 361.

seulement que la question irlandaise, celle de l'Eglise d'Irlande aura été *set at rest* ¹ Tant que cette odieuse iniquité sera défendue et maintenue par les Tories, je ne conçois pas qu'un homme de cœur, bien moins encore un catholique comme toi puisse être de leur bord ². »

Plus tard Montalembert modifia le jugement un peu rapide et sans nuance qu'il avait porté sur les idées politiques de son ami :

« Je vois avec bonheur notre sympathie qui aura tout à l'heure vingt années de date durer et s'établir sur tous les terrains divers de la vie. Nous n'étions guère séparés qu'en politique, et nous voilà presque entièrement rapprochés, toi en devenant aristocrate raisonnable par ton séjour en Angleterre, et moi en devenant chaque jour plus conservateur ³. »

Pendant ce séjour en Angleterre Rio conduisit Montalembert chez Gladstone « qui était curieux de faire sa connaissance » :

« Le premier abord a été assez froid de part et d'autre et, pour arriver au sujet le plus intéressant de tous pour les deux interlocuteurs, ils ont fait un très long détour, qui m'a d'abord mis au désespoir. Enfin, de l'organisation politique, on a passé, par une transition assez naturelle, à l'organisation religieuse, et j'ai vu, à plusieurs reprises, des symptômes assez inquiétants sur les deux physionomies. En parlant de l'autorité épiscopale dans l'Eglise anglicane et de l'intervention parlementaire dans l'arrangement des affaires ecclésiastiques depuis la Réforme, Montalembert a fort embarrassé Gladstone, qui ne pouvait ni nier le fait historiquement ni le justifier d'après les principes défendus dans son ouvrage. Montalembert n'a pas l'habitude de la controverse de société, qui doit se mener autrement que la controverse d'école ou de parlement et qui exclut tout ce qui ressemble à un ton ou à un accent de triomphe. Du reste ils se sont séparés très satisfaits l'un de l'autre ⁴. »

En 1838, Gladstone un peu las de son activité parlementaire, chercha quelque repos en Italie et en Allemagne. Il se proposa

1. Mis au repos.

2. *M. à Rio*, 27 nov. 1838. Lettre inédite.

3. *M. à Rio*, 11 oct. 1839. Lettre inédite.

4. *J. de Rio*, p. 333, 4 mars 1839.

aussi d'étudier les œuvres d'art que Rio ne cessait de louer, et surtout de se rendre compte des résultats moraux et spirituels obtenus par l'organisation catholique dans les deux pays.

Avant d'entreprendre son voyage, il sollicita des lettres d'introduction de son ami :

« Depuis quelque temps j'étais sur le point de vous écrire, pour faire revivre de très agréables souvenirs et aussi avec l'intention de vous demander si vous pourriez m'aider en me donnant des lettres d'introduction pour l'Italie, particulièrement adressées à des ecclésiastiques ou à des personnes versées dans les affaires de l'Eglise. Vous voyez que je suis sur le point de suivre votre recommandation et de me diriger encore vers la cité dans laquelle s'est manifestée la plus grande merveille du monde depuis l'ère chrétienne ; aussi pour reposer mes yeux, je suis désireux de passer mes vacances hors de l'Angleterre, c'est-à-dire dans un endroit où je puisse trouver le plus d'occupation sans livres et sans papiers ; et naturellement je me tourne vers Rome, songeant aussi à aller en Sicile et peut-être en Calabre, et à Milan, Florence et Naples comme un oiseau de passage. Je désire ardemment connaître les coutumes de l'Eglise catholique romaine et les résultats spirituels et moraux qu'elles opèrent sur ses membres. C'est de la dernière importance pour l'arrangement et le développement de mes propres convictions concernant la doctrine de l'Eglise visible et la nécessité de cette doctrine pour contrebalancer la tendance aux subdivisions indéfinies et à l'infidélité finale qui découle de la notion d'un jugement individuel sans limite. Toutes les divergences qui existent entre l'Eglise de Rome et celle d'Angleterre ne font que nous rendre plus désireux de savoir quel a été l'effet de la doctrine de l'Eglise visible que la première a été certainement capable de garder plus généralement que la dernière. Le fait que je considère cette doctrine comme ayant été placée dans des circonstances défavorables par ses rapports avec beaucoup d'autres croyances dans l'Eglise de Rome aura pour seul effet de me rendre plus prudent pour remarquer la force avec laquelle elle a surmonté ces désavantages et conservé un principe d'élasticité vitale dans la profession de foi où elle est établie aux yeux de tous.

« J'ai travaillé mentalement depuis longtemps le grand sujet — de beaucoup trop grand, je le crains, pour ma force — des rapports entre l'Eglise et l'Etat. Les conférences que le Dr Chalmers a données à Londres cette année sur l'Etablissement de l'Eglise, si on les embrasse dans l'ensemble, me paraissent tendre plutôt à la confusion qu'à l'élucidation du sujet, et m'ont déterminé à mettre aussi bien que possible mes idées et mes papiers en ordre. Maintenant j'espère faire imprimer bientôt et mon désir est de soulever la question — il y a assez d'esprit dans le pays quand on l'aura réveillé, pour apprécier ce sujet et le discuter — je serai content si je puis attirer l'attention sur lui. Mais c'est étonnant de voir combien rarement dans le Parlement aussi bien qu'ailleurs on rencontre un homme qui a fait l'effort de penser avec suite et systématiquement sur cette question, quoique aucune session ne se passe sans que nous fassions des actes qui requièrent la pleine compréhension de toutes leurs conséquences. C'est à quelques égards une mesure hasardée de ma part. Les lignes droites de la spéculation abstraite ne s'ajustent pas bien aux voies tortueuses de la politique moderne ; mais, comme je l'ai déjà dit, la nécessité d'agiter la question est si urgente que je suis tout à fait prêt à me compromettre pour l'amour du très petit peu que je puisse espérer d'obtenir dans cette direction

« Vous admettez que cette lettre quoique courte pour une dame qui écrit dans son boudoir, est longue pour l'écrivain, membre du Parlement, et pour celui qui doit la lire. Croyez-moi, sans que j'ajoute un mot, très sincèrement vôtre, W.-E. Gladstone ¹. »

1. « I have been about to write to you for some time, partly to revive very agreeable recollections, and partly with another intention to ask you whether you can assist me with any letters of introduction in Italy particularly to ecclesiastics, or persons versed in the affairs of the Church. You see I am about to act upon your recommendation and to betake myself again to the city in which has been manifested the greatest wonder of the world since the era of Our Blessed Lord. Partly to recruit my eyes I am anxious to spend my vacation out of England. that is, where I may find most employment without books and papers : and of course I gravitate toward Rome, expecting however also to be in Sicily, perhaps in Calabria. and at Milan, Florence, and Naples as a bird of passage. I am most earnestly anxious to become acquainted with the practice of the Roman Catholic Church, with its moral and spiritual results upon its members. It is of the utmost importance to the adjustment and development of my own convictions regarding the doctrine of the visibility of the

Rio s'empresse de satisfaire au désir de Gladstone et écrit en particulier deux lettres chaleureuses, l'une à Manzoni, l'autre au Dr Wiseman¹, Supérieur du Séminaire anglais à Rome. Frappé par l'élévation d'esprit et la largeur de vues de ce dernier, Rio le jugeait plus qualifié qu'aucun autre pour montrer à Gladstone la religion catholique sous son véritable jour.

C'est à Milan que l'illustre voyageur fit la rencontre de Manzoni : « J'ai eu une longue et très intéressante conversation avec lui. Il m'a demandé de vous remercier en son nom de votre lettre et j'ai à y ajouter mes remerciements encore beaucoup plus chaleureux pour l'avantage que j'ai eu, car je considère sa connaissance comme un bien que je ne voudrais pas abandonner facilement, quoique mes moyens d'en profiter doivent être fort

Church, and the necessity of that doctrine to counterbalance the tendency to indefinite subdivision and ultimate infidelity, which springs from the notion of a limitless private judgment.

« All the differences which prevail between the Church of Rome and that of England do but make us the more anxious to know what has been the effect of the doctrine of the visible Church, which the former has certainly been able to preserve more generally than the latter. That I regard the doctrine as having been placed in unfavorable circumstances through its connection with many other tenets in the Church of Rome will only lead me to be more careful in noting the force with which it has borne up against those disadvantages and retained a principle of vital elasticity in the communion where it is conspicuously held.

I have been for a long time mentally at work upon the great subject, far too great I fear for my strength, of the relations between the Church and the State. The lectures of Dr Chalmers delivered in London this year on Church Establishment appeared to me, when considered as a whole, to tend rather to confusion than elucidation of the whole subject and stimulated me to set my ideas and papers, as well as I could, in order. At present I look forward to going to press soon, and my desire is to raise the subject — there is mind enough in the country, when awakened, to appreciate and discuss it — if I can help it forward into attention I am satisfied. But it is wonderful how rarely in Parliament as well as elsewhere, one meets with a man who has so much as attempted to think consequently and systematically upon it, while no Session passes without our doing Acts which require the fullest comprehension of all its bearings. It is in some respects a hazardous measure on my part. The straight lines of abstract speculation do not well fit into the tortuous courses of modern politics; but, as I have already said, the necessity of stirring the question is so urgent that I am quite willing to commit myself for the sake of the very, very little that I can hope to affect towards that end.....

« You will admit that this letter though short for a lady in her boudoir is long for the writer who is a member of Parliament, and for the receiver who has to read it. Believe me, without further addition, very sincerely yours, W. E. Gladstone. »

Gladstone à Rio, 28 juillet 1838. Lettre inédite.

1. Voir la lettre de Rio à Wiseman, 5 août 1838, citée par Wilfrid WARD, *The Life and Times of Cardinal Wiseman*, t. I, p. 274-275.

probablement petits. Vous pouvez conjecturer sans beaucoup de difficultés quel fut le sujet de son discours. Il est chaleureux et enthousiaste sur les questions se rapportant à Rome et à l'Eglise, et je suis triste de voir dans certains milieux une disposition latente à le rabaisser comme étant entaché de fanatisme. Pour moi je ne lui trouve pas de fanatisme, à moins qu'en vérité, je ne doive admettre qu'en quelque manière, ses fortes opinions ultramontaines soient en effet du fanatisme ; mais une rafraîchissante et généreuse chaleur d'esprit, une profonde charité chrétienne et un amour de la vérité qui d'emblée surmontèrent toutes les entraves du formalisme mondain, nous jetèrent *in medias res*.

« Il pose comme principe la négation de la divine suprématie du Pape comme successeur de Saint Pierre, *ipso facto*, rompt l'union avec le corps du Christ, et que l'infailibilité de l'Eglise est nécessaire pour produire et soutenir la foi. Sur ce dernier point, j'ai dit que c'était une opinion qu'on pouvait avoir et qui était partagée par quelques membres de l'Eglise d'Angleterre, qu'il y a une infailibilité absolue et définie dans l'Eglise, mais nous tous, lecteurs de Bishop Butler, ne pouvons guère être amenés sur cette évidence probable à admettre la nécessité de l'infailibilité comme répondant à ces conditions. Naturellement c'est un point sur lequel nous résistons avec une ferme conscience ; et en Angleterre j'espère encore qu'on montrera, à la satisfaction de tous ceux qui ont maintenant honnêtement des doutes à ce sujet, que les pratiques et les principes de la religion du Christ existent encore parmi nous, quoique nous les ayons peu employés et peu appliqués.

« Toute la conversation de Manzoni m'a profondément intéressé et a semblé fortifier les sentiments d'affection que je lui ai longtemps portés tandis que je ne le connaissais que par ses ouvrages. Depuis j'ai pensé à lui écrire, ce qu'il m'avait permis, et j'ai essayé de le faire, mais le sujet me terrifie. Il pèse de plus en plus sur mon esprit, comme un douloureux et terrible problème, sans espoir d'être résolu par aucun des moyens humains, et prouvant plus que tout autre fait la corruption dont nous sommes remplis. Je ne pénètre pas davantage dans ce sujet maintenant, quoique j'y sois encouragé par votre grande bonté

et par votre franchise d'esprit plus que par aucune autre considération. »

« Beaucoup de remerciements pour votre livre. Vos principes et vos opinions m'ont beaucoup servi à Florence et ailleurs, et j'espère en tirer encore davantage par la suite. Entre temps j'ai été chargé par M^{sr} Rossi (de la cour criminelle à Rome) de vous dire qu'il compte parmi les admirateurs de vos théories sur la peinture, et désire que vous étudiez le livre du Professeur Grossi (de Messine) sur *l'Art chrétien en Sicile*, attendu que l'île a été autrefois un admirable modèle de cet élément le plus élevé de la beauté ¹ »

1. « I had a long and very interesting conversation with him : he desired me to thank you in his name for your letter, and I have to add my own much warmer acknowledgements for benefit received, for I consider his acquaintance as a possession which I would not lightly relinquish though my means of turning it to account must too probably be slender. You can conjecture without much difficulty what was the matter of his discourse. He is warm and enthusiastic upon the questions which relate to Rome and to the Church, and I am sorry to perceive in some quarters a latent disposition to set him down as tinged with fanaticism. For my part I find no fanaticism, unless indeed, which in some sense I must admit, the holding strong ultramontain opinions be such ; but a refreshing and generous warmth of spirit, and an earnestness of Christian Charity and love of the truth which at once overleapt all barriers of formality and brought us *in medias res*.

« His positions are that the non-recognition of the Divine supremacy of the Pope as the successor of Saint Peter, *ipso facto*, breaks off union with the body of Christ, and that the infallibility in the Church is necessary to produce and support faith. With respect to the latter I said that I believed it was an opinion tenable and held by some in the Church of England, that there was an *absolute and definite* infallibility in the Church, but all who are readers of Bishop Butler on probable evidence can hardly be tempted to allow the *necessity* of an infallibility as answer to those conditions. Of course it is one which we resist, with an undoubting conscience, and in England I yet hope it will be shown, to the satisfaction of some who now honestly doubt it, that the materials and principles of the religion of Christ are still among us however little we have used and applied them.

« I was deeply interested in the whole of Manzoni's conversation, and it seemed to strengthen the sentiments of affection with which, while only knowing him through his works, I have long regarded him. Since then I have thought of writing to him, which he gave me leave to do, and indeed I have attempted it, but the subject terrifies me. It weighs ever more and more upon my mind, a painful and awful problem, hopeless by any human means of solution and testifying, more than any other fact, to the corruption of which we are full. I go no further into it for the present, though your great kindness and frankness of mind would more than any other circumstance encourage me.....

« Many, many thanks for your book. Your principles and opinions were of great use at Florence and elsewhere and I yet hope to learn more from them. In the meantime I am charged by Monseignor Rossi (of the criminal court at Rome) to say to you that he is among the admirers and adherents of your

L'accueil que reçut Gladstone dans la Ville Eternelle dépassa son attente. Wiseman en particulier se montra très cordial. Il ne fut ni agressif, ni enclin à un prosélytisme inopportun et accorda en particulier une grande attention à ce que Gladstone lui rapportait de l'école tractarienne. Convaincu lui-même de l'importance du mouvement d'Oxford pour l'avenir du Catholicisme en Angleterre, Wiseman considérait la *via media* comme un état transitoire, un moyen pour rendre à l'Eglise d'Angleterre des principes catholiques qui orienteraient ses membres vers le Catholicisme authentique.

« Gladstone semble avoir été frappé de trouver Wiseman favorable à la propagation des idées catholiques, sans avoir égard aux gains immédiats pour l'Eglise Romaine et pour le Siège apostolique ¹. »

De retour à Londres, Gladstone invita souvent Rio à déjeuner. L'art chrétien dont il venait d'admirer les chefs-d'œuvre étudiés dans *la Poésie Chrétienne*, eut d'abord la place d'honneur dans la conversation. Mais la question de l'avenir de l'Eglise anglicane ne tarda pas à prévaloir sur les questions d'esthétique :

Dimanche, 10 février [1839].

« Gladstone en est à sa troisième édition. Hier enfin j'ai pu lui parler de son ouvrage, de son voyage, des impressions qu'il a reçues en Italie. Il a un sentiment exquis du beau et pas du tout exclusif. La sculpture antique lui a donné les plus vives jouissances, et il en parle avec un enthousiasme très senti. Il est épris de la pureté et de la chasteté des statues grecques, ce qui est la pierre de touche des vrais connaisseurs. Puis nous avons reparlé de l'Eglise anglicane, de son avenir, des évêques qui l'ont le plus catholicisée et notamment de Crichton, évêque de Glasgow, qui se démit de son évêché pour se livrer à la vie contemplative

theory upon painting, and wishes you to see and study Professor Grossi's (of Messina) book upon the *Christian Art of Sicily*, as the island was once very strong in that highest element of beauty. » *Gladstone à Rio*, 14 nov. 1838. Lettre inédite.

1. « Gladstone seems to have been struck by Wiseman's sympathy with the spread of Catholic ideas, irrespective of immediate gains to the Catholic body and the Apostolic See. » Wilfrid WARD, *op. cit.*, t. I, p. 277. Voir THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, p. 152-156.

et qui parlait avec enthousiasme des saints moines qui l'avaient embrassée dans des temps plus heureux. Notre conversation a duré près de trois heures ¹. »

Mardi, 26 février (1839).

« Je viens de déjeuner et de passer tête à tête plus de trois heures avec Gladstone. C'est, à vrai dire, la première conversation intime que nous avons eue ensemble depuis son retour. Je soupçonnais bien la cause de cette espèce de tristesse qui a succédé à la sérénité radieuse de l'an dernier ; mais je n'osais pas lui en parler à moins d'une très bonne occasion, et elle s'est présentée aujourd'hui. Je lui ai dit qu'il serait à désirer que quelque événement violent le jetât en dehors de la politique pratique et le forçât à se consacrer tout entier à la philosophie religieuse, son ouvrage ayant prouvé à tout le monde que c'était là sa glorieuse vocation. Ce vœu qu'il n'a pas repoussé, a servi d'introduction au sujet que je voulais aborder, et nous sommes entrés en matière. A plusieurs reprises il a soupiré profondément et même, une ou deux fois, les larmes lui sont venues aux yeux. C'est quand j'ai ajouté qu'une fatalité de position le condamnait à un conflit intérieur avec lui-même, ses vues comme homme d'Etat ne pouvant pas être ce que ses vues étaient comme philosophe ; que sous ce dernier rapport elles tendaient à s'agrandir et à se généraliser comme celles de Burke, qui étaient applicables au monde civilisé tandis que son point de vue de nationalité anglicane était fait pour rétrécir la base sur laquelle il s'appuyait, ce qui ferait nécessairement crouler le système, s'il avait de trop grandes dimensions ². »

Parmi les invités rencontrés chez Gladstone deux surtout s'imposèrent à la mémoire de Rio : « De tous les souvenirs d'hospitalité que j'ai emportés de mes divers séjours en Angleterre, il n'en est pas un seul qui se soit plus souvent ni plus agréablement représenté à ma pensée que celui de notre dîner du 7 février 1839, quand je me trouvai assis à la même table que l'avocat Hope et l'archidiacre Manning dans lesquels mon hôte m'avait annoncé que je trouverais des *protestants selon mon*

1. *J. de Rio*, p. 310.

2. *J. de Rio*, p. 328-329.

cœur. C'était promettre beaucoup, mais ce n'était pas promettre trop, si l'on juge de notre sympathie réciproque par l'heure presque indue à laquelle nous nous séparâmes ¹. »

Avec le Révérend Manning la discussion porta sur la grande question du jour : l'autorité en matière de religion. Manning soutint jusqu'au bout sa thèse qu'aucune puissance au monde ne lui ferait reconnaître la divine suprématie du pape. Ce fut là-dessus que Rio quitta « l'impassible archidiacre ² » et ne le revit que quinze ans plus tard... Cette fois Manning était un catholique selon son cœur :

« C'était à Rome, dans le carême de 1854 au moment où les prédicateurs, tant indigènes qu'étrangers, redoublaient de zèle pour la conversion des âmes, surtout de celles que des erreurs héréditaires tenaient éloignées de la vraie foi. Tout à coup j'apprends qu'un prêtre anglais, le Dr Manning, récemment arrivé à Rome, où le bruit de sa conversion l'avait devancé, devait prêcher le lendemain devant un auditoire mixte, dans la chapelle du collège irlandais. On devine sans peine que je ne fus pas un des derniers à m'y rendre. Quelle surprise et quel changement non seulement dans le visage, dans le costume et dans l'aspect général de la personne, mais aussi dans l'expression bien adoucie du regard et jusque dans la voix qui accusait, avec toutes leurs nuances les modifications intérieures ! Mais qu'on se figure, s'il est possible, l'intensité de mon émotion quand, après quelques explications préliminaires, l'orateur annonça qu'il prendrait pour sujet de son discours la nécessité de l'infailibilité pontificale pour rendre possible l'action du Saint-Esprit dans l'Eglise, c'est-à-dire qu'il allait développer, sous un point de vue tout nouveau pour moi, ce même dogme qui lui paraissait si complètement inadmissible, quand j'avais essayé de lui en démontrer la nécessité. Maintenant que j'étais devenu son humble auditeur, cette nécessité lui apparaissait plus évidente qu'à moi-même, et seul, dans tout cet auditoire, j'avais presque le droit de revendiquer une double part dans la bénédiction par laquelle il termina son discours. Ce n'était pas encore assez pour moi. A peine fut-il descendu de sa chaire

1, *Epil.*, t. II, p. 364.

2. *Ibid.*, t. II, p. 365.

que j'allai me placer sur son passage en dedans du cloître, et là je pus enfin satisfaire l'immense besoin que j'éprouvais, depuis une heure, de presser sa main dans la mienne¹. »

De son côté Manning regardait Rio comme une des gloires de l'Angleterre :

« Au cours d'une conversation que j'eus avec M^{sr} Manning le 15 août 1883, écrit un prêtre breton, je profitai de l'extrême bienveillance du Cardinal pour lui demander son appréciation sur les personnages de la France catholique qu'il avait eu l'occasion de connaître. Et c'est ainsi que nous en vîmes à parler de M. Rio »

— Eminence, lui demandai-je, notre compatriote est-il connu en Angleterre ?

— Vous l'appellez votre compatriote ! me dit-il, me fixant avec un demi sourire. Il l'est tout au plus par son origine et « ses premières armes », mais son influence a été plus grande en Angleterre qu'en France. Aussi nous sommes-nous habitués à le considérer comme l'un des nôtres ; et actuellement il est assurément mieux apprécié chez nous que chez vous !... C'était une belle âme, comme artiste et comme chrétien². »

Les discussions entamées entre Rio et Gladstone sur les questions religieuses n'eurent pas le même résultat que pour Manning. Chacun demeura sur ses positions sans que l'amitié réciproque des deux hommes en fût altérée. Le grand homme d'Etat qu'on se figure impassible, austère, réservé, uniquement occupé des affaires du gouvernement, témoignait à Rio une tendresse de cœur qui ne laisse pas de surprendre un peu :

« Croyez que j'attends votre livre avec le plus grand intérêt, écrit-il à Rio le 27 juin 1839, avec chaude sympathie et sollicitude, pour des raisons qui me sont particulières, mais aussi avec un sentiment encore plus profond, oui, plus profond pour les résultats sans bornes contenus dans ce genre de sujet qui fait de votre cœur son esclave. Je souhaite que nous vivions et marchions en amis dans la même espérance du même Rédempteur, que nous soyons employés par Lui dans l'avancement de

1. *Epil.*, t. II, p. 365-366.

2. Voir Dom L. GOUGAUD, *Un apôtre du catholicisme par l'esthétique : François Rio*. *Revue Morbihannaise*, oct. 1913, 17^e année, n° 10, p. 298.

ses projets d'amour ; c'est ma prière sincère, mais je crains qu'il n'y ait des barrières qui nous séparent, au moins durant ce pèlerinage¹. »

Et dans une lettre du 28 juillet 1841 :

« Le nombre des heures que j'ai passées en votre société après tout n'a pas été grand ; ce n'est pas *au nombre* qu'il faut attribuer les impressions qu'elles ont laissées derrière elles... Loin des yeux, loin du cœur ! dit le proverbe. Il n'en sera pas ainsi pour nous, j'espère, et cependant je vous avoue que je suis d'autant plus opposé à votre déplacement, que je sais bien par l'expérience de ses effets sur les amitiés de ma jeunesse, quels obstacles pratiques une vie parlementaire offre au devoir délicieux d'entretenir de vieilles affections par les moyens que même la distance nous permet d'employer. Vous n'avez aucune conception de la tyrannie des occupations politiques, au moins dans ce pays, sur ceux ou quelques-uns de ceux qui y sont engagés. Je ne veux pas dire simplement en ce qui concerne la servitude extérieure à laquelle elles réduisent un homme, mais par leurs effets sur son cœur et sur ses habitudes mentales ; comment elles absorbent et annihilent les énergies dues aux objets de son affection, et tandis qu'elles augmentent son besoin de sains et joyeux exercices, détruisent la vigueur de les supporter et presque la capacité et le désir de les rechercher... J'espère que nous pourrons garder nos communs souvenirs et notre sympathie ; au moins je me réjouis en ce moment de l'occasion de les passer en revue et de m'en rendre compte rétrospectivement, même quand je tremble en pensant aux années qui vont s'écouler.

« Le sentiment auquel je fais allusion est égoïste. Pour mon pays mes craintes sont très complexes : il y aura de grandes contestations, mais le point d'attaque a en quelque manière passé des institutions morales et politiques du pays à ses insti-

1. « Believe me I look with great interest to your book, with very warm sympathy and concern on private grounds, but with yet deeper feelings in reference to the boundless results involved in that kind of subject matter which most enchains your heart. That we may live and walk as friends in the same hope of the same Redeemer and may by Him be employed in the furtherance of His purposes of love is my earnest prayer, but I fear there are barriers which will divide us at least during this pilgrimage. » Gladstone à Rio, 27 juin 1839. Lettre inédite.

tutions économiques ; et la vigueur et la vie du vieux caractère national semblent revivre d'année en année. Supposant une période de tranquillité de quelques années, un parti conservateur a devant lui une perspective vaste et animée : celle de guérir les deux graves maladies du pays en développant et faisant travailler ses institutions dans leur propre esprit. Il reste à savoir si un tel parti sera égal à sa vocation. Je suis inquiet parce que, étant une unité de cette masse, je me sens inégal à ma part, fractionnelle et infinitésimale. Si ceci ne réussit pas, il y a une plus haute espérance en réserve, c'est que l'Eglise, si elle est en vérité l'Eglise, si notre foi en Elle n'est pas un rêve, puisse faire jaillir de son propre cœur la force et livrer avec succès un combat parmi nous pour son Seigneur et pour nous, les objets de son amour et de sa compassion. C'est une grande et profondément intéressante question de savoir quels éléments de vérité et de force il y a en elle et comment ils peuvent être avantageusement déployés. C'est plus qu'une question pour nous Anglais, c'est *la* question.

Puissiez-vous être auprès de moi pour encourager (parmi d'autres plus importants ministères), rafraîchir, éclairer et élever l'esprit de votre bien attaché et bien fidèle ami W.-E. Gladstone ¹. »

1. « The number of hours that I have passed in your society has after all, not been great, perhaps not such were *number* to be the test, as to justify the impressions they have left behind... 'Out of sight, out of mind' says the proverb. It will not, I hope, be quite so with us, and yet I confess to you I am more averse to your bodily removal, because I well know from experience of its effects upon the friendships of my youth, what practical obstructions a parliamentary life offers to the delightful task of cherishing old attachments by those means which even distance allows us to employ. You can have no conception of the tyranny of political occupation, at least in this country, over those, or some of those, engaged in them. I do not mean merely as regards the external servitude to which they reduce a man, but by their effects upon his heart and upon his mental habits ; how they absorb and exhaust the energies due to the objects of his affection, and, while they increase his need of healthy and joyous exercises, destroy the vigour to bear and almost the capacity and desire to seek them... I hope that we shall be able to maintain our common recollections and our sympathies ; at least I enjoy at this moment the opportunity of contemplating them and realising them in retrospect, even while I tremble to look forward to the next few years...

« Again the feeling to which I refer is selfish. For my country my fears are much mitigated : great contests there will be, but the point of assault is in some measure changed from the moral and political to the economical institutions of the country : and the power and the life of the old national character seem to revive from year to year. Presuming a calm of a few years, a conser-

Rio, quand la « saison » de Londres fut terminée, retourna au Pays de Galles qui lui rappelait un peu sa chère Bretagne. A Llanarth il poursuivait assidument l'étude de la langue « cymrique » et de ses affinités avec le breton. Il fit la connaissance d'un érudit, le Révérend Thomas Price¹ qui s'intéressait aux mêmes recherches. Déjà en 1824 à l'*Eisteddfod* de Welshpod, ce Gallois, du nom bardique de Carnhuanawec, avait remporté un prix pour son *Essay on the Causes and Extent of the Early Intimacy and Mutual Intercourse of the Armoricans and the Bretons*².

Rio et Price, tous deux membres de la *Cynderthas Cymreigyddion y Fenni* (Société littéraire galloise d'Abergavenny) fondée en 1833, combinèrent leurs efforts pour favoriser la célébration des fêtes celtiques afin de développer le goût pour la littérature et les chants du pays. En 1838 ils réunirent un Congrès en vue de célébrer le cinquième anniversaire de la fondation de la société. Ils lancèrent leurs invitations jusqu'en Bretagne. Une députation « approuvée par le roi Louis-Philippe » répondit à leur appel : elle comprenait de La Villemarqué, de Blois, de Kerdrel, de Mauduit, du March'allah, Louis de Jacquelot du Boisrouvray et de Francheville ; la plupart d'entre eux reçurent l'hospitalité de Mrs Jones à Llanarth³. A la principale séance du Congrès, Francheville récita quelques-

vative party has before it a great and animating prospect : that of healing the deep diseases of the country by developing and working its institutions in their own spirit. Whether such a party will be equal to its vocation remains to be seen. I am disquieted because as an unit of that mass, I feel unequal to my fractional, my infinitesimal share. If that fails, there is a higher hope in reserve, namely that the Church, if she indeed be the Church, if our faith in it be not a dream, may from out her own heart put forth strength and wage a successful warfare among us for her Lord and for us the objects of His love and compassion. It is a great and intensely interesting question, to know what elements of truth and strength there are in her, and how they may be advantageously unfolded. It is more than a question to us English, it is *the* question.

« Would that you were at hand to cheer (among other more important ministries) to refresh, to enlighten and to elevate the mind of your attached and faithful friend W. E. Gladstone. » Gladstone à Rio, 28 juillet 1841. Lettre inédite.

1. Voir *Literary Remains* of Thomas PRICE, publiés par Jane WILLIAMS.

2. *Ibid.*, t. I, p. 111.

3. Voir Dom L. GOUGAUD, *Alexis-François Rio et la Bretagne. Annales de Bretagne*, t. XXIX, avril 1914, p. 16.

unes de ses poésies, Jacquelot du Boisrouvray lut un poème composé par Lamartine pour cette occasion ¹, et Rio, dans son double rôle de Breton d'origine et de Gallois par adoption, prononça un vibrant discours devant les cinq cents convives. La péroraison : « Non, non, le Roi Arthur n'est pas mort ! » fut couverte de braves frénétiques ².

La nouvelle du succès de Rio parvint jusqu'en France. Montalembert en véritable ami, prompt à blâmer, mais prompt aussi à louer, exprima sa satisfaction : « Le retard [de la lettre de Rio] m'a valu du reste la possibilité de te féliciter du beau succès de ta fête d'union celtique qui a été pour toi, il me semble, l'occasion d'un véritable triomphe. J'ai eu le journal de Monmouth que tu as eu le bon esprit de m'envoyer et j'ai lu avec le plus vif plaisir ton discours *in extenso*. Le trait de ce harpiste irlandais qui parcourait la mer de Londres sous Henri VIII m'a surtout frappé. Mais ce dont je te félicite surtout, c'est la manière tout à fait avantageuse dont les journaux de Paris ont parlé de cette fête et du rôle que tu y avais joué, et quand je dis journaux, je veux parler de ce qu'il y a de mieux, tels que le *Journal des Débats* ³, le *journal général de France*. Je ne sais pas comment tu as fait pour être traité avec tant de ferveur par ce grand seigneur des *Débats* — c'est le bâton de Maréchal de l'homme qui a besoin de la publicité. *Experto crede Roberto* tu peux en croire quelqu'un qui a toujours vainement aspiré à l'atteindre.

« Je suis charmé que le jeune de La Villemarqué ait si bien répondu à mon attente, quoique je ne l'aie vu que fort peu de temps, il a tout de suite fait ma conquête ⁴. »

Absorbé par ses travaux littéraires et artistiques, Rio ne prit pas une part active aux réunions qui suivirent la mémorable fête de 1838. Il suivait cependant de loin l'activité de la société galloise et mettait tout son soin à maintenir ses relations avec son ami Price. Celui-ci n'oublia jamais le jeune Breton qui

1. Recueils poétiques de Lamartine. Poème XIV, *Toast porté dans un banquet national des Gallois et des Bretons à Abergavenny*.

2. Dom L. GUGAUD, *op. cit.*, p. 17.

3. *Journal des Débats*. 21 oct 1838.

4. M. à Rio, 27 nov. 1838. Lettre inédite.

avait gagné si vite son estime et son admiration. « Toutes les fois que le nom de Rio était prononcé, les yeux de Mr Price brillaient et il le répétait, et le prolongeait comme un son musical en disant : « Ah, Rio ! » et ajoutait en souriant : « Quel « extraordinaire génie que cet homme ! » Une fois il prit une plume et traça un trait en zigzag en disant : « C'est Rio, c'est « un véritable éclair », voulant dire qu'il avait étonné et éclairé le monde de la manière la plus excentrique et la plus inattendue ¹. »

Les lettres et le *Journal* de Rio pendant son séjour en Angleterre trahissent une profonde nostalgie de la terre natale. Il revient sans cesse sur son désir d'acheter une propriété en Bretagne et d'aller s'y établir avec sa famille :

« Je soupire plus que jamais après une retraite à la campagne, et, plus que jamais, je suis persuadé que j'y vivrais parfaitement heureux. J'ai lu ce matin dans un journal français [l'annonce de] la mise en vente du domaine de Kergurionné, et cette annonce a réveillé en moi une sorte de « Sehnsucht ». On pourrait faire de ce séjour un paradis terrestre ². »

A maintes reprises il traversa la Manche pour aller voir sa mère et reprendre contact avec ses amis. A Paris, en 1836, il revit Alexandrine de La Feronnays — c'était leur première rencontre depuis la mort d'Albert. Douleureuse et consolante entrevue ! La jeune femme en retrouvant le plus ancien ami de son mari, eut la triste douceur de lui faire le récit des derniers moments. Elle reçut de Rio la promesse d'une prochaine visite à Boury, dans la famille de La Feronnays.

« 1837 ! L'une des dates les plus précieuses dans tout le cours de ma longue carrière ! Année pleine de jouissances et de bénédictions de tout genre, année d'espérances non trompées, qui s'ouvre par la naissance de ma seconde fille, la seule hélas !

1. « Whenever the name of Rio was mentioned Mr Price's eyes kindled, and he would repeat it and dwell upon it as a musical sound saying, « Ah, Rio ! » and add smiling, « what an extraordinary genius that man was. » On one occasion, he took a pen, and drawing a zigzag stroke, said, « That is Rio, he was a complete flash of lightning ! », meaning that he had astonished and illuminated in the most eccentric and unexpected manner. » Jane WILKINS, *Literary Remains of Thomas Price*, t. II, p. 347-348.

2. *J. de Rio*, p. 582 (7 avril 1839).

qui me soit restée, et qui se clôt par les premiers témoignages de tendresse échangés, à l'île d'Arz même, entre sa mère et la mienne ; et dans l'intervalle de temps, placé entre ces deux compléments de mon bonheur domestique, six semaines de béatitude ineffable dans le château de Boury ¹. »

Au mois d'août, Rio rencontra M. de La Ferronnays à Paris où ils passèrent ensemble une semaine entière « consacrée à des épanchements réciproques par lesquels s'inaugurerait une ère nouvelle dans leur amitié ² ». Ce fut alors que La Ferronnays mit Rio en rapport avec le marquis de Brézé et le général de Clermont-Tonnerre, membres les plus influents du parti légitimiste, dans l'espoir qu'il se laisserait persuader pour sa candidature à la députation dans son département. Perspective qui, au premier abord, séduisit Rio. L'idée d'un séjour prolongé en France lui souriait, d'autant plus que son beau-frère lui promettait une propriété en Bretagne s'il se portait candidat. Mais à la réflexion, il ne se sentit pas attiré vers la carrière politique et il ne put se décider à abandonner ses travaux en cours. De plus, comme il le dit lui-même, il craignit en se présentant à la députation, de briser avec des amis très chers.

« Il fut un temps où je regardais la députation comme un infaillible remède, comme une sorte de vésicatoire qui ouvrirait une issue à mon spleen ! Mais à quel prix il faudrait acheter ce remède ! A chaque pas je risquerais de heurter de front les amis qui me sont les plus chers, et je ne suis pas assez fou pour penser que les amitiés politiques puissent tenir lieu de celles que de longues et profondes sympathies ont développées, mûries et rendues presque fraternelles. Pour me mettre le cœur à l'aise, il faudrait que je puisse me présenter quelque part comme candidat catholique, c'est le seul terrain où je serais sûr de n'avoir à combattre que des ennemis, mais ce jour-là ne viendra jamais ou viendra trop tard pour moi. En attendant il faut que je renonce à l'idée d'acheter une terre en Bretagne parce que la générosité de mon beau-frère était conditionnelle. Il n'avait qu'une chose en vue, c'était de me rendre éligible

1. *Epil.*, t. II, p. 293.

2. *Ibid.*, t. II, p. 294.

d'abord et ensuite *élu*. Je n'ai pas voulu accepter son offre, sans être chaudement dans ses intentions ¹. »

Le marquis de Brézé en ressentit une peine très vive : « Les questions religieuses, objet de vos études et de votre attrait, auraient trouvé en vous un puissant orateur ; le moment de les produire était opportun.... Mais vous ne nous viendrez pas, et je me trouve sans appui, quand j'en aurais si besoin, sans ami politique véritable, sans conseils ! Aussi je me sens parfois bien découragé et ce sentiment de découragement est d'autant plus pénible que je m'efforce davantage de le dissimuler ². »

Les relations redevinrent aussi intimes que par le passé entre Rio et M. de La Ferronnays lors de la seconde visite de Rio à Boury en 1839, peu de temps après le mariage d'Eugénie avec le comte de Mun. L'ancien ministre confia à son ami la publication de ses *Mémoires* et l'invita à venir s'établir au château afin de commencer le travail. Mais appelé à rejoindre le comte de Chambord en Italie, M. de La Ferronnays fut à plusieurs reprises obligé de remettre ce projet. En 1842, la mort vint le frapper à Rome. Eugénie et sa sœur Olga le suivirent de près. Rio ne devait jamais retourner à Boury.

Pendant les années de sa résidence en Angleterre, Rio ne vit que rarement Montalembert. Celui-ci écrivait souvent à son ami, tantôt pour le tenir au courant des affaires de la France, tantôt pour lui reprocher ses idées politiques ou son peu d'activité pour la cause du catholicisme. Il avait pris la parole pour la première fois devant la Chambre des Pairs ; et s'excusant de faire entendre à la haute assemblée « un langage étranger aux idées qui y étaient ordinairement énoncées ³ », il proclama hautement ses convictions religieuses. Dès lors il prit part à toutes les discussions où étaient en jeu la religion, la liberté et l'honneur de la France. Avec son éloquence « vive,

1. Rio à M., 27 déc. 1838. Lettre inédite. Rio écrivit deux lettres à Milnes à ce sujet. Lettres inédites du 2 janv. 1837 et du 21 avril 1837.

2. Le Marquis de Brézé à Rio, 18 mars 1838, lettre citée par Rio, dans l'*Épilogue à l'Art Chrétien*, t. II, p. 314-315.

3. Fernand MOURRET, *Histoire générale de l'Eglise*, 9 vol., Paris, Bloud et Gay, in-8°. T. VIII, *L'Eglise contemporaine*, 1^{re} partie, éd. 1919, p. 164.

ardente, remarquablement souple, où l'émotion faisait place à l'ironie, et l'enthousiasme lyrique à la riposte cinglante¹ », il était toujours au premier rang pour revendiquer les droits des consciences catholiques.

Non content de guerroyer par la parole, il eut recours à la plume pour soutenir la presse quotidienne. Il choisit plus particulièrement comme arme de propagande l'*Univers*, pauvre journal catholique qui luttait alors péniblement pour l'existence. Avec la plus grande libéralité, il pourvut aux destinées financières de la feuille qui périlait, en remania la rédaction et l'administration et lui concilia la faveur et les sympathies des catholiques militants. Entrant dans la lice pour combattre les doctrines anti-religieuses, ses lettres débordent d'enthousiasme fervent, celles de Rio au contraire n'expriment le plus souvent que son découragement. Parfois les rôles sont intervertis et ces reflets successifs de lumière et d'ombre qui passent dans leur correspondance forment le plus intéressant spectacle pour l'historien des idées et des âmes :

« C'est une chose terrible pour moi que d'écrire, accablé, écrasé comme je le suis par la complication de ma quadruple existence : *ecclésiastique, politique, littéraire et domestique* qui devient chaque jour plus embarrassante.....

« Mon cher ami, ta lettre du 9 novembre m'a fait le plus grand bien par la manière tout à fait amicale et généreuse dont tu as reçu mon invective contre ta politique : je te remercie mille fois de ce bien. Si j'ai mis un peu de vivacité dans mes paroles, c'est que je suis chaque jour plus pénétré de l'immensité du bien qu'on peut faire en séparant la cause de l'Eglise de celle des Bourbons et de toute espèce de légitimité dynastique... Tu as reçu, n'est-ce pas, mon article du 29 décembre sur S. Thomas de Canterbury ? Comment n'es-tu pas abonné à l'*Univers* dans ce moment si critique, si admirablement important pour les destinées de l'Eglise, au lieu de l'être à ta vilaine *Quotidienne* ? C'est inexcusable pour un catholique comme toi. Oh, mon ami ! Quel dommage que tu ne suives pas la même ligne que moi ; nous ferions tant de bien si nous étions plusieurs !

3. Fernand MOURRET, *ibid.*, p. 164.

Mais je conçois les terribles difficultés que t'impose ta qualité de Breton. Carné les a surmontées cependant, aussi on ne le lui pardonne pas : la *Quotidienne* te le montre bien, mais son exemple est à suivre ¹. »

Une autre lettre presque entièrement consacrée à la politique se termine d'une façon originale et inattendue :

« Nos deux petites filles vont bien. Malgré tes prédictions, je suis loin d'être heureux de n'avoir que des filles : c'est une denrée qui est si difficile à débiter, et puis j'aurais voulu former de jeunes soldats pour la cause que je défends, enfin si je ne suis pas aussi heureux que toi de ce qu'il a plu au Seigneur de m'envoyer, je suis très résigné et trouve très naturel qu'ayant au delà de tous mes désirs et de toutes mes espérances dans ma femme, je reste en dessous pour mes enfants ². »

Dans sa réponse Rio essaie de consoler son ami sur « l'accumulation de cette marchandise si difficile à débiter », puis s'étend sur ses propres souffrances :

« Il est décidé qu'en quittant l'Angleterre dans quatre ou cinq mois, nous irons en France... Peut-être ce séjour effacera-t-il l'impression qui m'est restée de celui de 1835. J'y ai eu des accès de tristesse dont je n'ai parlé à personne, pas même à ma femme, et au retour desquels je ne voudrais pas m'exposer sans me réserver un prompt remède. Ces mêmes accès me sont revenus ici il y a deux ans pendant quelques semaines et quand je suis allé chercher des distractions à Londres, j'ai cru que j'allais devenir fou. Je me suis sauvé en France instinctivement, et depuis lors ces misères ont entièrement disparu. J'attribue celles de 1835 particulièrement au profond chagrin que me firent éprouver les mortifications infligées à mon pauvre frère et celles de 1836 à l'influence du climat, influence à laquelle je me suis accoutumé depuis. Mon ami, quand tu rencontreras des hommes atteints de cette maladie, prends pitié d'eux ; si on a d'autres souffrances, elle les aggrave ; si on est heureux, il n'est pas de bonheur qu'elle n'empoisonne ³. »

1. *M. à Rio*, 25 janvier 1838. Lettre inédite.

2. *M. à Rio*, 27 nov. 1838. Lettre inédite.

3. *Rio à M*, 27 déc 1838. Lettre inédite.

Après trois ans de séparation les deux amis se retrouvèrent à Londres en 1839 :

« J'ai trouvé un petit mot de Montalembert et j'ai tressailli de joie. Le lendemain, de bon matin, j'ai couru l'embrasser, et je l'ai accablé de questions sur le passé, le présent et l'avenir. J'ai oublié tous mes rendez-vous et mes soirées, et nous avons rappelé nos plus risibles souvenirs du bon vieux temps et nous avons brusquement sauté du gai au triste et du triste au gai. Nos cœurs et nos mémoires s'ouvraient comme des cataractes ; c'est en vérité une des rencontres les plus douces que j'aie eues de ma vie. Jamais je ne l'avais vu si tendre, si affectueux, si heureux d'un épanchement réciproque. Ses prévisions sur l'avenir de la France ne sont pas rassurantes. Il croit que, tôt ou tard, la religion y sera persécutée et qu'il n'y a rien de généreux à attendre du chef du gouvernement. Le mouvement intellectuel qu'il a observé dans une autre sphère que de Vigny n'est pas d'un aussi bon augure qu'on le croit généralement pour la religion catholique. Il paraît fonder de grandes espérances sur le rétablissement de l'ordre des Dominicains par Lacordaire, mais il avoue que, dans certaines classes, la religion a beaucoup perdu en France depuis 1830¹. »

De retour en France Montalembert essaie avec une vigueur nouvelle de « convertir » Rio à la cause de *l'Univers*.

« Il faut absolument que tu rendes à l'Eglise et au Catholicisme français un service immense. Il faut procurer de l'argent pour *l'Univers*. Tu as toujours été d'une injustice révoltante envers ce journal ; de ce qu'il est parfois lourd et ennuyeux, mal écrit et mal imprimé à cause de sa pauvreté, il n'en est pas moins le *seul* journal quotidien en Europe qui défend l'Eglise et cela avec un courage et une intelligence chaque jour croissante. Je suis décidé à faire tout ce que je pourrai comme rédacteur et comme actionnaire pour maintenir ce défenseur *unique* de la religion sans mélange de l'ambition ou d'intérêt profane. Il y a malheureusement un déficit de 25.000 à 30.000 francs que Bailly endure avec un héroïque courage, mais qui finira par tuer ce pauvre journal si on ne parvient pas à le combler. Crois-tu

1. *J. de Rio*, p. 330-331 (26 février 1839).

qu'on ne pourrait pas se procurer cette somme auprès des catholiques anglais ou irlandais ? Vois ce que tu peux faire sous ce rapport, mais dis-toi bien *qu'il est impossible de rendre un plus grand service en ce moment* que de combler le déficit qui menace l'existence du *seul journal sur lequel on puisse compter*¹. »

Il est facile de comprendre que Rio ne pouvait réussir à intéresser la société anglaise à l'existence de *l'Univers*, malgré le grand désir qu'il avait de donner satisfaction à Montalembert. Celui-ci ne cesse de réitérer ses reproches et ses appels :

« Comment, malheureux, non seulement tu n'as pas su ou n'as pas pu procurer en Angleterre dans ta famille ou ailleurs, le moindre petit subsidé pour *l'Univers*, mais encore tu ne prends jamais la plume pour lui donner le moindre signe de collaboration sur les sujets dont tu es seul au courant, et puis tu viens comme un méchant critique déclamer contre la nullité et la mollesse de ce journal ! Belle manière, en vérité, de travailler au bien, que de ne rien faire soi-même et de se moquer de tous ceux qui consacrent leur temps, leur argent, leur patience et toute la capacité dont Dieu les a dotés à soutenir une entreprise qui seule en France offre quelques chances d'utilité et de sécurité pour la cause de l'Eglise et de la vérité. Si *l'Univers* est dépourvu d'intérêt et de nerf, d'où cela vient-il, je voudrais bien savoir si ce n'est de ce que tous les catholiques de France sont comme toi, c'est-à-dire restent les bras croisés au lieu de combattre, et se placent comme déments aux premières loges pour rire et siffler comme s'il s'agissait d'une comédie où ils n'ont rien à perdre ou à gagner, au lieu de descendre eux-mêmes dans l'arène pour défendre selon la mesure de leurs forces leurs biens les plus précieux. Puis, dans cette belle et féconde attitude de spectateur dédaigneux, il s'abonnent... à la *Quotidienne* pour se chatouiller agréablement la rate et toutes les mauvaises passions d'un parti vaincu, comme on demande un *petit verre* pour se donner du ton. Ah, certes, c'est un triste et dur métier que de travailler pour le bien dans un pays comme la France, et de tracer péniblement un sillon consciencieux entre des oisifs méprisants comme toi, des actionnaires qui refusent tout naïve-

1. *M.* à Rio, 12 avril 1839. Lettre inédite.

ment de payer leurs dettes parce que, disent-ils, le journal n'est plus une chose de parti, et des abonnés qui écrivent qu'on *est vendu* lorsque, à une défense constante et infatigable des droits de l'Eglise, on mêle un peu de cette stricte impartialité et de cette modération de langage, que commande impérieusement la charité chrétienne

..... Tu n'as qu'un moyen de te faire pardonner par Dieu tes jugements téméraires, c'est de prendre ta plume à l'instant et d'écrire *trois articles au moins* signés : A.-F. Rio ; un sur l'Art, un second sur le Catholicisme en Angleterre et un troisième sur tout ce que tu voudras... Carné est bien meilleur que toi pour *l'Univers*... A toi de cœur, vieux paresseux¹. »

Un an plus tard, Rio hésite encore à prêter son aide au journal :

« Il me tarde de savoir si les rédacteurs de *l'Univers* ont recouvré leur raison. Le ton du journal me paraît beaucoup plus conforme à tes vues. Si tu en redeviens le patron, je tâcherai de lui envoyer quelques articles sur l'Angleterre². »

Montalembert « dégoûté de la politique³ » cherche en juin 1841 une propriété à la campagne :

« Je finirai probablement par aller en automne tenter la fortune en Bretagne où on m'a indiqué une ou deux propriétés. Si tu avais quelque idée de t'y rendre aussi, ne manque pas de m'en informer d'avance, autant que possible... »

« Et toi, mon bon ami, que fais-tu ? Où en est ta santé, ton cœur surtout ? Comment es-tu resté si longtemps sans m'écrire ? Je t'en voudrais à ce sujet, si je t'aimais moins. Mais au milieu du déclin de ma jeunesse que je sens si profondément, et des mécomptes de mon ambition qui ne sont pas sans amertume, je bénis Dieu de ce que les sentiments du cœur ne s'affaiblissent pas chez moi, tout au contraire. Parmi ces sentiments, tu sais quelle place a toujours occupé ma tendre et vive amitié pour toi, aujourd'hui vieille de dix-huit ans. J'ai vu avec bonheur dans nos dernières relations que tout semblait s'unir davantage

1. *M. à Rio*, 2 août 1839. Lettre citée en partie par LECANUET, *Montalembert*, t. II, p. 56.

2. *Rio à M.*, 29 déc. 1840. Lettre inédite.

3. *M. à Rio*, 6 juin 1841. Lettre inédite.

entre nous à mesure que nous approchons tous deux du terme d'une vie où les mêmes émotions nous avaient toujours animés. Je demande à Dieu de nous rapprocher davantage matériellement surtout à la campagne, car ce n'est que là que l'on jouit de la vie ¹. »

Un mois plus tard Montalembert fit avec Rio un voyage en Bretagne. Il visita de nombreuses propriétés dans ce pays pittoresque, allant, nous dit-il, « jusqu'à l'île d'Arz au milieu du Morbihan, patrie de Rio, où sa mère et sa sœur habillées en paysannes et ayant le meilleur air du monde, me reçoivent avec la plus grande cordialité ² ». De Sainte-Anne d'Auray, le jour même de la fête patronale du pays, Montalembert décrit à M^{me} Rio le fameux pèlerinage :

« Quoique j'aie vu la plupart des meilleures choses qu'on puisse voir dans le monde catholique, je peux dire que je n'ai jamais rien vu de plus touchant et de plus satisfaisant à mon cœur catholique que l'affluence des nobles paysans bretons dans leur costume national que je trouve aussi beau que le costume albanais et le costume écossais ³. »

Les deux amis s'arrêtèrent aussi à Muzillac, théâtre des exploits des jeunes Chouans de 1815 :

« Il [Rio] me conduit au champ de bataille, m'explique la position des deux armées, la sienne propre, d'une de leurs héroïques résistances et victoires : il redouble ainsi la douleur que j'ai toujours éprouvée de n'avoir pu donner à ma jeunesse aujourd'hui stérilement éteinte, la sanction d'une guerre courageusement entreprise pour une cause sainte et aimée. Prière à deux et embrassement bien sincère sur les tombes de ses camarades au cimetière voisin ⁴. »

Ce voyage émouvant n'eut pas le résultat attendu par Monta-

1. *M. à Rio*, 6 juin 1841. Lettre inédite.

2. *J. inéd. de M.*, 27 juillet 1841.

3. « Although I have seen most of the best things to be seen in the Catholic world, I can say that I have never seen anything more touching, and more gratifying to a Catholic heart, than the affluence of the noble Breton peasantry, so fervent, so happy, so handsome and so manly in their national costume, which I think quite equal to the Albanese or Highland costume. » *M. à M^{me} Rio*, 25 juillet 1841. Lettre inédite.

4. *J. inéd. de M.*, 24 juillet 1841.

lembert, mais nous verrons de quelle importance il fut pour Rio.

Lorsqu'en 1836, découragé par l'insuccès de son livre sur l'art chrétien, il avait cherché en Angleterre un remède pour la blessure profonde faite à son amour-propre, il était persuadé que sa ferveur esthétique était définitivement tarie. Cependant s'il était décidé à ne plus rien écrire sur l'art, il ne réussissait pas à s'en détacher. Tout semblait au contraire contribuer à développer sa passion pour l'art religieux et à rendre plus ardente sa vocation d'apôtre du *vrai* et du *beau*.

Rio avait été admis dans les salons de la haute société de Londres avec une très grande faveur ; dans le mouvement esthétique qui se dessinait alors en Angleterre, il fut considéré comme un initiateur par ses nombreux amis d'outre-Manche. Nul mieux que Rogers n'était capable d'apprécier les vues artistiques de Rio. Auteur d'un recueil de poèmes intitulés *Italy*¹, il était lui-même un zélé partisan de l'art chrétien. Dans sa magnifique collection de peintures, les œuvres de Cimabué, du Pérugin, de Giotto, de Fra Angelico voisinaient avec celles de Reynolds, de Turner, de Rembrandt, de Velasquez et de Murillo². Rogers était un de ces rares Anglais qui se rendaient compte de la valeur des Primitifs qu'ils possédaient. « Il y avait un bon nombre de vieux tableaux qui n'avaient pas changé de maîtres depuis des siècles, et dont les humbles possesseurs s'étaient habitués à ne tenir eux-mêmes aucun compte³. » Les propriétaires de ces œuvres d'art savaient gré à ce Français de leur offrir une histoire de l'art chrétien qui réhabilitait ces trésors méconnus. C'était certes un service considérable qu'il leur rendait ! L'esthétique avait été jusqu'alors peu étudiée en Angleterre. Quelques écrivains comme Hazlitt, Charles Lamb et Hartley Coleridge avaient tenté d'aborder le sujet, mais sans succès. Il est vrai que Ruskin puisait alors dans l'*Italy* de

1. Ce recueil de vers parut d'abord anonymement en 1822. L'édition complète, illustrée par Turner et Stothard, parut en 1830.

2. Voir *Catalogue of Works of Art, Collection of Samuel Rogers*, London, 1910.

3. *Epil.*, t. II, p. 407.

Rogers ou plutôt dans les illustrations dont Turner avait à profusion orné le livre, l'inspiration d'un ouvrage qui parut en 1843 sous le titre : *Modern Painters : their Superiority in the Art of Landscape Painting to all the Ancient Masters proved by Examples of the True, the Beautiful and the Intellectual from the Works of Modern Artists especially those of I.M.W. Turner Esq. R. A.*¹. Ce fut seulement environ les années 1843-1846 que Ruskin « découvrit » les chefs-d'œuvre de l'art chrétien de l'Italie, certainement à la suite de Rio et peut-être sous l'inspiration de la *Poésie Chrétienne*. Toujours est-il que des citations de ce livre se rencontrent dans le second volume de *Modern Painters* publié en 1846².

Il faut dire que Ruskin et les pré-Raphaélites d'Angleterre s'écartaient de la voie tracée par Rio. *The Pré-Raphaelite Brotherhood* (P. R. B.³) fondé par un groupe de jeunes artistes : Holman Hunt, Millais, Dante-Gabriel Rossetti cherchaient à réformer la technique de la peinture qu'ils considéraient comme vide de sentiments et d'une habileté menteuse. Ils assignaient comme Rio, il est vrai, un but supérieur de moralisation à l'art et découvraient dans les Primitifs italiens l'inspiration propre à assurer la renaissance de cette peinture sans style ni vigueur et sans point d'appui sur le réel qui régnait alors en Angleterre. Le mouvement était donc certainement fondé en raison, mais il fut bientôt dénaturé ; les promoteurs de cette heureuse initiative visaient à la représentation de la nature, mais poussant à l'extrême les conséquences de leurs principes, ils entraient dans l'analyse des plus petites nuances des sentiments et des plus infinis détails dans la reproduction des objets extérieurs. Sous prétexte de vérité ils sacrifiaient le beau à la stricte exactitude. Le but était dépassé — et manqué.

Cette nouvelle école qui répandait ses doctrines par le moyen d'une petite revue : « *The Germ* » attira l'attention de Ruskin. Il publia en 1851 son *Pré-Raphaélitism*⁴, écrit pour la défense

1. John RUSKIN (1819-1900), *Modern Painters*.

2. RUSKIN, *op. cit.*, t. II, pp. 120, 132, 143.

3. Voir Edward YOUNG, *Pré-Raphaélitism, or a Popular Inquiry into some Newly Asserted Principles*, London, 1857.

4. Publié en forme de brochure.

du nouveau mouvement, quoiqu'il ne partageât pas entièrement les idées des membres du P. R. B. Il envisageait comme eux *Truth to Nature*¹ comme l'essentiel, mais sa définition de la vérité et sa conception de la nature différaient grandement des leurs. Sans doute il fait voir le même souci de l'analyse microscopique des formes et des couleurs, mais l'influence puritaine de ses antécédents le portait vers un idéalisme mystique qui lui interdisait de s'arrêter avec une espèce d'ivresse devant les beautés de la nature. Le Pré-Raphaélisme, tel qu'il s'était constitué en Angleterre, avait eu un succès brillant et rapide dû à l'audace des théories et des manifestations artistiques les plus inopinées. C'était le moment où tout ce qui portait le nom de réforme était accueilli avec enthousiasme. Ruskin en particulier contribua puissamment à l'éducation esthétique du public anglais, mais il ne tarda pas à outrepasser son rôle par son intransigeance doctrinale. Whistler, célèbre pour la magie de ses études en blanc et noir, se plaint amèrement des critiques injustes de Ruskin qui s'autorise de son talent incontesté à peindre la nature avec la plume pour faire la loi aux artistes :

« Whistler était Américain. Mais il avait travaillé longtemps à Paris et sa manière de peindre autant que ses idées sur l'art le rapprochaient de nos peintres (français). Il avait beaucoup d'esprit, ou plutôt cet humour américain qui se rapproche plus encore de la « blague » parisienne que de l'humour anglais. »

Ruskin disait : « L'artiste doit copier fidèlement, honnêtement la nature, toute la Nature. » Whistler répliquait : « La Nature est comme le clavier d'un piano. On y trouve toutes les notes, toutes les gammes de formes et de couleurs. A l'artiste de choisir. Et dire au peintre qu'il n'y a qu'à copier la Nature, c'est dire au pianiste qu'il n'y a qu'à s'asseoir sur le clavier de son piano² ! »

Ainsi le mouvement pré-Raphaélite dans sa dernière phase s'était-il considérablement écarté des directions indiquées par

1. Le naturalisme intégral.

2. Voir *Ruskin et la France*, par M. AUDRA, *Revue des Cours et Conférences* 15 janvier 1926, p. 272.

Rio en 1840. Mais à côté de ceux qu'entraînait l'évolution du mouvement, les disciples purs de l'auteur de la *Poésie Chrétienne* restaient fidèles et continuaient à propager ses théories :

« Ce fut le sexe faible, dit Rio, qui se montra le plus fort, le plus capable d'un élan soutenu vers la sphère de l'idéal dans la direction que mon livre avait indiquée. Dans presque toutes les sociétés où j'étais présenté, il se trouvait toujours quelque femme qui l'avait lu ou qui se disait impatiente de le lire ¹. »

Dans la pléiade de femmes conquises aux idées de l'écrivain, Miss Wells se montra l'une des plus ardentes. Elle traduisit *La Poésie Chrétienne* sous le titre de : *Poetry of Christian Art*. Dans une lettre à la fille de Rio [Mrs Gurdon] Charles Goldie témoigne de l'influence que cet ouvrage exerça sur son propre talent.

« C'est la traduction de son livre [*La Poésie Chrétienne*] qui m'a d'abord inspiré l'amour de l'art chrétien il y a quarante ans. Je l'ai lu et relu. J'ai eu aussi le plaisir et le privilège de faire sa connaissance à Rome en 1858 ou 59 et à Paris en 1861 quand j'étais élève de Flandrin ². »

Mrs Jameson appartenait, elle aussi, à ce groupe de femmes artistes et s'employa à la diffusion des doctrines de Rio dans son *Sacred and Legendary Art* ³.

« On peut dire qu'elle a rempli sa mission avec une persévérance vraiment héroïque ; car, vingt ans après l'avoir commencée à Londres, elle la continuait à Florence avec une ardeur que le progrès de l'âge n'a pu refroidir, et en la voyant si infatigable à poursuivre sa tâche, je me sentais plus d'énergie pour achever la mienne qui touchait alors à son terme. N'ayant pas depuis lors séjourné en Angleterre, je n'ai pu

1. Rio, *Epil.*, t. II, p. 408.

2. Charles Goldie à Mrs Gurdon, 1^{er} avril 1893. Lettre inédite. « It was the translation of his book which first inspired me with a love of Christian art, some 40 years ago ! I have read and reread it. I had too the pleasure and the privilege of making his acquaintance at Rome in 1858 or 1859 and again in Paris in 1861, when I was nominally a pupil of Flandrin. »

3. Mrs A. B. JAMESON, *Sacred and Legendary Art*, 2 vol. Voir : Mrs Stuart ERSKINE, *Anna Jameson, Letters and Friendships* (1812-1860).

constater par mes propres observations les résultats de l'éducation esthétique que ses nombreux écrits ont donnée à ses compatriotes ; mais je puis affirmer sans crainte d'être démenti, que cette éducation, quelle qu'en puisse être la portée, a été bien plus son ouvrage que celui de tous les autres écrivains anglais qui, sous des formes diverses ont traité le même sujet ¹. »

Miss Charlotte William Wynn, d'une vieille famille galloise, « appelée *Britannica* à cause de la majesté de sa beauté ² », était une des femmes les plus remarquables parmi ces héroïnes de la croisade pour l'art chrétien : « Miss Wynn n'est pas moins imposante par sa supériorité intellectuelle que par sa beauté. Elle sait l'allemand beaucoup mieux que moi et semble avoir étudié toutes les œuvres les plus abstraites des philosophes allemands et cela n'a pas gêné le moins du monde sa brillante imagination ³. » C'est ainsi que Rio fait part à sa femme de sa première rencontre avec Miss Wynn. De son côté celle-ci confie à un ami ses impressions :

« J'ai vu beaucoup de personnes intelligentes. Parmi elles la plus agréable connaissance que j'aie faite est celle de M. Rio, un Breton... Il a vécu longtemps en Allemagne où il s'est très fort attaché à Schelling qu'il regarde comme l'étoile du jour de l'Allemagne. Il est le causeur le plus éloquent que j'aie jamais entendu et parle mieux l'anglais que la plupart des Anglais. Vous avez peut-être entendu parler du livre qu'il a publié il y a quelques années ⁴. »

Et dans son *Journal* :

« C'est curieux qu'il y a un mois je me plaignais dans ce

1. *Epil.*, t. II, p. 412.

2. *Rio à sa femme*, 10 juin 1841.

3. *Rio à sa femme*, 10 juin 1841. Lettre inédite citée plus haut. « Miss Wynn is not less imposing for her intellectual superiority than for her beauty. She knows German much better than I, and seems to have studied all the most abstract works of the German philosophers, and that has not altered in the least her brilliant imagination. »

4. « I have seen many clever people. Among them the most agreeable acquaintance I have made is that of Mr Rio, a Breton... He has lived a long time in Germany, where he became much attached to Schelling and looks upon him as the day star of Germany. He is the most eloquent talker I ever heard. and speaks English better than most natives. You may have heard of the book he published some years ago. » *Miss Wynn au Baron Varnhagen von Ense*, juin 1841. Voir *Memorials of Charlotte Williams Wynn*, p. 9.

journal d'être fatiguée des discussions théologiques, et de voir que personne ne parlait de religion avec son cœur, mais plutôt avec son esprit. Quelques jours après je rencontre un homme qui en parle seulement avec son cœur et je ne suis plus fatiguée. Sa foi est belle et ses convictions sont si profondes et si sincères que c'est très touchant. Sa conversation produit sur moi l'impression d'une cloche d'église, elle m'inspire toujours un sentiment de dévotion. Que puis-je donc dire de plus fort ? Somme toute, il me donne davantage l'idée d'un chevalier du Moyen Age que celle d'un homme pratique de nos jours¹. »

Miss Wynn resta la fidèle disciple de la doctrine esthétique de l'historien de l'art chrétien et garda toujours une grande reconnaissance à celui qui l'avait formée à apprécier les œuvres de l'Art le plus haut et de la plus sublime inspiration. Elle vit fréquemment les Rio pendant les années suivantes, visitant avec eux les galeries de peinture à Paris, à Rome et à Florence. Sa correspondance est la preuve de la plus ardente ferveur pour les travaux de son ami et du puissant intérêt qu'elle portait à ses recherches artistiques.

1. « It is curious that a month ago I complained in this very book of being weary of theological discussions, and that no one spoke of religion from their heart? A few days after I meet a man who talks only from his heart and I am no longer weary. His faith is beautiful, and his conviction is so deep and sincere that it is most touching. His conversation was to me like some church bell... it always produced a feeling of devotion in my mind. What can I say stronger? Altogether he gives me more the idea of a knight of the Middle Ages than of a practical man of the present day. » *Journal de Miss Wynn* 24 juin 1841, p. 9-10.

CHAPITRE V

RETOUR A L'ART CHRÉTIEN ET MISSION DIPLOMATIQUE EN ALLEMAGNE

(1842-1849)

Revirement du public au sujet de La Poésie Chrétienne : prémices du succès. — Encouragements. — Rio se remet à l'œuvre. — Nouveaux voyages en Italie et en Allemagne. — Rio tient Montalembert au courant de la politique allemande. — Révolution de 1848 et difficultés matérielles. — « Monsieur l'Ambassadeur »¹. »

Tout faisait prévoir que Rio se laisserait ébranler par les sollicitations de ses amis d'Angleterre qui, le considérant comme l'arbitre le plus sûr en matière d'art chrétien, le pressaient de reprendre son œuvre. Cependant il ne céda que devant les instances réitérées de Montalembert. Ce dernier guettait toutes les occasions de lui prouver qu'il trahissait un devoir impérieux en laissant son travail inachevé. Les lettres de Montalembert se font de plus en plus pressantes, mais le but est encore loin :

« Je viens d'être nommé membre du Comité Supérieur des Arts et Monuments Historiques, présidé par le Ministre de l'Instruction Publique ; j'y ai recommandé ton ouvrage, plusieurs de mes collègues l'ont acheté et le louent beaucoup². »

1. Souvenir personnel de la fête de l'Ile d'Arz du 13 sept. 1936. Une survivante de l'époque de Rio, âgée de 96 ans, nous a raconté tous les souvenirs qu'elle avait gardés de lui, prenant un plaisir particulier à l'appeler « Monsieur l'Ambassadeur ». Une autre bonne vieille, celle-ci âgée de 91 ans aimait à le nommer « Monsieur le Philosophe ».

2. *M. à Rio*, 25 fév. 1838. Lettre citée en partie dans l'*Epil.*, t. II, p. 399.

En effet, Delécluze, rédacteur au *Journal des Débats*, « l'oracle le plus accrédité en matière d'esthétique ¹ » avait lu le livre et l'avait commenté, mais non pas comme l'eût souhaité Montalembert :

« A propos du *Journal des Débats*, écrit-il à Rio, tu auras vu sans doute les articles que Delécluze y a consacrés à ton ouvrage; ils t'auront été fort utiles, quoique pitoyables en eux-mêmes. Figure-toi que ce brave homme, mon collègue au Comité des Arts, m'a écrit un billet avant de faire ses articles pour me demander si je croyais que tu étais de bonne foi et si tu parlais sérieusement ou non ² !! »

Plus tard lorsque Rio s'entretint avec Delécluze au sujet de ces articles, le critique lui déclara sans préambule qu'il les avait composés « pour mettre les jeunes artistes en garde contre ce qu'il appelait la séduction de [ses] idées ³ ». Rio sentit tout le ridicule de la situation, mais, comme il le dit lui-même ironiquement, il s'abonna au *Journal des Débats* « par reconnaissance ⁴ ». Son découragement cependant ne faisait qu'augmenter :

« Les espérances que je fondais il y a quatre ans sur mes travaux littéraires sont maintenant détruites. Un livre médiocre que je publierais en Angleterre me réussirait mieux qu'un bon livre en France. Si l'*Art Chrétien* avait été écrit, même en mauvais anglais, il y a longtemps que j'aurais couvert les frais d'impression. Il s'en est vendu plus de cent exemplaires à Londres le printemps dernier, tandis que Dèbécourt n'en a pas vendu 150 en deux ans et demi. Il est bien vrai que les absents ont toujours tort, surtout quand les absences sont très longues ⁵. »

L'effet des critiques de Delécluze allait directement à l'encontre du but poursuivi. Montalembert prêcha d'exemple en rouvrant sa croisade pour l'art chrétien. Il publia un article intitulé : *De l'attitude actuelle du vandalisme en France*, où

1. *Epil.*, t. II, p. 399.

2. *M.* à Rio, 25 fév. 1838. Lettre citée plus haut.

3. *Epil.*, t. II, p. 399.

4. Rio à *M.*, 27 déc. 1838. Lettre inédite.

5. *Ibid.*

il montrait l'identité de ses aspirations et de celles de Rio : « Nous sommes engagés en ce moment dans une lutte qui ne sera pas sans quelque importance dans l'histoire, et qui tient de près et de loin à des intérêts et à des principes d'un ordre trop élevé pour être effleurés en passant¹. » Après la publication de cet article, Montalembert reçut une lettre de Manzoni — preuve évidente du succès du livre à l'étranger. Il se hâta de la communiquer à son ami :

« Veuillez dire à M. Rio que je puis juger de l'effet que son livre est destiné à produire sur ceux qui sont en état de le comprendre à fond, par celui qu'il a produit sur moi, le plus ignorant des hommes en fait de peinture, et le moins exercé à ressentir les impressions qu'elle peut donner. Après cette lecture il me semble avoir en partie acquis, en partie retrouvé en moi un sentiment assez vif de l'idéal chrétien que cet art peut exprimer ; et ce qui m'étonne davantage, c'est que cela me soit arrivé sans que j'eusse sous les yeux un seul des tableaux que M. Rio a examinés avec un œil si intelligent et un cœur si chrétien². »

Le jugement de Manzoni eut son écho en Italie comme le montrent les critiques de César Cantu³ et surtout la correspondance de Tommaseo⁴.

« Je vous conseille de ne pas abandonner, pour l'ouvrage sur l'Angleterre, l'autre sur l'art, au sujet duquel je recueille toujours plus de témoignages honorables. Sartorio, un de mes amis de Milan, avouait dans le *Ricoglitore* que l'Italie n'a pas d'ouvrage à opposer au vôtre. Et moi aussi, je l'avoue, moi qui aime l'Italie⁵. »

1. MONTALEMBERT, Œuvres, t. VI, p. 210. *De l'attitude actuelle du vandalisme en France.*

2. *Epil.*, t. II, p. 400.

3. CÉSAR CANTU (1804-1895). Voir *Epil.*, t. II, p. 423. Voir l'article de C. CANTU sur Francesco Rio, dans l'*Archivio Storico Lombardo*, déc. 1874.

4. NICOLAS TOMMASEO (1802-1874). Rio fit la connaissance de Tommaseo lors de son premier voyage en Italie, et le rencontra plus tard à Florence où l'écrivain était le maître d'italien d'Albert de La Ferrounays. M^{me} Craven dans une lettre à son mari fait allusion à l'ouvrage de Tommaseo, *Federico Bellesza*. Elle suppose qu'une partie du livre qui se passe en Bretagne est un récit véridique de la vie de Rio. *Lettre inédite de M^{me} Craven à son mari, Auguste Craven*, 6 sept. 1840.

5. « Io vi consiglio a non lasciare per l'opera sull'Inghilterra l'altra sull'arte,

Le marquis Selvatico ¹, inspiré par l'exemple de Rio, « déposa le pinceau pour prendre la plume » afin d'employer « tout ce qui lui restait d'activité intellectuelle à propager d'un bout à l'autre de l'Italie les seules idées qui, selon lui, pouvaient rendre possible la régénération de l'art ² ».

Une traduction italienne de la *Poésie Chrétienne* parut en 1841, enrichie des notes de l'écrivain allemand Frédéric Rumohr ³.

En dépit de l'accueil peu sympathique que rencontraient en France les Primitifs et leur historien, quelques hommes d'élite, clairvoyants, se séparèrent de la masse du public et s'unirent à Montalembert pour accepter et répandre les doctrines esthétiques de Rio.

Ozanam écrivait en 1836 au peintre Janmot, ami de Rio, qui voyageait alors en Italie : « Heureux ceux dont la vie peut se consacrer à la recherche du Vrai, du Bien et du Beau ⁴. »

En 1838 à M. Dufieux :

« L'ouvrage de M. Rio, malgré quelques défauts, est d'une importance extrême pour faire connaître toute la partie jusqu'ici négligée, et précisément la partie catholique, de l'histoire des arts. Je ne sais trop si vous pourrez, sans son secours, retrouver et apprécier, dans les musées et les églises, les œuvres touchantes et pures des peintres qui précèdent Raphaël, et que leur disciple, ingrat sans le savoir, a fait oublier. Quoiqu'il en soit, demandez toujours qu'on vous montre dans les monuments et les galeries ce qu'on a de plus ancien et que malheureusement on cache pour mettre en saillie et en lumière les créations artistiques de la Renaissance, seules honorées des louanges banales des voyageurs ⁵. »

della quale raccolgo sempre più onorevoli testimonianze. Sartorio, un amico mio di Milano, confessava nel *Ricoglitore* che opera da contraporre alla vostra l'Italia non ha. E anch'io lo confesso, io che amo l'Italia. » *Tommaso à Rio*, 23 janv. 1838. Lettre inédite.

1. Voir *Epil.*, t. II, p. 419-420, 422.

2. *Ibid.*, p. 420.

3. *Della Poesia Cristiana nelle sue Forme* di A. F. Rio. Prima versione dal francese per cura F. Boni, con introduzione discorsiva dello stesso, e annotazioni del bar. di Rumohr, Venezia, in-18, 1841.

4. Frédéric OZANAM, *Lettres (1831-1853)*, t. I, p. 227.

5. *Ibid.*, t. I, p. 316-317.

Ozanam dans une lettre enthousiaste, écrite de Pise, constate le chemin déjà parcouru par Rio et par Montalembert dans la voie du succès et de la justice :

« Ce Bienheureux de Fiesole est maintenant dans toute sa gloire et jamais je n'ai vu de réhabilitation plus rapide ni plus complète. Quand je vins en Italie pour la première fois, tout jeune homme avec mon père, il y avait au Musée de l'Académie delle Belle Arti, quelques vieux tableaux de Fiesole relégués dans un grenier avec d'autres peintures anciennes, vouées aux vers et à la poussière ¹. Maintenant, dans la même galerie, ces tableaux occupent les places d'honneur, et une chambre tout entière, comme une sorte de sanctuaire de prédilection, est réservée aux œuvres du Bienheureux. Les plus fins crayons, les burins les plus exquis s'exercent à reproduire ses moindres compositions et jusqu'aux miniatures dont il décora les reliquaires de Sainte-Marie-Nouvelle. Voilà pourtant le fruit de deux livres, celui de M. Rio et celui de M. de Montalembert qui ont inspiré à leur tour la belle *Histoire des Artistes Dominicains* ² par le Père Marchese. Il est vraiment consolant que de bons livres aient fait faire de bonnes actions, que des paroles écrites en France aient secoué la poudre et gratté le badigeon qui cachaient les merveilles de l'Italie ³, et que ce miracle soit l'ouvrage de nos amis ⁴. »

1. Voir MONTALEMBERT. *Œuvres*, t. VI, p. 118. *De la peinture chrétienne en Italie*. En France, même en 1839, un petit nombre des chefs-d'œuvre des Primitifs étaient relégués dans une antichambre du Louvre, et l'on faisait « clouer des planches pendant cinq mois de chaque année devant tous les tableaux anciens afin de pouvoir exposer les productions des médiocrités modernes ». (En relevant ce fait en 1839, Montalembert observe que la postérité aura peine à le croire.) On ne connaissait guère le nom de Fra Angelico, pas même celui de Francia, et un critique s'étonnait qu'on eût admiré un tableau de la première manière de Raphaël.

En Italie avant l'apparition du livre de Rio on traitait les artistes qui précédaient Raphaël de « Peintres barbares » de la période appelée *i tempi bassi*. L'entrée de la chapelle Saint-Laurent au Vatican fut très « longtemps interdite aux jeunes artistes italiens et même étrangers, par les ordres de M. Agricola, peintre lui-même et conservateur du Musée pontifical. Dans sa sollicitude pour les progrès de l'art, ce Monsieur ne voulait pas que de jeunes talents fussent exposés à se perdre en donnant dans la voie qu'a suivie le Beato ». MONTALEMBERT, *op. cit.*, t. VI, p. 111.

2. Le Père MARCHESE, *Histoire des artistes dominicains*.

3. Voir MONTALEMBERT, *Œuvres*, *op. cit.*, plus haut, p. 111.

4. OZANAM, *op. cit.*, t. II, p. 503. Ozanam à M. Foisset, Pise, 4 fév. 1853.

Un autre Français, J.-J. Ampère, auteur du *Voyage Dantesque* exprime la plus vive admiration pour Rio, l'historien des peintres fameux qui illustrèrent le poème de Dante :

« Permettez-moi de vous envoyer mes pérégrinations dantesques ; peut-être y trouverez-vous quelques détails qui pourront vous intéresser. Vous y trouverez au moins un enthousiasme sincère pour ce que vous admirez aussi. Heureux l'auteur, s'il vous inspirait un peu de cette sympathie qu'il ressentait pour vous avant de vous avoir vu et qui s'est encore accrue depuis qu'il a eu cet avantage... Notre ami commun M. de la Villemarqué vous dira combien sont sincères les sentiments de haute considération et de profonde sympathie de votre bien dévoué J.-J. Ampère ¹. »

E. Cartier, biographe de Fra Angelico, ne manque pas l'occasion de parler de l'écrivain avec éloge : « L'ouvrage de M. Rio sur la peinture chrétienne en Italie a été un des événements les plus heureux pour la régénération de l'art en France ². » Michelet se sert de *La Poésie Chrétienne* pour son Cours de 1840 au collège de France, et plus tard, lors de ses voyages en Italie ³. Thiers devient lui-même un des plus fidèles promoteurs des théories esthétiques de Rio.

Montalembert espérait triompher des dernières résistances de son ami en lui rapportant une conversation avec le premier ministre : « Dites à votre ami que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'aider à populariser ses idées qui sont à mes yeux les seules justes et les seules vraies ⁴. » Mais les paroles élogieuses de Thiers au lieu de ramener Rio à l'activité littéraire et à la composition de son livre, lui parurent d'heureux augure pour la réalisation d'un rêve longtemps caressé :

« La première idée qui me vint après la réception du message si flatteur que me transmettait M. de Montalembert fut de profiter des bonnes dispositions du ministre pour lui persuader de fonder ou de faire fonder une chaire d'esthétique au Louvre, afin de mettre un terme, le plus tôt possible, à la différence

1. J. J. Ampère à Rio, 1850. Lettre inédite.

2. E. CARTIER, *Vie de Fra Angelico*, p. 406.

3. G. MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, t. II, p. 49.

4. *Epil.*, t. II, p. 404.

humiliante qui existait, sous ce rapport, entre l'enseignement des universités allemandes et le nôtre. Mais une crise ministérielle, provoquée par la Question d'Orient, vint tout à coup retirer le pouvoir des mains de celui qui, à mon point de vue, avait voulu en faire un si bel usage, et mes espérances furent indéfiniment ajournées ¹. »

Le voyage en Bretagne avec Montalembert devait être décisif. Après de longues conversations avec l'ami qui avait tant à cœur l'achèvement de *l'Art Chrétien*, Rio reconnut enfin qu'une résistance à sa « vocation impérieuse ² » était impossible. En général très spontané, il fut en ce cas plus réticent. Il ne manifesta pas sur-le-champ sa détermination à Montalembert. Le respect humain le retint-il d'avouer qu'il se rendait ? Ou voulait-il prendre le temps de la réflexion ? Nous l'ignorons ; mais ce que nous savons, c'est que peu de temps après il annonce sa résolution à son ami, qui lui répond avec une joie débordante :

« Je vois avec bonheur que tu songes sérieusement à reprendre ton ouvrage sur l'art chrétien. Ah ! mon ami, tu sais comme je te l'ai toujours conseillé : c'est évidemment là l'œuvre capitale, la véritable gloire de ta vie. Tu as ouvert le premier une mine destinée à donner chaque jour de plus riches produits, et puis tu t'es en allé dédaigneusement moissonner à droite et à gauche pendant que d'autres puisaient à pleines mains dans un trésor qui t'appartenait et qui a été déjà bien galvaudé, faute d'un livre monumental et *définitif*, comme celui de Winckelmann sur l'art antique. Ce livre, tu devais et tu pouvais le faire ; tu le peux encore si tu t'y prends tout de suite, et j'ai la ferme foi que si tu l'y consacrais sérieusement et consciencieusement, Dieu te rendrait la santé *ad hoc*. Essaye au moins, mais avec persévérance et résolution, *pour l'âme et l'honneur*, vieille et sublime devise d'une maison bretonne ³. »

En 1842 les deux amis quittèrent la France. Rio s'achemina vers l'Allemagne et l'Italie pour reprendre « avec un redouble-

1. *Epil.* t. II, p. 406.

2. *Ibid.*, p. 393.

3. *Ibid.*, p. 415.

ment d'ardeur¹ son étude de l'art chrétien. Montalembert se dirigea sur Madère où il cherchait un climat plus favorable à la santé légèrement altérée de sa femme. Rio transmit à son ami toutes ses impressions et les encouragements reçus en Italie :

« Non seulement on a parlé de notre levée de boucliers avec intérêt et avec compétence, mais on a donné un grand dîner en l'honneur de l'*Art Chrétien*, et on y a invité les notabilités artistiques et littéraires dont la conversion à nos idées était bien constatée. On m'a même dit, mais j'ai peine à le croire, que le grand Duc [de Toscane] avait exprimé l'intention de me consulter sur le meilleur moyen de régénérer l'art dans ses états². »

Montalembert qui travaillait dans le calme et la solitude, tient en revanche Rio au courant du progrès de son histoire de Saint-Bernard. Leurs occupations respectives ressemblaient à celles de 1833 : Montalembert écrivait alors l'*Histoire de Sainte Elisabeth* et Rio son livre sur l'art : *La Poésie Chrétienne*. Cette fois encore ils étaient intimement unis dans la poursuite du même idéal.

De très graves complications survenues dans la santé de Rio vinrent le contraindre à une complète inaction. Le travail si joyeusement repris semblait destiné à être indéfiniment interrompu. Il avait déjà souffert en Angleterre d'un commencement de maladie de la moelle épinière ; à Venise il eut des crises très douloureuses qui l'immobilisèrent et lui ôtèrent la faculté de lire et d'écrire. Ces crises le laissèrent très déprimé et il eut désormais une grande difficulté à se servir de la main droite.

En proie à des souffrances très aiguës, Rio se traînait d'une station balnéaire à une autre pour n'obtenir que des soulagements temporaires. Aidé par sa femme qui, avec le plus grand dévouement, prenait des notes et écrivait sous sa dictée, il pour-

1. *Epil.*, t. II, p. 416.

2. *Ibid.*, t. II, p. 423. Rio ajoute ici en note : « Cette consultation eut lieu en effet, mais beaucoup plus tard, et pour ainsi dire à la veille de la révolution qui devait avoir pour résultat de détrôner ce malheureux souverain. »

suivit courageusement son travail. Il allait même, au cours des nombreux voyages qu'il entreprit alors en Europe malgré son épuisement, jusqu'à se faire porter dans les galeries de peinture et les bibliothèques. Avec des alternatives d'espoir et de découragement il luttait énergiquement pendant dix ans contre la maladie qui ne lui laissait presque aucun répit.

Pendant ce temps Montalembert, revenu de Madère, se lançait de toute son ardeur dans la carrière parlementaire et devenait l'âme de l'Action catholique :

« Je n'ai pas le loisir de te donner une idée de ce qu'est le mouvement catholique en France ; cela dépasse toute attente et même toute idée... Les évêques et le clergé n'ont plus rien à envier à l'Irlande : leur énergie, leur unanimité, leur éloquence, rappellent les plus beaux temps de l'Eglise. Les laïques, les pères de famille surtout, sont encore pitoyables : cependant la jeunesse s'ébranle ¹. »

Rio croyait entendre un appel pressant qui l'invitait à mettre au service de la cause catholique son éloquence, son précieux que la maladie n'avait pas atteint. Il offrit à Montalembert d'aller partager ses luttes, mais ce dernier, tout enthousiaste qu'il était pour le mouvement militant, n'accepta pas cette proposition. Il montra à son compagnon d'armes que leurs voies divergentes en apparence tendaient au même but :

« Je ne t'engagerai pas, mon très cher ami, à venir à Paris. Il faut que tu travailles. Voici un jour nouveau qui se lève pour les catholiques. Il faut que chacun de nous y compare avec sa provision d'armes et bagages ; il faut que toi notamment, tu continues et achèves l'œuvre que tu as si glorieusement commencée, et qui a plus contribué que tu ne penses à l'affranchissement général du génie catholique asservi depuis trois siècles sous le joug du paganisme, en politique, en littérature et dans les arts. Je ne veux pas que tu reviennes en France avant que tu ne puisses apporter avec toi le manuscrit de ton second volume prêt à imprimer. Si, comme on le dit, je suis le général de l'armée catholique, tu dois m'obéir. Tes succès et ta réputation font désormais partie du trésor commun

1. M. à Rio, lettre citée par Rio, *Epil.*, t. II, p. 432.

de cette armée. Elle est encore bien peu nombreuse, et c'est le cas de dire plus que jamais, comme Nelson, et à propos d'une patrie bien plus vénérable que la sienne : *England expects every man to do his duty*. Tes idées font du chemin chaque jour : il ne faut rien négliger de ce qui peut les répandre et les fortifier davantage ¹. »

Dès lors, Rio organisa ses études, ses fréquents séjours à l'étranger, sa vie tout entière, en vue de l'achèvement de son œuvre sur l'art chrétien. C'est à Munich que nous le retrouvons en 1846. Montalembert alors très actif à la tribune et au service de la presse écrit à son ami qu'il compte absolument sur lui pour l'éclairer sur l'attitude des catholiques de l'Allemagne méridionale envers la France et envers lui en particulier. Il était irrité par la guerre du Sonderbund en Suisse, la scandaleuse affaire de Lola Montès et plus encore par les massacres de Galicie ; il ne pardonnait pas à l'Autriche, responsable de ces derniers et par suite à l'Allemagne qui sympathisait avec l'Autriche. A la Chambre il montra dans un chaleureux discours que le moment était arrivé d'affranchir les opprimés du joug de l'absolutisme.

Jarcke, le « scribe de Metternich ² » comme l'appelait Montalembert, attaqua celui-ci dans une revue de Munich : *Les feuilles historiques et politiques* ; les catholiques allemands se rallièrent à lui, en alléguant que Montalembert avait calomnié l'Autriche et, circonstance malheureuse pour la cause catholique, qu'il avait donné à penser qu'ultramontanisme et révolution étaient identiques, enfin que, comme chef du Parti catholique en France, il s'était trompé sur les affaires de Galicie ³.

Ce fut à Rio qui était en relations avec les notabilités de Munich qu'il appartint de tenir son ami au courant des événements politiques en Allemagne et de la répercussion à l'étranger de ses discours à la Chambre. Sa première lettre est du 16 octobre 1846 :

« J'ai passé ces trois derniers jours dans une grande agita-

1. *Epil.* t. II, p. 432-433.

2. *J. inéd. de M.*, 13 sept. 1846.

3. Alexandrine de La Ferronnays écrivit à M^{me} Craven au sujet de ces événements, le 10 oct. 1846.

tion à ton sujet. Phillips ¹, Jarcke ², et ta lettre sont arrivés ici presque en même temps. J'ignorais jusqu'alors qu'il y eût eu un article publié contre toi dans le *Katholische Blätter* ; je me le suis procuré aussitôt et je n'ai pas caché à ces Messieurs l'effet qu'il a produit en moi ; jamais je ne les aurais crus capables d'une pareille servilité. Guido [Görres] étant absent, t'est avec Phillips et Doellinger que je m'en suis expliqué très franchement ; Jarcke est aussi venu pour m'en parler, mais je n'ai pas voulu le voir. Tu ne te figures pas l'espèce de dictature qu'il exerce sur la plupart des catholiques notables de Munich ; son arrivée a fait parmi eux la même sensation que fait dans nos collèges de province l'arrivée d'un inspecteur général. Il leur prêche surtout la rupture avec les catholiques français ³. »

Montalembert remercie son ami de ces précieux détails puis parle d'une lettre écrite en réponse à Jarcke :

« Chacun sait ici combien je suis germanophile pour ne pas dire germanomane mais comme je m'applique par-dessus tout à chercher le *vrai* en toutes choses, cette ancienne et tendre prédilection pour l'Allemagne ne me rend pas aveugle sur les fautes des Catholiques de ce pays. C'est pour cela que j'ai profité avec empressement de l'occasion de leur donner une petite leçon par cette lettre en réponse à Jarcke... Quant aux injures du dit Jarcke, tu penses bien qu'elles ne peuvent m'être qu'agréables et surtout *utiles* vu la nécessité *sans cesse renaissante* en France et partout de séparer la cause catholique de la cause absolutiste. Ce qui me confond c'est que des hommes aussi éclairés que Görres, Doellinger et Phillips ne comprennent pas l'urgence de cette séparation ; c'est que tout ce qui se passe dans le monde, en France, en Irlande, en Belgique, en Espagne, à Rome même et surtout, ne leur démontre pas que le Catholicisme n'a rien à attendre aujourd'hui des princes, et doit tirer toute sa force de lui-même ⁴... Vraiment on ne

1. George PHILLIPS, (1804-1872). Voir GUYAU, *op. cit.*, t. II, 242-247 ; t. III, 287-293. Phillips, fils d'un Anglais et d'une Ecossaise établis à Königsberg dès 1827, fut converti au catholicisme en 1828. Il fut professeur extraordinaire à la Faculté de Droit de Berlin.

2. Charles Ernest JARCKE (1801-1852). Voir GUYAU, *op. cit.*, t. II, p. 80-97.

3. Rio à M., Munich, 16 sept. 1846. Lettre inédite.

4. M. à Rio, La Roche-en-Brenil, 25 oct. 1846. Lettre inédite.

comprend pas ce délire qui a tourné les têtes des catholiques de Munich et qui les enchaîne au char du despotisme, au moment même où l'Eglise s'émancipe partout de cette funeste alliance, où la Papauté elle-même entre dans la voie des réformes, et où cette affreuse politique dont le partage de la Pologne et le Spielberg sont les fleurons, s'écroule sous le poids de la réprobation des gens de cœur et des bons catholiques de toute l'Europe. Quelle honte pour le vieux Gœrres, pour ce champion de la liberté et de la foi, de se mettre ainsi, lui et son école, à la remorque de M. de Metternich et de la *Gazette d'Augsbourg*. Et quelle faute ! Les conséquences qui résulteront pour le Catholicisme en Allemagne de cette effroyable défection sont vraiment incalculables¹. »

De Rio le 17 février 1847 :

« Ces messieurs [Gœrres, Phillips, Moy²] en sont venus à se persuader les uns aux autres que tu as, de sang-froid, combiné l'arrangement de tes mots et de tes phrases de manière à les envelopper dans tes accusations et de servilisme et de *mercenairerie*. Aussi ai-je renoncé à l'espoir de les désabuser. Le *Katholische Blätter* ne peut plus sortir de la voie fatale où il s'est engagé et il est facile à prévoir que quand le vieux Gœrres ne sera plus, ce recueil sera rédigé dans un esprit de plus en plus étroit, et surtout de plus en plus anti-français...

« Tu sais sans doute déjà les événements extraordinaires qui se passent ici. Le Roi ayant voulu procurer à Lola Montès des lettres de naturalisation, les Ministres s'y sont unanimement refusés, et dans ce moment-ci il n'y a pas, à proprement parler, de ministère. La conduite d'Abel et de ses collègues dont deux sont encore plus pauvres que lui, a été vraiment héroïque...

« Le Roi veut avoir l'air de croire que c'est le parti prêtre qui lui suscite cette formidable opposition et il a dit que s'il s'agissait de Loyola au lieu de Lola, les choses se passeraient tout autrement. Ce qui ne se conçoit pas, c'est qu'après sa rup-

1. M. à Rio, Paris, 31 janv. 1847. Lettre inédite.

2. Ernest MOY DE SONS (1799-1867). Son père avait quitté la France en 1789. Voir GOYAU, *op. cit.*, p. 98.

ture avec tous ses ministres, il soit allé s'applaudir de ce grand coup d'autorité avec celle qui en avait été la cause...

« Maintenant le nœud de la question est ceci : le Roi n'a pas voulu accepter de démission. Il regarde comme non-avenues les protestations collectives de ses Ministres. Selon lui il leur a accordé un congé de quatre mois à l'expiration duquel il veut les rappeler à son service à l'exception d'Abel. Mais dans l'intervalle il fera signer par un Ministre intérimaire les lettres patentes de naturalisation. A cela il n'y a qu'une difficulté, c'est que les ex-Ministres ont pris entre eux et en face de tous leurs amis l'engagement formel de ne jamais reprendre leurs fonctions si ces lettres patentes sont accordées, et la même déclaration a été faite par tous les notables qui sont dans le cas de faire partie d'un ministère quelconque. Tu comprends quel puissant intérêt moral est attaché à la solution de cette crise ¹. »

En réponse à cette lettre Montalembert exhale toute son indignation :

« Ce qu'il y a de plus honteux dans toute cette affaire, c'est le langage des journaux libérâtres dans tous les pays du monde, en Angleterre et en Allemagne, mais surtout en France ; du reste ici encore le mal ne demeurera pas impuni : ce sera une tache ineffaçable pour les ennemis de l'Eglise, dans notre siècle, que d'avoir placé leur cause sous les jupons de M^{lle} Lola Montès, et de s'être mis à danser en chœur autour des autels de cette divinité. Cela fera autant d'honneur aux Jésuites que la guerre qui leur a été déclarée par les corps francs ². »

La correspondance de Rio et de Montalembert s'arrête là en 1847. Lorsqu'ils la reprennent en 1848, le trône de Louis-Philippe s'est écroulé : tous les deux ressentent profondément ce bouleversement. Montalembert rompt le premier le silence :

« Que d'événements, mon ami, depuis que je t'ai écrit et depuis ta dernière lettre. La mort de la bienheureuse Alexandrine, ma maladie, et au milieu de ma convalescence, la foudre qui éclate et qui anéantit avec la monarchie, l'ordre,

1. *Rio à M.*, Munich, 17 février 1847. Lettre inédite.

2. *M. à Rio*, Paris, 20 mars 1847. Lettre citée déjà en partie par Rio dans *Epil*, t. II, p. 437-438.

la paix, la liberté et la prospérité relative dont nous jouissons ! Au milieu de cette catastrophe inouïe il est bien permis, je pense, de compter pour quelque chose ses malheurs individuels. Nous sommes tous les deux frappés : toi dans tes intérêts matériels, puisque tout annonce que tu ne conserveras pas ton traitement des A. E.¹... moi dans tout... En perdant la souveraine et calme indépendance de la patrie, je perds la *condition* vitale de mon existence publique, non seulement dans le monde politique, mais dans le monde religieux. Tu as trop de perspicacité pour ne pas le comprendre². »

« L'espèce de sinécure³ » dont, grâce à Guizot, Rio avait profité depuis 1830 est supprimée. De graves difficultés d'ordre pécuniaire menacent de mettre un terme à ses travaux esthétiques. Pressé sans cesse par ses beaux-frères, torturé par sa conscience de père de famille, il examine à contre-cœur l'idée de solliciter auprès de Lamartine une mission diplomatique en Allemagne. Les souffrances morales qu'il endure atteignent une telle acuité qu'il les expose à Montalembert dont il attend un réconfort en même temps que des conseils judicieux.

« Les lettres que j'ai reçues d'Angleterre depuis mon arrivée ici [Weinheim près Heidelberg] m'ont donné des soucis sérieux. Je vois par les insinuations de ma femme que sa famille est loin d'approuver la manière dont j'ai accueilli l'ouverture que Lamartine m'a faite par l'entremise de Milnes. On me trouve trop fier et trop absolu pour un homme sans fortune qui, en se mariant, avait promis de prendre du service, même sous la dynastie de Juillet, si les circonstances l'exigeaient. Or, on trouve que les circonstances exigent très impérieusement que je ne repousse pas les offres bienfaisantes qui me sont faites, d'autant plus que mon acceptation, combattue tout au plus par mon goût, ne pouvait l'être, ni par la conscience, ni même par une sorte d'honneur comme en 1830. Tout cela est dit sans amertume et avec ménagement, mais je vois qu'au fond on veut protester contre mon intention *avouée* de faire des dettes au préjudice de mes enfants. Essayer de faire comprendre ma

1. Affaires Etrangères.

2. *M.* à Rio, Paris, 11 mars 1848. Lettre inédite.

3. *Epil.*, t. II, p. 436.

répugnance pour le genre de service qu'il s'agirait de rendre à la République serait une folie ; car ma femme me dit qu'en Angleterre il n'y a qu'une voix pour proclamer Lamartine le plus grand homme de l'époque. J'ai donc été sur le point de retourner à Paris où j'avais encore le temps d'arriver pour le jour que Lamartine avait fixé à Milnes ; mais j'ai été retenu partie par la honte, partie par la ferme conviction que s'il y avait quelque chose à faire et si le bon vouloir exprimé par Lamartine était bien réel, ma présence n'était pas indispensable.

« Ici j'ai encore plus besoin de ton conseil que de ton appui. Tu comprends mieux que personne la délicatesse de ma position vis-à-vis d'une famille qui a jusqu'à un certain point le droit d'être exigeante, et rien ne te manque pour être à même de m'éclairer sur mes devoirs. Dans la carrière où l'on semble vouloir que j'entre, je vois des obligations épineuses et presque antipathiques à mes goûts ; dans la vie indépendante où mon penchant me pousse, j'entrevois un bonheur dont le charme se prolongerait jusqu'à ma vieillesse. Mais ai-je le droit d'imposer des privations à ma femme et de compromettre l'avenir de mes enfants ? Ma famille d'outre-mer dit unanimement *non*¹. »

Montalembert sous le coup de l'émotion causée par l'envahissement du Palais-Bourbon² ne peut faire à la question posée qu'une brève réponse. Il assure cependant son ami qu'il a reçu de Milnes la promesse de reparler à Lamartine :

« J'ai été au moment de parler sur la Pologne, pour rester fidèle aux antécédents de toute ma vie, mais sans le moindre entrain ni la moindre chance de succès, lorsqu'a éclaté cette scène inouïe dont le *Journal des Débats* d'hier et d'aujourd'hui t'aura donné une idée assez exacte. L'Assemblée dépourvue comme le pays qu'elle représente, de toute élévation, a cependant montré un calme et une dignité qui m'ont étonné, au milieu de cet imminent danger. A chaque décret proclamé par les orateurs de l'enquête, on s'attendait à ce que, pour obéir aux excitations des meneurs, l'on nous fit voter par appel nominal et que les récalcitrants fussent égorgés sur place, et néanmoins tout le monde est resté à son banc.

1. Rio à M., 7 mai 1848. Lettre inédite.

2. Journée du 15 mai 1848.

Si tu trouves qu'elle a raison, voici le Service que j'en
demande. Ton collègue Cazalis est ami de Lamartine et a
été long temps le mien. il a été aussi mon compagnon de
voyage en Allemagne, et serait plus à même que personne
d'expliquer le genre de Services que mes études antérieures
me mériteraient en état de venir en ce pays. il ne s'agit
pas d'entraîner une négociation; Mitnus l'a fait, et avec
Succès, puisque Lamartine a exprimé l'intention de faire
quelque chose pour moi. ce sont ses propres termes. Depuis
lors, par suite des lettres que j'ai trouvées ici, j'ai adressé
à Mitnus pour l'acquiescement de ma conscience paternelle, une
espèce de statuement, mais sans conclusion, parce que je
n'en disais pas le Succès. il l'aura sans doute
communiqué. ainsi la besogne sera plus d'à moitié faite
il va sans dire que si la nouvelle position te mettait
en rapport avec Lamartine, je regarderais une parole de
toi comme cent fois plus efficace que toutes les recom-
mandations possibles. je ne suis pas assez absurde
pour demander mon placement immédiat. la promesse
de l'obtenir à la première vacance, me satisferait

« Quant à moi, mon angoisse a été grande, car ma femme était dans une des tribunes, ainsi que M^{me} Thayer ; et elles ont couru le plus grand danger d'être étouffées, broyées par cette foule pantelante de fureur et d'orgueil qui a envahi en un clin d'œil toutes les tribunes. Elles sont restées *quatre heures* dans cet état, sous mes yeux, sans que j'eusse aucun moyen de les secourir ! Enfin Dieu nous a merveilleusement sauvés cette fois ; mais pour combien de temps ? Tôt ou tard il est évident que les ultra-républicains auront leur jour ; il n'y a rien à répondre à l'argument de cet homme du peuple qui a fermé la bouche à Ledru-Rollin en lui disant : « *Vous avez bien délibéré comme ça le 24 février*¹. »

Les journées de Juin mirent subitement fin aux scrupules de Rio. Les lettres de Montalembert exposent toute la gravité de la situation :

« Les journaux que tu reçois (les *Débats* ou l'*Univers*) te donnent des détails parfaitement authentiques sur les atrocités commises par les insurgés et sur les dangers *inouïs* que nous avons courus. Ces dangers sont du reste encore flagrants car tout recommencera d'ici quelques semaines. C'est l'opinion formelle du général Lamoricière qui nous a sauvés cette fois-ci ; mais qui nous sauvera la fois prochaine ?

« En attendant je suis tranquille, car j'ai réussi à faire partir ma femme samedi pour Bruxelles où elle est heureusement arrivée et d'où j'espère bien qu'elle ne reviendra plus. Il est en effet impossible que le combat ne se renouvelle pas ; et il est également impossible que le communisme ne triomphe pas, car il a pour lui le nombre, la logique et même le *droit*, tel que la fausse sagesse des modernes l'a proclamé et propagé depuis un siècle. Le principe de l'égalité appuyé sur l'athéisme pratique du peuple français conduit nécessairement au communisme. Aussi ne s'agit-il plus de la forme du gouvernement ni de prétendants quelconques ; il s'agit de savoir s'il y aura encore en France des propriétaires ou non, et si la communauté des biens et des femmes ne deviendra pas, au moins pour un temps, la loi sociale et nationale du ci-devant royaume Très-Chrétien.

1. M. à Rio, Paris, 17 mai 1848. Lettre inédite.

« Voici ce que disait *avant l'insurrection* un ouvrier carrossier à M. de La Rochejacquelein qui l'avait aidé à s'établir et qui, le rencontrant dans le Jardin des Tuileries, lui demandait ce que voulaient enfin les ouvriers : « Nous voulons qu'il n'y ait plus des gens mieux vêtus, mieux logés, mieux chauffés les uns que les autres... tenez, voyez ces femmes (montrant deux promeneuses assez élégantes) elles ont des châles et des chapeaux, et nos femmes n'en ont point ; elles ont des chemises fines et nos femmes en ont de grosses ; cela nous insulte... »

« Voilà où nous en sommes et où nous en serons longtemps encore. Ces messieurs, en vertu de l'égalité et de la fraternité veulent *tâter* de la bourgeoisie ; et il paraît qu'ils ont mis en pratique leur théorie de la manière la plus fâcheuse pour les pauvres *bourgeoises* des quartiers qu'ils ont occupés pendant la lutte récente.

« En résumé, tous ceux qui ne sont pas comme moi enchaînés par le devoir et l'honneur à leur poste, doivent fuir autant que possible la France d'ici vingt ans pour le moins ¹. »

Rio semblait donc n'avoir rien à attendre de l'avenir ; il n'abandonna cependant pas sa détermination de continuer son ouvrage :

« Aussi ma résolution fut-elle bientôt arrêtée de venir à Paris pour recueillir les débris de mon naufrage (car ma barque était une de celles que M. de Lamartine avait coulées), et pour m'orienter au milieu de cet orage qui continuait de gronder sur les têtes, mais qui n'avait pas encore éclaté. Je trouvai M. de Montalembert assez calme et un peu plus résigné que je ne l'avais cru de loin, à l'effrayant fardeau que les électeurs bretons songeaient à mettre sur ses épaules. Je ne peux pas me vanter d'avoir contribué à lui faire envisager l'avenir plus en beau ; mais je lui rendis un autre service, ou plutôt je le rendis à la chose publique en devenant l'instrument d'une solide réconciliation entre lui et M. Thiers ², dont le patronage ne contribua pas peu à faciliter, dans la sphère de son

1. *M. à Rio*, Paris, 1^{er} juillet 1848. Lettre inédite.

2. Voir *J. inéd. de M.*, 9 avril 1848. « M. Thiers vient voir Rio chez moi ; et je cause longtemps avec lui : depuis 4 ans nous étions brouillés. Je retrouve tout son attrait. »

influence personnelle, toutes les combinaisons qui pouvaient me remettre sur la voie de mes découvertes esthétiques¹... »

Grâce à l'entremise de Thiers, de Montalembert, et de Drouin de Lhuys², Rio apparaît à nos yeux, au commencement de 1849, sous un nouveau jour : il remplit un service diplomatique actif à Francfort au moment de la réunion du Parlement dans cette ville :

« Depuis mon retour de Paris, ma vie a tellement changé et mes occupations nouvelles sont si absorbantes que je suis obligé de renoncer à toutes espèces de dilettantisme. Il est même rare que je puisse trouver dans la journée une heure libre pour la lecture du grec, ma nouvelle et dernière passion littéraire. Je ne puis dire que ce changement ait été d'un très grand charme pour moi. J'en suis déjà au point de penser à mes vacances avec un plaisir qui ne diffère pas beaucoup de celui qui m'a donné la même perspective quand j'étais professeur...

« A propos de M. Thiers, il pourrait faire une très bonne action dans son propre intérêt et dans celui de notre politique ostensible, pour désavouer les arrière-pensées belliqueuses qu'on lui prête et que nos ennemis exploitent avec une opiniâtreté qui souvent me déconcerte. On me parle toujours de ses menaces de 1840 et de certains passages de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Avec deux phrases bien nettes et bien franches, comme il en sait faire quand on le provoque mal à propos, il pourrait me donner une arme défensive dont je me servirais de mon mieux. Je m'engagerais même, s'il y consentait, à faire connaître ce désaveu par la voie de la presse. En tout cas je le communiquerais à un bon nombre de députés dont l'opinion est de quelque poids, et je ferais cesser peut-être entièrement les attaques systématiques dirigées contre un

1. *Epil.*, t. II, p. 441-442.

2. Edouard DROUIN DE LHUYS (1805-1881). Ministre des Affaires Etrangères, 1848, 1851. Après le coup d'Etat du 2 déc. 1851 il fut vice-président du Sénat. Ministre des Affaires Etrangères en 1852 pendant quelques mois, il essaya d'éviter la guerre de Crimée ; il échoua et donna sa démission. En 1862, il entra de nouveau aux Affaires Etrangères et y resta jusqu'en 1866.

homme qu'on regarde ici comme la personnification de l'esprit dominateur des Français.

Il se publie maintenant à Francfort un journal anti-prussien sur lequel je puis compter pour défendre notre politique et nos hommes d'Etat contre les attaques indécentes des journaux de [mot illisible]. Mais il faudrait que les journaux français qui passent pour être les organes du Ministère, ne parussent pas prendre parti contre l'Allemagne méridionale comme l'a fait le *Constitutionnel* il y a quinze jours dans un article qui a produit un très mauvais effet sur ceux qu'il nous importe d'avoir pour amis. Depuis que je me suis imposé la tâche de me tenir au courant de la presse périodique en Allemagne, j'ai pu juger à quel point nos intérêts y sont négligés tandis que l'Angleterre et la Russie ne négligent pas une occasion de se faire valoir. Ces deux puissances ont parfaitement compris qu'une partie du pouvoir ayant passé au peuple et à ses représentants il ne fallait plus se contenter d'avoir des agents dans les cours, mais qu'il était au moins aussi nécessaire d'avoir quelque influence sur les organes de l'opinion publique. J'ai déjà signalé cette lacune à l'attention du Ministre, mais il faut organiser tout un système de défense, ce qui ne peut pas se faire sans des conditions très difficiles à remplir.

Il y a des pays où l'action quotidienne de certains journaux a rendu les préjugés anti-gallicans à peu près incurables, par suite de l'insouciance de nos agents diplomatiques. Si j'avais plus de temps et surtout plus de *latitude*, je crois que je pourrais conquérir à notre cause un certain nombre de journaux dont deux dans les Provinces Rhénanes. Mes relations avec des députés bavarois, westphaliens, rhénans, tyroliens, me fourniraient de grandes facilités pour obtenir ce genre de service. Si tu as l'occasion d'entretenir M. Drouin de Lhuys tu ferais un acte de patriotisme en lui persuadant de joindre cette recommandation spéciale aux instructions qu'il aura occasion d'adresser aux Ministres de France à Munich, à Carlsruhe et surtout à Stuttgart où nous avons un ennemi formidable dans Wolfgang Menzel, le *Franzosen-Fresser* comme l'appelle Børne¹. »

1. Rio à M., Francfort, 1^{er} février 1849. Lettre inédite.

Cette mission diplomatique forme, on le voit, un épisode important dans la carrière de Rio. Disons pour finir, qu'elle intéresse autant l'histoire générale que sa propre biographie. Les dépêches diplomatiques de Rio apporteront peut-être un jour nouveau sur la préparation lointaine de l'Allemagne à la guerre de 1870. Etant donné leur importance exceptionnelle nous croyons devoir les donner en appendice à la fin de ce volume en raison de leur intérêt essentiellement politique qui les laisse un peu en marge de notre travail surtout littéraire ².

1. Dépêches diplomatiques. *Archives du Ministère des Affaires Etrangères*, Allemagne, 1849, n° 807, cinq pièces.

CHAPITRE VI

ANNÉES DE DIFFICULTÉS PERSÉVÉRANTE ÉLABORATION DE « L'ART CHRÉTIEN »

(1850-1867)

Projet de fonder une chaire d'Esthétique au Louvre. — Difficultés pécuniaires. — Divergences de vues politiques avec Montalembert. — Echec du projet d'une chaire d'Esthétique. — 2^e volume de l'Art Chrétien (1855). — Les Quatre Martyrs. — Mariage d'Elise Rio. — Revirement des sentiments de Rio quant à l'Empire. — Nouvelle édition de l'Art Chrétien (1^{er}, 2^e, 3^e volumes, 1861). — Mort d'Elise Rio. — Shakespeare catholique (1864). — 4^e et dernier volume de l'Art Chrétien (1867).

Les rapports de Rio avec le gouvernement de la nouvelle République paraissaient pleins de promesses. Sa mission diplomatique à Francfort terminée, il rentra à Paris où, sous les auspices les plus heureux, il continua ses recherches par de fréquentes visites dans les Musées. Au Louvre surtout il reçut les plus grandes marques de considération. Le conservateur mit à sa disposition « l'élégante chaise roulante qui avait chômé depuis la mort de Louis XVIII ¹ ».

Dans le passé, comme nous l'avons vu, Rio, encouragé par l'attitude de Thiers, avait rêvé d'obtenir la création d'une chaire d'Esthétique au Louvre. Ce désir n'avait pu se réaliser alors mais, en 1851, les circonstances semblaient plus favorables.

1. *Epil.*, t. II, p. 442.

Beaucoup de raisons militaient en faveur de l'enseignement officiel de l'Esthétique. Persigny¹ en très bons termes avec Montalembert en accueillit le projet avec bienveillance. Rio en était le protagoniste enthousiaste ; n'était-ce pas un moyen de donner à l'art chrétien la place qu'il méritait ? De plus, la création de cette chaire avait un autre avantage. Elle aurait permis à Rio de faire face à certaines difficultés pécuniaires survenues en 1851. Sa fortune avait, en effet, subi un brusque changement. En octobre, il fait part à Montalembert de ce grave événement qui lui cause les plus grandes inquiétudes :

« De sinistres préoccupations sont survenues, et puis une catastrophe qui nous ruine pour le présent, qui ruine nos enfants pour l'avenir, et qui leur présage, humainement parlant, une bien triste destinée. La banque de Newport dont nous avons le malheur d'être actionnaires, vient de faire faillite pour la somme énorme de neuf millions, et d'après la loi anglaise, chaque actionnaire est responsable jusqu'à l'entier acquittement de la dette, de sorte que l'on saisit capitaux et revenus en faisant prêter serment qu'on ne possède pas davantage². »

Le projet de la chaire d'Esthétique, caressé depuis si longtemps, n'avait pas encore attiré l'attention de l'Empereur. Sur le conseil de Veuillot et de Donoso Cortès avec lesquels il entretenait des relations suivies, Rio reprit son activité diplomatique en Allemagne. Son but était de faire valoir devant les catholiques allemands les bonnes dispositions de Napoléon III envers l'Eglise. *L'Univers* n'avait-il pas salué dans le nouvel empereur « le grand homme qui avait rétabli le Vicaire de Jésus-Christ sur son siège » ? Il est vrai que le rédacteur en chef faisait des réserves et souhaitait que « la main sage et vaillante qui avait su comprimer la Révolution ne livrât pas la vérité sainte aux morsures des impies³ ».

Les catholiques s'illusionnaient encore sur le compte de Napoléon III qui leur faisait de brillantes promesses et leur

1. Persigny fut nommé *aide de camp* du Prince Louis-Napoléon dont il avait favorisé l'élection à la Présidence de la République. Il entra à la législative en 1849, et lors du coup d'Etat, 2 déc. 1851, il conduisit le 12^e de ligne à l'Assemblée. Il fut nommé Ministre de l'Intérieur en 1852.

2. Rio à M. Wildbad, 12 oct. 1851. Lettre inédite.

3. F. MOURRET, *Histoire générale de l'Eglise*, t. VIII, p. 99.

témoignait une grande bienveillance. Montalembert lui-même l'ayant trouvé accessible à de sages conseils s'était rallié au nouveau gouvernement après avoir soutenu avec ses amis l'élection du Prince Président ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Bientôt Napoléon ne tint plus aucun compte de ses avis, et tout fit présager une rupture prochaine. Le *Journal* de Montalembert est éloquent à ce sujet :

5 février 1852.

« Rupture avec le Président Louis-Napoléon. Les légitimistes, le clergé, *l'Univers*, se donnent au Président. Je suis l'objet de l'abandon universel ¹. »

A la date du 7 avril 1852, il revient en arrière et note :

« ... le 22 juillet 1851, quand il m'a communiqué son projet de coup d'Etat et m'a demandé mon concours, le 28 novembre quand il m'a envoyé son ministre des Affaires Etrangères pour me prier de prévenir le Pape de ses intentions et de le prédisposer en sa faveur, le fait est qu'il s'est conduit envers moi avec autant d'hypocrisie que d'ingratitude ². »

Montalembert, désabusé, s'écarte de l'Empereur, en se désolant que son ami ne suive pas son exemple. Il s'efforce de prendre Rio par son côté vulnérable en le pressant de continuer ses démarches pour la cause de l'Art. Sur sa recommandation le Cercle Artistique et Littéraire d'Anvers choisit Rio pour faire un discours sur l'art italien. « Le succès a dépassé mes espérances », écrit-il à Montalembert et, dans une lettre à sa femme :

« Il y a de quoi tourner la tête. Hier soir on m'a décerné une espèce d'ovation, et aujourd'hui on veut recommencer. On me comble, on m'étouffe de caresses. Je n'ai pas voulu donner une seconde séance générale, parce qu'il eût été impossible d'ajouter à mon premier succès. Il me semble encore que je rêve. Ce que j'ai éprouvé d'angoisses est indicible, mais le triomphe a égalé la souffrance ; alors j'ai regretté votre absence.

« Hier le secrétaire passait auprès de la Bourse ; tout à coup il s'est vu entouré de 200 personnes qui lui ont parlé de la séance et de l'orateur. C'était l'affaire du jour, même à la

1. *J. inéd. de M.*

2. *Ibid.*

Bourse. A l'hôtel, on me traite d'une manière risible, tout à fait comme un grand homme, mais avec tout cela j'ai une extinction de voix pour avoir voulu parler encore hier, malgré mon mal de gorge. Cela fait que je pars aujourd'hui pour Bruxelles. Le pauvre Steinmetz a dû me quitter hier matin, tant il était souffrant — j'ai promis de revenir l'été prochain avec ma famille.

« Chérie m'a écrit une lettre charmante. Celle de Marie était bonne. Etouffez-les tendrement pour moi ; et vous, ayez des remords de m'avoir fait venir ; car vous avez mis mon âme en danger ¹. »

Ce triomphe inespéré ne le détourna cependant pas de sa mission diplomatique. De retour en Allemagne il s'empressa de donner à Montalembert des détails sur la situation des catholiques allemands :

« Enfin ton tour arrive aujourd'hui pour la correspondance ; ce qui veut dire que tu viens comme l'évêque à la fin de la procession, parce que j'ai à t'écrire des choses plus importantes qu'à aucun autre. J'ai voulu te donner en une seule fois l'ensemble de mes impressions sur l'Allemagne méridionale, et le résultat de mes communications avec les personnes que tu connais.

« J'ai eu à Munich de très fréquentes et très longues conversations avec Dœllinger et avec M. Förg qui préside à la rédaction des *Feuilles historiques et politiques* et en qui j'ai trouvé une rare droiture et une franchise très méritoire à convenir de son ignorance sur beaucoup de choses qu'il n'aurait pas dû ignorer. Dans une lettre écrite peu auparavant par toi à M. Dœllinger, tu disais qu'il ne fallait pas regarder le gouvernement comme l'auteur du changement heureux qui s'opérait dans les esprits en France par rapport à la religion. Ces messieurs qui pour la plupart nous ont toujours été plus ou moins hostiles ne demandent pas mieux que de s'autoriser de ton nom pour nier les choses les plus incontestables, et pour ajouter une accusation de plus à celles qu'ils nous ont intentées depuis trente ans. Laissant de côté la question qui était soulevée

1. Rio à sa femme, Anvers, 23 février 1853. Lettre inédite.

par l'affirmation de la lettre, j'ai fait mon possible pour leur persuader qu'il y avait dans les masses une amélioration religieuse qui porte déjà ses fruits et à laquelle le gouvernement avait au moins le mérite de ne pas mettre obstacle. Pour cela je suis entré dans une foule de détails qui étaient entièrement nouveaux pour eux, attendu que depuis longtemps ils ont cessé de lire nos journaux. Cette tâche m'a été souvent pénible par la pensée que, si tu avais été présent, je me serais trouvé nécessairement en désaccord avec toi, et cependant, je puis me rendre le témoignage de ne m'être jamais laissé influencer dans ma position gouvernementale.

« M. Förg a été jusqu'à me dire que si j'avais eu deux mois plus tôt les mêmes conversations avec M. Döellinger et lui, l'article contre le couronnement n'aurait jamais paru, non pas à cause de la thèse en elle-même qu'il croit très bonne à soutenir, mais à cause du point de vue différent dont il voyait les choses en France.

« Je ne sais pas si quelqu'un t'a mandé dans le temps où cette brochure a paru, que l'Archevêque de Munich en avait été très mécontent et qu'il s'était exprimé là-dessus d'une manière très vive avec plusieurs membres de son clergé, et même avec des diplomates étrangers. Moi-même, j'ai reçu ses confidences que je me suis bien gardé de répéter à l'auteur. L'archevêque de Munich a été évidemment blessé des paroles dénigrantes qu'on s'est permises contre l'épiscopat Français et cette susceptibilité était facile à prévoir dans un homme que sa tournure d'esprit et ses relations fréquentes avec le clergé français pendant qu'il était à Rome avaient rendu depuis longtemps très partial pour nous. S'il avait besoin d'être confirmé dans sa partialité, cela lui sera facile par la correspondance de Mgr de Ségur avec son frère. Cette correspondance renferme de si touchants détails sur l'édification que donne un bon nombre de nos soldats à Rome, que j'en ai été touché jusqu'aux larmes, et que je me promets une véritable jouissance de me trouver au milieu d'eux. M. Edgar de Ségur fait valoir tout cela avec le zèle du chrétien et avec l'habileté du diplomate. Ce jeune homme qui par principes religieux ne met jamais le pied ni au spectacle ni au bal, s'est concilié le respect de tout le monde, même de ceux d'entre ses

confrères qui sont les plus éloignés de vouloir suivre son exemple. Il a fait chez moi la connaissance de M. Döellinger et de M. Förg, et je n'ai pas besoin de te dire au profit de quelle cause cette connaissance tournera. Pendant son dernier séjour à Rome, il a reçu communication d'une lettre que tu avais écrite à ton beau-frère et que ce dernier a montrée à l'abbé de Ségur, sans peser les conséquences de cette indiscretion. Il paraît qu'on y lisait cette phrase qui n'était certainement pas faite pour devenir publique : « Malheureusement le bien que nous craignons se fait. » Je dois dire qu'il ne l'a répétée à personne en ma présence, bien que ton nom ait été souvent prononcé dans les conversations qui ont eu lieu chez moi ; mais il est impossible qu'un propos si grave n'ait pas été recueilli à Rome par des personnes qui ne résisteront pas à la tentation de s'en prévaloir. Il serait surtout fâcheux qu'il fût connu à Munich à cause de ce que tu écrivais dernièrement à M. Döellinger sur la part nulle qu'a le gouvernement à tout ce qui se fait de bien en faveur de la religion ; mais M. de Ségur est un homme sur la délicatesse duquel on pourrait encore compter lors même qu'on ne voudrait pas compter sur sa conscience.

« Tout cela n'est rien en comparaison de ce que j'aurais à t'écrire sur mes conversations de Vienne, où j'ai trouvé encore très vivace l'impression produite par le bon vouloir du prince de Schwarzenberg à l'égard de notre gouvernement. J'ai trouvé cette bienveillance très naturelle dans la princesse de Schœnburg, sa sœur, mais j'avoue que j'ai été tout stupéfait de la véhémence avec laquelle le prince Windischgrätz s'est prononcé contre tous ceux qui refusaient leur concours à un gouvernement régulier qui avait bien mérité de la société européenne par les coups terribles qu'il avait portés à l'anarchie ; et sans qu'il soupçonnât le moins du monde mes rapports avec toi, il a prononcé ton nom avec un accent d'estime très bienveillante, mais en y ajoutant des paroles de regret sur l'attitude que tu avais cru devoir prendre dans les derniers temps. Il m'a dit qu'il y avait eu entre lui et toi des échanges de félicitations indirectes et que vous aviez été complètement d'accord sur la marche qu'il fallait suivre pour la reconstruction de la société en Europe. Il est loin de croire que l'anarchie soit définitivement vaincue et il déplore

l'aveuglement de ceux qui se reposent sur les victoires déjà obtenues. Les peuples, selon lui ne peuvent plus être gouvernés que d'une manière absolue avec le despotisme. Il m'a donné à entendre qu'on n'avait pas péché à son égard par excès de reconnaissance ; mais il a passé là-dessus très lestement et sans la moindre amertume.

« Cette entrevue a un peu ressemblé à la première que j'eus avec M. de La Ferronnays, par l'impression que m'a produite mon interlocuteur. L'énergie n'est pas la qualité qui perce le plus quand on l'aborde ; un mélange de douceur et de gravité, avec un certain air de commandement, révèle tout d'abord le grand seigneur militaire. Il ne s'est pas contenté de faire ma conquête, il a voulu faire celle de toute la famille, qui a été mise en émoi pendant plusieurs jours par l'attente de sa visite. Sa présence n'a pas démenti l'idée qu'on avait de lui, et ma pauvre femme a été un peu trop déconcertée de l'apparition du grand homme.

« Nous attendions le même jour le cardinal Viali qui doit être le premier homme du collège des cardinaux par son esprit, par son extrême finesse, et par l'étendue de ses connaissances. Il est enchanté de ses relations avec le Ministre de l'Instruction Publique à Vienne, et il fait marcher l'affaire du Concordat de façon à donner pleine satisfaction au Saint-Siège. L'art chrétien n'a pas de patron plus éclairé et ses appartements sont remplis d'ouvrages des artistes contemporains de la bonne école. Lui aussi m'a beaucoup parlé de toi, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il a déploré ta rupture avec le gouvernement. Ce qui se passe en France lui inspire reconnaissance et confiance, et il voudrait voir tous les catholiques partager ses sentiments. Pour lui, les Français sont le premier peuple du monde, catholiquement parlant, et il ne met pas de limites au bien qu'on peut attendre de nous. Je n'en finirais pas si je voulais te répéter tout ce qu'il m'a dit sur ta position, sur tes services, et sur la tendre affection que le Saint Père a exprimée devant lui pour toi, mais je vois que l'Académie Française n'est pas, à ses yeux, un titre de recommandation. J'ai pu faire la même remarque à Munich, et en général chez tous les catholiques qui sont restés tes admirateurs.

« Il faudrait une longue lettre pour te rendre compte de mon

entrevue avec le Prince Metternich. Il a parlé tout seul pendant une heure avec esprit et même avec verve malgré ses quatre-vingts ans. Il m'a beaucoup parlé de l'*Univers* et de ses rédacteurs, et surtout des maladresses qu'ils commettent dans leurs articles de politique étrangère. Il regarde ce journal comme une véritable puissance mais comme une puissance amie qui aura besoin de bons conseils pour suppléer son inexpérience. La question d'Orient le préoccupait beaucoup ; la réponse de l'Empereur de Russie n'étant pas encore connue ¹... »

Sur ces entrefaites Rio apprit la mort de Donoso Cortès ². La perte d'un tel ami ne pouvait manquer de l'affecter. Il avait toujours fait grand cas de sa noblesse de caractère et de la délicatesse de ses sentiments. Il avait été conquis par ses vues politiques, ce qui n'avait fait qu'affermir cette affection profonde. En matière de gouvernement il pensait comme Cortès : « La question n'est plus entre la liberté et la dictature ; elle se trouve posée entre deux sortes de dictatures : celle de l'insurrection et celle du gouvernement. A une dictature qui vient d'en bas, je préfère une dictature qui vient d'en haut ; puisqu'il faut opter entre la dictature du poignard et la dictature du sabre mon choix est fait : je choisis le sabre ³. »

Quelques mois après la mort de Cortès, Montalembert annonce à Rio la publication qu'il prépare sur leur ami commun. Rio lui en témoigne une joie affectueuse :

« J'ai appris avec un véritable plaisir que ton travail sur Donoso Cortès était à peu près terminé. Fais-moi parvenir cette précieuse production aussitôt qu'elle aura paru. Tu ne peux pas te figurer avec quelle impatience j'attends cette publication. Je suis sûr d'avance de trouver parfaitement exprimés les sentiments que cet homme admirable m'avait inspirés, dès la première rencontre, et qui ne l'ont cédé ni en vivacité ni en dou-

1. Rio à M., Vienne, 6 août 1853. Lettre inédite.

2. Juan Donoso Cortès, Marquis de Valdegamas (1809-1853). Voir MONTALEMBERT, *Œuvres*, op. cit., p. 187-236.

3. Donoso Cortès, *Œuvres*, t. I, p. 337.

ceur à ceux que j'ai éprouvés pour mes plus anciens amis. Je peux même dire qu'il y a des recoins de mon cœur qui n'ont été ouverts qu'à lui seul, non par manque de confiance envers les autres, mais parce qu'il avait plus particulièrement le talent de provoquer l'épanchement par ses caresses. Son âme était encore plus belle que son génie, et il n'y a pas de dédommagement possible à la perte des consolations et surtout des encouragements que donnait son commerce intime. Jamais personne n'a su comme lui me faire aimer le bien et me donner le regret d'avoir attendu si tard pour le pratiquer avec suite. Je n'ai pas la prétention d'avoir été son meilleur ami ; mais je suis sûr que personne n'a ressenti son influence aussi fortement que moi, et n'a été porté vers lui avec un attrait plus irrésistible ¹... »

L'attente de Rio ne fut pas trompée. Dès que l'ouvrage eut paru, il écrivit à Montalembert :

« ... Tu m'as fait pleurer de nouveau par la lecture de ton charmant opusculé... Je n'ai pas eu de maître aussi absolu que Donoso ; car je n'ai pas connu de chrétien qui ait mis à la fois au service de Dieu un tel cœur, un tel esprit, et un tel caractère ²... »

Montalembert qui avait tracé avec tant de pénétration psychologique le portrait moral de Donoso Cortès ³ était loin de partager, comme Rio, toutes ses vues politiques au sujet de Napoléon III. Peu à peu il se séparait de Rio et le dissentiment entre les deux amis apparaissait chaque jour plus manifeste dans leur correspondance :

« ... Ta dernière lettre, écrivait Rio à Montalembert, me prouve absolument que nous avons besoin de nous voir de près, et de nous remettre au courant l'un de l'autre. Je ne connais rien d'étrange comme ta mémoire. D'une fidélité imperturbable sur les personnages historiques de tous les pays et de tous les temps, elle te fait défaut sur ceux que tu devrais le mieux connaître par de longues relations personnelles. C'est une observation que j'ai faite par rapport à moi et à beaucoup d'autres. Comment

1. Rio à M., Venise. 30 août 1853. Lettre inédite.

2. Rio à M., Florence, 10 sept. 1853. Lettre inédite.

3. Voir MONTALEMBERT, *Œuvres*, op. cit., t. V, p. 187-236. *Juan Donoso Cortès* (Article inséré dans le *Correspondant* du 20 août 1853.)

peux-tu imaginer que je travaille à démolir l'œuvre de ta vie entière ! Je veux aussi, moi, le triomphe de la religion et de la liberté, mais le triomphe du libéralisme est ce que je redoute le plus au monde, et je suis parfaitement de l'avis de ceux qui ne comprennent la chute du pouvoir actuel que comme le triomphe du libéralisme. Si cette chute a lieu et que mes inquiétudes ne se réalisent pas, je serai trop heureux de reconnaître mon ingratitude envers les hommes qui remplaceront ceux-ci. Mais il y a un mal qui sera irréparable, c'est celui qui sera fait à l'Eglise de France — *si elle a tort*, car cette Eglise est aujourd'hui de l'aveu de tous, la première du monde. Je n'ai trouvé l'opinion des vrais chrétiens sur aucun point aussi unanime que sur celui-là. J'avoue qu'il répugne presque autant à mon patriotisme qu'à ma conscience, de regarder le clergé français, c'est-à-dire l'élite de mes compatriotes pour les vertus les plus difficiles, comme un *troupeau d'adulateurs serviles* qui se prosternent lâchement devant un *pouvoir machiavélique*. Mais tout ceci s'expliquera mieux de vive voix. Quant au danger d'un refroidissement quelconque entre nous, je ne comprends pas où tu vas le prendre. Non seulement ceci n'est pas comme tu l'appelles la plus grande épreuve que notre amitié ait eue à subir, mais ce n'est même pas une épreuve. L'époque où tes opinions politiques ont été les plus blessantes pour moi, a été précisément celle de notre plus grande amitié de 1830 à 1842. Plus tard nous sommes devenus peu à peu parfaitement coreligionnaires en politique comme en religion, et c'est précisément alors que notre amitié a eu parfois ses intermittences et ses froideurs et que des préoccupations quotidiennes sur un théâtre où tu ne m'apercevais pas même de loin, ont amené la désuétude de nos relations intimes devenues moins nécessaires à celui qui avait de grands intérêts publics à défendre. Je pourrais en dicter bien long là-dessus si je ne craignais de fatiguer ma tête qui est encore faible. J'ai été vivement touché de la nouvelle preuve d'amitié que tu m'as donnée au congrès archéologique de Troyes. Je t'en remercie dans l'intérêt des idées qui nous sont chères et au triomphe desquelles tu auras contribué plus que moi, si enfin elles doivent triompher. Je t'en remercie aussi au nom de mon petit amour-propre ; car j'avoue que je serai sensible jusqu'à la fin à

l'honneur d'avoir eu pour amis de cœur des hommes comme M. de La Ferronnays, Donoso Cortès, et toi ¹... »

Montalembert de son côté voyait dans l'attitude de Rio comme une désertion. Ses meilleurs amis l'abandonnaient donc l'un après l'autre. Il confie à son *Journal* la douleur qu'il ressent d'un tel isolement moral :

« Le soir Rio arrive à l'improviste toujours très souffrant et en grand désarroi financier, mais cordial et sympathique, malgré le mécontentement légitime que m'inspire son adhésion servile au pouvoir actuel et à la triste mission qu'il vient de remplir en Allemagne pour y réconcilier les catholiques de ce pays avec l'attitude compromettante et humiliante du clergé français et de l'*Univers* ¹... »

10 novembre [1853].

« Promenade avec Rio, lui à cheval, moi à pied. Son triste état de santé me rend plus compatissant pour lui que je ne le serais autrement, car j'avoue que mon âme se soulève à la pensée que c'est lui, mon plus ancien ami, lui, à qui depuis trente ans j'ai prodigué tant de marques de sympathie et de dévouement, qui s'en va maintenant démolir en Allemagne et partout, en tant qu'il le peut, l'œuvre de ma vie, et cela afin d'être à la solde du pouvoir qui a brisé mon existence politique et sociale. Mais, mon Dieu, il faut bien pardonner aux hommes, si on veut obtenir de vous ce pardon qui m'est plus nécessaire qu'à l'homme qui vive ².

12 novembre [1853].

« ... Je me suis un peu radouci et attendri de ce pauvre homme qui paraît encore m'aimer malgré ses étranges incon séquences et la défection dont il m'a rendu victime. Mais il faut me résigner. Soit que mon caractère m'y donne lieu, soit que Dieu l'ait ainsi voulu pour m'éprouver et me punir, la *défection*, l'*abandon*, l'*isolement*, cela est mon sort *définitif*. C'est à cela qu'aboutit une carrière si laborieuse et qui a

1. *Rio à M.*, Florence, 10 sept. 1853. Lettre inédite citée plus haut.

2. *J. inéd. de M.*, 9 nov. 1853.

3. *Ibid.*, 10 nov. 1853.

paru un moment si brillante. Il ne me reste pas un de mes amis des anciens jours sur lequel je puisse compter. L'avènement de l'Empire a non seulement renversé les liens qui m'unissaient aux amis sur lesquels j'avais le droit de compter le plus, tous m'ont sacrifié au soleil levant et chez ceux qui me restent, je tremble que le *germe de la séparation ne soit déjà semé*... Persigny dit qu'il fera ce que Rio demande, mais uniquement à *cause de moi* et à ce sujet dit : « L'Empereur a eu les plus grands torts envers Montalembert, il aurait dû au moins s'expliquer franchement avec lui ; il ne sait pas rallier l'homme ; il n'a vu dans Montalembert qu'un embarras. Il a dû l'écarter, malgré tous les services rendus par Montalembert parce que Montalembert est un jésuite, le jésuite incarné, et aussi parce que notre gouvernement étant fondé sur la Révolution, ne peut pas s'appuyer sur un homme qui est en tout le contraire de la Révolution. » J'ai accepté l'explication et la qualification ; il n'en est point qui puisse me faire plus d'honneur, mais que penser de la lâcheté de mes amis catholiques, Rio, Le Tour, Veuillot qui m'ont *tous* abandonné, sous prétexte que j'étais trop exigeant et trop ambitieux ¹. »

Pendant quelques années, Rio s'écarta de plus en plus de Montalembert. Un rapprochement se fit entre lui et Veuillot. Pendant l'été de 1854, le grand polémiste dans une tournée en Bretagne, ne manqua pas d'aller jusqu'à l'île d'Arz, où Rio, depuis ses revers de fortune, se retirait fréquemment :

« Ce sera une grande joie pour moi de vous voir sur votre sol, écrit Veuillot, et si je le puis, dans votre chaumière. Vous êtes étrange à ce propos de parler de votre pauvre maison. Tout propriétaire ou fils de propriétaire a le droit d'écraser de ses dédains un pauvre diable comme moi, qui suis locataire de père en fils depuis les temps les plus reculés. Ah ! je voudrais avoir une chaumière dans une île du Morbihan ! Comme je serais heureux de m'enterrer là dès demain et comme j'en serais fier ² ! »

1. *J. inédit de M.* 12 nov. 1853.

2. *Veuillot à Rio*. Lettre sans date publiée par Dom L. GOUAUD dans son article : *Alexis-François Rio et la Bretagne*, Extrait des *Annales de Bretagne*, t. XXIX, 1914, p. 13.

L'époque de sa visite ne lui permit pas d'assister comme Ozanam l'avait fait en 1850 à la fête du pays. La correspondance de ce dernier nous a gardé le souvenir vivant de ses impressions. Jetons un regard en arrière, en faveur du récit d'Ozanam si plein d'intérêt et qui nous met à même d'évoquer le cadre dans lequel Rio aurait à oublier les dégoûts et la lassitude de sa carrière politique et ses ambitions littéraires :

« C'était M. Rio qui nous faisait les honneurs de son île natale... Nous étions arrivés pour la grand'messe... où se pressait la population agenouillée jusque sur la place. A l'issue M. Rio nous attendait dans la chaumière de sa mère, vieille et respectable paysanne, que nous aimions à voir avec ses simples habits tout entourée de l'affection et des égards de sa famille. Là nous avons célébré une solennité champêtre par un déjeuner qui ne l'était pas trop ; car les bons morceaux n'y manquaient point ; le champagne y coulait comme de source, et avec lui les joyeux propos. Enfin après vêpres, la procession, qui est le beau moment de la fête. Figure-toi une plaine toute verte descendant vers la mer, étincelante des derniers feux du jour. C'était là que se déroulait le cortège, ouvert comme toujours, par de petites filles vêtues de blanc, à la suite desquelles nos cinq enfants formaient le plus joyeux groupe du monde ; puis les garçons, les femmes, les marins précédés d'un grand drapeau de la république et portant sur leurs épaules un petit vaisseau avec une Madone au gaillard d'arrière ; enfin les prêtres, la statue de la Sainte Vierge sur un brancard, le maire avec un nombreux groupe d'hommes, et la foule marchant à la suite, ou se dispersant pour contempler les sinuosités de la procession dans cet admirable paysage... Les bannières flottaient et faisaient l'orgueil des porteurs assez forts pour marcher contre le vent : le soleil couchant faisait resplendir de loin la statue de Notre-Dame et dessinait tous les agrès du vaisseau votif. Par-dessus tout, planaient le chant des litanies et la foi d'une population qui ne connaît pas le doute... Comment Dieu ne serait-il pas touché d'un tel spectacle ? Et nous, comment nous défendre d'en être émus ¹ ? »

1. OZANAM, *op. cit.*, p. 291-293. *Lettre à Charles Ozanam*, 10 sept. 1850.

Veillot emporta, lui aussi, un souvenir inoubliable de la charmante et cordiale hospitalité des ilois. Les capitaines en retraite avaient dressé de leurs propres mains la tente faite de voiles et d'agrès qui servit pour le banquet. Veillot décrit la fête à sa sœur, Elise, dont il regrette l'absence :

« Il y avait bien soixante couverts à l'île d'Arz. On t'y a beaucoup regrettée et tu aurais vu un spectacle digne de tes yeux fatigués de merveilles ... Rio n'a été en rien au-dessous des autres pour la magnificence et la cordialité ¹. »

Les années qui suivent s'ouvrent sous les plus mauvais auspices pour Rio. Comme nous l'avons vu, il se débat dans de terribles difficultés pécuniaires et se voit même obligé de quitter Paris qui lui offre cependant les meilleures ressources pour le travail. Il séjourne tantôt à l'île d'Arz, tantôt à Taverny chez son frère prêtre ². La déception qu'il éprouve devant l'échec du projet qui avait été si près d'aboutir lui est excessivement pénible. Depuis le brillant succès du discours de Rio à Anvers, Napoléon III s'était montré favorable à la création d'une chaire d'Esthétique au Louvre, mais cette initiative rencontra l'opposition du Ministre d'Etat, Fould. Celui-ci fit preuve d'une véritable fourberie qui devait être fatale à Rio. Invité à s'entendre avec lui, Fould proposa une séance d'essai dans une des salles du Louvre. Il lui remit vingt billets pour ses amis, se réservant le droit d'en distribuer un nombre indéfini parmi les siens :

« Je comptais dans mon auditoire des notabilités de tout genre, écrit Rio. Lui-même y figurait, mais sans faire la

1. L. VEUILLOT. *Œuvres complètes, Correspondance*, t. VI, p. 218. *Lettre à Elise Veillot*.

Rio avait certainement fait appel au capitaine Lampoignard, ancien ami de sa famille, qui avait rapporté des vins vieux de ses voyages lointains. Rio allait souvent chez le capitaine pour boire du vin de Samos. « Oh, capitaine, s'exclama-t-il, lors d'une de ses visites, ce vin-là ferait revenir un mort. »

(Souvenir de famille raconté par Monsieur le Chanoine Le Bihan qui le tenait de son grand-père, le capitaine Lampoignard.)

2. JOSEPH RIO (1799-1876). Il avait été reçu bachelier ès-lettres le 9 nov. 1833 et avait plus de 30 ans quand il fit sa théologie au Grand Séminaire de Versailles. Il fut d'abord vicaire à Meudon, puis successivement curé de Bièvres et de Saint-Leu-Taverny.

moindre attention à mes paroles, et laissant percer dans son attitude et dans ses manières les dispositions malveillantes qu'il se croyait enfin sur le point de satisfaire.

« Il ne se trompait pas. Je sus, dès le lendemain, qu'au sortir de la séance, il avait formulé mon arrêt dans des termes qui, tout en impliquant un éloge bien au-dessus de mon mérite, rendaient mon échec infaillible. « Accorder à M. Rio ce qu'il « demande, c'est préparer l'avènement d'un second P. Lacor- « daire. » Tel fut l'arrêt prononcé par l'un des juges les plus incompetents qui furent jamais en matière d'art et surtout d'art chrétien. J'aurais pu en appeler, avec quelque chance de succès, à César mieux informé, d'autant plus que le bon vouloir du comte de Nieuwerkerke, qui ne m'avait jamais fait défaut à travers toutes les péripéties de cette lutte trop inégale, me promettait éventuellement un avocat pour ma cause, si je voulais ne pas la regarder comme irrévocablement perdue. Il aurait fallu pour cela un genre de courage dont je ne me sentais pas doué. Je renonçai donc à ma chimère ; mais cette renonciation ne se fit pas sans tristesse, et cette tristesse s'est renouvelée toutes les fois que j'ai pensé au profit que la génération présente aurait pu tirer d'une pareille fondation, si un autre ministre en avait été chargé¹. »

Rio voyant entravé son désir de répandre ses idées sur l'art songe alors à faire imprimer le second volume de l'*Art Chrétien* qu'il vient de terminer. Mais de nouvelles difficultés s'élèvent ; l'édition du premier volume est épuisée. L'auteur se trouve dans un grand embarras. Mécontent des importantes lacunes que ses études comparatives et rétrospectives lui ont fait découvrir dans son ouvrage, il refuse de consentir à la réimpression de ce volume ; des corrections s'imposent. En 1855, après un voyage à Rome, il se décide cependant à publier la suite de l'*Art Chrétien*. Il exprime plus tard dans son *Epilogue* son regret de donner la suite d'un ouvrage dont la première partie est incomplète :

« Jamais auteur ne se trouva dans une position aussi fausse que l'était la mienne, après la publication de mon second

1. *Epil.*, t, II, p. 447-448.

volume ; car il ne restait plus aucun exemplaire du premier, et ma résolution de ne jamais consentir à sa réimpression était plus inébranlable que jamais, de sorte que, pendant plusieurs années, le libraire ne put mettre à la disposition des acheteurs qu'un volume dépareillé¹. »

Cette suite, publiée après un silence de dix-neuf ans, commençant brusquement au chapitre onzième, parut sans préface, sans aucune explication, sans rapports, en apparence, avec le premier volume publié en 1836. *La Bibliothèque Catholique* d'août 1856, témoigne du peu de sens pratique dont Rio fait preuve dans l'art de livrer la bataille littéraire :

« Pas un écrivain ne peut être moins avide de publicité que M. Rio, ni plus avare de détails personnels sur lui-même, sur ses projets et sur ses œuvres... C'est donc chez lui abnégation de tout amour-propre d'auteur, indifférence pour le bruit et la réputation ; sentiments louables sans doute, mais dont le public a droit de se plaindre, car ils le privent d'aimables productions, qui tourneraient au profit de la foi aussi bien que de l'art. M. Rio néglige toujours de parler de l'ensemble de ses travaux et de la place que doit y occuper chacune de ses publications. Dans ce siècle de préfaces ambitieuses, il affecte le plus absolu silence ; et pour protester contre tant de programmes trompeurs et de promesses mensongères, il lance un livre dans le monde, sans passeport et sans recommandation, et lui laisse le soin de se frayer sa voie : au livre seul de parler et de se défendre. Malheureusement le livre ne dit pas tout et le lecteur qui veut s'attacher à sa fortune doit faire preuve d'une prodigieuse confiance, car il ne sait ni le point de départ ni le terme d'arrivée². »

Veuillot dans l'article qu'il consacre au second volume nous donne la raison pour laquelle Rio a abandonné le titre précédemment choisi :

« En 1836 M. Rio fit paraître le premier volume d'un ouvrage dont le titre annonçait le plan immense : *De la Poésie Chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes*.

1. *Ibid.*, p. 452.

2. *La Bibliographie Catholique*, août 1856, p. 278-279.

Quel horizon ! la partie abordée, la peinture, n'était qu'une subdivision, une seconde partie, *de la forme de l'Art*. L'auteur y déployait des connaissances étendues, des vues originales et fortes, une grande pureté de goût, une rare vigueur de main, toutes les qualités nécessaires pour remplir la carrière qu'il avait osé se tracer ; mais il s'arrêta après avoir fait ce pas puissant, laissant autant de regrets qu'il avait éveillé de sympathies et donné d'espérances. Forcé d'interrompre son travail, on crut qu'il l'avait abandonné. Il le reprend aujourd'hui avec les qualités qui en ont assuré le succès. Malheureusement en le reprenant il le limite. Le titre général a disparu ; quatre mots jetés en épigraphe sur la couverture expriment stoïquement la tristesse de l'artiste qui voit s'évanouir la beauté de son rêve : *Ars longa, vita brevis !* C'est là tout ce qu'il s'accorde pour se plaindre d'avoir été arrêté vingt ans et de laisser sans emploi les matériaux accumulés par une intelligence toujours active et toujours charmée du monument grandiose qu'elle avait conçu. Il est difficile d'être plus sobre sur soi-même ou d'user plus modestement de l'avertissement au lecteur.

« Du reste cette interruption n'a pas empêché le travail de M. Rio d'avoir le plus enviable destin. Il a fait sa marque, il a eu ses disciples. Quand on relit ce premier volume en se reportant à l'époque où il a paru, on est étonné de la quantité d'idées qu'il a mises en circulation, des noms inconnus ou dédaignés qu'il a popularisés ou relevés. Là remontent ses premières tentatives qui finiront par une restauration complète de l'art chrétien, et qui dès à présent, ont remis en estime tant de chefs-d'œuvre oubliés et même méprisés. Il a désaveuglé les yeux qui ne voyaient plus ces beautés si fécondes et si pures. La lumière projetée sur ce seul point, se reflétant ailleurs, indique partout les sources de la poésie chrétienne. L'écrivain qui a conscience d'avoir rendu un pareil service peut ne se plaindre que sobrement de la brièveté de la vie¹. »

Au sujet d'un article de Charles Lenormant, Rio écrit à sa femme :

« J'ai parcouru l'article de Lenormant sur le second volume

1. Veuillot, *op. cit.*, *Mélanges*, t. VI, p. 400-405.

de *l'Art Chrétien*. Il y a beaucoup d'éloges avec les restrictions que j'attendais naturellement d'un homme dont le point de vue diffère radicalement du mien. A la fin il y a une note très obligeante annonçant la réimpression du premier volume et la publication du troisième pour 1857 avec gravures par livraisons¹. »

Quelques « éloges » étaient tempérés de quelques « restrictions » :

« *De l'Art Chrétien* : c'est le drapeau d'une école au lieu d'une définition exacte du sujet traité dans l'ouvrage. M. Rio a bien le droit d'élever ainsi sa bannière, car personne n'a exercé une plus large et souvent une plus heureuse influence... Des personnes mieux au courant que moi des travaux contemporains m'assurent même qu'il existe toute une bibliothèque d'ouvrages publiés à l'étranger, et particulièrement en Angleterre, où M. Rio joue le rôle d'*antesignanus*. Je le crois, sans en avoir la preuve, et en me fondant sur ma propre expérience, ayant éprouvé que l'auteur de *l'Art Chrétien* est de ceux qui s'emparent irrésistiblement de l'esprit de leurs lecteurs, et qu'une idée émise par lui laisse l'empreinte, même alors qu'on se sent porté à la mettre en doute...

« Les arts ne l'intéressent, pour ainsi dire, que par rapport à la religion ; il s'occupe avec une répugnance visible de toutes les applications qui ne rentrent pas dans le cadre du christianisme, et cette répugnance l'éloigne sensiblement de l'impartialité. Non seulement il estime les œuvres d'art par le but qu'elles se proposent et par l'effet moral qu'elles produisent, mais encore il juge les artistes eux-mêmes sur la pureté de l'intention, établissant ainsi une subordination de ce qui est beau à ce qui est bon, subordination qui va au delà de l'intention de Platon lui même dans l'enthousiasme de sa philosophie, et qui serait loin d'exiger la sage et profonde morale du catholicisme². »

Dès 1835, Rio avec tout l'optimisme de sa nature d'artiste

1. Rio à sa femme, Lettre inédite s. d.

2. *Le Correspondant*, 25 mai 1856. *De l'Art Chrétien*, art. de Charles Lenormant, p. 210-225.

avait annoncé à son ami Milnes que son œuvre projetée aurait en tout huit volumes dont les quatre derniers seraient réservés exclusivement à l'art chrétien. A cette époque l'auteur, dans sa noble ambition méditait un volume sur le martyre, considéré comme matière d'art et principe de poésie chrétienne ; il recueillait, en conséquence, les matériaux nécessaires .

Vingt ans plus tard, nous l'avons vu, Rio avait renoncé à ce vaste projet ; mais en 1856 il fit paraître *Les Quatre Martyrs*, livre composé de biographies primitivement destinées à faire partie de son grand ouvrage. Dans ces fragments, l'écrivain, avec tout son talent, et surtout avec son cœur et sa foi de chrétien présente le martyre comme l'expression de l'idéal religieux que l'auteur de l'*Art Chrétien* identifie avec l'idéal poétique.

Le public accueillit très favorablement ces biographies tracées d'une manière si originale¹. De nombreuses lettres de félicitations parvinrent à l'auteur. La plus touchante de toutes fut celle du D^r Duc, ami de jeunesse de Rio, et autrefois le compagnon de ses méditations nocturnes dans le petit cimetière de l'île d'Arz. Duc, après la lecture des *Quatre Martyrs*, rompt un silence épistolaire de quarante ans :

« ... Je viens de lire l'histoire si pleine d'intérêt des *Quatre Martyrs*. Le plaisir que cet ouvrage m'a fait éprouver ne provenait pas seulement de son mérite intrinsèque et de la supériorité de talent que vous avez déployée, comme peintre et comme poète ; il provenait aussi de souvenirs que plus de quarante ans n'ont pas encore effacés. On se peint dans ses livres. Le vôtre m'a rappelé votre individualité intellectuelle telle que j'ai pu autrefois l'observer et l'apprécier. En vous lisant, il me semblait refaire connaissance avec un ancien ami, après une longue absence ; mais cet ami avait grandi de tout ce qu'une longue habitude du travail de la pensée et la maturité du talent avaient pu ajouter à la valeur de ses belles facultés². »

Une amélioration survenue dans l'état de sa santé détermina

1. Veuillot, op. cit., *Mélanges*, 1935, t. VI, p. 479-485. *Les Quatre Martyrs*, 15 avril 1856.

2. Duc à Rio, 20 mars 1866. Lettre inédite.

Rio à passer l'hiver de 1857 en Italie, afin de compléter son ouvrage sur l'art chrétien. Mais deux événements de famille, bien différents, la mort de sa vieille mère et le mariage de sa fille aînée, l'obligèrent à remettre son voyage. Le mariage d'Elise avec le fils de Lord Fingall¹, union très brillante mais quelque peu romanesque en raison de l'inégalité sociale des familles et de la rapidité avec laquelle elle fut conclue, occupe tous les amis des Rio. M^{me} Swetchine écrit :

« Tout est spontané ici — et tout est raisonnable. Cet impromptu d'amour dans le jeune homme lui fait honneur et rien de plus noble que ce prompt consentement de la famille qui ne lui donne que du bonheur². »

Dans une délicieuse lettre au comte de Montalembert, Elise Rio lui ouvre son cœur et lui dit sa confiance dans la vie :

« Mon cher parrain,

« C'est à vous directement que je veux m'adresser pour vous annoncer la plus grande et la plus sérieuse nouvelle que j'aurai à vous donner dans toute ma vie, celle de *mon mariage*. Je crois que vous m'aimez assez pour prendre une part véritable dans un pareil événement et vous demanderez à Dieu de me bénir. Je crois qu'il le fera, car jamais mariage n'a si visiblement paru être arrangé par lui, et quand vous en connaîtrez les circonstances vous n'en pourrez douter vous-même. Lord Killeen (c'est le nom de mon futur) m'a demandée en mariage le septième jour de notre connaissance comme j'allais partir pour rejoindre mon père, et après avoir été comme providentiellement arrêtée deux fois au moment de quitter l'Angleterre. Au point de vue du monde, je n'aurais jamais pu aspirer à un si brillant parti, puisque Lord Killeen est fils aîné de Lord Fingall, frère de ma tante Harriet, et je dois ajouter qu'à un point de vue bien plus important et plus solide, il est tout ce qu'on peut désirer. Je sens qu'avec lui je serai heureuse et je remercie Dieu de ce qu'aucun de nous n'ait remué le petit doigt pour ce mariage. Mon pauvre père nous a fait parvenir

1. Lord Killeen.

2. M^{me} Swetchine à M^{me} Craven, 23 février 1857. Lettre inédite.

son consentement par télégraphe, et aujourd'hui est arrivée sa lettre. Il souffre indiciblement tout en rendant de bien sincères actions de grâce à Dieu.

« Pour moi je commence un peu à me reconnaître, mais je ne puis vous dire tout ce que j'ai éprouvé. C'était comme si j'avais le monde sur moi, et tout ce que j'allais perdre, avec toute la gravité de mes nouveaux devoirs, paraissait devant mes yeux avec leurs plus fortes couleurs. Maintenant je suis plus calme, mais oh ! c'est *si, si* sérieux.

« Dites bien, je vous en prie, de ma part tout ce qui se peut dire de plus affectueux à Madame de Montalembert, et à vos chères filles. J'attends une lettre d'Elisabeth, et je répondrai en lui donnant quelques détails de plus. En devenant Irlandaise je ne cesserai pas d'être Française, et j'espère me trouver encore bien souvent au milieu de mes amis qui ont toujours été si bons et si affectueux pour moi. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui, mais priez beaucoup pour moi. Il y a vingt et un ans vous avez promis à Dieu que je lui serais fidèle : contribuez maintenant à obtenir par vos prières qu'il en soit plus que jamais ainsi. Dites aussi une prière pour le repos de l'âme de ma grand'mère paternelle. Elle est morte le 1^{er} septembre, pieusement comme elle avait vécu, et je compte sur sa protection au ciel.

« Croyez au respect affectueux de votre dévouée filleule,

Elise RIO ¹. »

Mais une autre lettre suivit celle-ci de près, Rio n'ayant pas admis que sa fille fit part de son mariage à Montalembert sans lui rappeler les griefs qu'il avait contre lui. Il voyait là un devoir strict. Elise, obéissant à son père, remet sous les yeux de Montalembert la lettre qui avait été la cause de leur refroidissement. Celle-ci n'était autre que l'amère condamnation des idées politiques de Rio :

« ... Ce n'est que depuis quelques jours que j'ai vu les phrases d'une malheureuse lettre que vous lui [Rio] avez écrite à

1. *Elise Rio à M.*, 21 sept. 1856. Lettre inédite.

l'île d'Arz. Ces dures paroles sont la juste cause de la défense que je reçois et vous me permettrez de les transcrire :

« J'ai dîné avec Ch. de La Ferronnays. Nous avons parlé de toi et nous avons gémi ensemble sur la manière dont vous vous croyez autorisés, toi et les tiens, à parler de la monarchie parlementaire sous laquelle tout le monde sait que tu as touché pendant dix-huit ans un traitement auquel tu n'avais absolument aucun droit. Si ce souvenir ne t'inspire pas de reconnaissance, il devrait au moins t'imposer silence. La Ferronnays m'a dit que tu lui avais écrit un plaidoyer de quatre pages pour justifier ton attitude vis-à-vis de ce pouvoir-ci ; mais nous sommes convenus qu'il n'y avait pas de plaidoyer possible contre les principes de justice et d'honneur tels qu'ils étaient compris avant le coup d'Etat du 2 décembre¹. »

Au moment où elle formait tant de projets de bonheur, Elise dut renoncer à l'espoir d'un rapprochement. Les épreuves et les chagrins qui allaient bientôt assaillir Montalembert se chargeront de l'amener. Deux ans plus tard, Rio apprenait la mort d'Arthur de Montalembert, frère tendrement affectionné de son ancien ami. Aussitôt oubliant tous ses griefs, Rio ne songea plus qu'à rendre, sans arrière-pensée, toute la chaude affection de son cœur au compagnon de sa jeunesse :

« J'ai appris avant-hier par le journal le malheur qui vient de te frapper et je n'ai plus résisté au besoin que j'éprouve depuis longtemps de t'écrire. Malgré la longue, *trop* longue interruption de notre correspondance, je suis sûr que tu ne douteras pas de ma sympathie. Elle est d'autant plus vive que celui dont la carrière vient d'être si cruellement brisée et dont le souvenir était complètement effacé de mon esprit, m'a reporté, par sa mort, vers une époque déjà bien éloignée, et a réveillé en moi des impressions que je ne croyais pas être si vivantes. Pour toi cette perte doit être d'autant plus sensible, qu'elle vient au milieu des plus tristes circonstances. Je veux parler surtout de l'état de ta santé ; car je te connais assez pour savoir que les persécutions qu'on te suscite ne sont pas faites pour t'attrister, excepté au point de vue de l'intérêt

1. E. Rio à M., 23 oct 1856. Lettre inédite.

public. Le journal d'hier annonçait que ton affaire était appelée pour le 18, mais que tu avais demandé un délai à cause de tes souffrances de cœur et de corps. Hélas, je crains fort que les unes n'aient été aggravées par les autres, et que l'agitation inséparable d'un procès de cette nature, ne cause une nouvelle aggravation. Si le temps et le silence avaient affaibli mon amitié au point où tu pourrais le supposer, je ne serais pas aussi tourmenté que je le suis en ce moment de tout ce qui te concerne ¹... »

Peu de jours après, Rio écrit de nouveau à Montalembert pour le féliciter de sa glorieuse défense de Pie IX qui se débattait alors dans les plus graves difficultés politiques. Cette lettre témoigne d'un revirement dans les idées de Rio concernant l'Empire. Il revient à celles de Montalembert sur ce sujet délicat :

« Enfin je trouve une occasion sûre, grâce à laquelle je puis te parler à cœur ouvert : que n'ai-je trouvé cette occasion immédiatement après avoir lu ton article du *Correspondant* ! Je ne puis dire qu'aucun écrit contemporain m'ait remué l'âme si profondément. C'était quelque chose d'analogue à ce que j'éprouvais dans mes beaux jours de 1815. J'aurais voulu qu'il y eût un drapeau levé, un champ de bataille choisi, en un mot une croisade défensive. J'ai pensé à ce mot qui eut tant de retentissement : *les fils des croisés n'obéiront pas aux fils de Voltaire*. Si la France comptait un bon nombre de catholiques qui eussent ton caractère et seulement la moitié de ton talent, nous pourrions encore répéter cette prophétie, mais hélas, les hommes et les choses ont bien changé. Après ta protestation et celle de l'évêque d'Orléans, je m'attendais à une explosion comme celle de 1843, au lieu de cela on a vu nos évêques se trainer timidement à la suite les uns des autres, comme s'ils avaient peur de ne pas se montrer les derniers. J'attendrai maintenant avec anxiété le résultat de ton procès. Je ne compte guère sur le courage de tes premiers juges ; mais j'espère davantage dans celui des juges supérieurs. Si tu es condamné dans les deux instances je désespère de la liberté religieuse de mon pays et je n'attendrai

1. Rio à M., 23 nov. 1859. Lettre inédite.

plus de remède que de l'excès du mal. Il y a des moments où je regrette de n'être pas avocat pour aller m'associer à ceux qui auront la gloire de te défendre. Les fréquents séjours que j'ai faits en Toscane depuis deux ans, m'ont mis à même de suivre bien des intrigues et de connaître bien des méfaits avant et après l'ignoble révolution du mois d'avril dernier. J'ai pu apprécier de près l'influence du gouvernement piémontais et de ses agents. Depuis les commissaires de la Convention on n'a rien vu de si effronté, de si cupide, de si immoral, je ne dirai pas de si machiavélique ; car Machiavel a été de beaucoup dépassé. Ce Buoncompagni qu'on vient d'envoyer dans les Romagnes et qui a été Ministre de l'Instruction publique en Piémont est une espèce d'Isambert italien, ennemi mortel de la Papauté, très actif, très intrigant et très fourbe, dont l'envoi à Bologne est une insulte encore plus grave que n'était la présence de Garibaldi. Si quelqu'un est capable de décupler les difficultés qui s'opposent au rétablissement d'un ordre quelconque, c'est ce Monsieur-là et son roi a bien su ce qu'il faisait en lui donnant la préférence. Aucun autre n'aurait su corrompre et désorganiser si vite, et pour peu que le Congrès traîne en longueur, celui-là saura bien rendre le mal incurable. Ici il a fait tout son possible pour rendre le clergé suspect et odieux, il a favorisé tant qu'il a pu la propagande protestante qui a fait d'immenses progrès depuis six mois. C'est surtout d'après ses conseils que l'enseignement public, à tous les degrés, a été empoisonné dans sa source. On a bravé le sentiment public au point de donner des chaires de professeur à des prêtres apostats. Malheureusement il n'y a pas de pays où l'on puisse insulter plus impunément le sentiment public, et c'est là ce qui me persuade que si Victor-Emmanuel devient maître de la Toscane, c'en est fait de la religion catholique comme religion nationale avant que vingt ans soient écoulés.

« Je suppose que c'est sur ce terrain que tu établiras ta défense, et là-dessus tu pourras être bien éloquent. Qu'un écrivain catholique ne puisse pas dire à ses frères que leur religion est menacée par un prince étranger, car la France a le malheur d'avoir ce prince pour allié, c'est une prétention

qu'on ne caractérise pas suffisamment en l'appelant révoltante. Et cette prétention appliquée à l'Angleterre, dont il n'est pas permis d'appeler le rôle *ignoble*, quand elle cherche à semer le trouble partout et qu'elle profite des circonstances pour satisfaire sa haine contre la Papauté. Je me figure que cette fois-ci tu laisseras au moins entrevoir à tes juges et au public ce qui s'est passé entre toi et l'envoyé de M. Turgot, la veille ou l'avant-veille du coup d'Etat. Ce [mot illisible] qui m'est peut-être plus présent qu'à toi me fait bouillonner le sang. On pourrait là-dessus prononcer quelques paroles qui causeraient aux juges quelque chose de plus que de la surprise. On frémit vainement à la pensée des conséquences qu'entraînerait pour nous l'adoption de ce principe : que le gouvernement est seul juge compétent des dangers que court l'Eglise, des spoliations qu'on lui inflige et dont on la menace, des insultes qu'on lui fait au dedans et au dehors et qu'un souverain étranger n'a qu'à s'intituler allié à la France pour avoir le droit de bafouer par lui-même ou par ses écrivains stipendiés celui que nous regardons comme le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Jamais les monarques les plus despotiques n'ont réclamé un tel privilège pour les roitelets protégés par eux.

« Que ne donnerais-je pas pour pouvoir m'épancher pendant une heure avec toi ! et comme je jouirais du plaisir de nous trouver enfin d'accord non seulement sur les questions vitales, mais aussi sur les questions accessoires qui nous ont désunis pendant quelque temps. Heureusement cette désunion n'a porté atteinte à aucun des sentiments qui servaient de base à notre ancienne amitié. Elle a seulement fait cesser les habitudes d'intimité qui existaient entre nous et cette cessation a été assurément un grand mal ; mais peut-être ce mal n'est-il pas irréparable, du moins si j'en juge par moi-même. C'est surtout quand j'entends parler de ton état de souffrance que je sens revivre mon ancienne affection pour toi. Depuis que notre cause a besoin d'un défenseur énergique, ma sollicitude sur ce point a redoublé. Je sens que si ta maladie devenait grave, le vide que tu laisserais parmi nous ne serait pas rempli et je crains que tes forces physiques ne se rétablissent jamais complètement. Je voudrais qu'il y eût au monde une

Sainte Catherine de Sienne, non pas pour restaurer le pape sur son siège bien qu'il en ait grand besoin, mais pour prendre sur elle ton mal avec toutes ses conséquences ; je crains que ces conséquences ne s'aggravent à l'occasion de ce malheureux procès ; car en face de pareils adversaires, il est presque impossible de ne pas éprouver d'amertume et d'irritation. Je sens que j'en aurai moi-même ma part si le résultat définitif est contraire à mes vœux...

« Si la chose publique allait comme elle devrait aller, la perspective de retourner en France me serait assez douce ; mais comment concilier à l'avenir mes convictions avec les ménagements que m'imposerait la prudence, et il nous serait impossible de vivre à Paris avec notre revenu seulement. Il y a un événement possible, que Dieu merci, je ne hâte pas de mes vœux, qui pourrait résoudre ce problème. Tu sais de quoi et de qui je veux parler. Alors je pourrais consacrer librement, dans la mesure de mes forces, tout ce qui me reste d'énergie à la défense de la cause qui me devient de plus en plus sacrée à mesure que je vieillis ; et si Dieu voulait te rendre la force nécessaire pour tenir le drapeau, je ne t'en suivrais qu'avec plus de cœur. Adieu, mon cher ami, que Dieu te donne tout ce qui te manque du côté de la santé, pour terminer dignement le dernier acte du grand drame que tu ouvris par ton discours de 1843. Je t'embrasse de cœur¹. »

A partir de 1858 Rio se consacra à sa nouvelle édition de *l'Art Chrétien*. Sa correspondance avec Montalembert nous permet de le suivre dans ses voyages en Italie. C'est surtout à Sienne qu'il s'arrête longuement afin de combler les lacunes de son premier volume. « Nulle part, excepté peut-être à Venise, je n'ai fait une étude si minutieuse non seulement des œuvres d'art qui s'offraient à mes investigations, mais aussi des documents à l'aide desquels on pouvait se rendre compte du caractère général de cette école et des déviations accidentelles qu'elle avait subies². »

1. Rio à M., Florence, 1859. Lettre inédite.

2. *Epil.*. t. II, p. 457.

On se demande comment Rio arrivait à fournir une telle somme de travail. Sa santé chancelante lui rendait parfois tout effort impossible. Il se réfugiait alors en Bretagne où il comptait sur l'air natal pour réparer ses forces. La crainte de se voir immobilisé et de ne pouvoir finir son travail le harcelait. Il n'en continuait pas moins avec une ténacité qui fait le plus grand honneur à son courage. Dans sa détresse physique et morale, il se tournait vers Montalembert dont les encouragements ne lui faisaient jamais défaut :

« Il est probable que tu n'auras pas reçu le premier volume de mon *Art Chrétien*. M. Bonnetty que j'avais chargé de cet envoi a quitté Paris sans donner des instructions assez précises au brocheur. Si tu avais le loisir de lire seulement mon chapitre sur *l'Ecole Siennoise* je serais bien aise de savoir ce que tu en penses. Tu verras que moi aussi j'ai tenu compte de la juste critique que tu fis jadis à mon impertinent morceau sur cette école, la plus intéressante de toutes au point de vue de l'inspiration chrétienne. C'est parce que tu as senti mieux que personne à quel point j'étais resté là au-dessous de ma tâche que tu me dois plus particulièrement un témoignage de satisfaction. J'espère qu'une longue désuétude ne t'aura pas rendu moins sensible qu'autrefois à cet ordre d'impressions. Si je me trompais dans mon espérance, je serais charmé que tu puisses retrouver, en me lisant, la fraîcheur des émotions de ta jeunesse. Je crois que nul chapitre n'est plus propre à produire cet effet que celui dont je parle. Tu trouveras des digressions historiques que j'aurais bien pu supprimer, mais quand je me suis mis en devoir de faire ces suppressions, *bis patriæ cecidere manus*. Quand il s'agira de choisir un chapitre pour le *Correspondant*, ce que je ne ferai pas avant novembre, je crois que je donnerai la préférence à celui qui a pour titre la *Renaissance et la Papauté*. Si celui-là n'a pas de succès il faut que je m'arme de résignation, car c'est celui sur lequel je compte le plus. Il est imprimé depuis longtemps et fait partie du second volume dont l'impression est suspendue à cause de la fatigue que les corrections donnaient à ma pauvre tête. En tout cas je te l'enverrai avant la fin d'octobre. Je sais d'avance toutes les chances que j'ai contre moi à cause de

ce qui se passe en Italie. Où trouver une âme vraiment chrétienne qui ait maintenant le loisir de s'occuper de l'art ? Je prévois donc que mon ouvrage, à l'exception de deux ou trois mille partisans que je compte en Europe, restera inconnu et méconnu. Mais je suis parvenu à un tel état d'insouciance par rapport à ce qu'on appelle les soins de vente, que rien en ce genre ne saurait me déconcerter... C'est une disposition d'âme qui m'est toute nouvelle et dont je me trouve parfaitement bien, d'autant plus qu'elle ne refroidit en rien le désir que j'ai de bien faire. Ce désir est même la source du seul véritable souci que j'ai maintenant ; j'ai peur que ma tête ne se rétablisse pas assez pour me permettre de terminer mon ouvrage de manière à me satisfaire moi-même. Pour arriver à ce résultat, je mène ici une vie complètement animale. Je mange, je dors, je passe cinq ou six heures par jour à cheval ; et depuis huit ou dix jours je sens véritablement que mes nerfs se fortifient. Encore un mois d'une vie pareille et j'espère pouvoir reprendre ma tâche ¹... »

Rio, on le sent, souffrait de l'indifférence générale en matière d'art. Montalembert et Thiers faisaient seuls exception, et prenaient grand intérêt à ses travaux. L'ancien Ministre devenu amateur et fervent « collectionneur » d'œuvres d'art s'entretenait souvent avec lui de son grand ouvrage. En 1855 il lui écrit :

« Pardonnez-moi de ne vous avoir pas répondu encore, mais je suis partagé entre la fin de mon livre et les estampes que vous savez. Ce sont deux grandes passions que celle de finir ce qu'on a commencé quand on approche du terme, et celle de *collector* qui ne finit jamais. Vous pardonnerez donc à mes faiblesses et vous aurez la bonté de venir me voir la semaine prochaine. Je causerai volontiers avec vous de votre ouvrage, car en vieillissant mon goût pour les arts a hérité de tous les goûts éteints. C'est une bien grande et délicieuse oisiveté que de se promener ainsi au milieu de toutes les visions que l'esprit humain a conçues et réalisées avec de la couleur, du marbre, ou une pointe de métal ! C'est un monde réel et imaginaire tout à la fois, qui représente le monde comme l'homme

1. Rio à M. Sarzeau, 11 sept. 1860. Lettre inédite.

le rêve et l'homme de génie surtout ! Je finis ma vie dans ce monde et j'y ajoute l'histoire du monde réel. Avec cela je suis parfaitement content, et j'aime à parler de mon bonheur, comme un amant heureux. Nous parlerons donc de l'art, de l'art chrétien, qui est assurément le plus touchant, et du païen aussi, et de tous les arts. Je vous dirai que je leur trouve à tous une grande signification morale, et qu'aucun, à mon avis, ne pousse à l'impiété pas plus que le spectacle de la nature ne pousse à nier Dieu. Je commence, vous voyez, nos futurs bavardages. Vous souvenez-vous du jour où je vous ai redonné vos douleurs à force de vous faire marcher ? Je suis prêt à en faire autant, mais j'espère que vous avez retrouvé vos jambes. Moi hélas, je n'ai pas encore retrouvé mon bras. Adieu et mille amitiés ¹.

A. THIERS. »

Au cours de l'année 1861 Rio remania les deux premiers volumes de *l'Art Chrétien* et y ajouta un troisième volume. C'est à Orléans, dans l'intimité de M^{re} Dupanloup, qu'il acheva son travail. Cette nouvelle publication remplissait enfin le vœu des lecteurs de *la Poésie Chrétienne* qui attendaient depuis des années une édition revue et complétée ; un quatrième et dernier volume ne devait paraître qu'en 1867. Sans doute on y pouvait découvrir des doctrines parfois trop absolues, des pages qui sentaient la « lutte après la victoire » et qui dépassaient le but. Mais nul ne pouvait nier « l'érudition plus vaste, plus sûre, de l'auteur jointe à un sentiment plus vrai de la haute mission de l'art chrétien ² ».

L'enthousiasme de Montalembert s'épanche en effusions et en hyperboles :

« ... J'ai suspendu le travail qui m'occupait pour lire les trois volumes sur *l'Art Chrétien*, et je m'empresse de vous dire que j'en ai été ravi. Mais ce n'est pas une nouvelle édition que j'ai trouvée ; *c'est un ouvrage entièrement nouveau*, et, si le premier lui ressemble, c'est de la même manière que l'aurore ressemble au soleil en plein midi. Je vous prédis qu'il fera à

1. Thiers à Rio, 4 mai 1855. Lettre inédite.

2. *Les Etudes*, 1852, t. VII, p. 431. *De l'Art Chrétien*.

l'auteur un honneur infini, et qu'aux yeux des juges compétents il lui assignera la première place parmi ceux qui ont écrit sur l'art depuis le commencement de ce siècle¹... »

Nous touchons aux dernières années de la vie de Rio. Elles furent fructueuses, surtout au point de vue de son apostolat esthétique, mais ne s'écoulèrent pas sans de graves soucis, ni sans de grandes tristesses. Nous savons quelle joie lui avait causée l'union d'Elise avec le fils de Lord Fingall. Ce mariage avait ouvert de brillantes perspectives à sa fille bien-aimée. Hélas, un mal sans espoir atteignit brutalement la jeune femme que bientôt les médecins déclarèrent perdue. Avec une grandeur d'âme admirable, Rio accepta en chrétien l'inévitable déchirement. Son angoisse cependant fut immense ; il en fait part à Montalembert avec le courage du chrétien :

« ... Le médecin persiste à dire qu'il n'y a pas le moindre espoir, et qu'avec les premiers froids de l'automne, la catastrophe doit inévitablement arriver. Cette déclaration, ou plutôt cette sentence de mort m'a été répétée avant-hier par le médecin qui était venu voir la fête du pays, et qui m'a abordé au moment où je n'éprouve pas ici les angoisses et les tortures de cœur que j'éprouvais à Paris. J'ai fait mon sacrifice avant de venir, et j'écarte scrupuleusement toutes les illusions qui pourraient me voiler l'avenir. Ma pauvre femme continue sa rude tâche avec un courage héroïque, et je puis dire qu'il y a un côté de son âme que je n'avais pas apprécié jusqu'à présent. Nous allons nous installer à Pau, comme si nous y devons passer l'hiver ; demain soir, je serai entre elle et ma fille, et je prendrai la part qui me revient des rudes tribulations qui nous éprouvent². »

L'état de la chère malade empire bientôt. Elle est heureuse d'être revenue en France pour y mourir et elle aime à répéter :

1. Rio à M., La Combe, 13 sept. 1861. Rio reproduit dans cette lettre une partie d'une lettre reçue de Montalembert. Voir aussi la note ajoutée à la critique de *l'Art Chrétien* par Albert Du Boys, insérée dans *Le Correspondant*, sept. 1861, p. 75-90.

2. Rio à Montalembert, Les Eaux Chaudes, 23 juillet 1862. Lettre inédite.

« Je suis restée bien Française en devenant, je crois, bien Irlandaise¹ ». Au mois de novembre 1862 elle s'éteint au milieu des siens :

« Tu excuseras la brièveté de ma lettre, tout est fini depuis ce matin à 9 heures. La mort de la chère enfant a été on ne peut plus douce. Les funérailles auront lieu après-demain, jeudi, et si cette lettre te parvient à temps tu joindras tes prières aux nôtres, non seulement comme ami, mais comme père spirituel et tu auras la consolation de te dire qu'elle a rempli dignement les engagements que tu pris pour elle sur les fonts baptismaux². »

Rio pour tromper sa douleur se plonge alors dans la préparation de son quatrième et dernier volume de *l'Art Chrétien*. En même temps il met la dernière main à son *Shakespeare catholique*.

Dès le temps de son premier séjour en Angleterre, Rio avait projeté d'écrire un ouvrage sur les destinées du catholicisme dans ce pays. En 1838 il en avait esquissé le plan dans une lettre à Milnes :

« Je fais à votre pays l'honneur d'écrire un ouvrage de deux volumes à son sujet et j'espère que vous serez assez reconnaissant pour les admirer. Ils embrassent la partie la plus intéressante de l'histoire intellectuelle de la Grande-Bretagne, depuis la Réforme jusqu'au commencement du xix^e siècle ; quand le protestantisme fut devenu la religion de l'Etat, une foule d'éléments catholiques subsistèrent encore longtemps dans la littérature anglaise ; les poésies de Spenser en sont imprégnées, celles de Shakespeare aussi, quoiqu'à un moindre degré. Milton est presque aussi contemplatif que Dante (tendance éminemment anti-protestante), Cowley pourrait à la rigueur être canonisé, et Dryden, si calomnié pour sa conversion, n'a pas trouvé un seul biographe qui lui ait rendu justice. Au xviii^e siècle le catholicisme disparaît de la poésie, et Pope comme poète fut un grand apostat. Comme dans l'art chrétien,

1. *Elise Rio à sa sœur Marie*, Lettre inédite s. d.

2. *Rio à M.*, 25 nov. 1862. Lettre inédite. Dans les *Œuvres de Louis Veuillot* on trouve un poème intitulé : *Portrait d'Elise Rio, morte Lady Fingall*. *Œuvres poétiques*, t. XIV de la 1^{re} série, p. 438.

on trouve ici le naturalisme et le paganisme à la place de l'élément religieux.

« Dans l'art anglais (s'il est permis d'accoupler ces deux mots) les inspirations catholiques furent supprimées par des lois pénales. Il ne reste plus que les inspirations païennes et naturalistes. Vous devinez tout ce qu'on peut dire là-dessus.

« Dans l'histoire, le point de vue catholique se maintient jusqu'à la fin du ^{xvii}e siècle. Les annalistes ne renient aucune des grandeurs du Moyen Age, ni les grands hommes, ni les grandes choses. Il y eut des gentilshommes anglais qui se croisèrent pour aller combattre les Turcs à Lépante en 1572, et à Vienne en 1684. *L'Histoire de l'Empire Ottoman* par Knolles est toute chevaleresque, de même la plupart des ouvrages sur Venise et sur l'Espagne. Les histoires ecclésiastiques parlent avec reconnaissance du moine Augustin et de certains papes. Au ^{xviii}e siècle, c'est le point de vue du protestantisme qui domine. Les croyances catholiques, prosrites par la loi, se conservent, à travers trois siècles de persécutions, dans un petit nombre de familles. Je tracerai une rapide esquisse de leurs souffrances et je raconterai *con amore* l'histoire de la réaction qui s'est opérée en leur faveur depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la Révolution Française ¹. »

Dans l'impossibilité de songer à écrire un ouvrage d'une aussi vaste portée, Rio limita son effort à une étude sur Shakespeare, dont il désirait établir l'inspiration catholique :

« Je suis allé au rendez-vous que m'avait donné Collier chez Lord Francis Egerton. J'ai trouvé un homme modeste, savant et obligeant, qui a mis à ma disposition son immense érudition dramatique, non seulement pour le temps que durera mon séjour en Angleterre, mais pour toutes les occasions où j'aurais à éclaircir quelque point où il fût compétent... Mais ce qui m'a fait l'effet d'une joyeuse nouvelle qui m'aurait concerné personnellement, ç'a été la découverte d'un manuscrit que possède la Société Médicale et dont on se propose de publier bientôt des extraits. Ce manuscrit est un journal très détaillé tenu par un certain Ward, qui fut curé de Stratford-on-Avon

1. *Rio à Milnes*, Llanarth Court, 15 janv. 1838. Lettre inédite.

quarante ans après la mort de Shakespeare. Mr Severn, qui a lu ce journal, a dit à Collier qu'il y avait un passage duquel on avait droit de conclure que Shakespeare était mort dans la religion catholique. Si j'avais vécu à la fin du xv^e siècle, je suis sûr que je n'aurais pas été plus transporté d'apprendre la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb.

Quand j'ai annoncé cette nouvelle à Rogers, il m'a répondu : « I am truly glad of it, for he died in a better hope than Protestants do. I have often regretted that I was not a woman and a Catholic ; I should have felt more comfortable at the approach of death, whereas now I don't know what to fear or what to hope. » Puis on est venu interrompre brusquement notre conversation que j'avais tant à cœur de continuer ; j'allais lui parler du catholicisme comme étant la religion des poètes¹. »

La lecture du document en question ne lui procure qu'un désappointement ; il en parle avec beaucoup d'esprit à Milnes :

« Dr Severn, l'éditeur de *Ward's Diary* que je viens de lire, a dit à Collier il y a quelque temps qu'il y avait un passage qui l'a porté à croire que Shakespeare est mort catholique. La seule chose que je puisse trouver dans le *Diary* est que Shakespeare est mort d'un excès de boisson... Est-ce cela que vous autres Tories appelez mourir en catholique² !... »

Mais l'ardeur de Rio pour ses recherches ne se refroidissait pas. Pendant un quart de siècle il recueillit les matériaux nécessaires à la composition de son œuvre, se tenant au courant de toutes les publications shakespeareiennes. En 1864, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance du poète, le livre parut enfin, animé du même souffle de vie, de la même inspiration catholique, du même enthousiasme pour l'idéal qui caractérise les autres œuvres de Rio. Montalembert dans un article sur la Pologne fait sa partie dans le concert d'appréciations élogieuses de la critique :

1. *J. de Rio*, p. 567, 19 mars 1839.

2. *Rio à Milnes*, Llanarth Court, 3 mai 1839. Lettre inédite. « Dr Severn, the editor of *Ward's Diary* which I have just been reading, said to Collier some time ago that there was a passage in it which induced him to believe that Shakespeare had died a Catholic. Now the only thing I can find in the *Diary* is that Shakespeare died of hard drinking. Is that what you Tories call dying like a Catholic ? »

« Dans le livre de M. Rio, le merveilleux poète est éclairé d'un jour tout nouveau et restitué, par des arguments irréfutables, au groupe des purs génies qui ont préféré à la fortune ou au succès, la pitié, la justice, les religions persécutées, et les causes vaincues¹. »

Le travail sur Shakespeare achevé, Rio donne tous ses soins au quatrième volume de l'*Art Chrétien* :

« L'art est un livre dont les feuillets sont épars dans le monde entier, disait Rio. Il faut d'abord pour le lire en apprendre l'alphabet pour en établir la pagination². »

L'auteur de l'*Art Chrétien* n'avait pas consacré moins de trente ans à rassembler ces « feuillets épars », à les relier merveilleusement pour offrir enfin au public en 1867 son quatrième volume de l'*Art Chrétien*. L'œuvre maintenant complète éclairait d'une vive lumière les voies jusque-là si obscures qui conduisaient l'histoire de l'art en Italie des origines à l'épanouissement de l'âge d'or.

Dans l'ensemble, l'*Art Chrétien* est une histoire de la peinture en Italie pendant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, considérée en fonction de l'histoire des artistes eux-mêmes. Méthode alors extrêmement originale qui amenait Rio à étudier dans le détail toutes les influences qu'ont subies les maîtres : influences de la Papauté, des princes d'Italie, des institutions et des mœurs. Une analyse des quatre volumes de l'*Art Chrétien* excéderait le cadre de cette étude, mais l'Introduction, où M. Bernard Berenson, le maître incontesté des critiques de la Renaissance Italienne, reconnaît « un chef-d'œuvre de perspective historique admirablement écrit³ », doit être examinée avec quelque détail. C'est un travail de la plus haute valeur qui prépare à la lecture fructueuse de l'ouvrage par un abrégé de l'histoire des

1. *Le Correspondant*, 25 mai 1864. Voir MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. IX, *Le Pape et la Pologne*, p. 233.

2. Voir *La conversion de M^{lle} E. B.* en appendice aux *Souvenirs de La Combe* de M^{lle} Netty Du Boys. Paris, 1912, p. 236.

3. « a masterpiece of historical perspective, and beautifully written. » Lettre personnelle.

arts plastiques depuis les temps de la Grèce antique jusqu'au commencement du XIII^e siècle.

Rio s'attache particulièrement à retracer la naissance de l'art chrétien dans « la Rome souterraine peuplée de futurs martyrs, et éclairée par une lumière bien autrement brillante que celle du soleil ¹ ». L'idéal des chrétiens s'exprime aux murs des catacombes par les « représentations allégorico-bibliques qui se rapportent aux dogmes fondamentaux du christianisme. Il est vrai qu'elles accusent, pour la plupart, des pinceaux peu exercés aux grandes combinaisons pittoresques ; mais ces peintures murales, si défectueuses à certains égards, ne sont-elles pas, après tout, le plus vieil héritage que nous aient transmis nos devanciers dans la croyance en Jésus-Christ ; ne sont-elles pas comme autant de formules matérielles et permanentes de leurs actes de foi, d'espérance et de charité ; n'est-ce pas là leur pensée intime mise à nu ou revêtue de sa plus simple expression, pensée naïve, attendrissante ou héroïque, pensée immortelle s'il en fut jamais, féconde pour vivifier l'art à la naissance, et même pour le régénérer quand il décline ² » ?

Rio expose ensuite le développement de l'art sous le premier empereur chrétien : « L'art chrétien devint conquérant à son tour, et l'on peut dire que Constantin lui donna aussi deux capitales en les donnant à l'empire, l'une berceau de l'école que nous appelons Romano-chrétienne, l'autre berceau de l'école Byzantine et par conséquent plus rapprochée des influences grecques et orientales ³. »

Après quelques mots sur l'évolution parallèle de ces deux écoles, l'auteur, dans un puissant effort de synthèse, compare la double manifestation de « l'idéal ascétique répondant à la cité de Dieu, et de l'idéal chevaleresque répondant à la cité du monde ⁴ ». Il nous montre à l'œuvre les grands initiateurs de la vie monastique. Saint Benoit en Occident, étendant son activité régénératrice à « tous les maux auxquels cette partie

1. RIO, *De l'Art Chrétien*, t. I, p. 35.

2. *Ibid.*, p. 36.

3. *Ibid.*, p. 45.

4. *Ibid.*, p. 59.

du monde était alors en proie ¹ » ; Saint Bruno « traçant une ligne de démarcation encore plus profonde entre le monde et l'idéal ascétique qu'il aspirait à réaliser ² » ; le grand réformateur Saint Bernard régnant souverainement au centre de « cette glorieuse période marquée par une seconde floraison de l'idéal ascétique dans la chrétienté tout entière ³ ». M. Berenson s'étonne très justement que Rio passe sous silence le monastère de Cluny « qui occupe la place la plus importante dans l'histoire du Moyen Age au point de vue spirituel, artistique et politique ⁴ ».

En passant de la « cité de Dieu » à la « cité du monde », deux « sphères concentriques », c'est à Charlemagne que revient l'honneur d'avoir donné aux âmes et aux caractères « la trempe héroïque nécessaire à la floraison de l'idéal chevaleresque dont la légende est l'expression ». Rio s'arrête longuement et avec amour à la *Chanson de Roland*, chef-d'œuvre de la poésie chevaleresque, « miroir dans lequel se réfléchissent le plus fidèlement les qualités dont la réunion constitue le genre d'idéal que nous cherchons à dégager du matérialisme de l'histoire : c'est là, bien plus que dans les chroniques contemporaines, qu'on peut mesurer, si on n'a pas la vue trop faible, l'essor que faisait prendre aux âmes la combinaison ou plutôt la fusion de la foi et de l'honneur, ces deux mobiles suprêmes devant lesquels tout pliait, et auxquels le patriotisme même, avec toutes ses exigences, restait subordonné ⁵ ».

Le cycle d'Arthur et de la Table Ronde vient ensuite, puis les Croisades où se confondent idéal ascétique et idéal chevaleresque ; Rio arrive enfin aux Ordres Mendiants ⁶. Ceux-ci en imprimant un nouvel essor à l'idéal ascétique, frayent la voie à la renaissance de l'art, à la floraison de la troisième forme de l'idéal : celle de l'esthétique.

1. Rio, *De l'Art Chrét.*, t. I, p. 60.

2. *Ibid.*, p. 60.

3. *Ibid.*, p. 60.

4. « That now takes the most prominent place in the spiritual as well as artistic and political history of the earlier Middle Ages. »

5. Rio, *De l'Art Chrétien*, op. cit., t. I, p. 63.

6. Voir Louis GILLET, *l'Histoire artistique des Ordres Mendiants*, et Ernest SEILLIÈRE, *les Origines d'un grand mouvement moral. Journal des Débats*, 12 mars 1913.

A la fin de l'Introduction, Rio, dans un style plus alerte et plus vivant, annonce qu'il limitera ses recherches à l'Italie, terre d'élection par excellence, pour suivre le développement de l'art chrétien à l'époque de la Renaissance :

« Pendant la première partie du Moyen Age, l'Italie avait paru se tenir en dehors du grand mouvement intellectuel dont les épopées romanesques du XII^e et du XIII^e siècle étaient la fidèle expression. Enfin son heure sonna en même temps que la cloche du grand jubilé de 1300, et ses artistes, comme s'ils avaient attendu ce signal, commencèrent à exécuter ces innombrables merveilles dont je vais essayer de dérouler le tableau. Je serais tenté de dire que ce fut un dédommagement providentiel ; mais de quel dédommagement une nation pouvait-elle avoir besoin, quand elle possédait un génie comme Dante, et qu'elle pouvait montrer aux peuples du Nord un poème comme *La Divine Comédie*, dont il y a tel chant qui vaut à lui seul tous les romans de la Table Ronde ¹ ? »

Charles Blanc dans son examen critique des trois premiers volumes de l'*Art Chrétien* montre l'évolution de la pensée de Rio :

« C'est un inconvénient sans doute mais c'est aussi un grand avantage que d'aborder un sujet quelconque avec une idée préconçue, avec un système. La passion peut égarer quelquefois l'historien, mais elle éclaire sa marche, elle lui fait voir ce qu'il n'aurait pas vu sans elle, elle donne du relief à des indices qu'une étude calme et froide laisserait échapper ; elle prête une valeur à des faits dont la signification passerait inaperçue.

« Dans les questions d'art la partialité n'a pas les mêmes dangers que dans les choses de l'économie politique, par exemple, ou de la grande histoire. Un peu plus ou un peu moins d'admiration, c'est tout ce qui en résulte, et le monde n'en va pas plus mal... Il importe peu à la paix du monde qu'on soit entraîné par l'esprit de parti à déprécier l'école vénitienne, ...ou à surfaire l'école lombarde. C'est au lecteur bien avisé de rétablir la justice en apportant, ici un appoint de

1. Rio, *De l'Art Chrétien*, op. cit., t. I, p. 83.

louange, là une restriction dans le blâme, et en profitant des aperçus lumineux, des inspirations, des découvertes qui sont dues à la ferveur d'une croyance exaltée ou même à la sagacité d'un esprit prévenu.

« Il y a quelque trente ans, M. Rio publia un premier volume sur l'art chrétien et ce volume fut bientôt dans les mains de tous les hommes sérieux. Les vues en étaient originales et le ton grave de l'écrivain tranchait sur les légèretés de la critique d'alors. Pour lui, l'art chrétien n'avait existé qu'en vertu de l'idéal ascétique, et le moindre soupçon de naturalisme, qui entachait la gloire de tel peintre que nous trouvons excellent, devait le faire exclure de la communion chrétienne et suffisait à le frapper d'interdiction... Le trait le plus saillant du livre était une hardiesse à l'encontre de Raphaël... *La Dispute du Saint Sacrement* avait été, suivant l'auteur, le dernier chef-d'œuvre de l'art religieux.... Un livre conçu tout entier dans cet esprit, écrit d'ailleurs avec l'accent de la conviction et avec une fermeté digne, devait faire sensation, au moins dans un certain monde peu nombreux, mais d'élite, c'est-à-dire dans les couches supérieures de la critique contemporaine : c'est ce qui arriva. On peut même dire que la religiosité de M. Rio étonna les plus purs, et que sa dévotion fit scandale. Toucher à Raphaël, c'était porter la main sur l'arche sainte et il n'y avait guère, pour applaudir à une telle énormité, que les Allemands, à la suite d'Overbeck... Malgré tout, le livre de M. Rio était celui d'un homme qui avait déjà beaucoup vu, beaucoup étudié, qui connaissait toutes les peintures chrétiennes de l'Italie, qui avait lu tous les textes, et qui, loin de suivre les routes battues, avait poussé ses investigations de voyageur jusque dans les lieux les plus obscurs, jusque dans les monastères les plus ignorés. On lui sut gré d'avoir remis en lumière et en honneur toute une école oubliée ou méconnue, l'école Siennoise, qui avant la naissance de Giotto, avait donné d'éclatants signes de vie dans les ouvrages de Guido de Sienne et de son frère Mino. C'était sous le rapport des faits et des recherches historiques, la partie la plus nouvelle du livre de M. Rio.

« Quelques années se passèrent entre l'apparition du premier volume et la publication du second et, malgré les protestations

qu'il avait soulevées dans le camp même de ceux qu'il devait compter pour amis, l'auteur ne s'était guère amendé.

« Ce nouveau volume introduisait une classification nouvelle dans l'histoire de l'art et il était consacré en partie à l'exaltation d'une école qui jusqu'alors n'avait pas eu de nom officiel dans l'histoire, l'école Ombrienne, représentée par Gentile da Fabriano, Piero della Francesca, Fra Carnovale et Giovanni Santi, père de Raphaël. L'autre partie du livre était composée à la gloire d'une école dont le nom était emprunté cette fois d'une sorte de géographie morale et que M. Rio appelait, par excellence, *l'école mystique*, école si saintement représentée par Lorenzo le Camaldule, par le bienheureux Fra Angelico de Fiesole, et par Benozzo Gozzoli. Il y avait quelque chose de singulièrement nouveau dans cette manière de reconstruire l'histoire de la peinture en Italie. Les chefs d'écoles ne sont plus des peintres, mais des saints ou des moines. A Sienne, cité de la Vierge, le pinceau mystique d'Ugolino produit des madones miraculeuses ; en Ombrie, le tombeau de Saint-François d'Assise devient le centre autour duquel se forme tout un groupe d'artistes émus et dévots jusqu'à l'extase ; à Florence, ce sont des dominicains canonisés qui enseignent l'art en même temps que la voie du salut. Après eux viennent Savonarole qui prêche pour les peintres autant au moins que pour les autres citoyens de Florence, au point que, dans la pensée de M. Rio, Sandro Botticelli, Lorenzo di Credi et Fra Bartolomeo sont tout simplement des *disciples* de Savonarole, comme d'autres sont des élèves de Ghirlandajo, de Verocchio ou du Pérugin. Ainsi, ce qui avait été une influence incontestable, mais éloignée, était considéré par M. Rio comme un ascendant direct, et le terrible moine de Saint-Marc se voyait, à sa grande surprise, transformé en professeur de peinture.

« Il faut le dire, à mesure que le temps s'est écoulé, les assertions de M. Rio ont beaucoup perdu de leur caractère paradoxal et passionné. D'une part, les années, les études et les frottements de la vie lui ont appris à corriger l'excès de sa doctrine ascétique ; d'autre part, ceux que l'auteur avait le plus étonnés par ses affirmations imperturbables ont fait un pas vers lui et se sont habitués à leur étonnement. En étudiant, eux aussi, plus

profondément l'histoire de l'art italien, ils se sont rapprochés des opinions qui d'abord leur avaient paru enfantées par un aveugle esprit de parti, de sorte que M. Rio, après avoir ouvert à la critique une voie nouvelle, y a peu à peu entraîné ses adversaires eux-mêmes. Ce rapprochement a pu être constaté lorsque M. Rio, ayant refondu ses deux premiers tomes, en a publié tout récemment une seconde édition augmentée d'un troisième volume. Tandis que les amants de la nature et de la vérité se laissaient gagner tout doucement à un tendre respect pour la peinture ascétique, l'auteur de *l'Art Chrétien* modifiait de son côté ses idées farouches et tempérait son hostilité contre la chair, contre la vie. La nouvelle édition de cet ouvrage témoigne, en effet, de connaissances plus étendues, de pensées moins étroites, moins exclusives. L'horizon de l'écrivain s'est élargi, et il semble avoir un peu mieux compris que la peinture religieuse n'a pas besoin pour nous toucher, pour nous convaincre, du mépris systématique de la forme, du dédain absolu de la réalité de la nature.....

« Le livre de M. Rio doit être par nous vivement recommandé à tous les hommes qui veulent connaître l'art italien même à un autre point de vue que celui de la religion. En cherchant pour lui-même, l'auteur de *l'Art Chrétien* a beaucoup trouvé pour les autres, et ceux qui seraient le plus inclinés à blâmer sa partialité pourront mettre à profit les belles et nombreuses explorations qu'il a faites dans le domaine commun ¹. »

Depuis Charles Blanc, la critique a fait des progrès considérables. Mr. Berenson, « le meilleur connaisseur de l'art italien ² » a bien voulu, dans une lettre particulière, nous faire part de son impression au sujet de *l'Art Chrétien*. Qu'il nous permette de transcrire ici cette page de forte et savante critique :

« Rio aurait dû intituler son livre : Histoire, ou plus juste

1. Charles BLANC, *De l'Art Chrétien de M. A. F. Rio*, *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} janvier 1862.

2. B. BERENSON *Les peintres italiens de la Renaissance*. Traduction de Louis Gillet. 4 vol. in-8°. Paris, Schiffrin, 1927. Voir l'Introduction par Louis Gillet, p. 11. « Berenson est le meilleur connaisseur de l'art italien. J'emploie à dessein ce vieux mot qu'on remplacerait mal par de plus ambitieux : il signifiait que l'on avait du savoir et du goût, que l'on connaissait bien les choses et qu'on s'y connaissait. »

ment encore. Etude sur le sentiment esthétique et ascétique dans les sujets chrétiens de l'art ; (pour être plus exact) dans la peinture italienne.....

« Il emploie trop les « assaisonnements » de l'époque, cela donne du goût et ce goût, je le préfère à celui de Taine ou de J.-A. Symonds... Sa critique d'art est viciée par le fait que, quoiqu'il sente les valeurs spécifiquement artistiques, il ne désire pas s'y abandonner. On devine qu'il goûte au suprême degré la « Correggiosity of Correggio », pour employer la fameuse phrase d'Olivier Goldsmith, et qu'il ne goûte pas moins Le Titien. En écrivant sur la *Dispute* et l'*Ecole d'Athènes* de Raphaël¹ il exprime parfaitement la suprématie des valeurs spécifiquement artistiques. Son seul défaut est qu'il laisse son inclination à la dévotion se glisser entre lui et l'objet qu'il considère.

« Il est très injuste pour ce qu'il appelle naturalisme. En somme Rio attend de l'art qu'il se confine strictement à stimuler la dévotion et à encourager l'édification et la contemplation chrétiennes. Mais je l'aime pour ce qu'il dit sur le « patriotisme² » et sur « l'illustration³ », sur le « maniérisme⁴ » et beaucoup de passages semblables. ...Habituellement ses appréciations sont les *miennes* à un degré qui m'enchant et confirme mes propres jugements, non seulement en matières purement artistiques mais encore en politique, témoin son attitude envers les Médicis et les caractéristiques qu'il donne sur le plus révoltant d'entre eux, Cosimo I^{er}... En définitive Rio doit compter avec Lanzi, Schnaase, Mrs Jameson, Lord Lindsay, et Ruskin parmi les pionniers et les créateurs de l'Univers dans lequel les personnes comme moi sont nées. Il est vrai que je dois tout à William James, Walter Pater et Burckardt, mais Rio et les premiers sont au second plan⁵. »

1. Rio, *De l'Art Chrétien*, éd. Hachette, 1861-1867. t. IV. p. 467.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 335.

3. *Ibid.*, t. III, p. 240.

4. *Ibid.*, t. III, p. 236.

5. « Rio should have entitled his book : « History or more honestly still, Account of the expression of æsthetic and ascetic feeling in the treatment of Christian subjects in Art — in Italian painting, to be most accurate...

« He applies too much epoch sauce. It is tasty and I prefer it to Taine's or J. A

Symond's... His art criticism is vitiated by the fact that although he feels specifically artistic values, he will not indulge in them. You suspect that he enjoys the « Correggiosity of Correggio », to use Oliver Goldsmith's famous phrase, to the utmost, and Titian no less. In writing of Raphael's *Dispute and School of Athens*, he expresses in perfect language the supremacy of specifically artistic values. His only fault is that he lets his devotional bias come between him and the object...

« He is most unfair to what he calls naturalism. In brief, Rio expects art to confine itself strictly to stimulating devotion, and to promote edification and christian contemplation. But I love him for what he says about « patriotism », and what he says about « illustration », on « manierism » and many similar passages... Usually his evaluations are *mine*, to a degree that delights me and confirms me in my own judgments, not only in matter purely artistic but in politics as well. Witness his attitude toward the Medici and his characterization of the most revolting of them all, the first duke, Cosimo I... All in all, Rio must count with Lanzi, Schnaase, Mrs Jameson, Lord Lindsay and Ruskin among the pioneers and creators of the Universe into which people like myself were born. It is true that I owe everything to William James, Walter Pater, and Burckhardt, but Rio and the others are in the background. »

(Nous remercions vivement Mr Berenson de ses précieuses indications et nous nous excusons auprès de lui de trahir ainsi une correspondance personnelle. Nous n'avons pu résister à ce plaisir.)

CHAPITRE VII

L'APÔTRE DE L'ART CHRÉTIEN DERNIÈRES ANNÉES

(1868-1874)

Refus de poser sa candidature à l'Académie. Publication de l'Epilogue à l'Art Chrétien (1870-1872). — Influence religieuse de Rio dans la société mondaine. — Rio, premier Président honoraire de la Société de Saint-Jean. — Fréquents séjours à l'Ile d'Arz pendant la guerre de 1870. — Mort de Rio.

Après la publication de son grand livre, fruit de tant d'efforts, les amis de Rio auraient désiré qu'il fût reçu membre de l'Académie Française. Quelques démarches furent tentées, mais l'écrivain n'avait d'autre ambition que d'exalter l'art et de le faire aimer. Craignant de rencontrer la moindre opposition, Rio, avec sa fierté habituelle, « cette fierté de bon aloi qui dans certaines âmes n'est pas moins attrayante qu'une vertu ¹ », refusa de poser sa candidature :

« Plus d'une fois, écrit-il à Montalembert, on m'a demandé, surtout depuis deux ans, « pourquoi n'êtes-vous pas de l'Académie Française ? » Ma réponse a toujours été la même et ne trahissait de ma part ni ambition, ni désappointement. Je puis me rendre ce témoignage et je suis sûr de ne pas trouver de contradicteurs ². »

Vitet, membre du Comité des Arts et Monuments Historiques, exprime quelque déception de l'attitude ombrageuse de Rio :

« Je n'étais pas content de la place que la commission

1. *Epil.*, t. I, p. 304.

2. *Rio à M.*, 10 fév. 1867. Lettre inédite.

semblait vouloir nous faire, mais comme nous n'en étions encore qu'aux préliminaires, j'espérais que devant l'Académie les bonnes raisons justement exposées vous feraient donner le rang auquel vous avez droit.

« Ce n'en était pas moins une lutte ; au moment de l'entreprendre, je vous aurais consulté, vous avez pris votre parti vous-même — c'est assurément le plus digne — je n'en ai pas moins un vif regret de voir l'Académie perdre cette occasion de s'associer en quelque sorte aux longs et nobles services que vous avez rendus, non seulement à l'art, mais à la grande cause de la pensée et de l'intelligence humaines ¹. »

L'heure semblait arrivée pour Rio, fatigué par la maladie et les soucis, de prendre un repos bien mérité. En 1866, il avait écrit à son ancien ami le Dr Duc :

« Il faut vous dire que depuis vingt ans je ne marche qu'avec des béquilles, encore faut-il me faire porter par mon domestique toutes les fois que j'ai à gravir un escalier trop haut ou trop raide. Toute visite m'est interdite excepté en voiture, ce qui fait que je me trouve dans Paris comme dans une prison. *Quis dabit mihi pennas sicut columbae !* Je ne dis pas comme vous *hoc erat in votis*, mais *hoc est in votis* : séjour à la campagne avec un cheval qui aurait pitié de mes infirmités. Mais hélas, j'aurai bientôt soixante-dix ans et à cet âge on ne fait plus de projets que celui de bien mourir ². »

Cependant Rio n'était pas encore au bout de son activité littéraire. Il travaillait avec l'ardeur de la jeunesse à un *Epilogue à l'Art Chrétien* qu'il fit paraître en 1870. Le Dr Duc avait estimé que, malgré l'affaiblissement de sa santé, Rio pouvait fournir un tel effort :

« Pour vous qui êtes resté jeune (il suffit pour s'en apercevoir de vous regarder quand vous parlez de choses qui vous intéressent vivement), j'estime que vous vous trouvez dans des conditions plus favorables que celles où vous étiez il y a trente ans pour entreprendre ce travail, parce que, sans avoir

1. Vitet à Rio. Lettre inédite s. d.

2. Rio à Duc, 20 mars 1866.

rien perdu de cette vitalité de cœur que réclame la peinture des aspirations du jeune âge, vous avez acquis cette précieuse expérience de la vie intime de l'âme qui peut seule répandre un grand charme sur des récits qui n'auront, ce semble, aucun intérêt à emprunter à des événements ou à des situations dramatiques ¹. »

En lisant l'*Epilogue* on ne peut s'empêcher de penser que l'amitié du Dr Duc l'avait incliné à se faire quelque illusion sur l'état des facultés créatrices de l'écrivain. Le style de cet ouvrage est bien inférieur à celui de l'*Art Chrétien* et trahit l'œuvre d'un vieillard. Les phrases trop longues sont parfois alourdies de répétitions et laissent apparaître de nombreuses négligences. Du reste, l'influence des auteurs allemands, subie pendant de longues années, se retrouve au détriment de la rapidité du style dans toutes les œuvres de Rio. Il est visible que l'*Epilogue* fut écrit trop vite dans les moments de répit que la maladie laissait à l'auteur.

L'*Epilogue à l'Art Chrétien*. Titre sybillin, qui fait d'abord songer à un complément aux études de Rio sur l'esthétique. Qui pourrait soupçonner qu'il cache les mémoires de l'auteur, une manière de revue rétrospective des impressions, des influences et des circonstances qui préparèrent, favorisèrent et dirigèrent sa vocation esthétique ? Dans sa longue marche à la poursuite de son idéal, Rio a rencontré les principales illustrations de son temps et entra avec celles qui partageaient sa foi artistique en communion de pensée et de ferveur.

Il donne la première place au comte de La Ferronnays pour acquitter, en partie du moins, une dette sacrée envers son bien-faiteur. Le comte de La Ferronnays, on s'en souvient, avait chargé Rio de se faire son secrétaire près de la postérité et d'écrire les mémoires de sa vie. Ce projet n'avait jamais pu être mis à exécution, les documents nécessaires n'ayant pas été accordés à Rio par les héritiers du comte ².

Montalembert tient aussi une place importante dans l'*Epilogue à l'Art Chrétien*. Rio ne pouvait oublier tout ce qu'il

1. Duc à Rio, 29 fév. 1868. Lettre inédite.

2. Ainsi qu'en témoigne la correspondance inédite de M^{me} Craven, née de La Ferronnays, à son mari, Auguste Craven.

devait à cet ami. Montalembert ne lui avait-il pas donné, le premier, l'idée de se consacrer à l'étude de l'art ; ne l'avait-il pas soutenu et encouragé à monter « l'échelle de l'idéal » ?

« Non seulement c'est toi qui m'as donné l'idée de revenir d'Italie par Munich, écrivait Rio à son ami, mais en outre, pendant mon séjour à Rome, tu m'as adressé des remontrances presque sévères sur le temps que j'y perdais dans les délices de cicerone au préjudice du séjour beaucoup plus important que j'avais à faire à Munich. Je n'ai pas relu sans émotion tes lettres qui contiennent ces marques si touchantes de l'intérêt que tu prenais à mon progrès intellectuel. Cet intérêt a porté ses fruits, car sans ce voyage, l'idée de faire un ouvrage sur l'art chrétien ne me serait jamais venue... Ta prédilection était déjà prononcée pour Schelling, ce qui n'est arrivé à aucun jeune homme de ton âge, du moins en France¹. »

L'Epilogue, en même temps qu'une peinture exacte des contemporains de l'auteur, est aussi et surtout une révélation de sa propre personnalité. « C'est l'histoire d'une âme éprise de l'idéal sous ses formes les plus élevées². » On y suit le développement des nobles qualités de l'esprit et du cœur de Rio sous l'influence des convictions religieuses les plus fortes et les plus pures. L'atmosphère de luttes politiques où s'étaient formées son enfance et son adolescence avaient suscité en lui l'enthousiasme pour l'idéal chevaleresque. Dépourvu d'ambition personnelle, il fut pendant toute sa vie le champion de cet idéal, et fit effort, de toute son âme, pour ceux qui l'entouraient, il resta fidèle aux grandes affections qui avaient été la force et la foi de sa vie. A l'époque des ardentes mêlées politiques et des conflits qui séparèrent les catholiques en deux camps, Rio garda l'amitié de tous, demeurant attaché au vrai et au bien. Il sut demeurer au-dessus de toutes ces divisions politiques pour ne se donner avec un entier désintéressement qu'à la grande et noble cause du beau.

L'Epilogue prend fin sur une note de tristesse et de mélancolie. Rio, en grand idéaliste, avait toujours espéré que ses

1. *Rio à M.*, 2 sept. 1869.

2. *Etudes*, sept 1872, t. XXVII, p. 439. Critique de *l'Epil.* par P. TOULEMONT.

idées sur l'art feraient plus vite leur chemin et exerceraient une influence décisive sur les esprits. Après le succès de son *Art Chrétien*, il avait pu croire que l'enseignement de l'histoire des Beaux-Arts allait être incorporé au programme des écoles et de l'Université. Quels efforts n'avait-il pas faits pour aboutir à ce résultat ? Après l'échec de toutes ses tentatives auprès des différents ministres de l'Instruction Publique, il avait eu le regret de voir qu'Eugène Guillaume n'était pas plus heureux que lui-même. Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, homme considérable s'il en fut, Eugène Guillaume¹ avait demandé « qu'il y eût dans la bibliothèque de chaque collège, un exemplaire de l'*Art Chrétien*, pour le cas où un professeur de rhétorique ou de philosophie se sentirait la vocation d'initier ses élèves ou de s'initier lui-même à cette science du beau, dont rien, dans les traditions universitaires, ne lui faisait soupçonner l'importance² ». L'initiative de Guillaume était demeurée lettre morte. A cette nouvelle déception un cri douloureux s'échappe du cœur de Rio :

« Faut-il conclure de tous ces échecs successifs et de tant d'autres qui les ont précédés, que l'idéal, ou du moins l'idéal esthétique, est une plante qui n'est pas faite pour prospérer sur notre sol, ou que, si elle réussit quelquefois, cultivée par des mains habiles, c'est au moyen d'une température artificielle et, pour ainsi dire, en serre chaude³. »

Rio tente encore un dernier appel aux Français et leur montre la juste place que doit prendre l'Esthétique dans l'enseignement supérieur en France. Il leur donne l'exemple de l'Allemagne où toutes les Universités sont pourvues de professeurs d'Esthétique « indépendamment des cours publics ou particuliers qui se font sur l'histoire des Beaux-Arts, laquelle est regardée avec raison comme le complément indispensable de l'histoire littéraire. En effet, si la littérature nous intéresse comme manifestation spontanée du génie des peuples, l'art doit nous intéresser au même titre, d'autant plus que l'une

1. Voir : Raymond ISAX, *L'Exposition de 1867*. *Revue des Deux Mondes*, mars 1936.

2. RIO, *Epil.*, t. II, p. 476.

3. *Ibid.*, p. 466.

et l'autre se nourrissent des mêmes inspirations, et les symptômes qui accusent la décadence de l'une sont aussi ceux qui accusent la décadence de l'autre ¹. »

Voici que revient sous la plume du septuagénaire sa thèse d'autrefois, lorsque jeune professeur à la Société des Bonnes-Lettres il exposait ses vues si originales et si neuves sur la corrélation de la littérature et des Beaux-Arts !

La Grande-Bretagne, poursuit Rio, n'attache pas une moindre importance à l'enseignement de l'histoire de l'art :

« Enfin la race anglo-saxonne, après avoir commencé par s'assimiler peu-à-peu les conquêtes de l'érudition germanique a fini par tourner ses yeux de ce côté-là, et M. Gladstone vient d'acquitter son ancienne dette envers l'Université d'Oxford, en y envoyant un professeur non moins original que fécond [M. Ruskin] pour remplir une lacune longtemps signalée ². »

Puis Rio passe à la jeune Amérique :

« De plus, tout annonce que l'exemple donné par la mère patrie ne sera pas perdu pour la branche transatlantique de la même famille, et, pour peu que les circonstances soient favorables aux inspirations patriotiques que nous avons vues poindre dans des âmes bien dignes d'une pareille mission, nous ne tarderons pas à apprendre que des institutions analogues à celles dont l'Allemagne a donné le premier exemple ont été ou vont être fondées dans les Etats-Unis d'Amérique, ce qui nous permettrait d'espérer que le souvenir des innovations que nous avons jadis empruntées à ce pays nous donnera le courage de lui emprunter aussi cela ³. »

Ce suprême plaidoyer de Rio n'a-t-il eu aucun écho en France ? Il ne faut pas s'y tromper. Ses idées, dans un lent et sûr progrès ont fait leur chemin. L'Exposition de l'art italien en 1935 aurait été pour Rio une heure de triomphale apothéose s'il lui eût été donné de la voir. Quelle n'aurait pas été sa joie

1. *Epil.* t. II, p. 473.

2. *Ibid.*, p. 475.

3. *Ibid.*, p. 475-476. Voir de l'Américain Charles PERKINS, *les Sculpteurs italiens*, 1869, la dédicace à Rio : « A Mr. A. F. Rio. Témoignage d'amitié et de respect. »

de contempler réunies à Paris toutes ces merveilles d'un art incomparable qu'il avait découvertes, pour ainsi dire une à une, dans son long pèlerinage à travers l'Italie !

« Je crois à ma religion parce qu'elle est vraie, je l'aime parce qu'elle est belle, je l'admire parce qu'elle est grande¹. » Paroles qui constituent en quelque sorte la devise de l'apôtre de l'art. Catholique intégral, militant, Rio n'avait qu'une ambition, mais très haute : propager la foi dans ses manifestations esthétiques et guider les âmes à la vérité religieuse par l'amour du beau.

L'œuvre de Chateaubriand, initiateur de la pensée chrétienne du XIX^e siècle, consista essentiellement, selon une formule empruntée au *Génie du Christianisme*, « à interposer la beauté entre notre néant et la majesté divine² », en d'autres termes à fonder son apologie du christianisme sur la beauté de ses dogmes et de sa morale. Ce fut le sens même de l'œuvre de Rio, disciple direct de Chateaubriand. Mais alors que Chateaubriand dans le domaine proprement esthétique, avait demandé les arguments de sa dialectique surtout à la poésie et à la littérature, ce sont les Beaux-Arts et en particulier la peinture que Rio, avec une conviction peut-être plus profonde, appelle à la défense de sa foi. Ils ont combattu le même combat, mais, bien entendu, on ne saurait songer à établir une comparaison entre les deux écrivains : Rio d'ailleurs ne l'eût pas admis, témoin cette lettre à son ami Milnes :

« J'ai vu Landor plusieurs fois et je lui ai lu un chapitre ou deux de mon œuvre sur la Bretagne. Si les larmes sont une grande louange quand elles sont versées par un auditeur, j'ai toutes raisons d'être satisfait. Landor dit que j'écris beaucoup mieux que Chateaubriand. Malheureusement, je n'ai pas oublié qu'il vous a comparé à Shakespeare³ ! »

1. Netty du Boys, *op. cit.*, p. 279.

2. CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*. t. I, I^{re} partie, livre premier, éd. 1823, p. 47.

3. Rio à Milnes, 13 mars 1840. Lettre inédite.

« I have seen Landor several times and read to him a chapter or two of my work on Brittany. If tears are a great praise from a male listener, I have every reason to be satisfied. He says that I write better than Chateaubriand. Unfortunately I have not forgotten that he compared you with Shakespeare. »

La foi de Rio fut toujours la source d'inspiration de ses œuvres. Pendant les dernières années de sa vie, loin de se retirer dans une amère solitude pour y évoquer dans le silence toutes les tristesses et les déceptions de son existence, il semble au contraire avoir plus que jamais fait rayonner une influence bienfaisante sur son entourage. Ce passionné usa tout ce qui lui restait de forces dans une fièvre d'apostolat.

Dès 1831, on l'avait vu se dévouer à la formation morale d'Albert de La Ferronnays. A l'époque où il pénétra dans cette famille, le jeune Albert traversait une crise. Il était, dit sa sœur, « dans un accès de sombre découragement causé par le temps que sa santé délicate lui avait fait perdre, et par la conviction qu'à son âge (il avait alors dix-neuf ans) cette perte était irréparable. M. Rio sut démêler tout ce qu'il y avait de sincérité et d'énergie dans ce regret. Il comprit aussi la distinction de cet esprit humblement défiant de lui-même et la noblesse de cette âme modeste. Il prit à tâche de relever son courage, de lui rendre confiance en ses propres forces, et avec une intelligence affectueuse égale à son profond savoir, il lui proposa un plan d'études à l'aide duquel il pût regagner le temps perdu. Ainsi encouragé, Albert se remit à l'œuvre, avec ardeur et succès, et ce fut dans cet effort que se développèrent toutes les facultés et tous les goûts qui jetèrent ensuite tant d'intérêt et tant de jouissances dans sa vie. Aussi le moment de cette transformation ne s'effaça-t-il jamais de son souvenir, et il conserva toute sa vie la plus tendre reconnaissance ainsi que l'affection la plus vive pour celui qui l'avait opérée ¹ ».

En Angleterre le zèle de Rio n'avait pas été moindre. « Habile à discerner la qualité des âmes, il ne l'était pas moins à les orienter vers les choses de l'art et de la religion. Le carnet de voyage... qui contient ses souvenirs de l'hiver de 1839 qu'il passa à Londres, où il fréquenta l'élite de la société, est fort instructif à cet égard. Qu'il ait comme interlocuteur Alfred de Vigny, qui séjournait alors dans la capitale de l'Angleterre, ou bien Mrs Norton, poétesse et romancière de talent, ou Carlyle ou Gladstone, on le voit s'appliquer à faire converger

1. M^{me} CRAVEN, *Récit d'une sœur*, t. I, p. 21.

vers la question religieuse les thèmes de conversation les plus divers ¹. »

Dans son article *Un historien de l'art convertisseur : François Rio* ², Dom Gougaudd met d'ailleurs fort bien en lumière le rôle de missionnaire que Rio exerça toute sa vie. Nous ajouterons seulement que le salon de Rio était un centre de prosélytisme. Quelques documents vont jeter un nouveau jour sur le zèle de Rio et sa ferveur d'apostolat.

A Venise vers 1845, le cercle de ses connaissances s'étend rapidement étendu. Mrs Craven nous décrit ces réunions dont elle faisait souvent partie :

« Selon la coutume de M. Rio partout où il se trouvait à cette époque active de sa vie, son salon réunissait un petit cercle où régnait à la fois la plus grande simplicité et le mouvement d'idées le plus animé. C'était une conversation toujours attrayante, élevée, et où tous les sujets rayonnaient sous la lumière du catholicisme. Cette époque était celle des grandes études de M. Rio sur l'art chrétien, et ceux qui l'ont entendu parler de ce qui remplissait alors sa pensée, n'ont point oublié cette éloquence entraînant dont peuvent à peine donner idée les pages où il a consigné le fruit de ses études. Pages utiles et précieuses, à coup sûr, pour l'histoire de l'art, et surtout de l'art en Italie, mais pâles quand on les lit après les avoir entendues, colorées par sa parole. C'était une manière de prédication aussi que cette énumération éblouissante des œuvres accomplies par le génie catholique, sous l'impulsion de l'Eglise ³... »

Rio raconte à Montalembert dans une lettre du 25 août 1860 les débuts de la conversion d'une jeune Anglaise, Emily Blunt : « Son point de départ avait été, il y a deux ans, les peintures de Sano di Pietro à Sienne. De là, par une transition naturelle, elle avait passé à l'étude de l'idéal ascétique dans les biographies des fondateurs d'ordres et dans certains panégyriques de Bossuet. Enfin l'hiver dernier elle avait trouvé à Pau deux

1. Dom L. GUGAUDD, *Un apôtre du catholicisme par l'esthétique : François Rio*, *Revue Morbihannaise*, 17^e année, oct. 1913, p. 291-292.

2. Dom. L. GUGAUDD, *Un historien de l'art convertisseur : François Rio. La Vie et les Arts Liturgiques*, janvier. 1926, p. 126-134.

3. M^{me} CRAVEN. *La Sœur Natalie Narischkine*. p. 121.

ou trois âmes qui avaient les mêmes aspirations qu'elle, et ton livre que je portais avec moi est venu servir de couronnement à tout cela. Si tu avais pu être témoin des émotions produites par certains morceaux qui ne sont pas ceux dont le public parlera le plus, je suis sûr que tu aurais été plus touché de ce suffrage muet que de tous les éloges de la presse. J'avoue à ma honte qu'il y a des choses sur lesquelles j'aurais passé légèrement mon attention. L'abbé Dupanloup a dû te parler de ces deux belles âmes dont il n'est pas moins épris que moi, bien qu'il ne les connaisse que par leurs lettres. Je ferai tous mes efforts pour leur ménager une entrevue avec lui quand elles passeront par Paris, et j'espère qu'alors au moyen d'une correspondance suivie, je pourrai les remettre entièrement entre ses mains ¹. »

La conversion d'une Américaine présente un intérêt tout particulier pour nous. Elizabeth West Young était l'arrière-petite-nièce de Washington, premier Président des Etats-Unis ². Sa mère conservait précieusement les traditions de sa famille et adhéraient strictement à la religion protestante. Mr. Young, esprit très élevé, amateur d'art et de musique, désirait envoyer ses filles en Europe pour y recevoir un complément d'éducation, tant au point de vue musical qu'artistique, et pour y développer leurs autres talents naturels. Une excellente occasion se présentait, le frère aîné d'Elizabeth, Tapley, venant d'être nommé consul général à Stuttgart. Le voyage fut donc promptement décidé et Mrs Young partit avec ses deux filles.

La foudroyante nouvelle de la guerre de Sécession qui venait d'éclater atteignit les voyageuses peu de temps après leur arrivée en Europe. Mr Young, à cause de sa position de secrétaire d'Etat du gouvernement de la Virginie, fut un des premiers à subir les terribles conséquences des luttes intestines. Ses propriétés furent confisquées, il dut partir pour la guerre. Mrs Young et ses filles, en fières Sudistes, ne voulurent pas prêter serment de fidélité au Président Lincoln ; elle se décidèrent à prolonger leur séjour en Europe et à y attendre

1. *Bio* à M., 26 août 1860. Lettre inédite.

2. *Elizabeth West Young*, arrière-petite-fille de Laurence Washington, frère de George Washington.

la fin de la guerre. Selon les prédictions des Etats sécessionnistes, les hostilités ne se termineraient que par une victoire incontestée des Sudistes.

Deux années passèrent et la guerre durait encore. En 1863, Mrs Young et ses filles s'installèrent à Paris. C'est là qu'elles firent la connaissance de Rio. Miss Young décrit cette première rencontre :

« Ce fut alors que pour la première fois je vis et je connus M. Rio réellement.

« — Qu'avez-vous vu en Italie ? » me demanda-t-il pendant qu'on s'occupait de servir le thé.

« — J'ai vu Pise, Florence... J'ai entendu la musique à Santa Croce, et ce que j'ai le plus admiré c'est l'incomparable Vierge de Fiesole. »

« — Est-ce que vous êtes protestante ? » interrompit-il tout à coup.

« — Oui. »

« Alors vous êtes l'enfant protestante la plus catholique que j'aie jamais vue.

« Je compris bien que je m'étais trahie.. Peu de temps après il me parla du catholicisme, de ce que j'avais lu, de Miss Blunt, une convertie, etc.

« Si ma pensée, à ce moment, eût été une couleur, cette couleur se serait répandue sur tout mon être et j'aurais paru enveloppée d'un nuage teinté de bleu ou de rose.

« M. Rio dit ensuite à sa femme : « J'ai vu aujourd'hui une pauvre petite âme qui est en lutte avec elle-même. C'est une âme impressionnée ; on dirait qu'il y a quelque chose en elle qui veut sortir et qu'elle ne trouve pas le moyen de l'exprimer dans sa voix. Il me semble qu'elle est palpable pour moi, l'âme de cette enfant. »

« Qu'avait-il donc vu pour parler ainsi ?

« Je lui avais parlé de mes enthousiasmes artistiques, de ce que j'avais entendu à Santa Croce... Je lui parlai de Bossuet, de l'Angleterre, etc., et je peux dire que c'est lui qui, le premier, commença à m'instruire et à ouvrir mon esprit à la vérité ¹. »

1. *Histoire de Grand-Mère, racontée par elle-même*. Manuscrit inédit appartenant à la famille d'Abbadie d'Arrast.

Pendant un an Miss Young puisa auprès de Rio les premières connaissances sur la religion en même temps qu'elle profitait de ses cours d'art, d'histoire et de littérature. Le professeur déversa en quelque sorte son âme si éprise de beauté et de pureté, si profondément pénétrée de catholicisme dans celle de la jeune néophyte. Le 27 septembre 1864, Miss Young reçut le baptême par les mains de M^{gr} Dupanloup, au couvent de la Visitation à Orléans. Il va sans dire que Rio fut choisi pour parrain de la jeune convertie ; l'on imagine sa joie.

Par la suite Rio ne cessa de témoigner un intérêt très particulier à l'avenir et au bonheur de Miss Young. Celle-ci fréquentait son salon et charmait tous les invités par sa belle voix. Rio, de plus en plus sensible à la musique, en fait dans sa correspondance le plus vif éloge :

« Tu as dû recevoir ta romance favorite, écrivit-il à Montalembert. Un second exemplaire avec accompagnement de guitare est encore à ta disposition. Non seulement tu as eu la chance de l'entendre chanter chez nous par notre Américaine, mais probablement aussi ailleurs car il est fort question d'un mariage qui la mettra en rapport avec des personnes de ta connaissance. C'est pour moi une véritable joie paternelle de la garder en France et de voir son bonheur confié à un homme qui paraît digne de l'apprécier ¹. »

Rio prit une part active à toutes les démarches nécessaires pour la réalisation du projet de mariage de Miss Young avec le grand explorateur d'Ethiopie, Arnaud d'Abbadie d'Arrast ². Mais Mr Young, toujours retenu en Amérique par la guerre, il était impossible d'obtenir son consentement, jugé nécessaire au mariage. A ce moment l'aventure extraordinaire de deux hommes d'Etat de Virginie faisait grand bruit en France. Mr Mason ³, cousin de Miss Young, et Mr Slidell ⁴, Ministre plénipotentiaire, venaient, malgré le blocus, de réussir à s'échapper

1. Rio à M. 4 sept. 1864. Lettre inédite.

2. Arnaud d'Abbadie d'Arrast. Voir l'article de M. M. d'HENRIAR, dans le *Figaro* du 2 nov. 1930.

3. James Murray Mason (1798-1871).

4. John SLIDELL (1793-1871). Voir : Louis Martin SEARS, *A Confederate Diplomat at the Court of Napoleon III*. *American Historical Review*, vol. XXVI, n° 1, January, 1921, pp. 255-281.

de leur pays. Déguisés en pêcheurs, ils étaient parvenus à atteindre à la nage un navire anglais qui les avait conduits en France, puis en Angleterre. Leur but était d'obtenir de ces deux pays la reconnaissance des Sudistes comme belligérants. Rio, grâce à ses bons rapports avec le Ministre des Affaires Etrangères fut mis en relations avec Slidell, qui accepta bien volontiers de témoigner en faveur de Young :

« Maintenant que vous êtes là, lui dit Mrs Young, votre autorité suffira, je pense, pour garantir notre identité et la légalité de nos actes ¹. »

Le mariage eut lieu sans difficulté. Mr. Slidell et Rio y furent témoins. M^{me} d'Abbadie d'Arrast demeura toujours très reconnaissante à Rio d'avoir rendu possible son mariage, mais plus encore de l'avoir amenée au Catholicisme où elle avait, disait-elle, trouvé la joie et la paix du cœur.

Après la publication de son *Epilogue à l'Art Chrétien*, Rio dut compter avec sa santé, sérieusement atteinte. Contraint à une vie moins active, il resta de plus en plus à Paris où ses amis aimaient à fréquenter son salon de la rue Oudinot, et l'entouraient d'une fidèle affection :

« Je le vois encore, dit Léon Gautier ; j'entends encore le timbre de cette voix qui était restée jeune. Il ne pouvait en réalité parler que de l'art chrétien. Il s'était, chair et os, identifié avec son livre ; le livre et l'auteur ne faisaient plus qu'un. Je ne me l'imagine pas disant une banalité, ni même parlant politique. Il avait une vivacité qui ne se tournait jamais en colère ; il semblait au-dessus de la polémique. Il ne se croyait pas des opinions, mais se sentait des certitudes. Les circonstances de sa vie voyageuse l'avaient mis en rapport avec les hommes les plus illustres de son temps, et il a raconté ces relations dans son *Epilogue à l'Art Chrétien*. Mais il les racontait d'une façon bien plus charmante encore dans ses entretiens familiers de tous les jours... Ce fut dans son salon, sous le charme vivant de sa conversation, que fut créée cette chère

1. *Histoire de Grand'Mère*. Manuscrit inédit.

Confrérie de Saint-Jean, qui en l'espace de quelques années a rendu à l'art chrétien tant de services intelligents ¹. »

Cette association avait pour but « la sanctification de l'art et des artistes par la foi catholique et la propagation de la foi catholique par les arts et les artistes ». La Société choisit Rio pour Président honoraire et ce fut la grande consolation de ses dernières années de voir le nouveau groupement adopter pour programme l'Introduction à l'Art Chrétien reproduite sous le titre de *l'Idéal Antique et l'Idéal Chrétien* ².

L'année 1870 fut doublement douloureuse pour Rio. Lui, si fidèle et ardent patriote, ne pouvait se consoler de voir son pays subir l'invasion de l'étranger. Quitter Paris dans des circonstances si graves lui déchirait le cœur. Heureusement il retrouvait la tranquillité et la paix de la solitude dans sa chère Bretagne. Comme autrefois il passait des journées entières sur les bords du golfe du Morbihan perdu et comme enveloppé dans les brumes de l'Océan. Ce fut très probablement à l'Île d'Arz qu'il reçut la triste nouvelle de la mort de son ancien et très fidèle ami, Montalembert. C'était la rupture d'un de ses liens les plus chers avec le passé, et son cœur en fut brisé.

Une femme d'un grand âge, plus que nonagénaire, qui, dans sa jeunesse, avait rempli parfois le rôle de secrétaire auprès de Rio, nous disait qu'à la fin de sa vie le vieillard passait dans la méditation la plus grande partie de ses journées. S'il en sortait parfois c'était pour contempler deux chefs-d'œuvre qu'il avait acquis pendant ses voyages : un *St-Jean de Filippino Lippi*, et une *Sainte Famille de Botticelli* ³. L'éternelle jeunesse de ces peintures lui donnait un renouveau de vie. Son regard lointain

1. LÉON GAUTIER. *Portraits du XIX^e siècle*, 2 vol., Paris, Sonard et Derangeon, 1894, t. II, *Historiens et critiques*, p. 165-173.

2. *Essai historique sur la Société de Saint-Jean*, par l'abbé ROGER, Paris, Bloud, 1915, p. 13.

3. Voir *Gazette des Beaux Arts*, mai 1866, p. 544, le compte-rendu de l'Exposition rétrospective des tableaux de Maîtres qui venait de s'ouvrir aux Champs-Élysées. « A. M. Rio, auteur de l'Art Chrétien appartient un *Saint Jean* de Filippino Lippi, œuvre d'un grand caractère, et une *Sainte Famille*, de Botticelli, empreinte de cette distinction mélancolique qui est la signature du maître. »

semblait chercher dans l'espace d'autres chefs-d'œuvre auxquels il avait dû tant de jouissances artistiques.

Après avoir vu disparaître successivement tous ses amis, Rio mourut à Paris le 16 juillet 1874. Il avait exprimé le désir d'être enterré à l'Île d'Arz. C'est là qu'il dort son dernier sommeil, dans cette terre bretonne qu'il avait si chèrement aimée, pour laquelle il avait lutté, et où il avait puisé les germes d'une si forte et si féconde inspiration chrétienne.

Une plaque commémorative fixée au mur de l'église témoigne d'une façon naïve de l'œuvre accomplie par le « Chevalier » de l'Art¹ :

« Priez pour l'âme de François-Alexis Rio, né à Port-Louis le 20 mai 1797, mort à Paris le 16 juillet 1874, et enterré dans le cimetière de l'Île d'Arz ; élève du Collège de Vannes, officier dans la compagnie des Ecoliers de l'Armée Royale pendant les Cent-Jours, Chevalier de la Légion d'Honneur encore en Rhétorique. Il a puissamment contribué par ses écrits à renouveler l'esprit chrétien dans les arts, et il est mort en Chrétien fervent et en vrai Breton. »

Rio fut vite oublié. Il resta à peu près enseveli dans l'obscurité jusqu'à nos jours. A peine le *Correspondant* et la *Bonne Presse* lui accordèrent-ils quelques articles longtemps après sa mort. Plus récemment des efforts furent faits par Dom L. Gougoud pour ramener l'attention sur la sympathique figure de son compatriote.

Nous ne doutons pas qu'il y ait encore bien des lacunes à combler dans cette biographie et certaines peut-être ne le seront-elles jamais. Il était difficile de suivre notre auteur à travers une existence aussi mouvementée. Sa correspondance

1. « Le Chevalier Rio ». Le titre de chevalier était pris quelquefois par les chevaliers de la Légion d'Honneur. Voir : Maurice LEVAILLANT, *Chateaubriand et son Ministre des Finances*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1922, p. 135.

ne nous a pas été intégralement conservée et ses multiples voyages laissent plus d'une lacune dans la trame de sa vie et dans la suite de ses occupations personnelles. Néanmoins les nombreux écrits qui subsistent nous ont permis de mettre en lumière cette riche personnalité dont la psychologie se dégage surtout de ses lettres familières. Ils nous ont fourni le moyen de préciser l'influence de Rio sur la haute société de son temps et d'en saisir les aspects divers, tant en France que hors de France.

Après l'enivrement de la petite Chouannerie, Rio aurait pu être tenté d'entrer dans l'arène politique, mais des déceptions rendues plus aiguës par son extrême sensibilité et son tempérament nerveux à l'excès lui laissèrent toujours quelque chose d'hésitant. Ses changements d'opinion, ses brusques volte-faces nous ont paru difficilement explicables : volte-faces et changements qui, on l'a vu, causaient parfois des heurts douloureux entre lui et son meilleur ami. Très vite il s'écarta de la lutte des partis pour laquelle il ne se sentait pas fait. Dès qu'il eut pris goût aux lettres, et grâce à l'impulsion qu'il reçut de Montalembert, il envisagea la défense de ses convictions religieuses sur un plan plus élevé. L'esthétique lui apparut bientôt comme un moyen de combat pour le triomphe du spiritualisme sur le matérialisme. Il travailla toute sa vie au grand mouvement de renouveau catholique qui depuis Chateaubriand essayait de se faire jour. Il est même surprenant de voir à quel point dans ce Breton de vieille race, la foi et l'idéal poursuivis parvinrent à dominer le Romantique et à faire l'unité d'une nature si impressionnable et si prompte au découragement.

Abattre des préjugés vieux de trois siècles en redécouvrant les Primitifs Italiens, défricher le terrain dans un domaine abandonné, et semer des idées dont nous voyons actuellement la floraison ; telle fut la tâche qu'il s'assigna et qu'il poursuivit avec la plus grande ténacité. Chez lui le mysticisme celtique sut s'allier heureusement à l'intellectualisme allemand. Sa large culture et ses brillantes qualités d'intelligence lui permirent de remplir sa mission avec un succès sinon immédiat, du moins profond et durable, car ce véritable initiateur si mal servi par

la fortune, fut en effet, mieux apprécié des étrangers que de ses compatriotes.

Si d'ailleurs, dans cette renaissance catholique, Rio ne fut pas, par ses œuvres, un personnage de premier plan, il fut un de ces hommes ardents qui contribuent le plus à créer dans leur siècle, une atmosphère, un courant d'idées. Ce seul titre justifierait notre étude. M^{sr} Baunard, écrivant à Mrs Gurdon, seconde fille de Rio, pouvait dire en toute justice : « Soyez fière de lui, Madame, et faisons ensemble des vœux que le bon Dieu nous donne des Chrétiens et des Français qui le vaillent ¹ ! »

1. M^{sr} Baunard à Mrs Gurdon, 6 mars 1912. Lettre inédite.

APPENDICE

Francfort. 21 janvier [1849].
5 Langestrasse.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Depuis ma dernière dépêche les débats du Parlement de Francfort ont été marqués par une animosité croissante, mais aussi par un usage plus franc des armes défensives et offensives propres à chaque parti. La victoire est restée au parti historique et a mis en relief des orateurs qui jusqu'à présent s'étaient tenus dans l'ombre. C'est la Bavière qui a fourni le plus fort contingent pour la bataille, et les professeurs destitués sous l'influence de Lola Montès, ont pris la plus belle revanche. Les professeurs doctrinaires du parti Dahlmann ont été bien pâles à côté d'eux. Quelques paroles de MM. de Gagern et Bassenmann, trop peu respectueuses pour la mémoire de Gœrres qui avait mis en avant le premier de tous l'idée d'un Parlement National, ont réveillé dans les disciples de celui qu'on peut appeler le géant de la controverse politique et religieuse, des souvenirs que le parti prussien aurait dû ménager, car personne n'a oublié dans certaines provinces de l'Allemagne que c'était Gœrres qui avait le plus énergiquement défendu l'Archevêque de Cologne contre le prédécesseur du Souverain dont on veut aujourd'hui faire un Empereur.

Cet épisode a donné à la fois de l'aigreur et de l'élévation à la discussion, de sorte qu'il y a eu compensation. Mais il n'y en a pas eu dans l'appel que certains orateurs prussiens ont fait à de vieilles rancunes nationales contre la France. Ils ont cherché à troubler l'imagination par la perspective des dangers qui menaçaient l'indépendance germanique du côté du Rhin, et qui, selon eux, pourraient devenir très graves si une forte puissance militaire n'était prête à repousser toute agression. Cet argument favori a passé de la tribune dans la presse, mais dans la presse ministérielle seulement, qui a eu recours à tous les genres d'insinuations et de commentaires pour persuader à ses lecteurs que nous ne redoutions rien tant que la proclamation d'un Empereur Prussien héréditaire. On a interprété, dans le sens le plus propre à nourrir ou à réveiller de vieilles haines, l'élection du Président de la République, celle du Vice-Président, les voyages inoffensifs des écrivains français dans les provinces rhénanes, et les discussions récentes dans une com-

mission nommée par le Ministre de l'Instruction Publique, discussions où l'on accuse M. Thiers d'avoir dit que la guerre extérieure serait le remède le plus efficace contre l'invasion intérieure du communisme. En général, les journaux les plus prononcés pour l'Hégémonie Prussienne, se montrent les plus hostiles dans leurs attaques et leurs insinuations contre la France, et ces attaques se répètent presque tous les jours, sans qu'il paraisse, en ce qui nous concerne, une ligne de contradiction, de réfutation ou même de rectification dans les journaux du parti contraire.

Les désavantages qui en résultent pour nous sont aggravés par la tactique savante et perfide des journaux anglais qui publient presque tous les jours des articles très habiles sur la politique étrangère ; articles qui sont immédiatement traduits, en tout ou en partie dans les journaux allemands les plus accrédités ; d'où, se propageant peu à peu dans toute l'Allemagne, ils aident puissamment à former une sorte d'opinion publique dont la défaveur à notre égard grossit un peu chaque jour. C'est ainsi que dernièrement le *Times* et l'*Examiner*, parlant des combinaisons nouvelles qui sortiraient du mouvement germanique, ont signalé, comme une de ses conséquences les plus nécessaires, l'alliance de la France avec le Nord de l'Allemagne au préjudice du Midi qui devra chercher son point d'appui ailleurs. Les Allemands méridionaux les plus éclairés comprennent instinctivement que c'est l'inverse qui doit avoir lieu ; mais le plus grand nombre se laisse ébranler et influencer par les raisons spécieuses qu'on donne à l'appui de ce système.

Si quelque chose peut rendre ses partisans suspects, c'est la malheureuse idée que vient d'avoir le Roi de Prusse d'envoyer à Francfort M. Bunsen, sans contredit le plus habile des diplomates, mais aussi le plus impopulaire auprès de tous ceux qui se souviennent du rôle qu'il a joué il y a dix ans dans l'affaire de l'Archevêque de Cologne. Or, on peut affirmer qu'aucun catholique du Parlement et pour ainsi dire de l'Allemagne entière, ne l'a oublié. L'arrivée de ce personnage a coïncidé avec la publication d'un petit article dans la *Gazette d'Augsbourg*, où l'on révèle au public allemand une intrigue diplomatique nouée à Londres entre Lord Palmerston et M. Bunsen et aboutissant au Ministre Gagern à Francfort. Il y a déjà longtemps que les gens bien informés ont eu vent de cette intrigue à laquelle, malgré la publicité qu'elle vient de recevoir, on aurait encore de la peine à ajouter foi, si un ami particulier du Roi de Prusse, membre très distingué du Parlement de Francfort, n'en avait affirmé la vérité, en ajoutant toutefois que son souverain y était parfaitement étranger. Cette découverte rendra ici inutile la résistance du parti méridional des 37 députés, qui malgré leur qualité de sujets du Roi de Prusse ont voté contre lui. Il est à remarquer que le projet d'en faire un Empereur héréditaire a été repoussé par 52 Bavares et approuvé seulement par 6. Dans le Wurtemberg, il y a eu 20 voix contre 6, et dans la Hesse Darmstadt où M. de Gagern a été député et ministre et que l'on regardait comme une sorte de bourg pourri, voué aux opinions et à la fortune de l'homme d'Etat dont on était naguère si fier, il y a eu 10 voix

contre 3. Le vote de la députation badoise a été encore plus hostile, 8 contre 2, malgré l'adhésion promise d'avance au Roi de Prusse par le Prince régnant.

Il est impossible de prévoir les changements qui pourront survenir dans la répartition des votes, quand on en viendra à la seconde lecture du projet de constitution ; le parti de M. de Gagern semble compter beaucoup sur l'effet de la lettre que M. Bunsen apporte de la part du Roi de Prusse. Le contenu de cette lettre, les espérances qu'on y rattache, et les assurances données au cabinet autrichien par les cours de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe vous auront sans doute été communiquées par une autre voie. Ainsi je me dispense de vous fatiguer par des répétitions. Je dirai la même chose du résultat déjà connu de la mission de M. Heckschar en Italie, d'où il rapporte des opinions très arrêtées sur la question italienne, opinions qui seront nécessairement d'un grand poids auprès de ses collègues du Ministère et du Parlement. Si au lieu du rapport que je vous ai promis sur la position et le rôle de la députation bavaroise à Francfort, vous jugiez utile de connaître bien en détail les vues de M. Heckschar et jusqu'à quel point elles sont partagées par le petit nombre d'hommes qui s'occupent ici du congrès de Bruxelles, non seulement je m'empresserais de vous satisfaire, mais j'y joindrais un résumé aussi court et aussi complet que possible de la controverse à laquelle les affaires d'Italie ont donné lieu tant dans l'Assemblée Nationale que dans la presse. Je mettrai la main à l'œuvre avec plus de courage si entre tant de sujets qui s'offrent à mon étude et à ma plume je pouvais savoir au juste quel est celui au courant duquel vous désirez être mis immédiatement.

Il y en a un que j'aborderais volontiers de suite, celui de la presse allemande périodique ou non périodique dans ses rapports avec la France ; mais outre que l'Assemblée me fournit d'assez riches matériaux, je ne serai en mesure de commencer cet intéressant travail qu'après avoir exécuté, au moins en partie, le voyage nécessaire dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans notre dernière entrevue.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, votre très humble et obéissant serviteur.

Rio

Francfort, 9 février [1849]

MONSIEUR LE MINISTRE

Le grand événement de la semaine a été la note circulaire du Cabinet Prussien aux divers Etats de l'Allemagne, et il en est résulté dans la polémique intérieure et dans les esprits, une confusion inexprimable. La rédaction en est tellement embrouillée que chaque parti et même chaque nuance de parti a pu, sans mauvaise foi, l'interpréter à sa manière, et ces interprétations se croisant avec les commentaires plus ou moins

intéressés qu'a dû enfanter un texte surchargé d'ambiguïtés et d'arrière-pensées, ont donné à la presse périodique une physionomie toute particulière et assurément peu attrayante pour l'observateur étranger. Immédiatement après cette publication la controverse s'était tournée à l'aigreur entre les partisans des deux dynasties de Habsbourg et de Hohenzollern.

Aujourd'hui l'aigreur y est encore, mais en moins forte dose que la subtilité, qui est l'élément où se complait le génie germanique, qu'il s'agisse de politique, de religion ou de philosophie, et s'il faut assigner à cette subtilité une partie spéciale, c'est plutôt dans le Nord de l'Allemagne que dans le Midi. Cette supériorité peu enviable ne s'est peut-être jamais si clairement manifestée que dans la circonstance présente. La circulaire était impatiemment attendue comme devant résoudre la grande difficulté du moment, et ceux à qui cette solution importait le plus, savaient combien les Ministres du Roi de Prusse, leurs complices, avaient eu de peine à lui arracher cette déclaration qui s'accordait peu avec les assurances récemment données par lui à la Cour de Vienne. A force d'ambiguïtés, de réticences, de contradictions, et de contorsions dans le style, on est parvenu à vaincre ses scrupules et l'on a vu enfin paraître cette pièce qui est un véritable scandale pour les esprits honnêtes. Parmi les déterminations à prendre relativement au futur pouvoir exécutif et à la position respective des divers états, il n'en est pas une qui ne soit justifiée d'avance par quelque phrase ou quelque mot imperceptible, habilement intercalé dans ce document, que je vous expliquerais volontiers plus au long si je n'avais lieu de croire que toutes les explications désirables sur ce sujet vous seront déjà parvenues par plus d'une voie. Je n'en fais mention ici que pour compléter l'ensemble de mes vues sur ce qui se passe en ce moment d'un bout à l'autre de l'Allemagne. C'est pour ainsi dire le point culminant de la désorganisation qui a commencé l'année dernière et à laquelle aucun souverain, grand ou petit, aucun homme d'Etat, conservateur ou libéral, n'a su opposer une digue. Il y a même des pays qui passent pour être féconds en intelligences supérieures, où l'aveuglement a paru croître avec les difficultés. Cette progression singulière a eu lieu en Prusse où l'on vient encore dans les derniers temps de refroidir par de nouveaux griefs le zèle monarchique déjà bien tiède des populations catholiques. Croiriez-vous qu'après la récente lettre pastorale du Prince Evêque de Breslau, qui mettait au nombre des devoirs religieux le paiement de l'impôt refusé par la Chambre de Berlin, on a choisi ce moment pour réveiller en Silésie de vieilles chicanes sur la possession des églises catholiques et cela, quand on venait de commettre une autre faute non moins grave en donnant à la Westphalie un Gouverneur qui, pour son premier exploit à l'Assemblée de Francfort souscrivait une pétition scandaleuse contre le célibat des prêtres. Il est vrai qu'on vient de lui désigner un successeur, mais il était déjà trop tard, comme on l'a vu par le résultat des élections de la semaine dernière qui, dans la Westphalie comme sur le Rhin, ont été presque entièrement en faveur des candidats ultra-démocratiques. Le

clergé a eu beau lutter contre cette tendance, il n'a fait que compromettre sa popularité qui l'année dernière était assez puissante pour faire triompher plusieurs candidats ecclésiastiques parmi lesquels figurait l'Evêque de Munster lui-même.

La question de l'Empereur héréditaire, que les hommes d'Etat prussiens croyaient voir déjà résolue en faveur de leur Roi, c'est-à-dire d'eux-mêmes, ne fit qu'ajouter à leur outrecuidance, et il y eut un journal de Berlin qui poussa la folie jusqu'à signaler la proclamation du futur Empereur comme le commencement d'une ère nouvelle en faveur du protestantisme pour la propagation duquel dans le reste de l'Allemagne on allait avoir à sa disposition une grande force intellectuelle et matérielle. Cet article aussi indiscret qu'insolent fut même dénoncé à l'Assemblée de Francfort et produisit dans toute l'Allemagne les effets que vous pouvez imaginer. Si au moins on s'était borné à ce genre de tort qui attire la haine sur la tête de ceux qui s'en rendent coupables, mais la haine sans mépris. On a eu la maladresse d'y joindre le tort de la mauvaise foi, et même de faire paraître ce tort plus grave qu'il n'est réellement. Le choix du négociateur (M. Bunsen) avait rendu d'avance la négociation suspecte, et quand la circulaire dont il était porteur a été connue du public, on a dit, à tort ou à raison, que l'œuvre était en parfaite harmonie avec l'ouvrier. De plus, son séjour ici a été marqué par une circonstance qui n'a échappé à personne, je veux dire par un redoublement d'aigreur et de perfidie dans les journaux ministériels qu'il avait à sa disposition. Pendant qu'on avait l'air de tendre une main amicale à l'Autriche dans la pièce officielle, on s'efforçait de la rendre impopulaire et même odieuse par des insinuations mensongères qui, ayant pour point de départ des actes réels, n'en étaient que plus propres à produire l'effet désiré.

C'est ainsi qu'on a dénaturé la proposition faite par le Cabinet d'Olmütz d'organiser les différents États allemands de manière à en former cinq ou six centres ou faisceaux de forces assez imposantes pour déjouer à l'avenir les tentatives révolutionnaires. Le gouvernement prussien ne s'est pas contenté de divulguer cette communication ; il l'a présentée dans ses journaux de Berlin et de Francfort comme une proposition plus ou moins déguisée de confiscation ou de médiatisation des petites souverainetés au profit des grandes qui les avoisinent. Mais les partis se surveillent réciproquement avec trop de soin pour que de pareilles manœuvres ne soient pas démasquées. Les ministres dont le rôle se joue à Francfort n'ont pas même pu dérober à leurs adversaires la connaissance d'un fait qui a gravement compromis leur dignité ; c'est qu'ils mettent à profit leurs loisirs de Secrétaires d'État sans département, pour fournir à la presse ministérielle des articles plus dignes d'un homme de parti que d'un homme d'État, et dans lesquels le gouvernement français est assez peu ménagé. C'est M. Bassermann de Mannheim qui alimente plus particulièrement cette polémique indécente, et je crois qu'aucun de ses collègues, excepté peut-être M. Beckerath, ne lui sait mauvais gré de cette

œuvre de surérogation qui a plus d'une fois profondément blessé le Vicaire de l'Empire, en sa qualité de membre de la famille de Habsbourg. Il disait encore l'autre jour, à la suite de confidences pénibles sur sa position, qu'il aimerait cent fois mieux retourner dans ses montagnes de Syrie. Je pourrais ajouter d'autres détails qui feraient ressortir davantage le désordre du gouvernement central. Que serait-ce donc si je le considérais dans ses relations diverses avec les états séparés, dont on peut dire qu'il n'y a pas deux qui soient dans des rapports identiques avec lui. Telle dynastie qui s'inclinerait volontiers devant un Empereur prussien, trouve dans ses sujets ou dans les députés qui les représentent, des dispositions toutes contraires. D'ailleurs, ce sont les chambres qui veulent resserrer le lien avec le pouvoir central, tandis que le souverain est tout préoccupé de l'indépendance de sa petite couronne, ayant tantôt pour et tantôt contre lui le vœu des associations de tout genre dont l'Allemagne est maintenant toute couverte.

Au milieu de toutes ces manifestations contradictoires, il devient très difficile de connaître le véritable vœu de chaque pays, à moins qu'on ne divise et subdivise les populations suivant les intérêts divers qui les font agir ou parler. Il faut surtout tenir compte de la différence des lois électorales en vertu desquelles les députés ont été investis de leurs mandats, soit à Francfort, soit dans les différentes capitales de l'Allemagne. Les Chambres badoises, par exemple, produit d'une élection antérieure à la Révolution de Février, forment, par la prédominance de l'élément conservateur, un contraste fort étrange avec la députation ultra-démocratique du Grand Duché de Bade à Francfort, et c'est là que se trouvent les plus dangereux ennemis du Gouvernement badois. En Bavière les élections pour l'Assemblée Nationale avaient été généralement dans le sens du particularisme, tandis que celles qui viennent d'avoir lieu pour la Chambre de Munich paraissent être dans un sens opposé, de sorte qu'on regarde ici l'opposition du Roi de Bavière comme neutralisée par cet incident tout à fait inattendu. Dans la Hesse Darmstadt la Chambre des Députés a voté pour un Empereur prussien tandis que ses représentants à Francfort ont presque tous voté contre. Dans la Hesse électorale on a poussé le dévouement à la Prusse jusqu'à prendre en considération une proposition tendant à faire chasser de l'Assemblée de Francfort tous les députés autrichiens. Mais il faut remarquer que ce pays ne peut avoir une représentation *fidèle* qu'à condition de l'avoir bien *mauvaise*. Là, comme en Saxe, comme dans le Grand Duché de Bade, comme dans le Palatinat, le suffrage universel ne produira jamais que des résultats embarrassants pour toute espèce de gouvernement. On accuse la Prusse d'avoir prévu ces résultats et d'avoir eu la pensée secrète de les exploiter plus tard à son profit quand elle a inséré cette clause dans la charte octroyée dont elle fait aujourd'hui le premier essai. Dans cette hypothèse, peut-être inadmissible, le suffrage universel aurait été accordé pour mettre les autres Etats dans la nécessité de subir, à leurs risques, la même épreuve, et de recourir ensuite à une grande puissance militaire, pour les délivrer des

maux qui ne manqueront pas d'en sortir. On appuie cette accusation d'un fait très grave et très authentique, puisqu'il est fourni par le directeur du Bureau de Statistique à Berlin, savoir, que sur trois millions six cent mille sujets prussiens qui participent au suffrage universel, il y a deux millions quatre cent mille prolétaires. On a peine à croire qu'un gouvernement qui se pique de surpasser en intelligence tous les autres, se soit jeté volontairement et sans arrière-pensée dans un tel gouffre. En résumé, jamais l'Allemagne, dans ses plus mauvais jours, n'a offert une telle complication de vues et d'intérêts ; et la réponse du Cabinet autrichien à la note du Roi de Prusse (laquelle a été reçue aujourd'hui même) ne semble pas être de nature à calmer les inquiétudes des patriotes Allemands.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

Rio

10 février [1849].

MONSIEUR LE MINISTRE

La controverse entre le parti prussien et ses adversaires a pris depuis quelque temps un tel caractère d'animosité que je suis surpris de trouver tant d'indifférence dans la presse française sur la question vitale qui s'agit en ce moment d'un bout à l'autre de l'Allemagne. La note du Cabinet de Prusse n'a pas même été traduite, celle de l'Autriche ne l'a été que par le *Journal des Débats*, et le *Constitutionnel* qui n'a traduit ni l'une ni l'autre est cependant celui qui s'occupe le plus des débats du Parlement de Francfort. Mais il s'en occupe d'une manière bien embarrassante pour ceux qui s'efforcent de persuader aux Allemands méridionaux que le Gouvernement français, dont ce journal passe pour être l'organe au moins semi-officiel, ne favorise pas les prétentions de la Prusse. Aussitôt que les deux notes ont été rendues publiques, j'ai eu la pensée d'extraire de la première tout ce qu'elle renferme d'essentiel et d'intelligible, de placer, brièvement et clairement, en regard les affirmations et les dénégations de la seconde, et de faire ressortir de mon mieux les arrière-pensées contenues dans chacune d'elles ; mais je n'ai pas pu me défaire de la conviction importune que ce travail vous avait déjà été adressé par des personnes mieux placées que moi pour donner de l'autorité à leurs explications. Je me contenterai donc de vous reproduire aussi exactement que je pourrai le point de vue d'où les divers partis qui divisent l'Assemblée de Francfort ont jugé ces deux étranges documents qui peuvent avoir des conséquences incalculables.

Relativement au manifeste prussien, on a reproché à son auteur ou plutôt à ses auteurs (Camphausen et Bunsen) de n'y avoir déguisé aucune des prétentions hautaines qui ont tour à tour froissé et fatigué les États secondaires, et qui ont provoqué dans le domaine de la littérature comme dans celui de la politique une réaction encore très vivace qui exi-

geait plus de ménagements de la part des provocateurs. Vous aurez sans doute remarqué le passage où la Prusse se proclame pour ainsi dire la première puissance intellectuelle et matérielle de l'Allemagne. J'aurai occasion, dans un autre rapport, de vous expliquer en quoi consiste et comment s'exerce cette prétendue suprématie intellectuelle. Il suffit maintenant de vous citer la formule par laquelle on l'exprime : *la Prusse, dit-on, est une idée, et si cette idée n'existait pas il faudrait l'inventer pour l'Allemagne.*

En lisant cette circulaire on s'est souvenu de la proclamation du 20 mars dans laquelle le Roi de Prusse, qui se disait tout à coup inspiré par les événements du jour, déclarait vouloir se mettre à la tête du grand mouvement national qui faisait explosion autour de lui, déclaration que son impopularité rendit tout à fait stérile, et dont les gouvernements et les peuples lui surent assez mauvais gré. Maintenant on dit qu'il a voulu prendre sa revanche et qu'il l'aurait même prise beaucoup plus tôt sans les difficultés intérieures que lui ont suscitées ses propres sujets. On a récapitulé et rapproché une foule de faits intermédiaires dont on avait ignoré le vrai sens et le vrai but, et on ne s'est fait aucun scrupule de leur donner l'interprétation la plus compromettante pour le Roi, et surtout pour ses conseillers. Comme la plupart de ces accusations reposent sur des conjectures, je ne crois pas devoir vous en entretenir, de peur de leur donner trop de place aux dépens des faits positifs et parfaitement constatés. Trois de ces faits, sur lesquels il est impossible d'élever le moindre doute, ont mis le comble à l'exaspération du parti qui repousse l'idée d'un Empereur héréditaire prussien. 1^o L'abus déloyal qu'on a fait d'une communication du cabinet autrichien sur l'organisation future des petits Etats menacés d'anarchie ; 2^o Les signatures mensongères qui ont été apposées par les Membres du Ministère à des lettres qu'on supposait avoir été approuvées et signées par le Vicaire de l'Empire, tandis qu'il n'en avait eu aucune connaissance ; 3^o Les mesures machiavéliques auxquelles on a eu recours dans l'expédition du Schleswig-Holstein, pour rendre impossible toute solution qui ne serait pas conforme aux vues ambitieuses de la Prusse.

Aucun de ces trois faits n'étant d'une fraîche date, je les suppose déjà parvenus à votre connaissance et par conséquent, sans entrer dans plus de détails, je me contente de les signaler comme ayant puissamment contribué à l'animosité dont je suis témoin depuis quelques jours.

Celle du parti Prussien n'est pas moindre, et de plus il s'en veut à lui-même de sa mauvaise manœuvre. Il est curieux d'entendre ceux qui ne tiennent à ce parti que par nécessité, maudire la fatalité qui les condamne à être solidaires de l'impopularité prussienne. Ils en veulent à toutes les dynasties allemandes de leur stérilité en hommes capables, et se jetteraient volontiers par désespoir dans les aventures républicaines. Ceux-là forment la fraction la plus honnête et la plus intéressante, et c'est ordinairement de leur bouche que sortent les objections les plus raisonnables contre l'Autriche. Ils reprochent à cette puissance d'avoir

longtemps comprimé chez elles les deux grands et peut-être les deux seuls moyens de régénération sociale, en prenant une attitude et des mesures de défiance contre les prédicateurs de la science et contre les prédicateurs de la foi. Ils lui reprochent de n'avoir fait que juxtaposer et exploiter les diverses populations soumises à son sceptre, et de n'avoir pas même songé à se poser le problème d'un organisme ou d'une assimilation quelconque. Ils se plaignent que l'Autriche veuille faire retomber sur toute l'Allemagne les embarras intérieurs qu'elle s'est créés à elle même, et dont il est impossible de prévoir le terme. En ce qui concerne la note destinée à servir de réponse à celle du Cabinet prussien ils lui trouvent en général un caractère trop négatif, et ils regardent comme une mauvaise plaisanterie l'esquisse vague et utopique d'une constitution future dont l'application à toutes les parties de l'Allemagne fera refluer son antique gloire. Quant à la protestation menaçante qui termine cette note et qui repousse toute autorité centrale exercée par un Prince allemand quelconque, ils la regardent comme un insolent défi et comme le complément des exécutions commandées par Windischgrätz. Mais ces reproches ne sont rien, si on les compare aux déclamations furibondes des fanatiques du parti. Leur organe le plus accrédité, la *Gazette allemande* fondée tout exprès l'été dernier pour préparer de loin l'avènement de la dynastie de Hohenzollern, ne cesse depuis quinze jours de faire appel aux passions les plus mauvaises contre les adversaires de son projet favori. Le suprême remède qu'elle invoque est une guerre à outrance entre les deux partis, comme l'unique préservatif contre le régime de terreur qui ne peut manquer de s'établir en Allemagne par suite des torts accumulés des gouvernements envers les peuples : et pour aider à l'accomplissement de sa propre prophétie, l'auteur prodigue l'injure et la menace à tous les Souverains de second ordre qui n'acceptent pas l'hégémonie prussienne, et comme parmi les souverains rebelles il y a deux Catholiques, et que d'ailleurs les griefs des Catholiques contre la Prusse ont plus contribué que toute autre chose à rendre cette puissance impopulaire dans le Midi de l'Allemagne, le journal ministériel se venge sur le Catholicisme même en publiant des articles remplis des insultes les plus grossières contre le Pape et contre la Papauté. Les journaux les plus révolutionnaires de Rome et de Florence n'ont pas encore égalé sa violence ou plutôt son délire. Je vous signale ce fait comme très grave à cause de l'importance du ministère et de la renommée littéraire de son principal fondateur. Au reste cette polémique constate la mésintelligence plutôt qu'elle ne la produit, et il faudrait remonter bien haut pour en déduire toutes les causes.

Désormais tous les efforts qu'on tentera pour replâtrer l'ancienne alliance, n'aboutiront à aucun résultat satisfaisant. Je sais par un député qui a été tout exprès à Olmütz pour dénoncer les menées secrètes du Cabinet prussien, quel effet a produit sur le jeune Empereur la découverte d'une duplicité aussi étrangère à son caractère qu'à celui du Roi de Prusse quand il avait son âge. Un cri de noble incrédulité lui échappant d'abord, il est devenu tout pâle, non par l'effet de la peur, mais par l'ef-

froi que lui a causé ce sinistre début dans ses relations avec ses pairs. Il n'est pas à supposer que l'impression reçue par ses conseillers immédiats soit en désaccord avec les siennes. Le langage que tient ici M. de Schmerling, son plénipotentiaire, le plus fin et le plus réservé des diplomates, est très significatif parce qu'il semble sortir à dessein de sa réserve habituelle.

Les députés autrichiens qui correspondent directement avec la Cour d'Olmütz, ne gardent pas tous de ménagements, et la *Gazette de Francfort*, journal tout récemment fondé pour servir d'organe à ce parti, ne néglige aucun des avantages que lui donnent les imprudences *inouïes* de ses adversaires. Mais ce qui est plus décisif que tout cela, c'est un article publié par un journal de Vienne qui passe pour l'organe du Ministre Stadion. Dans cet article on aborde sans détour la question d'un lien fédéral entre l'Autriche et les états du Midi de l'Allemagne, qui n'ont vis-à-vis d'elle ni rivalité d'industrie, ni opposition de mœurs, et on insiste très particulièrement sur le droit qu'ont les peuples de se grouper d'après leurs *idées* et leurs intérêts. Il faut remarquer que cette manifestation presque audacieuse a suivi de très près le vote unanime et inattendu de la Chambre des Députés de Bavière, contre un Empereur prussien. Ce dernier événement a produit à Francfort et dans le reste de l'Allemagne une très grande sensation, par suite de laquelle la Chambre des Députés de Stuttgart s'est prononcée à peu près dans le même sens, et le Grand-Duc de Bade s'est montré assez disposé à rétracter son adhésion prématurée au vote sollicité par M. de Gagern et ses amis.

La seconde lecture du projet de Constitution va décider du sort de l'Allemagne. La défaite du parti prussien n'est pas douteuse, du moins sur la question de l'Empereur héréditaire, mais quand il faudra venir à la discussion des paragraphes 2 et 3 qui imposent à l'Autriche une alternative si dure relativement à ses provinces non-allemandes, il est possible que le parti autrichien soit battu à son tour, quand les membres de la gauche cesseront de voter avec lui. L'Autriche aurait un moyen tout simple de s'assurer la victoire ; ce serait de faire procéder sur-le-champ à l'élection de 80 membres qu'il lui reste à envoyer au Parlement de Francfort. L'arrivée de cette imposante réserve dans le moment le plus décisif, ne laisserait aucun espoir *légal* à ses adversaires ; mais il est facile de prévoir que la résignation sera la dernière vertu que les vaincus inculqueront à eux-mêmes et aux autres. Dans la prévision de leur défaite et de la solution purement négative qui sortira des débats parlementaires, ils ont nourri une arrière-pensée dont ils ne font plus aujourd'hui un mystère, c'est d'organiser, depuis les bords de la Baltique jusqu'à la ligne du Mein, une Allemagne forte par sa centralisation et par son épuration de tous les éléments hétérogènes, et de se charger, sans le concours des obscurantistes du Midi, d'accomplir les grandes destinées auxquelles est appelé le génie germanique sous la direction de la *première puissance intellectuelle du monde*.

Cette pompe d'espérance et de langage forment un contraste curieux

avec la médiocrité des personnages politiques qui ont successivement paru sur la scène depuis un an dans les pays compris entre ces deux limites. Vous savez mieux que moi combien il faut être aveugle ou indulgent pour fonder l'espoir d'un avenir grandiose sur des hommes d'Etat de la trempe de ceux qui ont joué les premiers rôles soit à Berlin, soit à Francfort. Le Ministre Struve dans le petit royaume de Hanovre, est le seul qui ait rempli et même surpassé l'attente de ses concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

Rio.

Francfort, 12 mars [1849].

MONSIEUR LE MINISTRE,

L'histoire de l'Allemagne pendant les trois dernières semaines a été calme à la surface mais il y avait à l'intérieur une fermentation sourde qui commence enfin d'éclater. Dans tout ce qui se prépare, il est presque impossible de faire la part de la sagesse et de la prévoyance humaines ; il semble que les esprits et les événements soient mus par des forces aussi aveugles que celles de la nature physique. Vous savez la mission dont avaient été chargés trois membres de l'Assemblée Nationale qui sont allés communiquer au cabinet d'Olmütz certaines modifications introduites par le parti anti-prussien dans le premier projet de la Constitution. Au moment de leur départ tout promettait une victoire définitive à ceux qui leur confièrent cette négociation, et leurs adversaires, regardant leur position comme presque désespérée, ne songeaient plus qu'à la manière de se venger de leur défaite. Depuis Francfort, les rôles et les positions ont été complètement intervertis et le rêve des partisans d'un Empereur héréditaire prussien n'a jamais eu tant de chances à se réaliser. D'après mes propres observations et d'après les renseignements que je tiens de bonne source, voici comment les choses se sont passées.

D'abord la nouvelle de l'entrée des Russes en Transylvanie a confirmé un soupçon qui était depuis longtemps dans les esprits, mais qui n'avait pas encore figuré comme argument dans les débats parlementaires. Le gouvernement autrichien a vainement essayé de réparer par un prompt désaveu, le tort que cette malencontreuse protection lui a fait dans l'opinion publique. Les adversaires avaient trop beau jeu pour ne pas exploiter impitoyablement une si bonne fortune, et les dénégations officielles qui ont été faites coup sur coup dans la presse, ont été accueillies presque partout avec une invincible incrédulité. Tous les Députés de la Silésie et de la Saxe, sans distinction de croyances religieuses ou politiques, se sont prononcés avec énergie contre cet appel fait à une puissance barbare qu'ils détestent d'autant plus que leur pays en est plus rapproché. Plusieurs députés bavares ont constamment voté en faveur de l'Autriche ont été aussi scandalisés que déconcertés par cette nouvelle et je

ne doute pas que la même remarque ne soit plus ou moins applicable aux représentants des autres États. Cependant il n'était résulté de ce premier scandale qu'un accès de tiédeur, mais non pas une désorganisation de la majorité. Cette désorganisation s'est manifestée clairement pour la première fois il y a quatre jours à l'occasion de l'insistance avec laquelle le côté gauche de la Chambre a demandé qu'on procédât immédiatement à la seconde lecture de la loi électorale qui forme sa conquête la plus précieuse à cause du suffrage universel obtenu contre son attente, mais non encore définitivement sanctionné. Cette concession du suffrage universel était le prix de l'alliance peu naturelle que les circonstances avaient formée entre le parti républicain et les députés conservateurs qui voulaient par-dessus tout l'exclusion d'un Empereur prussien. Aux yeux de tous ceux qui connaissent le prolétariat allemand, la large part qu'on lui fait dans les élections futures est une imprudence qui pourrait coûter bien cher et c'est pour cela que plusieurs membres ont paru disposés à rétracter leur vote à la seconde lecture. Sur le bruit qui s'en est répandu, le côté gauche a posé nettement la question à ses alliés de la droite chez la plupart desquels la conscience a prévalu sur les intérêts de parti et l'ajournement de la seconde lecture a été adopté par une majorité considérable. Dès ce moment l'Assemblée se divisait en trois fractions, dont aucune n'avait pour elle la majorité, ce qui aurait prolongé indéfiniment la crise parlementaire, si un nouvel incident tout à fait imprévu, ne fût venu aujourd'hui même consterner les uns et remplir les autres des plus glorieuses espérances.

Au commencement de la séance, un député badois, que je vous ai nommé plusieurs fois, le professeur Welcker, jusqu'à présent l'un des adversaires les plus dangereux et les plus acharnés de l'hégémonie prussienne, est venu, à la grande surprise de tous ses collègues, rétracter sans embarras tous ses discours antérieurs, et demander comme mesure d'urgence que le Roi de Prusse fût reconnu pour Empereur héréditaire. L'agitation qui a suivi cette motion était telle qu'il a fallu lever la séance sans aucune discussion.

Vous répéter tous les commentaires auxquels ce revirement subit a donné lieu serait impossible et inutile. La circonstance la plus frappante pour ceux qui ont eu le temps d'en être instruits c'est que ce même député Welcker haranguait encore hier soir ses collègues du *Club de la Cour de Paris* dans un sens aussi prononcé que jamais contre les prétentions de la Prusse. Ce n'est pas la nuit qui a porté conseil ; c'est suivant la conjecture des personnes les mieux informées, l'effet d'un renseignement très positif arrivé ce matin même de Vienne sur les intentions ultérieures de l'Autriche relativement au Parlement central, question vitale pour l'Allemagne et sur laquelle il a été impossible jusqu'à présent d'obtenir du Cabinet d'Olmütz une réponse catégorique. Toutes celles qu'il a faites sur ce sujet ont été évasives, et il paraît que les 3 députés qui sont maintenant à Vienne n'en ont pas obtenu de plus satisfaisante. On dira probablement dans les journaux et dans les correspondances que c'est

la constitution octroyée par le jeune Empereur qui a été la cause déterminante de cette révolution parlementaire. Mais tout le monde s'attendait depuis si longtemps à cette mesure, qu'on était peu disposé à le blâmer d'avance à cause du discrédit dans lequel était tombée la diète autrichienne, et à cause des discours ultra-révolutionnaires prononcés dernièrement dans son sein et applaudis par une majorité factieuse. Cependant on ne peut nier qu'il y ait dans cette nouvelle charte des articles très propres à nourrir la défiance dont le gouvernement autrichien est devenu l'objet. Ce plan de centralisation gigantesque qui doit embrasser toutes les parties de la Monarchie laisse entrevoir des vues peu rassurantes pour l'Allemagne proprement dite. On voit que rien n'est coordonné à la constitution centrale à laquelle le Parlement de Francfort a consacré de si longs travaux. Il est clair qu'on veut se faire une destinée tout à fait à part, et se mettre en mesure, sinon de dicter la loi, au moins de ne la recevoir de personne.

Une conversation très longue que j'avais eue avec le plénipotentiaire autrichien M. de Schmerling, m'avait déjà fait pressentir l'esprit dans lequel la nouvelle constitution serait rédigée, et les lacunes qu'on aurait à y signaler, mais il était physiquement impossible à l'Autriche de satisfaire à la fois à toutes les exigences intérieures, et elle a pourvu d'abord au plus pressé. Tout dépendra maintenant de l'accueil qui sera fait à la nouvelle constitution par les populations slaves. Les témoignages de sympathie adressés par les Associations nationales de Prague et d'Agram à la diète de Kremsir, ont pris, dans les derniers temps, un caractère d'hostilité très alarmante contre le Ministère et ses tendances, et peuvent faire craindre quelque explosion semblable à celle de l'année dernière, si les mécontents trouvent que les concessions faites aux diverses nationalités qui s'agissent dans l'Empire, ne sont pas suffisantes. Déjà plusieurs agents de la Slowanka Lippa, sont venus à Francfort pour fraterniser avec les députés républicains et pour les exhorter à rompre tout pacte avec les partisans de la dynastie autrichienne. Mais ce qui donnera lieu au plus grand nombre de défections, ce sera l'Alliance Russe que personne ici n'ose nier et encore moins défendre, à quelque parti politique qu'on appartienne. Le sentiment le plus distinctement exprimé au milieu de la surprise et de l'agitation de ce matin était celui de l'indignation contre les auteurs et les conseillers de cette mesure à laquelle aucune épithète injurieuse n'était épargnée. Je dois vous ajouter que dans certains groupes on parlait d'une Alliance récemment conclue entre la France, l'Autriche et la Russie. Ce n'est pas précisément l'Alliance elle-même qui a le plus monté les têtes, c'est plutôt la prétention attribuée à l'Empereur Nicolas de ne reconnaître la validité d'aucune combinaison contraire aux traités de 1815.

C'est sur la considération de l'atteinte portée à la dignité nationale par l'insolence de ces prétentions et par la lâcheté de ceux qui les reconnaissent que le député Welcker a motivé l'urgence de sa proposition relativement à l'envoi immédiat d'une grande députation à Berlin pour offrir

au Roi de Prusse la dignité d'Empereur héréditaire. Il faut que le mal ou le danger auquel il se propose d'obvier soit d'une nature bien pressante, puisqu'il propose d'adopter par un vote d'ensemble et sans discussion de détails, le projet de constitution tel que l'a rédigé le comité spécial chargé de ce travail. C'est après-demain que doit se débattre cette grande question. Le parti prussien va se trouver renforcé par la défection de plusieurs membres du parti contraire aux yeux desquels l'alliance avec la Russie est un tort inexpiable, et le parti méridional privé désormais de ses auxiliaires de la gauche, va nécessairement se trouver en minorité.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

Rio.

Francfort, 13 mars 1849.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Les événements se précipitent avec tant de rapidité, qu'une correspondance journalière suffirait à peine pour les signaler et les commenter. Ma conjecture sur la véritable cause de la défection si éclatante du député Welcker s'est complètement vérifiée. Ce n'est ni sa position officielle comme plénipotentiaire de Bade, ni la charte octroyée par le jeune Empereur, qui a fait tomber tout à coup cette bombe au milieu de l'Assemblée Nationale; c'est la connaissance anticipée qu'il avait obtenue par ses correspondances de Vienne d'une nouvelle note du Cabinet autrichien, plus nette et plus hardie qu'aucune des précédentes, et destinée sans doute à faire cesser les incertitudes qui tourmentent depuis plusieurs mois les patriotes allemands. L'Autriche revient tout simplement à son programme ministériel du 25 novembre en ce qui concerne la position qu'elle veut prendre, vis-à-vis des autres Etats de l'Allemagne, c'est-à-dire qu'elle répudie formellement le point capital du programme de M. de Gagern, celui de l'alliance intime avec l'Autriche, en dehors de l'Etat fédéral qu'il s'agit de fonder. Elle déclare formellement qu'elle n'entend pas sortir de la patrie commune, et cette déclaration, rapprochée des paroles presque menaçantes contenues dans une note précédente ne laisse aucun doute sur la résolution qu'elle a prise pour les éventualités qui contrarieraient trop ses vues. Pour rendre ses excuses plus acceptables, elle offre la séduisante perspective d'une communauté d'intérêts matériels jusqu'à présent impossible, à cause de la législation exceptionnelle de la Hongrie, et elle offre sa coopération pour organiser une forte Allemagne qui étendra *un bras puissant sur terre et sur mer*. Du reste, ce document justifie les inquiétudes entretenues par la majorité de l'Assemblée Nationale sur la répugnance du Cabinet autrichien à se laisser contrôler par une assemblée populaire comme celle qui siège à Francfort. Ce grand dissentiment suffirait à lui seul, pour produire des conséquences incalculables. Aussi

le cri d'alarme et d'indignation jeté avant-hier par Welcker et ses anciens amis. a-t-il trouvé de prompts échos dans la presse ministérielle. On ne parle plus des batailles parlementaires que comme d'un prélude à des batailles plus sanglantes. Le parti qui depuis deux jours se proclame le parti vainqueur commence déjà à compter ses alliés au dedans et au dehors et il jette en passant un regard de défi ou de soupçon sur ses adversaires certains et probables. C'est dans cette dernière catégorie que le journal ministériel, ou plutôt le Ministre rédacteur de l'article, a rangé la France qui, selon lui, n'a pas encore pris un parti décisif, mais penche très fortement à se ranger du côté de l'Autriche et de la Russie, tandis que l'Angleterre qui se tient dans une sorte de position *boudeuse* vis-à-vis de la Prusse et de ses partisans, trahit de temps en temps d'une manière ou d'une autre sa prédestination à l'alliance prussienne, quand la crise sera arrivée au point où les tergiversations seront impossibles. Tout ceci est le commentaire et le développement d'une phrase très saillante du discours de Welcker, de celle où il dit que les nuages s'amoncellent du côté de l'Occident, et que la Patrie est doublement en danger. Je vous ai déjà fait mention dans ma dernière lettre des propos analogues qui se tenaient parmi plusieurs groupes de l'Assemblée à la fin de cette séance orageuse.

La fermentation n'a pas été moindre en dehors. Il faut que la consternation soit bien grande parmi les députés autrichiens puisque dans la réunion qu'ils ont convoquée pour délibérer sur le parti qu'ils ont à prendre, la question de savoir s'ils sortiront immédiatement de l'Assemblée de Francfort a été discutée sérieusement. Les Bavaïrois sont dans une perplexité plus grande encore : leurs adversaires dans l'anticipation de leur victoire prochaine, leur donnent malignement à entendre qu'il n'y a de salut pour eux que dans le repentir et dans la résignation au triomphe de la grande idée qu'ils ont combattue. Le premier ministre de Wurtemberg, Romer, qui est en même temps membre du Parlement et du Comité de Constitution est venu tout exprès de Stuttgart pour combattre la proposition de Welcker dont il prévoit les conséquences fâcheuses pour le petit royaume qu'il représente et dont il est le principal administrateur. Mais il a trouvé toutes les chances tournées contre l'Allemagne méridionale. Le parti des professeurs, pour rendre son triomphe indubitable, vient d'entamer aujourd'hui même une négociation avec le côté gauche auquel il promet, pour prix de son concours, de voter pour le suffrage universel, auquel le parti républicain tient plus qu'à toute autre chose.

Le seul obstacle que puisse désormais rencontrer l'exécution du grand projet, c'est la volonté personnelle du Roi de Prusse. Si l'on en croit une nouvelle télégraphique publiée hier soir et faiblement démentie par les journaux ministériels de ce matin, Frédéric-Guillaume aurait repoussé avec indignation l'idée de se prêter aux vues de M. Welcker et de ses partisans. Cette réponse est d'autant plus vraisemblable, qu'elle est en parfait accord avec les sentiments connus du Monarque prussien, et avec

les tendances conciliatrices des mesures dernièrement prises par son gouvernement. On a fait ici, d'ailleurs, l'observation très fondée qu'à partir du moment où ses mauvais conseillers se sont éloignés de lui, non seulement le langage officiel a changé mais on a vu la direction des relations extérieures confiée au Comte d'Arnim, c'est-à-dire à l'homme d'Etat le plus propre à maintenir ou à renouer les bons rapports avec le Cabinet autrichien, ce qui était à peu près impossible aussi longtemps que des diplomates comme MM. Bunsen, Camphausen et le Baron d'Arnim faisaient prévaloir leur funeste influence.

Il est donc très probable que le Roi de Prusse ne cédera qu'à la dernière extrémité. Le parti qui serait compromis par cette résistance a déjà organisé un plan d'attaque pour la surmonter. D'abord il compte que le vœu de l'Assemblée de Francfort exercera sur lui une sorte de contrainte morale, surtout si ce vœu est d'accord avec celui que le Parlement de Berlin a peut-être déjà exprimé dans son adresse en réponse au discours de la couronne. Par suite d'une manœuvre parlementaire habilement combinée entre le parti des professeurs et le parti prussien, quelques députés conservateurs dont le plus éminent est M. Wincke, ont donné leur démission à Francfort pour aller siéger à la diète de Berlin où ils ont promis de donner le signal d'une démonstration énergique en faveur du projet à la réalisation duquel ils tiennent tout autant que M. Dahlmann.

Ce professeur et ses fanatiques partisans paraissent décidés, si le besoin l'exige, à ne pas s'en tenir à la contrainte morale ; comme ils ne se dissimulent pas que le Roi de Prusse est désormais le seul Empereur possible, ils parlent tout haut d'extorquer une abdication au profit du Prince Royal dont le caractère leur offre plus de garanties, sans parler de l'ambition connue de la Princesse son épouse, sur l'influence de laquelle on se croit en droit de compter. Il s'est même trouvé dans le Comité de Constitution des orateurs hardis pour dire tout haut que si le Roi de Prusse hésitait, on saurait le guérir de ses hésitations. Les parties intéressées ne font ici aucun mystère de ces espérances et de ces intrigues. Le côté gauche est trop défiant pour les favoriser jusqu'au bout. Mais d'une autre part il est trop mécontent de la nouvelle constitution autrichienne et de la note qui l'accompagne pour rester tranquille spectateur du débat. Il fait à cette constitution un reproche bien singulier et bien instructif. C'est celui d'avoir soustrait, par l'affranchissement de l'Eglise, les biens ecclésiastiques à la confiscation dont il s'était bien promis de les frapper. Une autre lacune qui le blesse est le silence gardé sur la noblesse héréditaire. Quant à la proposition de supprimer tout parlement populaire central comme celui de Francfort, elle a mis tout un côté de la Chambre dans une véritable fureur.

Si la note autrichienne laissait encore quelques obscurités, elles auraient été dissipées par les explications verbales que vient de donner M. Heckschar, l'un des trois députés récemment envoyés à Olmütz et retournés depuis hier de leur mission. Il résulte de ces entretiens avec les deux principaux ministres de l'Empereur, que l'Autriche répudie net-

tement le programme de M. de Gagern, qu'elle veut entrer avec tous les Etats allemands et slaves dans le grand Empire Germanique. qu'elle tient absolument à un Directoire dont elle est décidée à ne céder la Présidence à personne, et qu'elle regarde comme presque indispensable la formation de six ou sept cercles dans lesquels on incorporerait les petites Principautés.

Il y aurait encore beaucoup de réflexions à faire et beaucoup de particularités à vous communiquer sur le sens et la portée des deux documents qui viennent de mettre toute l'Allemagne en émoi. Mais je suppose toujours que ceux qui vous transmettent les nouvelles importantes et les pièces officielles ne manquent jamais de les accompagner de tous les éclaircissements que vous pouvez désirer ; et j'en conclus très naturellement que les miens sont entièrement superflus. Je ne me permettrai la conclusion contraire que quand vous m'y aurez formellement autorisé.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, votre très humble serviteur.

Rio.

VU LE 21 MAI 1938 :

*Le Doyen de la Faculté
des Lettres,*

G. VENDRYES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

*Le Recteur de l'Académie
de Paris,*

G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

I. — MANUSCRITS AUTOGRAPHES CONSERVÉS DANS LES ARCHIVES PARTICULIÈRES

- A. *Journal de Rio*. Archives du Monastère des Bénédictins à Farnborough.
- B. *Journal et Correspondance de Montalembert*. Archives de la famille de Montalembert à La Roche-en-Brenil.
- C. Correspondance de Rio.
1. *Lettres reçues de Montalembert*. Id.
 2. *Lettres à Montalembert*. Id.
 3. *Lettres de Rio à sa femme*. Archives de la famille Pirie.
 4. *Lettres de Rio à ses filles*. Id.
 5. *Lettres de Rio à Richard Milnes*. Archives de Lord Crewe.
 6. *Lettres à divers amis : Le Quellec, le D^r Duc, etc.* Archives du Monastère de Farnborough.
 7. *Lettres de Gladstone*. Archives de la famille Pirie.
 8. *Lettres reçues de divers : Gladstone, Manzoni, Wiseman, Thiers, Ampère, Guizot, Brizeux, Doellinger, etc.* Id.
- D. *Correspondance de la famille de La Ferronnays*. Archives de M^{me} Geoffroy de Grandmaison et de la famille de Montalembert.
- E. *Histoire de Grand'Mère racontée par elle-même*. Manuscrit inédit appartenant à la famille d'Abbadie d'Arrast, communiqué par M^{me} la Comtesse du Saillant.
- F. *Divers : carnets, extraits de lectures, fragments*, provenant des différentes archives ci-dessus indiquées.

II. — ARCHIVES PUBLIQUES

- A. Archives départementales du Morbihan.
Série Ec, Série T.
- B. Archives du Ministère des Affaires Étrangères.
1. Allemagne 807.
 2. Italie 967.

III. — ŒUVRES DE RIO

- Discours prononcé à la distribution des prix du Collège Royal de Louis-le-Grand par M. Rio, professeur d'histoire.* Paris, Gratiot, 1826. In-12.
- Essai sur l'Histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité*, 2 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1828-1830. B. N.⁴ — R 49184-5.
- Dela Poésie Chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes. Forme de l'Art, Peinture.* Paris, Débécourt, 1836. In-8°. B. M. — P. M. 786. h. 6.
- La Petite Chouannerie. Histoire d'un collège breton sous l'Empire.* London, Moxon et Paris, Fulgence, 1842. In-8°. B. N. — La³⁵ 58.
- La Petite Chouannerie par A. F. Rio*, éd. abrégée et annotée par H. de D. Paris, Librairie de la Société bibliographique, 1881. In-12.
- De l'Art Chrétien* (tome II), Paris, Bray, 1855. In-12.
- Léonard de Vinci et son Ecole* (Extrait du tome II de l'Art Chrétien). Paris, Bray, 1855. In-18. B. N. — V 51592.
- Les Quatre Martyrs*, Paris, Douniol, 1856. In-12.
- De l'Art Chrétien*, 4 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1861-1867. B. N. — V. 51591; 2^e éd. Paris, Bray, 1874.
- Shakespeare catholique*, Paris, Douniol, 1864. In- 2. B. M. — P. M., 11765 a. a. a. 28.
- Michel-Ange et Raphaël avec un supplément sur la décadence romaine.* Paris, Hachette, 1867. B. N. — 8^o 7586.
- Epilogue à l'Art Chrétien*, 2 vol. in-8°. Fribourg en Brisgau, 1870. B. N. — V 51589-90.
- L'idéal antique et l'idéal chrétien.* Extrait de l'Art Chrétien, Paris, Didot, 1873. In-18. B. N. — V 51591.

IV. — TRADUCTIONS DES ŒUVRES DE RIO

- Della Poesia Christiana nelle sue Forme di A. F. Rio.* Prima versione dal francese per cura F. Boni, con introduzione discorsiva dello stesso, et annotazioni del bar. di Rumohr, Venezia, 1841. In-18.
- The Poetry of Christian Art*, Translation by Miss Wells, London, Boswell, 1854. B. M. — 786 h. 37.

1. Cotes. { 1. B. N. Bibliothèque Nationale.
2. B. M. British Museum.

Nous faisons suivre généralement les titres des ouvrages cités de leur cote à la Bibliothèque Nationale ou au British Museum. Les numéros non accompagnés d'une indication de cote seront considérés comme ayant été consultés dans des collections ou des bibliothèques particulières.

The Four Martyrs, London, Burns, 1856, in-8°. B. M. — P. M. 4825 b. 18.

Leonardo da Vinci e la sua scuola. Illustrazioni storiche e note pubblicate per cura di Felice Turotti colla traduzione dell'opera suddette di F. Rio. Traduzione di V. De Castro, Milano, Sanvito, 1857. In-8°, pp. xii-467. B. M. — P. M. 7856 a. a. a. 19.

Die vier Martyren. Aus dem Französischen übersetzt von Placidus Plattner. Innsbruck, 1857.

Shakespeare. Aus dem Französischen übersetzt von Karl Zell. Friburgh en Brisgau, 1864, in-8°. B. M. — P. M. 11765 b. b. b. 23.

V. — REVUES DANS LESQUELLES ONT PARU DES TEXTES DE RIO.

LE CORRESPONDANT. B. N. — Z 21417.

L'Angleterre et le Catholicisme, 25 mai 1851, p. 192.

Philippe Howard, comte d'Arundel, 25 mars 1856, p. 2435.

La Renaissance et la Papauté, 25 mars 1861, p. 607.

La Religion de Shakespeare, 25 mars 1864, p. 2704.

Vasari, 1 sept. 1874.

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE. *Cours sur l'Art Chrétien*, juillet 1836, p. 106. B. N. — Z. 21636.

NOTES D'ART et D'ARCHÉOLOGIE. *La décadence florentine*, oct., nov., déc. 1892. B. N. — 8° V 22062.

VI. — AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

ALFARIC (Prosper). — *Laromiguière et son Ecole*. Paris, « Belles Lettres », 1929, in-8°, vii-324 p. B. N. — 8° Z 23542 (5).

ALLANIC (J.). — *Histoire du collège de Vannes*. Rennes, 1902.

AMPÈRE (J.-J.). — *La Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature*. Paris, Didier, 1848. In-12. B. N. — Z 40259.

ARTAUD DE MONTOR (A.-F.). — *Considérations sur l'état de la peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël* par un membre de l'Académie de Cortone. Ouvrage servant de catalogue raisonné à une collection de tableaux des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Paris, Mongie, 1808. In-8°, 43 p. B. N. — V. 30837

ATTWATER (Donald). — *The Catholic Church in Modern Wales*. London, Burns Oates Washburne, 1935. B. M. — 20019 b. b. b. 15.

BAINVEL (Pierre). — *Episode de 1815. Souvenirs d'un écolier*. Paris, Pellet, 1846. In-8°, 68 p. B. N. — Lb¹⁶ 409 bis.

BALDENSBERGER (F.). — *Le mouvement des idées dans l'Emigration Française (1789 1815)*. Paris, Plon-Nourrit, 1924. 2 vol. in-8°. B. N. — 8° La 34 88.

- BARBIER (Auguste). — *Il Pianto*. Paris, Canel, 2^e éd. 1833. In-8°, 126 p. B. N. — Ye 14815.
- BAUNARD (M^{sr}). — *Frédéric Ozanam d'après sa correspondance*. Paris, de Gigord, 6^e éd., 1926. In-8°, xx-610 p. B. N. — 8° Ln²⁷ 58150.
- BAUNARD (M^{sr}). — *Un siècle de l'Eglise de France*, Paris, de Gigord, 1900. B. N. — 8° V 13813.
- BAUTAIN (L.) — *De l'enseignement de la philosophie en France au XIX^e siècle*. Strasbourg, 1833. In-8°, 91 p. B. N. — R 27876.
- BEAUREGARD (C. de). — *Souvenirs tirés des papiers du Comte A. de La Ferronnays*. Paris, Plon-Nourrit, 1900. In-8°, iii-428 p. B. N. — 8° La²⁴ 58.
- BERENSON (B.). — *The Italian Painters of the Renaissance*. Oxford University Press, 1932, éd. in-8°, VI, 337 p.
- BERENSON (B.). — *Les peintres italiens de la Renaissance*. Traduction par Louis Gillet. Paris, Schiffrin, 1927, 4 vol. in-16. B. N. — 8° K 6591.
- BERENSON (B.). — *Studies in Mediaeval Painting*. New Haven, Yale University Press 1930. In-4°, xxii-148 p. B. N. — 4° V 11536.
- BERENSON (B.). — *Italian Pictures of the Renaissance : a List of the Principal Artists and their Works, with an Index of Places*. Oxford, University Press, 1932. In-8°, xi-723 p.
- BERENSON (B.). — *Les peintres italiens de la Renaissance*. Traduction par Louis Gillet. Paris, Gallimard, 1935. In-16, 351 p. B. N. — 8° V 51612.
- BERTRIN (G.). — *La sincérité religieuse de Chateaubriand*. Paris, Lecoffre, 1900. In-18, 411 p. B. N. — Ln²⁷ 46975.
- BLANC (Charles). — *De Paris à Venise, notes au crayon*. Paris, Hachette, 1857. In-16, 310 p. B. N. — V 32349.
- BOISSERÉE (Sulpice). — *Histoire et description de la Cathédrale de Cologne, accompagnée de recherches sur l'architecture des anciennes cathédrales*. Stuttgart, Cotta, et Paris, Didot, 1823, 2 v. gr. in-fol. B. N. — M. 12-13.
- BORÉ (Eugène). — *Notice biographique suivie d'extraits de son Journal et de sa Correspondance*. (Congrégation de la Mission.) Paris, Josse, 1879, in-8°.
- BOUCHER (Sister Mary Pierre). — *Richard Monckton Milnes, First Lord Houghton, Friend of Genius and Patron of Letters*. Essay presented to the Graduate School of Yale University, in Candidacy for the Degree of Master of Arts, 1932.
- BOULENGER (Jacques). — *Sous Louis-Philippe. Les dandy*. Paris, Ollendorf, 1907. In-16, xv-426 p. B. N. — 8° Li² 166.
- BOUTARD (C.). — *Lamennais, sa vie et ses doctrines*. Paris, Perrin, 3 vol. in-16, 1905-1913. B. N. — Ln²⁷ 51657.
- BOUTET DE MONVEL (Roger). — *Les Anglais à Paris (1800-1850)*, Paris, Plon-Nourrit, 1911. In-16, vii-376 p. B. N. — 8° Li³ 1045.

- BREMOND (Henri). — *Gerbet*. Paris, Bloud et Gay, éd. « La Pensée Chrétienne », 1907. In-16, xi-371 p. B. N. — D 85961.
- BREMOND (Henri). — *Pour le Romantisme*. Paris, Bloud et Gay, 1923. In-8°, xv-252 p. B. N. — 8° Z 22672.
- BRIZEUX (Auguste). — *Œuvres*. Paris, Lemerre, 1874, 4 vol. in-18. B. N. — 8° Ye 806.
- BROSSES (Charles de). — *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*. 2° éd. annotée et précédée d'un Essai sur la vie et les écrits de l'auteur. Paris, Didier, 2 vol. in-12, 1858.
- BUCAILLE (Victor). — *Quelques années de la jeunesse de Montalembert d'après des documents inédits (1810-1830)*. Paris, Gabalda, 1911, in-16, 123 p. B. N. — 8° LN²⁷ 54738.
- BUFFET (Henri-François). — *Le vieux Port-Louis*. Macon, Protat frères, 1938. In-8°.
- BUNSEN (Frances de). — *Memoirs of Baron Bunsen*, 2 vol. in-8°, London, 1868. B. M. — 010706 eee 4.
- CALVET (abbé J.). — *Le renouveau catholique dans la littérature contemporaine*. Paris, Lanore, 1926. In-4°, 428 p. B. N. — 4° Z 2717.
- CARLYLE (Jane W.). — *New Letters and Memorials*, London, John Lane, 1930. B. M. — 10826. h. 7.
- CARLYLE (Thomas). — *Correspondance of and Ralph Waldo Emerson (1834-1872)* edited by C. E. Norton. London, Chatto and Windus, 1883. 2 vol. in-8°. B. N. — 8° Z 2199.
- CARNÉ (J.-M. de). — *Souvenirs de ma Jeunesse au temps de la Restauration*. Paris, Didier, 1872. In-8°, vii-382 p. B. N. — LN²⁷ 26379.
- CARRÉ (Jean-Marie). — *Goethe en Angleterre*. Paris, Plon-Nourrit, 1920. In-8°, xviii-301 p. B. N. — 8° Z 21026.
- CARRÉ (Jean-Marie). — *Michelet et son temps*. (Les Contemporains d'hier.) Paris, Perrin, 1926. In-16, xviii-246 p. B. N. — 8° LN²⁷ 62213.
- CARTIER (Etienne). — *Vie de Fra Angelico de Fiesole*. Paris, Pous-sielgue, 1857. In-8°, 455 p. B. N. — K 10317.
- CARTIER (Etienne). — *L'Art Chrétien, lettres d'un solitaire*. Paris, Poussielgue, 1881, 2 vol. in-8°. B. N. — 8° V 4112.
- CASTELLAN (Antoine). — *Lettres sur l'Italie*, 3 vol. in-8°. Paris, Nepveu, 1819. B. N. — K 7493-95.
- CERCEAU (G.). — *L'âme d'un grand catholique ; esprit de foi de Louis Veillot, journaliste et polémiste, d'après sa correspondance : l'homme public*. Paris, Lethielleux, 1910, 2 vol. in-16. B. N. — LN²⁷ 54620.
- CHANTREL (Joseph). — *Malines, Fêtes et Congrès*. Paris, Dillet, 1864. In-18. xii-483 p. B. N. — H 13432.
- CHATEAUBRIAND. — *Œuvres complètes*. Paris, Garnier frères, 1859, 12 vol. in-8°. B. N. — Z 30897-30908.

- CITOLEUX (Marc). — *Alfred de Vigny : persistances classiques et affinités étrangères*. Paris, Champion, 1924. (Bibl. de la Revue de Littérature Comparée). In-8°, xvi 655 p. B. N. — 4° Z 2445 (17).
- CLARK (H.-H.). — *The Romanticism of Edward Young*. Transactions of the Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters, XXIV, 1935.
- CLAYDEN (P. W.). — *Rogers and his Contemporaries*. London, Smith Elder Co., 1889, 2 vol. in-8°. B. N. — Nx 2176.
- CLAYDEN (P. W.). — *Early Life of Samuel Rogers*. London, Smith Elder Co., 1887. In-8°, ix-461. B. N. — Nx 2100.
- COCHIN (Charles-Nicolas). — *Voyage pittoresque d'Italie, ou recueil de notes sur les ouvrages de peinture et de sculpture qu'on voit dans les principales villes d'Italie*. Paris, Jombert, 1758. 3 vol. in-8°. B. N. — V 24091-93.
- COCHIN (Henry). — *Augustin Cochin (1823-1872). Ses lettres et sa vie*, 2 vol. in-8°. Paris, Bloud et Gay, 1926.
- CONTADES (Comte Gérard de). — *Emigrés et Chouans*. Paris, Perrin, 1895. In-18°, 376 p. B. N. — LA³⁵ 53
- CONTADES (Comte Gérard de). — *Le Comte d'Orsay*. Paris, Quantin, 1890. In-18, vi-161 p. B. N. — LN²⁷ 38834.
- CORNUDET (Léon). — *Lettres à un ami de collège (1827-1830)*, Paris, Lecoffre, 1884. In-8°, xiv-469 p. B. N. — 8° Z 2570.
- CORNUDET (Léon). — *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet (1831-1872)* avec avant-propos de Léon Cornudet, son petit-fils, Paris, Champion, 1905. In-8°, 350 p. B. N. — 8° Z 2570 bis.
- COUSIN (Victor). — *Cours de Philosophie professé à la Faculté des Lettres pendant l'année 1818 sur le fondement des idées absolues du Vrai, du Beau et du Bien, publié par M. Adolphe Garnier*. Paris, Hachette, 1836. In-8°, xxxviii-390 p. B. N. — R 32553.
- CRAVEN (M^{ms}). — *Récit d'une sœur*. Paris, Didier, 2^e vol., éd. 1868. In-8°. B. N. — LM³ 983
- CRAVEN (M^{me} A.). — *Le Comte de Montalembert, étude d'après l'ouvrage de M^{me} Oliphant*. Paris, Didier, 1873. In-16, 151 p. B. N. — LN²⁷ 133.
- CRAVEN (M^{me} A.). — *La Sœur Natalie Narischkine*. Paris, Didier, 1877. In-8°. viii-446 p. B. N. — 8° M 303
- CRAVEN (M^{me} A.). — *Réminiscences. Souvenirs d'Angleterre et d'Italie*. Paris, Didier, 1879. In-8°, iv-419 p. B. N. — 8° 95125.
- DAWSON (Christopher). — *The Spirit of the Oxford Movement*. London, Sheed et Ward, 1933. In-14.
- DELÉCLUZE (Etienne-Jean). — *Louis David, son école et son temps*. Paris, Didier, 1856. In-18, iv-452 p. B. N. — 8° LN²⁷ 5454.
- DELÉCLUZE (Etienne-Jean). — *Les Beaux-Arts dans les deux mondes en 1855*. Paris, Charpentier, 1856. In-18, xii-432 p. B. N. — 8° LN²⁷ 5454.

- DELFOUR (L.). — *Catholicisme et Romantisme*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905. In-18, xxvi-341 p. B. N. — 8° Z 16473.
- DIMIER (Louis). — *L'appel des intellectuels allemands*, Paris, 1915. Nouvelle Librairie Nationale. In-16, 160 p. B. N. — 8° M 17345.
- DIMIER (Louis). — *L'Eglise et l'Art*, Paris, Grasset, « La Vie chrétienne ». In-16, 289 p. B. N. — D 92622 (III, 4).
- DISRAELI (Benjamin). — *Tancred, or the New Crusade*. Paris, Baudry, 1847. In-8°, 331 p. B. N. — Z 32917.
- DONOSO-CORTÈS (Juan-Francisco). — *Œuvres publiées par sa famille précédées d'une introduction par M. L. Veuillot*. Paris, Vaton, 1858-1859. 3 v. in-8°. B. N. — Z 47249-51.
- DOUGLAS (Mrs Stair). — *The Life and Selections from the Correspondance of William Whewell*. London, Paul, 1881. In-8°, xv-591 p. B. N. — 8° Nx 17284.
- DROUET (Ernestine). — *Caritas* (Recueil de Poésies), Paris, 1863. In-8°, III-283 p. B. N. — Ye 20532.
- DUBOYS (Netty). — *Souvenirs de La Combe*. Paris, Téqui, 1912. In-12.
- DUCHEMIN (Marcel). — *Chateaubriand, essais de critique et d'histoire littéraire*. Paris, Vrin, 1938. In-8°.
- DUDON (Paul). — *Lamennais et le Saint-Siège d'après des documents inédits et les Archives du Vatican*. Paris, Perrin, 1911. In-16, XII-444 p. B. N. — 8° LN²⁷ 60024.
- DUINE (F.). — *Lamennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages d'après les sources imprimées et les documents inédits*. Paris, Garnier, 1922. In-8°, 393 p. B. N. — 8° LN²⁷ 60756.
- DUPONT-FERRIER (G.). — *Du Collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand*. Paris, de Boccard, 1921-25, 3 vol. in-8°. B. N. — R 35677.
- DUPOUY (A.). — *Histoire de Bretagne*, Paris, Boivin, 1932. In-8°, 427 p. B. N. — 8° Lk² 7528.
- DUPUY (E.). — *Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire*. Paris. Soc. Fr. d'imprimerie et de librairie, 2 vol. in-16, 1912-14. B. N. — LN²⁷ 54405.
- DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR (E.). — *Histoire de Bretagne des origines à nos jours*. Paris, Plon, 1935, 2 vol. in-4°. B. N. — 4° Lk² 7801.
- DUVAL (E.-E. Amaury). — *L'atelier d'Ingres*. Paris, Charpentier, 1878. In-18, vi-290 p. B. N. — V 1939.
- DYCE (Alex). — *Recollections of the Table Talk of Samuel Rogers*. London, 1887. In-8°. B. M. — 2408 b. 5.
- ELKINGTON (Margery). — *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration*. Paris, Champion (Bibl. de la Revue de Littérature Comparée t. LVI), 1929, in-8°. B. N. — 4° Z 2445 (56).

- ERSKINE (Mrs Stuart). — *Anna Jameson. Letters and Friendships* (1812-1860). London, Unwin, 1915. In-8°. B. N. — 8° Nx 3937.
- FAGUET (Emile). — *M^{sr} Dupanloup*. Paris, Hachette, 1914. In-8°, 1-256 p. B. N. — 8° LN²⁷ 59458.
- FALLOUX (Comte Alfred de). — *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, Paris, Vaton, 1860, 2 vol. in-8°, 17° éd. B. N. — 8° Z 5076.
- FALLOUX (Comte A. de). — *Mémoires d'un Royaliste*, Paris, Perrin, 1888, 2 vol. in-8°. B. N. — 8° LN²⁷ 37599.
- FALLOUX (Comte A. de). — *Lettres de Madame Swetchine*. Paris, Perrin, 1862, 2° éd., 2 vol. in-18. B. N. — Z 6126-7.
- FOISSET (Th.). — *Le Comte de Montalembert*. Paris, Lecoffre, 1877. In-8°, 283 p. B. N. — 8° LN²⁷ 29681.
- FORGUES (E.). — *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*. Paris, Perrin, 1898. In-8°. B. N. — 8° LN²⁷ 45447.
- FORGUES (E.). — *Correspondance de Lamennais*, Paris, Paulin, 1859, 2 vol. in-8°. B. N. — 8° Z 4963.
- FROUDE (J. A.). — *Thomas Carlyle, a History of the First Forty years of his Life*. (1795-1835). London, Longmans Green, 1882, 2 vol. in-8°. B. M. — 2408 g. 4.
- FROUDE (J. A.). — *Thomas Carlyle, a History of his Life in London* (1835-1881). London, Longmans Green, 1884, 2 vol. in-8°. B. M. — 10856 c. 16.
- FROUDE (J. A.). — Éd. *Lettres and Memorials of J. W. Carlyle* London, 1882.
- GAUTIER (Léon). — *Portraits du XIX^e siècle*. Paris, Sanard et Derangeon, 1894-1895, 4 vol. in-8°.
- GILLET (Louis). — *L'histoire artistique des Ordres Mendians*. Paris, Laurens, in-8°, 376 p. B. N. — 8° V 35884.
- GIRAUD (Victor). — *La vie tragique de Lamennais*, Paris, Alcan, 1933. In-16, VIII-188 p. B. N. — 8° G 12852.
- GËTHE (W.). — *Correspondance between... and Carlyle* edited by Charles E. Norton. London, Macmillan, 1887. In-8°. XIX-362 p. B. N. — 8° Z 10686.
- GONCOURT (Edmond et Jules de). — *L'Italie d'hier, notes de Voyage* (1850-56). Paris, Charpentier, 1894. In-12, VIII-287 p. B. N. — 8° K 2634.
- GOYAU (Georges). — *L'Allemagne religieuse : le Catholicisme* (1800-1870). Paris, Perrin, 1905-1919, 4 vol. in-16. B. N. — 8° M 10140.
- GOYAU (Georges). — *Le portefeuille de Lamennais*, Paris, La Renaissance du Livre, 1930.
- GRANDMAISON (Charles-Geoffroy de). — *La Congrégation*. Paris, Plon, 1890, 2° éd., in-8°.
- GRATRY (Alphonse). — *Souvenirs de ma jeunesse*, Paris, Douiniol, 1874. In-8°, III-168 p. B. N. — 8° LN²⁷ 27686.
- GUILLAUME (Eugène). — *Notices et discours*. Paris, Soc. fr. d'éditions d'art, s. d. IX-299 p.

- HALÉVY (Elie). — *Histoire du Peuple Anglais au XIX^e siècle*. Paris, Hachette, 1912. In-8°. VIII-620 p. B. N. — 8° Nb 382.
- HARE (A. J. C.). — *The Life and Letters of Frances Baroness Bunsen*. London, Daldy Ibister C^o. 1879. 2 vol. in-16. B. M. — 10704 b. b. 9.
- HARISPE (Pierre). — *Lamennais, le drame de sa vie sacerdotale*. Paris, éd. de l'Abeille d'or. 1924.
- HAZARD (Paul). — *Lamartine*. Paris, Plon-Nourrit, 1925. In-12. Collection Nobles Vies, Grandes Œuvres. B. N. — 80 Ln²⁷ 179 (6).
- HAZARD (Paul). — *La vie de Stendhal*. Paris, Gallimard, 1927. In-12. B. N. — 80 Ln²⁷ 62846.
- D'HERBELOT (Alphonse). — *Lettres d'Alphonse d'Herbelot à Charles de Montalembert et à Léon Cornudet (1828-1830)*, Paris, Picard, 1908. In-8°, XVII-295 p. B. N. — 8° L³⁵ 63.
- HOLLAND. — *The Journal of Elizabeth, Lady Holland*. London, 1903, 2 vol. in-8°. B. M. — 10855 e. g.
- HOUGHTON (Lord). — *Monographs. Personal and Social*. London, 1873.
- IRELAND (Annie). — *Life of Jane Welsh Carlyle*. London, 1891.
- JAL (Auguste). — *De Paris à Naples*. Paris, Allardin, 1836, 2 vol. in-8°. B. N. — K 11936-7.
- JAL (Auguste). — *Souvenirs d'un homme de lettres (1795-1873)*. Paris, Techener, 1877. In-18, 570 p. B. N. — 8° V Ln²⁷ 39036.
- JAMESON (Mrs A. B.). — *Sacred and Legendary Art*, London, Longman, 1850, 2 vol. in-8°. B. M. — 2031 a.
- JANIN (J.). — *Voyage en Italie*. Paris, Bourdin, 1839. In-4°, II-343 p. B. N. — K 1721.
- JONES (Ethel). — *Les voyageurs français en Angleterre de 1815-1830*. Paris, de Boccard, 1930. In-8°, 347 p. B. N. — 8° N 611.
- JOUFFROY (T.). — *Correspondance publiée avec une étude sur Jouffroy par Adolphe Lair*. Paris, Perrin, 1901. In-16, 426 p. B. N. 8° Z 15397.
- JOUFFROY (T.). — *Cours d'Esthétique, suivi de la thèse du même auteur sur le sentiment du Beau et de deux fragments inédits, et précédé d'une préface par M. Ph. Damiron*. Paris, Hachette, 4^e éd. 1883, in-16. B. N. — 8° R 5022.
- KAYE (Sir J. W.). — *Life and Correspondance of Sir John Malcolm*. London, 1856, 2 vol. in-8°.
- KIPLING (Rudyard). — *Something of Myself*. London, Macmillan, 1937. In-8°, VII-237. B. N. — 8° Nx 5132.
- LA BOESSIÈRE (Le Général M. A. de). — *Observations sur le livre intitulé : La Petite Chouannerie ou Histoire d'un collège breton*, Ploërmel, Gravier, 1843. In-8°, 13 p. B. N. — 8° La³⁵ 59.
- LADOUÉ (Comte de). — *M^{sr} Gerbet, sa vie et ses œuvres et l'école mennaisienne*. Paris, Tolra et Haton, 1870, 3 vol. in-8°. B. N. — Ln²⁷ 25373.

- LALLEMAND (Pauline de). — *Montalembert et ses amis dans le romantisme (1830-1840)*. Paris, Champion, 1927 (Bib. de la Revue de Littérature Comparée, t. XLII).
- LALLEMAND (Pauline de). — *Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger jusqu'en 1840*. Paris, Champion, 1927.
- LAMARTINE (Alphonse de). — *Œuvres complètes*. Paris, Gosselin, 1842. 8 vol. in-8° B. N. — 8° Oo 2661-8.
- LAMENNAIS (F.). — *Esquisse d'une Philosophie*. Paris, Pagnerre, 1840-1846. 4 vol. in-8°. B. N. — R. 40476-9.
- LAMENNAIS (F.). — *De l'Art et du Beau*. Tiré du 3^e vol. de l'*Esquisse d'une Philosophie*. Paris, Garnier, 1865. In-18, III-355 p. B. N. — V 43642.
- LAMY (Etienne). — *Etudes sur le Second Empire*. Paris, Lévy, 1895. In-8°. B. N. — 8° Lb⁵⁶ 3397.
- LAMY (Etienne). — *Témoins des jours passés*. Paris, Calmann-Lévy 2 vol. in-18. B. N. — 8° La³³ 204.
- LANDOR (Walter Savage). — *Letters of... private and public*, edited by Stephen Wheeler. London, Duckworth, 1899. B. M. — 010910 c. 9.
- LASSERRE (Pierre). — *Le Romantisme français, essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX^e siècle*. Paris, Soc. du « Mercure de France », 1907. In-8°, 549 p. B. N. — 8° Z 17443.
- LATREILLE (André). — *Napoléon et le Saint-Siège, 1801-1808*. Paris, Alcan, 1936. In-8°, XXXVII-626 p. (Bibliothèque d'histoire contemporaine), B. N. — 40 Lb⁴⁴ 1048.
- LAUGHTON (John K.). — *Memoirs of the Life and Correspondance of H. Reeve*. London, Longmans, 1898. 2 vol. in-8°. B. N. — Nx 2673.
- LA VILLEMARQUÉ (Pierre de). — *La Villemarqué, sa vie et ses œuvres*. Paris, Champion, 1926. In-8°, 215 p. B. N. — 8° Lk² 4844 (20).
- LECANUET (E.). — *Montalembert*. Paris, Poussielgue, 1895-1902. 3 vol. in-8°. B. N. — 8° LN²⁷ 43718.
- LECANUET (E.). — *L'Eglise de France sous la Troisième République*. Paris, de Gigord, 1910. 2 v. in-8°. B. N. — 8° Ld³ 525.
- LEFÉBURE (Léon). — *Portraits de Croyants au XIX^e siècle*. Paris, Plon-Nourrit, 1905. B. N. — Ln³ 80.
- LEFÉBURE (L.). — *Considérations sur l'Histoire Bretonne*. Morlaix, 1916. In-8°. B. N. — 8° LK² 6236.
- LEROY-BEAULIEU (Anatole). — *L'Eglise et le libéralisme de 1830 à nos jours, 1885*. Paris, Plon-Nourrit, 1885. In-8°, xx-298 p. B. N. — 8° Ld³ 330.
- LEVAILLANT (Maurice). — *Chateaubriand, Madame Récamier et les Mémoires d'Outre-Tombe, 1830-1850*. Paris, Delagrave, 1936. 2 vol. in-8°.

- LYTTON (Victor Earl of). — *The Life of Edward Bulwer, first Lord Lytton, by his grandson, the Earl of Lytton*. London, Macmillan, 1913. B. N. — 8° Nx 3675.
- MAC CARTHY (Justin). — *Reminiscences*. London, Chatto and Windus, 1899. 2 vol. in-8° B. N. — 8° Nx 2753.
- MAC CARTHY (Justin). — *The Story of Gladstone's Life*. London, Black, 1898. B. N. — In-8° Nx 2651.
- MADDEN (R. R.). — *Literary life and Correspondance of Lady Blessington*. London, 1855. 3 vol. in-8°. B. M. — 10855. e. 9.
- MARCHESE (le Père L.). — *Histoire des Artistes Dominicains*. Florence, Le Monnier, 1854. 2 vol. in-16. B. N. — V 45919-20.
- MAURICET (Alphonse). — *Le Collège de Vannes*. Paris, Dupont, 1889. In 8°.
- MAURICET (J.-J.). — *Souvenirs d'un vieux collégien*. Vannes, Galles, 1876. In-8°.
- MAUROIS (André). — *La Vie de Disraeli*. Paris, Gallimard, 1927. In-16, IV, 341 p. B. N. — 8° Nx 4724.
- MAUROIS (André). — *Disraeli, a Picture of the Victorian Age*. Translated by John Hamish. London, John Lane, 1927. In-8°.
- MEAUX (Vicomte M. C. A. de). — *Montalembert*. Paris, Calmann-Lévy. In-18, III-311 p. B. N. — 8° Ln²⁷ 44785.
- MENGIN (Urbain de). — *L'Italie des Romantiques*. Paris, Plon-Nourrit, 1902. In-8°, XXIV-394 p. B. N. — 8° K 3415.
- MICKIEWICZ (L.). — *A. Mickiewicz, sa vie et son œuvre*. Paris, Savine, 1858. In-18, VIII-382 p. B. N. — Z. Renan 5376.
- MILNES (Richard Monckton). — *The Poems of...* London Moxon, 1838. 2 vol. in-8°. Yk 4402-3.
- MILNES (Richard Monckton). — *Palm Leaves*. London, Moxon, 1844. In-16, XXXVI-202 p. B. N. 8° Yk 673.
- MILNES (Richard Monckton). — *Life, Letters and Literary Remains of Keats*. London, 1848. 2 vol. in-16. B. N. — Z 52362-3.
- MILNES (Richard Monckton). — *The Events of 1848, especially in their relation to Great Britain. A letter to the Marquis of Lansdowne*. London, Oliver, 1849. In-8°, 70 p. B. N. — G 8483.
- MONTALEMBERT (Comte C. de). — *Œuvres complètes*. Paris, Lecoffre, 1860-1868. In-8°.
- MONTALEMBERT (Comte C. de). — *Lettres de Montalembert à Lamennais publiées par Georges Goyau et P. de Lallemand*. Paris, Desclée, de Brouwer, 1932.
- MONOD (G.). — *La Vie et la pensée de Jules Michelet*. Paris, Champion (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Études), 1923, 2 vol. in-8°. B. N. — 8° Z 114 (235-6).
- MOORE (Thomas). — *Memoirs, Journal and Correspondance of... edited by Lord John Russell*. London, Longmans, Brown, Green and Longmans. 1853-1856. 8 vol. in-12. B. N. — 8° Nx 786.

- MOREAU (P.). — *Le Romantisme* (Histoire de la Littérature Française publiée sous la direction de J. Calvet, t. VIII), Paris, de Gigord, 1932.
- MORISON (J. C.). — *Macaulay*. London, Macmillan, 1882. In-8°, 186 p. B. N. — 8° Nx 1651.
- MORLEY (J.). — *Life of William Ewart Gladstone*. London, Macmillan, 1903. 3 vol. in-8°. B. N. — 8° Nx 2942.
- MORNET (Daniel). — *Histoire de la Littérature et de la Pensée française contemporaines*. Paris, Larousse, 1927. In-8°. B. N. — 8° Z 21477.
- MOURRET (F.). — *Histoire générale de l'Eglise*, t. VIII. *L'Eglise contemporaine*, 1^{re} partie (1823-1875), Paris, Bloud et Gay, éd., 1919, In-4°. B. N. — 4° H 415
- MOURRET (Fernand). — *Le Concile du Vatican d'après des documents inédits*. Paris, Bloud et Gay, 1919.
- MOURRET (F.). — *Le Mouvement catholique en France de 1830 à 1850*. Paris, Bloud et Gay, 1917, in-16, 272 p.
- NICOLL et WISE (T. J.). — *Landor Blessington Papers*, 2 vol. in-8°, 1895.
- NORTON (Charles). — *Reminiscences of J. Carlyle*. London, 1887, in-8°. B. M. — 12206. W. 19.
- OLIPHANT (Mrs M.). — *Memoir of Count de Montalembert*. Edinburgh et London, Blackwood, 1872, 2 vol. in-16. B. N. — LN²⁷ 49618.
- O'MEARA (Kathleen). — *Frédéric Ozanam, sa Vie, ses Œuvres*. Paris, Perrin, 1892. In-16, XII-340 p. B. N. — LN²⁷ 41543.
- OZANAM (Frédéric). — *Lettres inédites*. Paris, Lecoffre, 1881, 2 vol. in-8°. B. N. — 8° Z 2169.
- PEARSON (H.). — *The Smith of Smiths*. London, Hamilton, 1934, in-8°. B. M. — 2409. a. 23.
- PEOPLES (Margaret). — *La Société des Bonnes-Lettres* (1821-1830). Northampton, Mass., Smith College Studies in Modern Languages, 1923. In-8°. B. N. — 8° Z 21175, vol. V, n° 1.
- PERKINS (Charles). — *Les Sculpteurs Italiens*, traduit de l'anglais par C. Haussoullier. Paris, Renouard, 1869. 2 vol. in-8°. B. N. — 8° V 7994.
- PERKINS (Jane). — *Life of Mrs Norton*. London, Murray, 1909, in-8°, XIV-312 p. B. N. — 8° Nx 3395.
- PIERCE (Edward). — *Memoir and Letters of Charles Sumner*. London, Sampson Low, 1878-1893. 4 vol in-8°. B. M. — 010882.k.8.
- PURCELL (E. S.). — *Life and Letters of Ambrose Phillips de Lisle*. London, Macmillan, 1900. 2 vol. in-8°. B. N. — 8° Nx 2585.
- PURCELL (E. S.). — *Life of Henry Cardinal Manning*. London, Macmillan, 1895. 2 vol. in 8°. B. N. — 8° Nx 2511.
- QUINET (E.). — *Allemagne et Italie*. Paris et Leipsig, Desforges, 1839, in-8°. B. N. — Z 30224-5.

- RANNIE (D. W.). — *Wordsworth and his Circle*. London, Methuen, in-8°. B. M. — 010827 e. e. 4.
- REID (T. Wemyss). — *The Life, Letters, and Friendships of Richard Monckton Milnes, First Lord Houghton*, 2^e éd., London, Paris et Melbourne, Cassell, 1890. 2 vol. in-8°. B. N. — 8° Nx 3493.
- REYNAUD (L.). — *L'influence allemande en France au XVIII^e et XIX^e siècles*. Hachette, 1922, in-8°, 316 p. B. N. — 8° La³⁰ 80.
- REYNAUD (L.). — *Français et Allemands. Histoire de leurs relations intellectuelles et sentimentales*, 13^e éd. Paris, Fayard, 1930, in-16, 357 p. B. N. — 8° C. 12376.
- ROBERTS (R. E.). — *Samuel Rogers and his Circle*. London, 1910, in-8°. B. M. — 010854 e. e. 17.
- ROGER (l'abbé). — *Essai historique sur la Société de Saint-Jean*. Paris, Bloud, 1913.
- ROGERS (Samuel). — *Italy*. London, Moxon, 1830. In-16.
- ROGERS (Samuel). — *Catalogue of Works of Art. Collection of Samuel Rogers*. London, 1910, in-8°. B. M. — 7806.C.1344897.
- ROUET DE JOURNEL (M. J.). — *Une Russe catholique, Madame Swetchine*. Paris, éd. Maison de la Bonne Presse, 1929, in-8°, 400 p. B. N. — 8° M 23022.
- ROUSSEL (Alfred). — *Lamennais intime d'après une correspondance inédite*. Paris, Lethielleux, 1897, in-16. B. N. — Ln²⁷ 44897.
- ROUSSEL (A.). — *Lamennais d'après des documents inédits*. Rennes, Caillière, 1893. 2 vol. in-16. B. N. — Ln²⁷ 41540.
- RUMOHR (Frédéric). — *Italienische Forschungen*, Berlin et Stettin, Nicolai, 1837-31. 3 v. in-8°.
- RUSKIN (John). — *Modern Painters*. London, Smith Elder. 1851-1860, 5 vol. in-8°. B. N. — V 17249-53.
- RUSKIN (John). — *The Stones of Venice*. London, Smith and Elder, 1851-53. 3 v. in-8°. B. N. — V 17254-56.
- RUSKIN (John). — *Lectures on Architecture and Painting delivered at Edinburgh in November 1853*. London, Smith and Elder, 1854, in-8° B. N. — V 52116.
- SADLER (T.). — *Henry Crabb Robinson. Diary, Reminiscences and Correspondance*. London, Macmillan, 1869. 3 vol. in-8°. B. M. — 10864 c.c. 14.
- SADLEIR (M. T.). — *Blessington d'Orsay, a Masquerade*. London, Constable, 1933, in-8°. B. M. — 2409 e. e. 23.
- SADLEIR (M. T.). — *Bulwer : a Panorama, Edward and Rosina*. London, 1931, in-8°.
- SAINT-FOI (Charles) [Eloi-Jourdain]. — *Souvenirs de Jeunesse (1828-1835)* publiés avec une Introduction par Camille Latreille Paris, Perrin, 1911, in-8°. B. N. — 8° La³⁰ 83.
- SCHELLING (Frédéric). — *System des transzendentalen Idealismus; über das Verhältnis der bildenden Künste zu der Natur*. Tradui.

- de l'allemand par Paul Gimblot. Paris, Ladrangé, 1842, in-8°.
B. N. — R 50357.
- SEILLIÈRE (Ernest). — *Un examen de conscience par.... Pour le Centenaire du Romantisme*. Paris, Champion, 1927, in-8°, 315 p.
B. N. — 4° Z 2610.
- SEILLIÈRE (Ernest). — *Sur la psychologie du romantisme allemand*. Courtrai, Belgique, éd. « Nouvelle Revue Critique », 1934, in-16, 256 p. B. N. — 8° Z 23975 (38).
- SEILLIÈRE (E.). — *Sur la psychologie du romantisme français*. Courtrai, Belgique, éd. « Nouvelle Revue Critique », 1934, in-16, 260 p. B. N. — 8° Z 23975 (39).
- SEROUX D'AGINCOURT. — *L'Histoire de l'Art par les Monuments depuis sa décadence au VI^e siècle jusqu'à son renouvellement au XVI^e siècle*. 6 vol. fol. Paris, Treuttel et Wurtz, 1823. B. N. — V 2041-6.
- SHOTWELL (W. G.). — *Life of Charles Sumner*. New-York, Crowell, 1910, in-8°. B. M. — 10881 c.c. 6.
- SIMOND (L.). — *Voyage en Italie et en Sicile*. Paris, Sautet, 1827. 2 vol. in-8°. B. N. — K-7537-8.
- SIZERANNE (Robert MONIER DE LA). — *Ruskin et la religion de la Beauté*. Paris, Hachette, 1897, in-16, 360 p. B. N. — 8° Nx 2574.
- STROWSKI (Fortunat). — *Tableau de la Littérature Française au XIX^e siècle*. Paris, Delaplane, 1912, in-18, 539 p. B. N. — 8° Z 18776.
- TAYLOR (Alan C.). — *Carlyle, sa première fortune littéraire en France (1825-1865)*. (Bibl. de la Revue de Littérature Comparée, t. LXI), Paris, Champion, 1929, in-8°, 262 p. B. N. — 4° Z 2445 (61).
- THIBAUDET (Albert). — *Histoire de la Littérature Française de 1789 à nos jours*. Paris, Stock, 1936. In-8°. B. N. — 8° Z 27566 (2).
- THIERS (A.). — *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Paris, Paulin, 1845-69. 21 v. in-8°. B. N. — 8° Lb³³18.
- THUREAU-DANGIN (Paul). — *La Renaissance Catholique en Angleterre*, 3 vol. *Newman et le Mouvement d'Oxford*. Paris, Plon-Nourrit, 1919. B. N. — Nf.626.
- TOCQUEVILLE (Alexis DE). — *Œuvres et correspondances inédites publiées par G. de Beaumont*, Paris, 1861, 2 vol. in-8°. B. N. — Z. 61622-3.
- TONNELLÉ (Alfred). — *Fragments sur l'Art et la Philosophie*. Tours, 1859. In-8°. B. N. — Z 61654.
- TREVELYAN (G. O.). — *Life and Letters of Lord Macaulay*. London, 1881. 2 vol. in-8°. B. M. — 010854. d. e. 3.
- VALÉRY (M.). — *Voyages historiques et littéraires en Italie pendant les années 1826, 1827, 1828, ou l'Indicateur italien*. Paris, Lenormant, 5 vol. in-8°, 1830. B. N. — K 7552-6.
- VAN TIEGHEM (Paul). — *Le Mouvement Romantique*. Paris, Hachette, 1912, in-16, VIII-118 p. B. N. — 8° Z 18794.

- VEUILLOT (Eugène). — *Louis Veillot*. Paris, Rétaux, 1904, 3 vol.
- VEUILLOT (François). — *Louis Veillot. Sa vie, son âme, sa conversion*. Paris, éd. Alsatia, 1938.
- VEUILLOT (Louis). — *Œuvres complètes*. Nouvelle édition, Paris, Lethielleux, 1926-1935, t. I-XXXIII, in-8°.
- VIATTE (A.). — *Le Catholicisme chez les Romantiques*. Paris, de Boccard, 1922, in-16, x-401 p. B. N. — 8° Z 21969.
- WARD (Maisie). — *The Wilfrid Wards and the Transition*. London, Sheed and Ward, 1934. in-8°.
- WARD (Wilfrid). — *The Life and Times of Cardinal Wiseman*. London, Longmans Green, 1897, 2 vol. in-8°. B. N. — 8° Nx3537.
- WARD (Wilfrid). — *Aubrey de Vere*. London, Longmans Green, 1904, in-8°, xviii-428 p., B. N. — Nx 3019.
- WHEELER (Stephen). — *Letters of W. S. Landor*. London, Duckworth, 1899. B. M. — 010910. c. 9.
- WHEELER (Stephen). — *A Bibliography of the Writings in Prose and Verse of Walter Savage Landor*. London, 1919. B. N. — 8° G. 4549.
- WEILL (Georges). — *Histoire du catholicisme libéral en France (1828-1908)*. Paris, Alcan, 1909, in-16, 312 p. B. N. — 8° Ld³ 517.
- WEILL (Georges). — *La France sous la Monarchie constitutionnelle (1814-1848)*. Paris, Alcan, 1912, in-16, 311 p. B. N. — 8° La³⁸ 85.
- WILLIAMS (Jane). — *Literary Remains of Thomas Price*. Llandoverly, 1854, 2 vol. in-8°. B. M. — 12272. e. 8.
- WYNN (Charlotte W.). — *Memorials of Charlotte Williams Wynn*. London, 1878, in-8°. B. M. — 10921 b.b.1.
- YOUNG (Edward). — *Pre-Raphaelitism or a popular inquiry into some newly asserted principles*. London, 1857, in-8°. B. M. — 7856 b.35.

VII. — JOURNAUX ET REVUES.

Annales de Bretagne. B. N. — 8° Z 10907.

Dom L. GOUGAUD. — *Alexis François Rio et la Bretagne*, t. XXIX, avril 1914.

Dom L. GOUGAUD. — *La Soule en Bretagne*, t. XXVII, année 1911-1912.

Dom L. GOUGAUD. — *Lettres inédites de Lamennais et documents nouveaux : lettre à Rio du 20 août 1833*, t. XXVIII, 1913, p. 184.

Dom L. GOUGAUD. — *Lettre inédite de Brizeux à Rio*, t. XXVIII, 1913, p. 203.

L'Action Bretonne.

Compte rendu d'une conférence de M. l'abbé Le Veux sur Rio, 16 février 1910.

American Historical Review. B. N. — 4° P. b 3882.

Louis Martin SEARS, *A Confederate Diplomat at the Court of Napoleon III*, January, 1921, vol. XXVI, pp. 255-281.

Ami de la Religion. B. N. — 8° Lc² 890.

Article sur l'Art Chrétien de Rio, 27 avril 1861.

Archivio Storico Lombardo.

C. CANTU, *Francesco Rio*, déc. 1874.

Bibliographie catholique. B. N. — 8° q. 130.

Sur l'Art Chrétien de Rio, voir les numéros d'octobre 1856, août et septembre 1861. Sur les *Quatre Martyrs* de Rio voir le numéro de novembre 1856.

British Critic and Quarterly Review. London, 1842, vol. XXXII, B. M. — P. P. 324 h.

Article sur *La Petite Chouannerie*, pp. 261-299.

Bulletin des Ecrivains catholiques.

Notes de voyages (Extraits du journal de Rio, 1839) publiées par Dom L. GOUGAUD, 20 mars, 20 avril, 20 mai 1922.

Catholic World.

J. J. DWYER, *A French Catholic among Eminent Victorians : François Rio*, vol. CXLII, n° 851. Feb., 1936.

Les Contemporains. (Collection de la Maison de la Bonne Presse).

M. M. d'HENRIEUR, *Alexis-François Rio*, 16 mai 1897 B. N. — 4° LN²⁷ 59761.

Le Correspondant. B. N. — Z 21417.

Charles LENORMANT, *L'Art Chrétien*, 25 mai 1856.

A. DU BOYS, *De l'Art Chrétien*, 25 septembre 1861.

MONTALEMBERT, *Beaux-Arts et voyages de M. Charles Lenormant*, 25 novembre 1861.

Ernest de TOYOT, *M. Rio et l'Art Chrétien*, 25 septembre 1872.

L. LEFÉBURE, *Un apôtre du Beau : François Rio*, janvier, mars 1900.

Les Etudes. B. N. — D 33939.

L. LANGLOIS, *Shakespeare par A.-F. Rio*, 1864, t. X, p. 409.

P. TOULEMONT, *La Sainte Vierge et l'Art Chrétien d'après M. Rio*, 1867, t. XVIII, p. 593, t. XIX, p. 54.

P. TOULEMONT, *Epilogue à l'Art Chrétien*, 1872, t. XXVII, p. 438.

Le Figaro, 2 novembre 1930.

M. M. d'HENRIEUR, *L'amitié de l'Éthiopie pour la France*.

The Fortnightly Review.

Lord CREWE, *Lord Houghton*, vol. 131, p. 439.

Gazette des Beaux-Arts. B. N. — V 11792.

Charles BLANC, *De l'Art Chrétien de A.-F. Rio*, 1^{er} janvier 1862, t. XII.

Compte rendu de *L'Exposition rétrospective des tableaux de Maîtres*, mai 1866, t. XX.

Le Globe. 30 décembre 1824. B. N. — 4° LC² 1183.

Prospectus de la Société des Bonnes-Lettres pour l'année 1824-1825.

Journal des Débats.

Compte rendu du Congrès de la Société littéraire galloise d'Abergavenny, 21 octobre 1838.

Emile GEBHART, *François Rio*, 19 juillet 1905.

Ernest SEILLIÈRE, *Les Origines d'un grand mouvement moral*, 12 mars 1913.

Le Messager du Cœur de Jésus.

E. BLUNT, *Ma conversion, histoire d'une âme*, t. LXXXIX, 1904, p. 452.

Le Moniteur, 25 juin 1827. — Ordonnances du Roi.

Le Morbihan.

Louis MARSILLE, *Alexis-François Rio et Ernest Hello*, novembre-décembre 1933, p. 7.

Notes d'Art et d'Archéologie B. N. — 8° V 22062.

M. LAMY, *Le Préraphaélisme français de 1850 à 1860*, janvier 1926.

Revue d'Histoire ecclésiastique.

Dom L. GOUGAUD, *La Société lettrée de Londres observée par un écrivain français en 1839*. *Journal inédit de Rio*, t. XXX, 1934, pp. 297-333, 559-586.

Revue de Bretagne et de Vendée. B. M. — P. P. 4356. B. N. — 8° Lc⁹ 58 bis.

Charles DE GAULLE, *Epilogue à l'Art Chrétien par M. Rio*, 1872, juillet, août, septembre, 4° série, t. II, p. 67-78; 103-117; 209-220.

Revue de l'Art ancien et moderne. B. N. — Est 4° Ya¹ 30.

M. LAMY, *Dante guide des Romantiques français en Italie*, décembre 1924.

M. LAMY, *La découverte des Primitifs Italiens au XIX^e siècle : Seroux d'Agincourt et son influence sur les collectionneurs, critiques et artistes français*, mars 1931.

Revue des Cours et Conférences. B. N. — 8° Z 13677.

M. AUDRA, *Ruskin et la France*, 15 janvier 1926, p. 272.

Revue des Deux Mondes.

J.-J. AMPÈRE, *Voyage dantesque*, octobre, novembre 1839.

Auguste BRIZEUX, *Les Ecoliers de Vannes*, 1^{er} mars 1842.

G. VALBERT, *Un Anglais qui aimait la France*, 1^{er} novembre 1898.

Maurice LEVAILLANT, *Chateaubriand et son Ministre des Finances*, 1^{er} juin 1922.

Raymond ISAY, *L'Exposition de 1867*, 1^{er} mars 1936.

Revue des Etudes historiques.

Henri-François BUFFET, *La Citadelle et les Remparts du Port-Louis en Bretagne*, Paris, janvier-mars 1937.

Revue des Facultés catholiques.

Dom L. GOUGAUD, *Un disciple de Lamennais, gouverneur de Ceylan*, 23^e année, 1914, pp. 476-480.

Revue française, novembre 1828, t. V, VI, p. 299-301; mai 1830, t. XV, p. 243-245. B. N. — Z 23122.

Articles de critique sur l'*Essai sur l'Histoire de l'Esprit Humain* dans l'*Antiquité* de Rio.

Revue Germanique.

G. MONOD, *Michelet et l'Allemagne*, 1915, p. 119.

J.-M. CARRÉ, *Un ami et un défenseur de Gœthe en Angleterre : Henry Crabb Robinson*, juillet-août 1912.

Revue Morbihannaise.

Dom L. GOUGAUD, *Un apôtre du Catholicisme par l'Esthétique : François Rio*, octobre 1913, 17^e année, pp. 289-298.

L'Univers, 19 juillet 1874. Nécrologie. La mort de Rio.

La Vie et les Arts liturgiques.

Dom L. GOUGAUD, *Un historien de l'Art convertisseur : François Rio*, janvier 1926, 12^e année, pp. 126-135.

INDEX DES NOMS CITÉS

- ABBADIE D'ARRAST (Arnaud d'), 257, 258.
 ABBADIE D'ARRAST (M^{me} d'), II.
 ABEL, 193, 194.
 ADDISON (Joseph), 30.
 AGRICOLA (M.), 186.
 ALEXANDRE I^{er}, Emp. de Russie, 45.
 ALLANIC (J.), 15.
 ALOPEUS (Alexandrine d'), 49, 69, 73, 97, 101, 104. V. LA FERONNAYS (M^{me} Albert de).
 AMAURY-DUVAL, 112.
 AMPÈRE (A.-M.), 92.
 AMPÈRE (J.-J.), 112, 113, 187.
 ANGELICO (Fra), 51, 113, 176, 186, 242.
 ANGOULÈME (Duc d'), 17.
 ARNIM (Baron d'), 278.
 ARNIM (Comte d'), 278.
 ARTAUD de MONTOR, 58, 112, 113, 187.
 ARTOIS (Comte d'), 34, 35, 37.
 ATTWATER (Donald), 86.
 BAADER (Franz), 47, 49, 54, 80, 81.
 BAILLY, 172.
 BAINVEL (P.-M.), 15, 27, 28, 138.
 BARBIER (Auguste), 112, 113.
 BARTOLOMEO (Fra), 242.
 BASSERMANN (M.), 263, 267.
 BAUNARD (M^{sr}), 262.
 BECKERATH (M.), 267.
 BENOIT (St.), 238.
 BENOZZO GOZZOLI, 242.
 BERENSON (Bernard), II, 237, 239, 243, 245.
 BERNARD (St.), 189, 239.
 BERRY (Duc de), 41, 45.
 BERTIN (Edouard), 112.
 BERTAUD (Le sergent), 25.
 BICCI (Lorenzo), 109.
 BLACKWOOD (Mrs), 139, 149.
 BLAKE, 134.
 BLANC (Charles), 240, 243.
 BLESSINGTON (Lady Marguerite), 119, 136, 140, 141, 143.
 BLOIS (de), 165.
 BLUNT (Emily), 254, 256.
 BOERNE, 202.
 BONALD (Vicomte de), 41.
 BONI (F.), 185.
 BONNETTY (M.), 230.
 BOISSERÉE (Sulpice), 80, 82.
 BOSSUET, 254, 256.
 BOTTICELLI, 51, 242, 259.
 BORÉ (Eugène), 90, 92.
 BOUCHARDON, 113.
 BOUCHER (Sister Mary Pierre), 121.
 BOULENGER (Jacques), 141.
 BOUQUET (L'abbé), 7, 14, 28, 34.
 BOUTET de MONVEL (Roger), 86.
 BRETEUIL (Comte de), 41.
 BRÉZÉ (Marquis de), 168, 169.
 BRIÈRE (Père de la), II.
 BRIGNOLE (M^{sr}), 65.
 BRIZEUX (Auguste), 1.
 BRUNE (Le général), 3.
 BRUNO (St.), 239.
 BUCAILLE (Victor), 39.
 BUFFET (Henri François), 2.
 BULLER (Charles), 130.
 BULWER (Edward George), V. Lord LYTTON, 119, 141, 147.
 BUNSEN (de), 264, 265, 267, 269, 277, 278.
 BUNSEN (M^{me} de), 71, 72, 96, 99.
 BURCKHARDT, 244, 245.
 BURNOUF (Eugène), 42.
 BURKE, 40, 160.
 BUTLER (Bishop), 157.
 CADODUAL (Georges), 2, 15.
 CADODUAL (Joseph), 25.
 CAIX, 41.
 CAMPBELL (Lady), 72.
 CAMPBELL (Thomas), 119, 131, 132.
 CAMPHAUSEN, 269, 277, 278.

- CANTU (César), 184.
 CAPO D'ISTRIA, 45.
 CARLYLE (Thomas), 119, 121, 126, 127, 128, 129, 130, 144.
 CARNOVALE (Fra), 242.
 CARNÉ (Louis de), 171, 174.
 CARRACHES (les), 51, 52, 57, 58, 62, 113.
 CARRÉ (Jean-Marie), 130.
 CARREL (Armand), 144.
 CATHERINE (Sainte... de Sienne), 229.
 CARTIER (E.), 187.
 CAVAIGNAC, 127.
 CHALMERS (Dr), 155, 156.
 CHAMBORD (Cte de), 169.
 CHAPATIN DE SAINT-LAURENT (M^{lle}), 101.
 CHARLEMAGNE, 239.
 CHATEAUBRIAND, 30, 35, 37, 41, 42, 49, 52, 59, 67, 112, 113, 252, 260, 261.
 CHÉNIER (André), 144.
 CIMABUÈ, 75, 176.
 CLARK (H. H.), 31.
 CLAUDIUS, 55.
 CLAYDEN (P. W.), 122.
 CLERMONT-TONNERRE (général de), 168.
 COCHIN (Charles-Nicholas), 111, 112.
 COLERIDGE (H.), 132, 134, 136, 176.
 COLERIDGE (Samuel Taylor), 132.
 COLLIER, 235, 236.
 COLOMBE (Christophe), 236.
 CONDORCET, 37.
 CONSTANTIN (l'Empereur), 238.
 CORBIÈRE, 36.
 CORK (Lady), 147.
 CORNARA (Helena), 59.
 CORNELIUS (Pierre), 77, 116.
 CORNUDET (Léon), 42, 71, 76, 97, 98, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 107.
 COUSIN, 113.
 COWLEY, 234.
 CRAVEN (Auguste), 49.
 CRAVEN (M^{me}), 49, 50, 62, 74, 105, 184, 191, 254. V. LA FERRONNAYS (Pauline de).
 CREDI (Lorenzo di), 242.
 CREWE (Lord), 1.
 CRICHTON (L'évêque de Glasgow), 159.
 CUVIER (Baron Georges), 40, 46, 47, 108.
 DAHLMANN (Friederich), 263, 278.
 DANTE, 58, 66, 73, 112, 113, 128, 129, 133, 234, 240.
 DAVIDOFF (M^{me}), 39, 40.
 DÉBÉCOURT éditeur), 183.
 DECAZES, 35.
 DE FRENILLY, 41.
 DELÉCLUZE, 183.
 DE MAQUILLE, 41.
 DÉMOSTHÈNE, 128.
 DE SOL DE GRISOLES (Le général), 25.
 DIGBY (Kenelm), 150.
 DISRAELI, 119, 121, 140, 141.
 DOELLINGER (Ignatz), 55, 192, 207, 208, 209.
 DONOSO-CORTES (Juan), 205, 211, 212, 214.
 DOUGLASS (Mrs Stair), 84.
 DRÉAN (Joseph), 1.
 DRÉAN (Marie-Anne), 1, 2, 11.
 DRÉANO (Le capitaine), 8, 9.
 DROUIN DE LHUYS (Edward), 201, 202.
 DRYDEN (John), 234.
 DU BOYS (Albert), 233.
 DU BOYS (Netty), 237, 252.
 DUC (Le Dr), 7, 30, 31, 32, 222, 247.
 DUFIEUX (M.), 185.
 DUGUESCLIN (Bertrand), 44.
 DUINE (F.), 76.
 DUPANLOUP (Mst), 226, 232, 255, 257.
 DUPONT-FERRIER, 36.
 DURHAM (Lord), 140.
 DYCE (Alix), 122.
 EGERTON (Lord Francis), 235.
 ELISABETH (La Reine), 148.
 ELISABETH (Sainte), 114, 117, 189.
 ELKINGTON (Margery), 147.
 ERROL, 135.
 ERSKINE (Mrs Stuart), 179.
 FIELDING, 136.
 FINGALL (Lady), 130.
 FINGALL (Lord), 223, 233.
 FITZCLARENCE (Lady Mary), 149.
 FITZJAMES, 67.
 FLANDRIN (Hippolyte), 179.
 FLAXMANN (John), 134.
 FLORIAN (Comte de), 18.
 FOISSET (Théophile), 66, 106, 186.
 FONTANEX (Louis de), 37.
 FÖRG, 207, 208, 209.
 FORGUES (Eugène), 88, 91, 102.
 FOULD (Achille), 217.
 FOX (Charles-James), 147, 148, 149.
 FRANCHEVILLE (Jules de), 27, 165.
 FRANCIA (Francesco), 62.
 FRANÇOIS D'ASSISE, 242.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME I^{er} (Empereur), 277.

- FRICKER (Sara), 134.
 FROUDE (J. A.), 126.
- GALL (François-Joseph), 137.
 GAMBER, 25.
 GAGERN (M. de), 263, 264, 265, 272, 276, 278, 279.
 GAMBA (M.), 59.
 GARIBALDI (Joseph), 227.
 GAUTIER LÉON, 209, 258, 259.
 GAYET (L'abbé), 18, 28, 29.
 GÉANNO (M.), 16, 17, 18, 21, 22, 23.
 GENTILE DA FABRIANO, 242.
 GHIRLANDAJO (Domenico), 109, 242.
 GERBET (M^{re}), 88, 89, 92, 115.
 GILLET (Louis), 239, 242.
 GIOTTO, 75, 112, 176, 241.
 GILBERT, 144.
 GLADSTONE (W. E.), 119, 121, 151, 152, 153, 155, 156, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 251, 253.
 GOERRES (Jacob-Joseph), 49, 54, 80, 82, 192, 193, 263.
 GÖTTE (Joh. Wolfgang), 55, 128, 134.
 GOLDIE (Charles), 179.
 GOLDSMITH (Oliver), 30, 244, 245.
 GOUGAUD (Dom L.), 1, 16, 71, 85, 122, 123, 134, 137, 164, 165, 166, 215, 254, 260.
 GOYAU (Georges), II, 63, 64, 80, 82, 192, 193.
 GRANDMAISON (Charles GEOFFROY de), 39.
 GRANDMAISON (M^{me} GEOFFROY de), 1.
 GRATTAN, 40.
 GRÉGOIRE XVI, 65.
 GRESSET (Louis), 8.
 GRISI (Giulia), 149.
 GROSSI, 159.
 GUEHENEC, 21.
 GUÉNEAU, 92.
 GUÉRIN (Pierre-Narcisse), 12.
 GUÉRIN (Maurice de), 88.
 GUEST (Lady Charlotte), 150.
 GUICHARD (Joseph), 112.
 GUIDE (Le), 112.
 GUIDO (de Sienne), 241.
 GUILLAUME IV, 277.
 GUILLAUME (Eugène), 250.
 GUIZOT, 57, 150, 195.
 GURDON (Mrs), I, 179, 262.
- HALLAM (Henry), 119, 121, 123, 124, 125, 144.
 HALIBURTON, 125.
 HANDLEY (E. H.), 150.
- HARE (A. J. C.), 72, 142.
 HARISPE (Pierre), 88.
 HAUTON (Vincent LE), 33.
 HAYDN (François-Joseph), 30.
 HAZARD (Paul), II.
 HAZLITT (William), 176.
 HECKSCHAR (M.), 265, 278.
 HÉDOUX L'abbé Jacques), 4.
 HENRI VIII, 166.
 HENRIEUR (M. M. D'), 70, 71, 257.
 HERBOUVILLE (Marquis D'), 41.
 HERBELOT (Alphonse D'), 42, 43, 44.
 HERVÉ (Le colonel Vincent), 8, 9.
 HERVY, 21.
 HOLLAND (Lady Elizabeth), 140, 148, 149.
 HOLLAND (Lord), 121, 147, 148, 149.
 HOMÈRE, 29.
 HOPE, 160.
 HOUGHTON (Lord), V. MILNES (Richard).
 HUGO (Victor), 38, 82, 83, 85.
 HUMBERT, II.
 HUNT (William Holman), 177.
 HYDE DE NEUVILLE, 67.
- INGRES, 112.
 ISAY (Raymond), 250.
 ISAMBERT, 227.
- JACOBI (Jean-Georges), 55.
 JACQUELOT DU BOISROUVRAY (Louis de), 165, 166.
 JAL (Augustin), 112.
 JAMES (William), 244, 245.
 JAMESON (Mrs A. B.), 119, 179, 244, 245.
 JANIN (Jules), 112.
 JANMOT, 112, 185.
 JARCKE (Charles-Ernest), 191, 192.
 JOHNSON (Samuel), 147.
 JONES (Miss Apollonia). V. RIO (M^{me} François), 49, 85, 86, 88, 97, 100.
 JONES (Mrs), 165.
 JOUFFROY (Théodore), 36, 37.
- KANT (Emmanuel), 135.
 KENYON, 132, 133, 134, 136, 138.
 KÉRATRY (Auguste-Hilarion), 41.
 KERDREL (de), 165.
 KIPLING (Rudyard), 122.
 KLOPSTOCK (Frédéric), 55.
 KNOLLES, 235.
 HAYE (Sir J. W.), 87.
- LABLACHE (Louis), 149.
 LA BOISSIÈRE (M. A. de), 27.

- LACORDAIRE, 172, 218.
 LACRETELLE (de), 38.
 LA FERRONNAYS (Albert de), 49, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 73, 74, 75, 76, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 104, 105, 114, 115, 119, 184, 248, 253.
 LA FERRONNAYS (Albertine de), 49.
 LA FERRONNAYS (Alexandrine de), V. ALOPEUS (A. d'), 115, 167, 191, 194.
 LA FERRONNAYS (Comte de), 44, 45, 49, 52, 54, 56, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 73, 74, 75, 114, 115, 119, 168, 169, 184, 210, 214, 248, 253.
 LA FERRONNAYS (Charles de), 49, 224.
 LA FERRONNAYS (Eugénie de), 49, 50, 169.
 LA FERRONNAYS (Fernand de), 49.
 LA FERRONNAYS (Olga de), 49, 169.
 CRAVEN (M^{me} Auguste), 49, 61, 184, 191, 254. V. LA FERRONNAYS (Pauline de).
 LALLEMAND (Pauline de), II, 50, 56.
 LAMARTINE (Alphonse de), 38, 86, 143, 150, 166, 195, 196.
 LAMB (Charles), 134, 176.
 LA MENNAIS (Félicité de), 49, 65, 67, 68, 69, 71, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 85, 88, 89, 90, 91, 92, 97, 101, 102, 117.
 LAMY (M.), II, 57, 58, 112.
 LAMORICIERE (Louis de..., général), 199, 200.
 LAMPOIGNARD (Le capitaine), 217.
 LANDOR (Walter Savage), 27, 119, 121, 128, 138, 141, 142, 143, 252.
 LANSDOWNE (Lord), 147.
 LANZI, 244, 245.
 LA ROCHEJACQUELEIN (M. de), 200.
 LAROMIGUIÈRE (Pierre), 37.
 LAUGHTON (J. K.), 150, 151.
 LA VILLEMARQUÉ (Théodore de), 27, 165, 166.
 LEBRUN (Charles), 113.
 LE BIHAN (Le chanoine), II, 217.
 LECANUET (E.), 39, 73, 174.
 LEDRU-ROLLIN, 199.
 LÉFEBURE (Léon), 36, 51, 70.
 LE MANACH, 21, 22.
 LEMARCIS (Gustave), 42, 47, 48, 55.
 LENORMANT (Charles), 220, 221.
 LÉONARD DE VINCI, 75.
 LE QUELLEC (Jean-Louis), 28, 102, 104, 107.
 LE SAGE, 15.
 LE SANT (Alexis), I, 2.
 LE SUEUR (Eustache), 52.
 LE TIEC, 26.
 LE TOUR, 215.
 LE VEUX (Le chanoine), II.
 LEVAYER (La marquise), 84.
 LEVAILLANT (Maurice), 260.
 LIPPI (Filippino), 109, 259.
 LINDSAY, 244, 245.
 LISZT (Franz), 83.
 LOTTO (Lorenzo), 60.
 LOUIS XVIII, 18, 28, 34, 35.
 LOUIS-PHILIPPE, 64, 67, 117, 141, 165, 194.
 LUBOMIRSKA (Hedwige), 97.
 LUCRÈCE, 135.
 LUINI (Berardino), 75.
 LYTTON (Lord). V. BULWER (Edward).
 MACAULAY (Thomas Babington), 119, 121, 123, 124, 125, 130, 148.
 MAC CARTHY (Charles), 71.
 MACHIAVELI, 227.
 MADDEN (R. R.), 140.
 MAHÉ (L'abbé), 32.
 MALCOLM (Amelia), 87.
 MALCOLM (Lady), 72, 75, 84.
 MALCOLM (Sir John), 84, 87.
 MALCOLM (Olympia), 73, 84, 87.
 MANNING (Cardinal), 119, 160, 161.
 MANZONI (Alexandre), 116, 156, 157, 158, 184.
 MARCH'ALLAH (M. du), 165.
 MARCHESI (Le Père L.), 186.
 MARGADEL (Chevalier de), 24, 25, 26.
 MARTIGNAC, 44, 45.
 MAUDUIT (M. de), 165.
 MAURICET (Alphonse), 15.
 MAURICET (Jean-Joseph), 15.
 MASACCIO, 109.
 MASON (James Murray), 257.
 MAUROIS (André, 141.
 MAZZINI (Guiseppe), 127.
 MELBOURNE (Lord), 121, 148.
 MENZEL (Wolfgang), 202.
 MERODE (Félix de), 116, 117.
 METTERNICH (Clément, Prince de), 45, 193, 211.
 MICHAUD (Joseph-François), 38.
 MICHEL-ANGE, 113.
 MICHELET (Jules), 92.
 MICKIEWICZ (Adam), 88, 89.
 MICKIEWICZ (L.), 88.
 MILLAIS, 177.
 MILNES (Richard Monekton). V. HOUGHTON (Lord), I, 71, 119, 120, 121, 122, 130, 138, 144, 148, 149, 193, 195, 196, 222, 234, 235, 236, 252.

MILTON (John), 30, 128, 234.
 MINO (de Sienne), 241.
 MONOD (G.), 187.
 MONTALEMBERT (Comte André de), 1.
 MONTALEMBERT (Comtesse André de), 1.
 MONTALEMBERT (Arthur de), 225.
 MONTALEMBERT (Comte Charles de),
 I, 29, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 47,
 48, 49, 50, 52, 55, 56, 65, 66, 68,
 69, 70, 73, 74, 75, 76, 79, 82, 83,
 84, 85, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94,
 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102,
 105, 106, 110, 111, 113, 114, 115,
 116, 117, 118, 119, 136, 147, 166,
 169, 171, 172, 173, 174, 175, 176,
 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188,
 189, 190, 191, 192, 194, 195, 196,
 199, 200, 201, 204, 205, 206, 207,
 211, 212, 124, 215, 223, 224, 226,
 229, 230, 231, 232, 233, 236, 237,
 246, 248, 249, 254, 259, 261.
 MONTALEMBERT (Comtesse Charles
 de), 224.
 MONTALEMBERT (Elisabeth de), 224.
 MONTESQUIEU, 30.
 MONTÈS (Lola), 191, 193, 194, 263.
 MOORE (Thomas), 119, 130, 131.
 MORISON (J.-C.), 125.
 MORLEY (J.), 151.
 MOTTEZ, 112.
 MOURRET (Fernand), 169, 170, 205.
 MOY de SONS (Ernest), 193.
 MULGRAVE (Lord), 139.
 MURILLO, 176.
 NAPOLÉON I^{er}, 15, 16, 18, 72.
 NAPOLÉON III, 119, 138, 139, 141,
 205, 206, 212, 217, 257.
 NEWMAN (Cardinal), 139, 152.
 NICOLAS (Empereur), 275.
 NICOLL (I.), 140.
 NELSON (Admiral), 191.
 NIEUWERKERKE (Comte de), 218.
 NODIER (Charles), 38.
 NORTON (Charles), 126.
 NORTON (Mrs), 119, 121, 137, 138,
 139, 253.
 O'CONNELL (Daniel), 40, 55, 130.
 ORLÉANS (L'évêque d'). V. DUPAN-
 LOUP (M^{re}).
 ORSAY (Alfred d'), 139, 140, 141.
 ORSAY (Lady Harriet), 139.
 ORSEL (Victor), 112.
 OVERBECK (Frédéric), 63, 77, 241.

OZANAM (Charles), 216.
 OZANAM (Frédéric), 112, 185, 186, 216.
 PACCA (Cardinal), 77.
 PALMERSTON (Lord), 121, 248, 264.
 PAROLINI (M^{lle}), 59.
 PASCAL (Blaise), 47, 147.
 PATER (Walter), 244, 245.
 PAYNTER Rose), 142.
 PEARSON (Hesketh), 148.
 PEEL (Robert), 121.
 PEOPLES (Margaret H.), 38.
 PERKINS (Charles), 251.
 PERKINS (Jane), 137.
 PERRON (Jean-Patrice), 1, 2.
 PERSIGNY (Victor, duc de), 205, 215.
 PÉRUGIN, 52, 75, 176, 242.
 PHILLIPS (George), 192, 193.
 PIE IX, 126.
 PIERCE (L.-E.), 133.
 PIERRE (L'Hermite), 128.
 PIERO DELLA FRANCESCA, 242.
 PRIE (Mrs), 1, 104, 115.
 PLATER (Comte César), 88, 98, 106.
 PLATON, 221.
 PLUTARQUE, 30.
 POLIGNAC (Prince de), 39, 45.
 POLLAIUOLO, 109.
 POUSSIN (Nicolas), 51, 52.
 PRICE (Révérend Thomas), 165, 166,
 167.
 PRIOL (L'abbé), 34, 36.
 QUINET (Edgar), 112.
 RAPHAËL, 51, 52, 57, 58, 111, 113,
 185, 186, 241, 242, 244, 245.
 RAYMON (M.), 134.
 REEVE (Henry), 150.
 REID (T. Wemyss), 120, 130.
 REMBRANDT, 176.
 RÉMUSAT (Abel), 42.
 RENAUDIÈRE (Vigor), 42.
 REYNOLDS (Josua), 176.
 RICHARDSON (Samuel), 136.
 RICHELIEU (Cardinal de), 45.
 RICHTER (Jean-Paul), 55.
 RIO (Elise), 204, 223, 225, 233, 234.
 RIO (M^{me} François), 104. V. JONES
 (Miss Apollonia).
 RIO (Joseph), 91, 217.
 RIO (Marc), 1, 2, 3, 31.
 RIO (M^{me} Marc), 28, 31, 33.
 RIO (Marie), 116, 207.
 ROBERTS (R. Ellis), 122.
 ROBINSON (Henry Crabb), 132, 133,
 134.

ROGER (M.), 38.
 ROGER (L'abbé), 259.
 ROGERS (Miss), 147, 148, 236.
 ROGERS (Samuel), 119, 122, 123, 125,
 131, 132, 143, 148, 151, 176, 177.
 ROMER (M.), 277.
 ROSETTI (Dante-Gabriel), 177.
 ROSSI (M^{re}), 158.
 ROUSSEAU (Le général), 21, 26.
 ROUSSEAU (Jean-Jacques), 30.
 ROUSSEL (Albert), 90, 92.
 RUBINI (Jean-Baptiste), 149.
 RUMOHRE (Frédéric), 51, 58, 62, 63,
 185.
 RUSKIN (John), 176, 177, 178, 244,
 245, 251.

SADLER (Thomas), 132.
 SADLER (Michael), 140, 141, 147.
 SAILLANT (Comtesse du), II.
 SAINT-PIERRE (Bernardin de), 30.
 SAINTE-BEUVE, 38, 91.
 SAINTE-FOI (Charles), 80, 82.
 SALVANDY (Achille), 41.
 SANO DI PEITRO, 254.
 SANTI (Giovanni), 242.
 SARTO (Andrea del), 118.
 SARTORIO, 184, 185.
 SAVONAROLE, 242.
 SCHELLING (Frédéric-Guillaume), 47,
 49, 54, 55, 76, 78, 80, 81, 89, 180,
 249.
 SCHILLER (Frédéric), 53, 134.
 SCHLEGEL, 62.
 SCHLOTTAUER, 78.
 SCHMERLING, 272, 275.
 SCHNAASE, 244, 245.
 SCHUBERT, 83.
 SCHWARZENBERG (Prince de), 209.
 SCHOENBURG (Princesse de), 209.
 SEARS (Louis-Martin), 257.
 SÉGUR (Edgar de), 208, 209.
 SÉGUR (M^{re} de), 208, 209.
 SEILLIÈRE (Ernest), 239.
 SELVATICO (Marquis), 185.
 SEROUX D'AGINCOURT, 57, 112, 113.
 SEVERN (Dr.), 236.
 SHAKESPEARE, 30, 234, 235, 236, 237,
 252.
 SHEIL (R. L.), 119, 130, 131.
 SHELLEY, 135.
 SHERIDAN (Mrs), 137, 139.
 SHOTWELL (W. G.), 133.
 SIMON MEMMI, 75.
 SIMOND (L.), 113.
 SLIDELL (John), 257, 258.
 SMITH (Sidney), 148.

SOUTHEY (Robert), 134, 144.
 SPENSER (Edmund), 231.
 STADION (M.), 272.
 STEINMETZ, 116, 207.
 STENDHAL, 58, 112.
 STERLING (John), 129.
 STOLBERG, 55.
 STOTHARD, 176.
 STROWSKI (Fortunat), I.
 STURLER, 112.
 STRUVE (M.), 273.
 SULHAM (Sarah), 59.
 SUMNER (Charles), 133.
 SWETCHINE (M^{me}), 223.
 SWINBURNE (Charles Algernon), 121.
 SYMONDS (J. A.), 244, 245.

TAINÉ, 244.
 TAMBURINI, 149.
 TASSE, 17.
 TASSET (François), I, 2.
 TAYLOR (C.), 126, 129.
 TENNYSON (Alfred), 119, 121, 136.
 THACKERAY (Wm. Makepeace), 121.
 THAYER (M^{me}), 199.
 THÉBAULT (Anne), I.
 THIERS (A.), 150, 187, 200, 201, 204,
 231, 232, 264.
 THIERRY (Augustin), 144.
 THUREAU-DANGIN (Paul), 120, 159.
 TITIEN (Le), 244, 245.
 TOCQUEVILLE (Alexis de), 86, 150.
 TOMMASEO (Nic.), 184, 185.
 TOULEMONT (P.), 249.
 TREVELYAN (George), 125.
 TURGOT, 228.
 TURNER (William), 176, 177.

UGCELLO (Paul), 109.
 UGOLINO, 242.

VALBERT, 150.
 VALÉRY (M.), 51, 113.
 VAN EYCK, 109, 134.
 VARNHAGEN VON ENSE (Baron), 180.
 VEITH, 77.
 VELASQUEZ, 176.
 VEROCCHIO, 242.
 VEUILLLOT (Elise), 217.
 VEUILLLOT (Louis), 205, 215, 217, 219,
 220, 222, 234.
 VIALI (Cardinal), 210.
 VICTOR EMMANUEL, 227.
 VIGNY (Alfred de), 38, 86, 119, 143,
 144, 147, 150, 172.
 VILLÈLE (Comte de), 40.
 VILLEMMAIN (François), 38, 41.

- VITET (Louis), 246.
VOLTAIRE, 132, 226.
- WARD, 235, 236.
WARD (Wilfred), 69, 70, 156, 159.
WASHINGTON (George), 255.
WELCKER, 274, 275, 277.
WELLS (Miss), 179.
WHEELER (S.), 141, 142.
WHEWELL (William), 84.
WHISTLER (James), 178.
WILLIAMS (Jane), 167.
WINCKE (M.), 278.
WINCKELMANN (Jean-Joachim), 188.
WINDISCHGRÄTZ 209, 271.
- WISEMAN (Cardinal), 69, 71, 121, 154, 159.
WORDSWORTH (William), 19, 119, 121, 133, 134, 136, 137, 138.
WYNN (Charlotte Williams), 180, 181.
- XÉNOPHON, 30.
- YOUNG (Edward, L. L. D.), 31.
YOUNG (Edward), 177.
YOUNG (Miss Elizabeth West), 255, 256, 257, 258.
YOUNG (Mr), 257.
YOUNG (Mrs West), 256, 257, 258.
YOUNG (Tapley West), 255.
-

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LE JEUNE CHOUAN (1797-1815).....	Pag. 1
Enfance. — Port-Louis. — L'Île d'Arz. — Le Collège de Vannes. — La Petite Chouannerie.	

CHAPITRE II

LE PROFESSORAT ET LES DÉBUTS DANS LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE (1816-1830).....	29
Rio, professeur à Vannes. — Paris. — Le Collège Louis-le-Grand. — <i>La Société des Bonnes-Lettres</i> . — Rio, précepteur de Montalembert. — Contact avec le monde politique et refus de la Censure. — <i>Essai sur l'histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité</i> (1828-1830).	

CHAPITRE III

LE PÈLERIN DE L'ART CHRÉTIEN (1831-1836).....	49
1830. Premier voyage en Italie et en Allemagne. — Vocation esthétique. — Amitiés romantiques : Montalembert, Albert de La Ferronnays. — 1832. Séjour à Rome et à Munich en compagnie de Montalembert et de La Mennais. — Relations avec les philosophes allemands : Schelling, Baader, Görres, etc. — Voyage en Angleterre. — Rupture avec La Mennais. — Brouilles et réconciliations avec Montalembert et Albert de La Ferronnays. — Mariage de Rio avec Miss Jones. — Publication du premier volume de <i>l'Art Chrétien</i> sous le titre <i>De la Poésie Chrétienne</i> (1836). — Echec et découragement. — Mort d'Albert de La Ferronnays.	

CHAPITRE IV

	Pages.
RIO ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE (1837-1841).....	119
Rio projette d'écrire un ouvrage sur les destinées du catholicisme en Angleterre. — Prise de contact avec le Mouvement d'Oxford et relations avec le monde littéraire anglais. — Richard Milnes introduit Rio dans les cercles mondains. — The Athenaeum Club. — Rogers, Hallam, Macaulay, Carlyle, Sheil, Gladstone, Manning, Moore, Campbell, Tennyson, Wordsworth, Bulwer Lytton, Disraeli, le Prince Louis-Napoléon, Walter Savage Landor, Alfred de Vigny, etc. — Une pléiade d'Anglaises, Mrs Norton, Lady Blessington, Mrs Jameson, Miss Charlotte Wynn, Miss Wells, etc., conquises aux idées de Rio sur l'art. — Rio, initiateur du mouvement pré-Raphaélite en Angleterre. — Rio, Breton et Gallois. — Reprise des rapports avec La Ferronnays. — Montalembert et l' <i>Univers</i> . — Voyage avec Montalembert en Bretagne. — Publication de <i>La Petite Chouannerie</i> (1842).	

CHAPITRE V

RETOUR A L'ART CHRÉTIEN ET MISSION DIPLOMATIQUE EN ALLEMAGNE (1842-1849).....	182
Revirement du public au sujet de la <i>Poésie Chrétienne</i> . — Prémices du succès. — Encouragements. — Rio se remet à l'œuvre. — Nouveaux voyages en Italie et en Allemagne. — Rio tient Montalembert au courant de la politique allemande. — Révolution de 1848 et difficultés matérielles. — « Monsieur l'Ambassadeur ».	

CHAPITRE VI

ANNÉES DE DIFFICULTÉS ET PERSÉVÉRANTE ÉLABORATION DE « L'ART CHRÉTIEN » (1850-1867).....	204
Projet de fonder une chaire d'Esthétique au Louvre. — Difficultés pécuniaires. — Divergences de vues politiques avec Montalembert. — Echee du projet d'une chaire d'Esthétique. 2 ^e Volume de l' <i>Art Chrétien</i> (1855). — <i>Les Quatre Martyrs</i> (1856). — Mariage d'Elise Rio. — Revirement des sentiments de Rio quant à l'Empire. — Nouvelle édition de l' <i>Art Chrétien</i> (1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e volumes, 1861). — Mort d'Elise Rio. — <i>Shakespeare catholique</i> (1864). — 4 ^e et dernier volume de l' <i>Art Chrétien</i> (1867).	

CHAPITRE VII

L'APÔTRE DE L'ART CHRÉTIEN. DERNIÈRES ANNÉES (1868-1874).	Pages. 246
Rio refuse de poser sa candidature à l'Académie. — Publication de l' <i>Epilogue à l'Art Chrétien</i> (1870-1872). — Influence religieuse de Rio dans la société mondaine. — Rio, premier Président honoraire de la Société de Saint-Jean. — Fréquents séjours à l'Île d'Arz pendant la guerre de 1870. — Mort de Rio.	
APPENDICE.	263
BIBLIOGRAPHIE.	281
INDEX DES NOMS CITÉS.	299

IMPRIMERIE
HÉRISSEY
: ÉVREUX :